This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

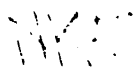
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07582325 6



# OEUVRES
# DIVERSES

*De* M. DE FONTENELLE,

*De l'Academie Françoiſe.*

TOME CINQUIEME.

*Qui contient*

ELOGES DES ACADÉMICIENS DE L'ACADÉMIE ROÏALE DES SCIENCES. Tom. 2.

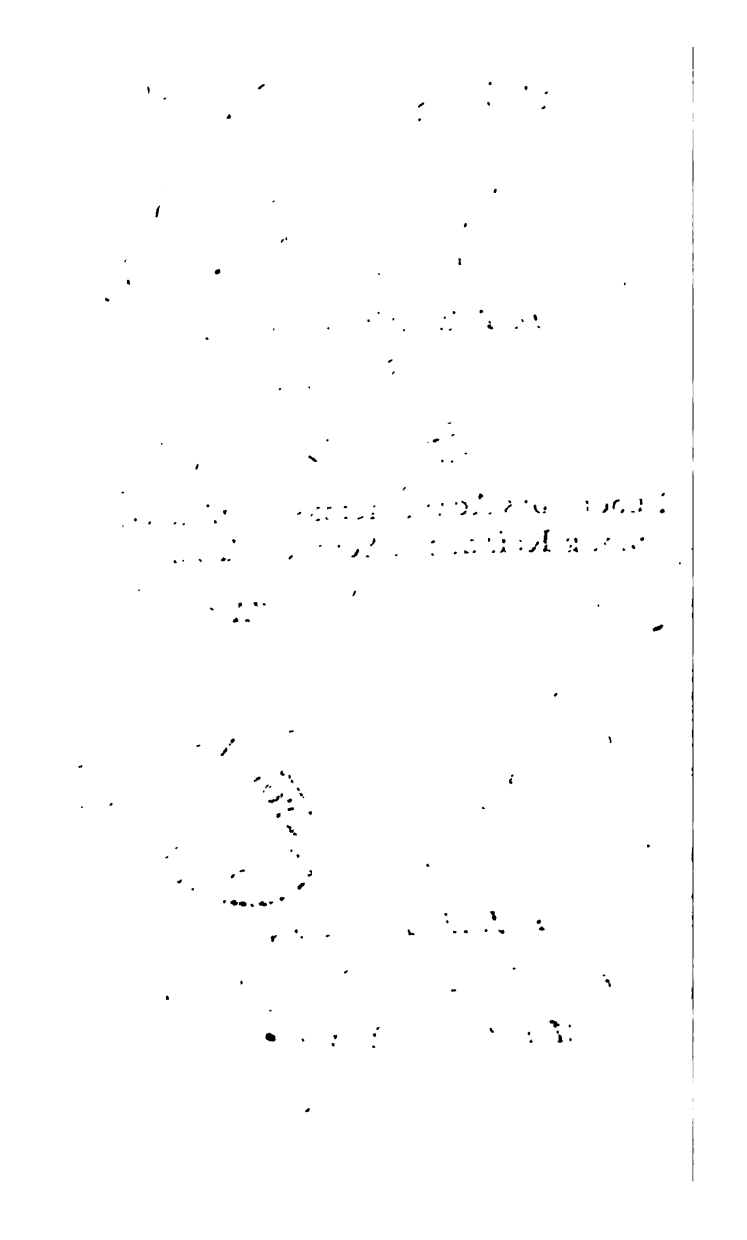
Nouvelle Edition augmentée par l'Auteur.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

*A LA HAYE,*

Chez ANTOINE VAN DOLE.

*M D C C X X X V I.*



# ELOGES
## DES
# ACADEMICIENS
## DE
# L'ACADEMIE ROYALE,
## DES
# SCIENCES.
## PAR
## Mr. DE FONTENELLE,
Secretaire Perpetuel.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VAN DER KLOOT.
MDCC.XXXI.

# TABLE DES ELOGES

## Contenus dans le Tome II.


| | |
|---|---|
| *Eloge de Monsieur* PARENT. | Pag. 1 |
| *Eloge de Monsieur* LEIBNIZ. | 9 |
| *Eloge de Monsieur* OZANAM. | 59 |
| *Eloge de Monsieur* DE LA HIRE. | 68 |
| *Eloge de Monsieur* DE LA FAYE. | 87 |
| *Eloge de Monsieur* FAGON. | 93 |
| *Eloge de M. l'Abbé* DE LOUVOIS. | 103 |
| *Eloge de Monsieur* DE MONTMORT. | 109 |
| *Eloge de Monsieur* ROLLE. | 124 |
| *Eloge de Monsieur* RENAU. | 134 |
| *Eloge de M. le Marquis* DE DANGEAU. | 161 |
| *Eloge de Monsieur* DES BILLETTES. | 171 |
| *Eloge de Monsieur* D'ARGENSON. | 176 |
| *Eloge de Monsieur* COUPLET. | 189 |
| *Eloge de Monsieur* MERY. | 197 |
| *Eloge de Monsieur* VARIGNON. | 207 |
| *Eloge du Czar* PIERRE I. | 223 |


*Elo-*

TABLE
*Eloge de Monsieur* LITTRE. 257
*Eloge de Monsieur* HARTSOEKER. 268
*Eloge de Monsieur* NEWTON. 293
*Eloge de Monsieur* DELISLE. 325
*Eloge de Monsieur* DE MALEZIEU. 339
*Eloge du P.* REYNEAU. 349

FIN DE LA TABLE DU TOM. II.

ELO-

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# PARENT.

ANTOINE PARENT naquit à Paris le 16. Septembre 1666. Ses Ayeux étoient de Chartres, son Pere étoit né à Paris, fils d'un Avocat au Conseil.

Il n'avoit pas encore trois ans, quand Antoine Mallet, Oncle de sa Mere, Curé du Bourg de Lèves auprès de Chartres, le fit emporter pour l'élever chés lui. Ce Curé gouverna sa Paroisse pendant 54. ans avec la reputation d'un saint Prêtre, d'un bon Théologien, & même d'un assez habile Naturaliste. Il fut le seul Précepteur de son petit-Neveu, ou plûtôt son seul Pere. Comme il ne lui put enseigner que les premieres regles de l'Arithmetique, & que l'Enfant ne s'en contentoit pas, il falut lui donner quelques Livres qui allassent plus loin, mais ce n'étoient que des Regles sans démonstrations, & l'Enfant ne s'en con-

contentoit pas encore. Il tâcha de trouver des preuves par lui-même, vint à bout de quelques-unes, ne put réüssir à d'autres, & enfin à l'âge de 13. ans il avoit rempli d'une espece de Commentaire toutes les marges d'un Livre d'Arithmetique, marque déja certaine d'un genie Mathematique qui se developoit, & dont les forces naissantes demandoient à s'exercer.

Ce que son Oncle eut le plus de soin de lui apprendre, ce fut la Religion & la pieté, & ses leçons fructifierent peut-être au-delà de son esperance. M. Parent a été toute sa vie dans une pratique du Christianisme, non seulement exacte, mais austere.

A 14. ans il fut mis en pension chés un ami de son Oncle qui regentoit la Rhetorique à Chartres. Il se trouva dans sa chambre un Dodecaëdre sur chaque face duquel on avoit tracé un Cadran, excepté sur l'inferieure. Le hazard sembloit le poursuivre pour le jetter du côté des Mathematiques. Aussi-tôt le voilà frapé des Cadrans, il veut apprendre à en tracer, il trouve un Livre qui n'en donnoit que la pratique sans theorie, & ce ne fut que quelques temps après, lorsque son Regent de Rhetorique vint à expliquer la Sphere, qu'il commença à entrevoir comment la projection des Cercles de la Sphere formoit les Cadrans, & qu'il parvint à se faire une Gnomonique, apparemment assés informe, mais toute à lui. Il se fit une Géometrie aussi imparfaite, & aussi estimable,

Ses parens l'envoyerent enfin à Paris pour étudier en Droit. Il l'étudia par obéïſſance, & les Mathematiques par inclination. Son Droit fini, dont il ne pretendoit faire nul uſage, il s'enferma dans une chambre du College de Dormans pour ſe dévoüer à ſon étude cherie. Là avec de bons Livres, & moins de deux cens frans de revenu, il vivoit content. Il étoit à propos que dans une pareille fortune la pieté, & la plus rigide, vint au ſecours de la Philoſophie. Il ne ſortoit de ſa retraite que pour aller au College Royal entendre ou M. de la Hire, ou M. Sauveur, ſous leſquels il profita comme un homme, qui avoit moins beſoin de leçons, que de quelques avis qui lui épargnaſſent du temps. M. Sauveur, qui ne pouvoit manquer de le bien connoître, m'a dit que c'étoit veritablement un genie rare, un *Aigle*, & cela en mettant à ſon Eloge quelques reſtrictions que nous ne déguiſerons pas.

Quand il ſe ſentit aſſés fort ſur les Mathematiques, il prit des Ecoliers, & comme les Fortifications étoient ce qu'il enſeignoit le plus, parce que la Guerre ne mettoit que trop cette Science à la mode, il vint à ſe faire un ſcrupule d'enſeigner ce qu'il n'avoit jamais vu que par la force de ſon imagination. M. Sauveur à qui il confia cette délicateſſe, le donna à M. le Marquis d'Alegre, qui heureuſement en ce temps-là vouloit avoir un Mathematicien auprès de lui. Il fit avec ce Marquis deux campagnes, où il s'inſtruiſit à fond par la

vûë des Places, & leva quantité de Plans, quoiqu'il n'eût jamais appris le Deſſein.

Après cela ſa vie n'a plus d'évenemens, & n'en a peut-être été que plus heureuſe. Ce n'eſt qu'une application continuelle à l'étude, ou plûtôt à toutes les études, qui regardent les Sciences naturelles, à toutes les parties des Mathematiques, ſoit ſpeculatives, ſoit pratiques, à l'Anatomie, à la Botanique, à la Chimie, au détail des Arts les plus curieux. Il avoit un feu d'eſprit qui dévoroit tout, & ce qu'il y a de plus rare, cette ardeur ſi active n'étoit pas volage, ni aiſée à laſſer, mais conſtante & infatigable.

M. des Billetes étant entré dans l'Academie en 1699. avec le titre de Mechanicien, nomma pour ſon Eleve M. Parent qui excelloit principalement en Mechanique. On s'aperçut bien-tôt dans la Compagnie que toutes les differentes matieres qui s'y traitent l'intereſſoient, qu'il étoit au fait de toutes, & qu'on auroit pu le choiſir pour l'Eleve univerſel. Mais cette grande étenduë de connoiſſances, jointe à ſon impetuoſité naturelle, le portoit auſſi à contredire aſſés ſouvent ſur tout, quelquefois avec précipitation, ſouvent avec peu de menagemens. La recherche de la Vérité demande dans l'Academie la liberté de la contradiction, mais toute Societé demande dans la contradiction de certains égards, & il ne ſe ſouvenoit pas aſſés que l'Academie eſt une Societé. On ne laiſſoit pas de bien ſentir ſon merite au travers de ſes manieres, mais

mais il faloit quelque petit effort d'équité, qu'il vaut toûjours mieux épargner aux hommes.

Perſonne n'a tant fourni que lui à nos Aſſemblées ; & quoiqu'on traitât quelquefois avec aſſés de ſeverité ce qu'il apportoit, il n'en paroiſſoit pas bleſſé ; ſon peu de ſenſibilité à cet égard lui perſuadoit peut-être que les autres lui reſſembloient, & le rendoit plus hardi à s'élever contre eux. Un Critique eſt juſtifié autant qu'il peut l'être, quand il ſouffre patiemment d'être imité.

On lui a reproché d'être obſcur dans ſes Ecrits, car nous ne diſſimulons rien, & nous ſuivons en quelque ſorte une Loi de l'ancienne Egypte, où l'on diſcutoit devant des Juges les actions & le caractere des Morts, pour regler ce qu'on devoit à leur memoire. Cette obſcurité, qui tient aſſez naturellement au grand ſavoir, pouvoit venir auſſi de l'ardeur d'un genie vif & bouillant. Quelquefois à la faveur de ce préjugé établi contre lui, on ſe diſpenſoit un peu facilement de chercher à l'entendre, & je ſai par experience que ſans être fort habile on y parvenoit, quand on vouloit s'en donner la peine. Ici je ne puis m'empêcher de rapporter à ſon honneur que dans une Lettre écrite à ſon meilleur ami deux jours avant ſa mort, il me remercie de l'avoir, à ce qu'il diſoit, éclairci. C'étoit convenir bien ſincerement du defaut dont on l'accuſoit, & pouſſer bien

loin la reconnoiſſance pour un ſoin médiocre que je lui devois.

On a vu dans les Volumes de l'Academie quantité de Memoires de lui imprimés, & choiſis aſſez ſcrupuleuſement ſur un nombre beaucoup plus grand de Pieces qu'il avoit apportées. Il eût raiſon de ne vouloir pas perdre celles qui lui demeuroient, il les fit entrer dans une eſpece de Journal qu'il commença à donner en 1704. intitulé *Recherche de Mathematique ou de Phyſique*, & qui reparut fort augmenté en 1713. Le deſſein étoit d'y raſſembler, outre ce que nous venons de dire, tout ce qu'il y a de plus important dans tous les autres Journaux ſur les Mathematiques, & la Phyſique, avec des reflexion ; & des remarques auſſi ingenuës qu'il les ſavoit faire ; & d'y donner des Abregés & des Critiques détaillés des Auteurs les plus fameux. Il commençoit par Deſcartes, & avec juſtice, puiſque la Philoſophie a commencé par lui.

La ſeconde Edition des Recherches de M. Parent eſt en trois in 12. fort épais. Cet Ouvrage eſt plein de bonnes choſes, & n'a pas eu cependant un fort grand cours. La prévention où l'on étoit ſur le peu de clarté de l'Auteur, le peu de faveur qu'il s'attiroit par la liberté de critiquer, le peu d'ordre des matieres, ou l'ordre peu agréable, la forme incommode des Volumes, car la bagatelle a ſon poids, tout cela quoiqu'étranger, a pu diminuer le ſuccès. Il

n'y

n'y en a guere de ſi bien merité où il n'entre encore du bonheur.

M. Parent étoit ſi abondant que, quoiqu'il eût ce Journal à lui, il ne laiſſoit pas de ſe répandre encore dans les autres, dans celui des Sayans, dans celui de Trevoux, dans le Mercure. Il ne pouvoit ſe contenir dans ſes rives. A la fin d'une *Arithmetique Theoripratique* qu'il publia en 1714. il a donné un Catalogue de ces ſortes d'Ouvrages extravaſés, pour ainſi dire; & il y a lieu d'être ſurpris & du nombre & de la diverſité. Ce grand nombre & cette grande diverſité doivent toûjours faire à l'Auteur un merite, & dans le beſoin une excuſe.

Il mourut de la petite verole le 26. Septembre 1716. âgé ſeulement de 50. ans, & ſa mort fut celle d'un parfait Philoſophe Chrêtien. Parmi ſes papiers, qui ſont en aſſez grande quantité, & dont pluſieurs ſont des Traités complets, on en a trouvé d'une eſpece rare dans de pareils inventaires, des Ecrits de devotion; la Vie de ce grand Oncle à qui il devoit tant; les Preuves de la Divinité de J. C. en quatre parties. Il a laiſſé M. de la Faye, Capitaine aux Gardes, & Academicien, ſon Executeur teſtamentaire, c'eſt-à-dire, maître de ſes papiers.

Il avoit un grand fond de bonté, ſans en avoir l'agréable ſuperficie. Ce fond étoit encore cultivé par une pieté ſolide & auſtere, conforme ou à l'eſprit géometrique ou au ſien. Dans une fortune très-étroite

il faiſoit beaucoup de charités. Quoiqu'il eût un extrême beſoin de ſon temps, il le ſacrifioit genereuſement à ceux de ſes Ecoliers qui ſouhaitoient qu'il les promenât dans Paris pour voir des curioſités de Sciences, ſur tout aux Etrangers, parce qu'il s'intereſſoit à la gloire de ſon Païs. Quelques Maîtres de Mathematiques venoient prendre de lui des leçons dont ils trafiquoient auſſi-tôt. Un jour, & un ſeul jour de ſa vie il a fait cette confidence à une perſonne, à qui il ne cachoit rien, mais il ne nomma pas ces prétendus Maîtres. Il n'eſt ſorti du rang d'Eleve qu'il avoit dans cette Academie que par le nouveau Reglement de 1716. qui a aboli un titre trop inégal. Comme ces differents titres ne donnent pas ici beaucoup de diſtinction, & qu'apparemment il faiſoit peu de cas de ces diſtinctions, quelles qu'elles puiſſent être, il ne parut jamais touché de l'Ambition de monter à une autre place, & il conſentit ſans peine que l'Academie jouït long-temps de l'honneur d'avoir un pareil Eleve.

ELO-

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# LEIBNIZ.

GODEFROY GUILLAUME LEIBNIZ nâquit à Leipſic en Saxe le 23. Juin 1646. de Frederic Leibniz, Profeſſeur de Morale & Greffier de l'Univerſité de Leipſic, & de Catherine Schmuck, ſa troiſiéme femme, fille d'un Docteur & Profeſſeur en Droit. Paul Leibniz ſon grand Oncle avoit été Capitaine en Hongrie, & ennobli pour ſes ſervices en 1600. par l'Empereur Rodolphe II. qui lui donna des armes que M. Leibniz portoit.

Il perdit ſon pere à l'âge de ſix ans ; & ſa Mere, qui étoit une femme de merite, eut ſoin de ſon éducation. Il ne marqua aucune inclination particuliere pour un genre d'étude plûtôt que pour un autre. Il ſe porta à tout avec une égale vivacité ; & comme ſon Pere lui avoit laiſſé une aſſez ample Bibliotheque de Livres bien choiſis, il entreprit, dès qu'il ſut aſſez de Latin & de Grec, de les lire tous avec or-

dre, Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Juriſconſultes, Philoſophes, Mathematiciens, Théologiens. Il ſentit bien-tôt qu'il avoit beſoin de ſecours, il en alla chercher chez tous les habiles gens de ſon temps, & même quand il le fallut, aſſez loin de Leipſic.

Cette lecture univerſelle, & très-aſſidue jointe à un grand genie naturel, le fit devenir tout ce qu'il avoit lû; pareil en quelque ſorte aux Anciens qui avoient l'adreſſe de mener juſqu'à huit Chevaux attelés de front; il mena de front toutes les Sciences. Ainſi nous ſommes obligés de le partager ici; &, pour parler philoſophiquement, de le décompoſer. De pluſieurs Hercules l'Antiquité n'en a fait qu'un, & du ſeul M. Leibniz nous ferons pluſieurs Savans. Encore une raiſon qui nous détermine à ne pas ſuivre comme de coutume l'ordre Chronologique, c'eſt que dans les mêmes années il paroiſſoit de lui des Ecrits ſur differentes matieres, & ce mélange preſque perpetuel qui ne produiſoit nulle confuſion dans ſes idées, ces paſſages bruſques & frequents d'un ſujet à un autre tout oppoſé qui ne l'embaraſſoient pas, mettroient de la confuſion & de l'embarras dans cette Hiſtoire.

M. Leibniz avoit du goût & du talent pour la Poëſie. Il ſavoit les bons Poëtes par cœur, & dans ſa vieilleſſe même il auroit encore recité Virgile preſque tout entier, mot pour mot. Il avoit une fois compoſé un jour un ouvrage de trois cens

Vers

Vers Latins ſans ſe permettre une ſeule éliſion; jeu d'eſprit, mais jeu difficile. Lorſqu'en 1679. il perdit le Duc Jean Frederic de Brunſvic ſon Protecteur, il fit ſur ſa mort un Poëme Latin, qui eſt ſon Chef-d'œuvre, & qui merite d'être compté parmi les plus beaux d'entre les Modernes. Il ne croyoit pas, comme la plûpart de ceux qui ont travaillé dans ce genre, qu'à cauſe qu'on fait des Vers en Latin, on eſt en droit de ne point penſer & de ne rien dire, ſi ce n'eſt peut-être ce que les Anciens ont dit; ſa Poëſie eſt pleine de choſes, ce qu'il dit, lui appartient, il a la force de Lucain, mais de Lucain qui ne fait pas trop d'effort. Un morceau remarquable de ce Poëme eſt celui où il parle du Phoſphore dont Brandt étoit l'inventeur. Le Duc de Brunſvic excité par M. Leibniz avoit fait venir Brandt à ſa Cour pour jouïr du Phoſphore, & le Poëte chante cette merveille juſque-là inouïe, *Ce feu inconnu à la Nature même, qu'un nouveau Vulcain avoit allumé dans un Antre ſavant, que l'eau conſervoit & empêchoit de ſe rejoindre à la ſphere du feu, ſa Patrie, qui enſeveli ſous l'eau, diſſimuloit ſon être, & ſortoit lumineux & brillant de ce tombeau, image de l'Ame immortelle & heureuſe*, &c. Tout ce que la Fable, tout ce que l'Hiſtoire ſainte ou profane, peuvent fournir qui ait rapport au Phoſphore, tout eſt employé, le larcin de Promethée, la Robe de Medée, le viſage lumineux de Moyſe, le feu que Jeremie enfouït quand les Juifs furent emmenés

menés en captivité, les Veſtales, les Lampes ſepulcrales, le combat des Prêtres Egyptiens, & Perſes; & quoiqu'il ſemble qu'en voilà beaucoup, tout cela n'eſt point entaſſé, un ordre fin & adroit donne à chaque choſe une place qu'on ne lui ſauroit ôter, & les differentes idées qui ſe ſuccedent rapidement ne ſe ſuccedent qu'à propos. M. Leibniz faiſoit même des Vers François, mais il ne réüſſiſſoit pas dans la Poëſie Allemande: Notre préjugé pour notre Langue, & l'eſtime qui eſt duë à ce Poëte, nous pourroient faire croire que ce n'étoit pas tout-à-fait ſa faute.

Il étoit très-profond dans l'Hiſtoire, & dans les Interêts des Princes, qui en ſont le réſultat politique. Après que Jean Caſimir Roi de Pologne eut abdiqué la Couronne en 1668. Philippe Guillaume de Neubourg Comte Palatin, fut un des prétendans, & M. Leibniz fit un Traité ſous le nom ſuppoſé de *George Ulicovius*, pour prouver que la Republique ne pouvoit faire un meilleur choix. Cet ouvrage eut beaucoup d'éclat, l'Auteur avoit 22. ans.

Quand on commença à traiter de la paix de Nimegue, il y eut des difficultés ſur le Ceremonial à l'égard des Princes libres de l'Empire qui n'étoient pas Electeurs: on ne vouloit pas accorder à leurs Miniſtres les mêmes titres, & les mêmes traitemens, qu'à ceux des Princes d'Italie, tels que ſont les Ducs de Modene ou de Mantouë. H. Leibniz publia en leur faveur un Livre intitulé *Ceſarini Furſtenerii De Jure Su-*

*Suprematus ac Legationis Principum Germaniæ*, qui parut en 1667. Le faux nom qu'il se donne signifie qu'il étoit & dans les Interêts de l'Empereur, & dans ceux des Princes ; & qu'en soutenant leur dignité, il ne nuisoit point à celle du Chef de l'Empire. Il avoit effectivement sur la dignité Imperiale une idée qui ne pouvoit déplaire qu'aux autres Potentats. Il prétendoit que tous les Etats Chrétiens, du moins ceux d'Occident, ne font qu'un corps, dont le Pape est le Chef spirituel, & l'Empereur le Chef temporel, qu'il appartient à l'un & à l'autre une certaine Jurisdiction universelle, que l'Empereur est le General né, le Defenseur, l'*Advoué* de l'Eglise, principalement contre les Infideles, & que de là lui vient le titre de Sacrée Majesté, & à l'Empire celui de saint Empire ; & que quoique tout cela ne soit pas de droit divin, c'est une espece de Systême politique formé par le consentement des Peuples, & qu'il seroit à souhaiter qui subsistât en son entier. Il en tire des conséquences avantageuses pour les Princes libres d'Allemagne, qui ne tiennent pas beaucoup plus à l'Empereur que les Rois eux-mêmes n'y devroient tenir. Du moins il prouve très-fortement que leur Souveraineté n'est point diminuée par l'espece de dépendance où ils sont, ce qui est le but de tout l'ouvrage. Cette République Chrétienne dont l'Empereur & le Pape sont les Chef, n'auroit rien d'étonnant, si elle étoit imaginée par un Allemand

Catholique, mais elle l'étoit par un Lutherien ; l'eſprit de Syſtême qu'il poſſedoit au ſouverain degré, avoit bien prévalu à l'égard de la Religion ſur l'eſprit de parti.

Le Livre du faux *Céſarinus Fürſtenerius* contient non ſeulement une infinité de faits remarquables, mais encore quantité de petits faits qui ne regardent que les titres & les cérémonies, aſſez ſouvent negligez par les plus ſavans en Hiſtoire. On voit que M. Leibniz dans ſa vaſte lecture ne mépriſoit rien, & il eſt étonnant à combien de Livres mediocres, & preſque abſolument inconnus il avoit fait la grace de les lire. Mais il l'eſt ſur tout, qu'il ait pû mettre autant d'eſprit philoſophique dans une matiere ſi peu philoſophique. Il poſe des définitions exactes, qui le privent de l'agréable liberté d'abuſer des termes dans les occaſions, il cherche des points fixes & en trouve dans les choſes du monde les plus inconſtantes & les plus ſujettes au caprice des hommes ; il établit des rapports & des propoſitions, qui plaiſent autant que des figures de Rhetorique, & perſuadent mieux. On ſent qu'il ſe tient preſque à regret dans les détails où ſon ſujet l'enchaine, & que ſon eſprit prend ſon vol dès qu'il le peut, & s'éleve aux vûës generales. Ce Livre fut fait & imprimé en Hollande, & réimprimé d'abord en Allemagne juſqu'à quatre fois.

Les Princes de Brunſvic le deſtinerent à écrire l'Hiſtoire de leur Maiſon. Pour remplir

plir ce grand deſſein & ramaſſer les materiaux neceſſaires, il courut toute l'Allemagne, viſita toutes les anciennes Abbayes, fouilla dans les Archives des Villes, examina les Tombeaux & les autres Antiquitez, & paſſa de là en Italie, où les Marquis de Toſcane, & Ligurie, & d'Eſt, ſortis de la même origine que les Princes de Brunſvic, avoient eu leurs Principautez, & leurs Domaines. Comme il alloit par Mer dans une petite Barque ſeul & ſans aucune ſuite de Veniſe à Meſola dans le Ferrarois, il s'éleva une furieuſe tempête, & le Pilote qui ne croyoit pas être entendu par un Allemand, & qui le regardoit comme la cauſe de la tempête, parce qu'il le jugeoit héretique, propoſa de le jetter à la Mer, en conſervant neanmoins ſes hardes & ſon argent. Sur cela M. Leibniz ſans marquer aucun trouble, tira un Chapelet, qu'apparemment il avoit pris par précaution, & le tourna d'un air aſſez devot. Cet artifice lui réüſſit, un Marinier dit au Pilote que puiſque cet homme-là n'étoit pas heretique, il n'étoit pas juſte de le jetter à la Mer.

Il fut de retour de ſes voyages à Hanovre en 1690. Il avoit fait une abondante récolte, & plus abondante qu'il n'étoit neceſſaire pour l'Hiſtoire de Brunſvic, mais une ſavante avidité l'avoit porté à prendre tout. Il fit de ſon ſuperflu un ample Recueil dont il donna le premier Volume *in folio* en 1693. ſous le titre de *Codex Juris Gentium Diplomaticus*. Il l'appella *Code du Droit*

*Droit des Gens*, parce qu'il ne contenoit que des Actes faits par des Nations, ou en leur nom, des Déclarations de guerre, des Manifeſtes, des Traitez de Paix ou de Trêve, des Contrats de Mariage de Souverains, &c. & que comme les Nations n'ont de Loix entre elles que celles qu'il leur plaît de ſe faire, c'eſt dans ces ſortes de Pieces qu'il faut les étudier. Il mit à la tête de ce Volume une grande Préface bien écrite & encore mieux penſée. Il y fait voir que les Actes de la nature de ceux qu'il donne, ſont les veritables ſources de l'Hiſtoire autant qu'elle peut être connuë, car il ſait bien que tout le fin nous en échape, que ce qui a produit ces Actes publics & mis les hommes en mouvement, ce ſont une infinité de petits reſſorts cachés, mais très-puiſſants, quelquefois inconnus à ceux-mêmes qu'ils font agir, & preſque toûjours ſi diſproportionnés à leurs effets, que les plus grands évenemens en ſeroient deshonorés. Il raſſemble les traits d'Hiſtoire les plus ſinguliers que ſes Actes lui ont découverts, & il en tire des conjectures nouvelles & ingenieuſes ſur l'origine des Electeurs de l'Empire fixés à un nombre. Il avouë que tant de Traités de paix ſi ſouvent renouvellez entre les mêmes Nations, ſont leur honte, & il approuve avec douleur l'Enſeigne d'un Marchand Hollandois, qui ayant mis pour titre *A la Paix perpetuelle*, avoit fait peindre dans le Tableau un Cimetiere.

Ceux qui ſavent ce que c'eſt que de déchi-

chifrer ces anciens Actes, de les lire, d'en entendre le ſtile barbare, ne diront pas que M. Leibniz n'a mis du ſien dans le *Codex Diplomaticus* que ſa belle Préface. Il eſt vrai qu'il n'y a que ce morceau qui ſoit de genie, & que le reſte n'eſt que de travail & d'érudition, mais on doit être fort obligé à un homme tel que lui, quand il veut bien pour l'utilité publique faire quelque choſe qui ne ſoit pas de genie.

En 1700. parut un Supplément de cet Ouvrage ſous le titre de *Mantiſſa Codicis Juris Gentium Diplomatici*. Il y a mis auſſi une Préface où il donne à tous les Savans qui lui avoient fourni quelques Piéces rares des loüanges dont on ſent la ſincerité. Il remercie même M. Toinard de l'avoir averti d'une faute dans ſon premier Volume, où il avoit confondu avec le fameux Chriſtophle Colomp, un Guillaume de Caſeneuve ſurnommé *Coulomp*, Vice-Amiral ſous Louis XI. erreur ſi legere & ſi excuſable, que l'avoir n'en ſeroit guere glorieux ſans une infinité d'exemples contraires.

Enfin il commença à mettre au jour en 1707. ce qui avoit rapport à l'Hiſtoire de Brunſvic, & ce fut le premier Volume in folio *Scriptorum Brunſvicenſia illuſtrantium:* Recueil de Piéces originales qu'il avoit preſque toutes dérobées à la pouſſiere & aux Vers, & qui devoient faire le fondement de ſon Hiſtoire. Il rend compte dans la Préface de tous les Auteurs qu'il donne, & des Piéces qui n'ont point de noms d'Au-

d'Auteurs, & en porte des jugemens dont il n'y a pas d'apparence que l'on appelle.

Il avoit fait sur l'Hiſtoire de ce temps-là deux découvertes principales, oppoſées à deux opinions fort établies.

On croit que de ſimples Gouverneurs de pluſieurs grandes Provinces du vaſte Empire de Charlemagne étoient devenus dans la ſuite des Princes hereditaires, mais M. Leibniz ſoûtient qu'ils l'avoient toûjours été, & par-là ennoblit encore les origines des plus grandes Maiſons. Il les enfonce davantage dans cet abîme du paſſé, dont l'obſcurité leur eſt ſi précieuſe.

Le dix & le onziéme ſiecle paſſent pour les plus barbares du Chriſtianiſme, mais il prétend que ce ſont le treize & le quatorze, & qu'en comparaiſon de ceux-ci le dixiéme fut un ſiecle d'or, du moins pour l'Allemagne. *Au milieu du douze on diſcernoit encore le vrai d'avec le faux, mais enſuite les fables renfermées auparavant dans les Cloîtres & dans les Legendes ſe déborderent impetueuſement, & inonderent tout.* Ce ſont à peu près ſes propres termes. Il attribuë la principale cauſe du mal à des gens qui étant pauvres par inſtitut, inventoient par neceſſité. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que les bons Livres n'étoient pas encore alors totalement inconnus. Gervais de Tilbury, que M. Leibniz donne pour un échantillon du treiziéme ſiecle, étoit aſſés verſé dans l'Antiquité ſoit profane, ſoit Eccleſiaſtique, & n'en eſt pas moins

moins groſſierement, ni moins hardiment Romaneſque. Après les faits dont il a été temoin oculaire, l'Auteur d'Amadis pouvoit ſoûtenir auſſi que ſon Livre étoit hiſtorique. Un homme de la trempe de M. Leibniz, qui eſt dans l'étude de l'Hiſtoire, en ſait tirer de certaines réflexions generales, élevées au deſſus de l'Hiſtoire même; & dans cet amas confus & immenſe de faits, il démêle un ordre, & des liaiſons delicates, qui n'y ſont que pour lui. Ce qui l'intereſſe le plus, ce ſont les Origines des Nations, de leurs Langues, de leurs Mœurs, de leurs Opinions, ſur tout l'Hiſtoire de l'Eſprit humain, & une ſucceſſion de penſées qui naiſſent dans les Peuples les unes après les autres, ou plûtôt les unes des autres, & dont l'enchaînement bien obſervé pourroit donner lieu à des eſpeces de propheties.

En 1710. & 1711. parurent deux autres Volumes *Scriptorum Brunſvicenſia Illuſtrantium*, & enfin devoit ſuivre l'Hiſtoire, qu'on n'a point paru, & dont voici le plan.

Il la faiſoit preceder par une Diſſertation ſur l'état de l'Allemagne tel qu'il étoit avant toutes les Hiſtoires, & qu'on le pouvoit conjecturer par les monumens naturels, qui en étoient reſtés, des Coquillages pétrifiés dans les Terres, des Pierres où ſe trouvent des empreintes de Poiſſons ou de Plantes, & même de Poiſſons, & de Plantes, qui ne ſont point du Païs, Médailles inconteſtables du Déluge. De-là il paſſoit aux plus anciens Habitans dont on

on ait memoire, aux differens Peuples qui ſe ſont ſuccedés les uns aux autres dans ces Païs, & traitoit de leurs Langues, & du mélange de ces Langues autant qu'on en peut juger par les Etymologies, ſeuls monumens en ces matieres. Enſuite les Origines de Brunſvic commençoient à Charlemagne en 769. & ſe continuoient par les Empereurs deſcendus de lui, & par cinq Empereurs de la Maiſon de Brunſvic, Henri I. l'Oiſeleur, les trois Othons, & Henri II. où elles finiſſoient en 1025. Cet eſpace de temps comprenoit les Antiquités de la Saxe par la Maiſon de Witikind, celles de la haute Allemagne par la Maiſon Guelfe, celles de la Lombardie par la Maiſon des Ducs & Marquis de Toſcane, & de Ligurie. De tous ces anciens Princes ſont ſortis ceux de Brunſvic. Aprés ces Origines venoit la Genealogie de la Maiſon Guelfe ou de Brunſvic, avec une courte mais exacte Hiſtoire juſqu'au temps preſent. Cette Genealogie étoit accompagnée de celles des autres grandes Maiſons, de la Maiſon Gibelline, d'Autriche ancienne & nouvelle, de Baviere, &c. M. Leibniz avançoit, & il étoit trop ſavant pour être préſomptueux, que juſqu'à preſent on n'avoit rien vû de pareil ſur l'Hiſtoire du moyen âge, qu'il avoit porté une lumiere toute nouvelle dans ces Siecles couverts d'une obſcurité effrayante, & réformé un grand nombre d'erreurs, ou levé beaucoup d'incertitudes. Par exemple, cette Papeſſe Jeanne établie d'abord par quelques-

uns,

uns, détruite par d'autres, il la détruiſoit pour jamais, & il trouvoit que cette Fable ne pouvoit s'être ſoûtenuë qu'à la faveur des ténèbres de la Chronologie qu'il diſſipoit.

Dans le cours de ſes recherches il prétendit avoir découvert la veritable origine des François, & en publia une Diſſertation en 1716. L'illuſtre Pere de Tournemine Jeſuite attaqua ſon ſentiment, & en ſoûtint un autre avec toute l'érudition qu'il faloit pour combattre un Adverſaire auſſi ſavant, & avec toute cette hardieſſe qu'un grand Adverſaire approuve. Nous n'entrerons point dans cette queſtion, elle étoit même aſſés indifferente ſelon la réflexion polie du P. de Tournemine, puiſque de quelque façon que ce fût, les François étoient compatriotes de M. Leibniz.

M. Leibniz étoit grand Juriſconſulte. Il étoit né dans le ſein de la Juriſprudence, & cette Science eſt plus cultivée en Allemagne, qu'en aucun autre Païs. Ses premieres études furent principalement tournées de ce côté-là, la vigueur naiſſante de ſon eſprit y fut employée. A l'âge de 20. ans il voulut ſe faire paſſer Docteur en Droit à Leipſic, mais le Doyen de la Faculté, pouſſé par ſa femme, le refuſa ſous prétexte de ſa jeuneſſe. Cette même jeuneſſe lui avoit peut-être attiré la mauvaiſe humeur de la femme du Doyen. Quoi qu'il en ſoit, il fut vangé de ſa Patrie par l'applaudiſſement general avec lequel il fut reçû Docteur la même année à Altorf dans

le

le Territoire de Nuremberg. La Thèse qu'il soûtint étoit *De Casibus perplexis in Jure.* Elle fut imprimée dans la suite avec deux autres petits Traités de lui, *Specimen Encyclopædiæ in Jure*, seu *Quæstiones Philosophiæ amœniores ex Jure collectæ & Specimen certitudinis seu demonstrationum in Jure exhibitum in doctrina conditionum.* Il savoit déja reprocher les differentes Sciences, & tirer des lignes de communication des unes aux autres.

A l'âge de 22. ans, qui est l'Epoque que nous avons déja marquée pour le Livre de *George Ulicovius*, il dédia à l'Electeur de Mayence Jean Philippe de Schomborn une nouvelle Methode d'apprendre & d'enseigner la Jurisprudence. Il y ajoûtoit une Liste de ce qui manque encore au Droit, *Catalogum desideratorum in Jure*, & promettoit d'y suppléer. Dans la même année il donna son projet pour reformer tout le Corps du Droit, *Corporis Juris reconcinnandi ratio.* Les differentes matieres du Droit sont effectivement dans une grande confusion, mais sa Tête en les recevant les avoit arrangées, elles s'étoient refonduës dans cet excellent Moule, & elles auroient beaucoup gagné à reparoître sous la forme qu'elles y avoient prise.

Quand il donna les deux Volumes de son *Codex Diplomaticus*, il ne manqua pas de remonter aux premiers principes du Droit naturel & du Droit des Gens. Le point de vûë où il se plaçoit, étoit toûjours fort élevé, & de-là il découvroit toûjours un grand

grand Païs, dont il voyoit tout le détail d'un coup d'œil. Cette Theorie generale de Jurisprudence, quoique fort courte, étoit si étenduë, que la question du Quietisme alors fort agitée en France, s'y trouvoit naturellement dès l'entrée, & la décision de M. Leibniz fut conforme à celle du Pape.

Nous voici enfin arrivés à la partie de son merite qui interesse le plus cette Compagnie; il étoit excellent Philosophe & Mathematicien. Tout ce que renferment ces deux mots, il l'étoit.

Quand il eut été reçû Docteur en Droit à Altorf, il alla à Nuremberg pour y voir des Savans. Il apprit qu'il y avoit dans cette Ville une Societé fort cachée de gens qui travailloient en Chimie, & cherchoient la Pierre Philosophale. Aussi-tôt le voilà possedé du desir de profiter de cette occasion pour devenir Chimiste; mais la difficulté étoit d'être initié dans les Mysteres. Il prit des Livres de Chimie, en rassembla les expressions les plus obscures, & qu'il entendoit le moins, en composa une Lettre inintelligible pour lui-même, & l'adressa au Directeur de la Societé secrete, demandant à y être admis sur les preuves qu'il donnoit de son grand savoir. On ne douta point que l'Auteur de la Lettre ne fût un *Adepte*, où à peu près; il fut reçû avec honneur dans le Laboratoire, & prié d'y faire les fonctions de Secretaire. On lui offrit même une pension. Il s'instruisit beaucoup avec eux pendant qu'ils croyoient s'in-

s'inſtruire avec lui, apparemment il leur donnoit pour des connoiſſances acquiſes par un long travail les vûës que ſon génie naturel lui fourniſſoit; & enfin il paroît hors de doute que quand ils l'auroient reconnu, ils ne l'auroient pas chaſſé.

En 1690. M. Leibniz âgé de vingt-quatre ans ſe déclara publiquement Philoſophe dans un Livre dont voici l'hiſtoire.

Marius Nizolius de Berſello dans l'Etat de Modene publia en 1553. un Traité *De veris Principiis, & vera ratione philoſophandi contra Pſeudophiloſophos.* Les faux Philoſophes étoient tous les Scholaſtiques paſſés & preſens, & Nizolius s'élevoit avec la derniere hardieſſe contre leurs idées monſtrueuſes, & leur langage barbare, juſques-là qu'il traitoit Saint Thomas lui-même de Borgne entre des Aveugles. La longue & conſtante admiration qu'on a euë pour Ariſtote ne prouve, diſoit-il, que la multitude des ſots, & la durée de la ſottiſe. La bile de l'Auteur étoit encore animée par quelques conteſtations particulieres avec des Ariſtoteliciens.

Ce Livre qui dans le temps où il parut, n'avoit pas dû être indifferent, étoit tombé dans l'oubli, ſoit parce que l'Italie avoit eu intérêt à l'étouffer, & qu'à l'égard des autres Païs ce qu'il avoit de vrai, n'étoit que trop clair, & trop prouvé; ſoit parce qu'effectivement la doſe des paroles y eſt beaucoup trop forte par rapport à celle des choſes. M. Leibniz jugea à propos

de

de le mettre au jour avec une Préface & des Notes.

La Préface annonce un Editeur, & un Commentateur d'une eſpece fort ſinguliere. Nul reſpect aveugle pour ſon Auteur, nulles raiſons forcées pour en relever le merite, ou pour en couvrir les défauts. Il le loue, mais ſeulement par la circonſtance du temps, où il a écrit, par le courage de ſon entrepriſe, par quelques verités qu'il a apperçûës, mais il y reconnoit de faux raiſonnemens & des vuës imparfaites; il le blâme de ſes excès & de ſes emportemens à l'égard d'Ariſtote, qui n'eſt pas coupable des rêveries de ſes prétendus Diſciples, & même à l'égard de Saint Thomas, dont la gloire pouvoit n'être pas ſi chere à un Lutherien. Enfin il eſt aiſé de s'appercevoir que le Commentateur doit avoir un merite fort indépendant de celui de l'Auteur original.

Il paroit auſſi qu'il avoit lû des Philoſophes ſans nombre. L'Hiſtoire des Penſées des hommes, certainement curieuſe par le ſpectacle d'une varieté infinie, eſt auſſi quelquefois inſtructive. Elle peut donner de certaines idées détournées du chemin ordinaire que le plus grand eſprit n'auroit pas produites de ſon fonds, elle fournit des materiaux de penſées, elle fait connoître les principaux écueils de la Raiſon humaine, marque les routes les plus ſûres, &, ce qui eſt le plus conſiderable, elle apprend aux plus grands genies qu'ils ont eu des pareils, & que leurs pareils ſe ſont trompés.

Un Solitaire peut s'eſtimer davantage que ne fera celui qui vit avec les autres & qui s'y compare.

M. Leibniz avoit tiré ce fruit de ſa grande lecture, qu'il en avoit l'eſprit plus exercé à recevoir toutes ſortes d'idées, plus ſuſceptible de toutes les formes, plus acceſſible à ce qui lui étoit nouveau, & même oppoſé, plus indulgent pour la foibleſſe humaine, plus diſpoſé aux interpretations favorables, & plus induſtrieux à les trouver. Il donna une preuve de ce caractere dans une Lettre *de Ariſtotele Recentioribus reconciliabili*, qu'il imprima avec le Nizolius. Là il oſe parler avantageuſement d'Ariſtote, quoique ce fût une mode aſſés generale que de le décrier, & preſque un titre d'eſprit. Il va même juſqu'à dire qu'il approuve plus de choſes dans ſes ouvrages que dans ceux de Deſcartes. Ce n'eſt pas qu'il ne regardât la Philoſophie corpuſculaire ou méchanique comme la ſeule legitime, mais on n'eſt pas Carteſien pour cela; & il prétendoit que le veritable Ariſtote, & non pas celui des Scholaſtiques, n'avoit pas connu d'autre Philoſophie. C'eſt par-là qu'il fait la réconciliation. Il ne le juſtifie que ſur les principes generaux, l'eſſence de la matiere, le mouvement, &c. mais il ne touche point à tout le détail immenſe de la Phyſique, ſur quoi il ſemble que les Modernes ſeroient bien genereux, s'ils vouloient ſe mettre en communauté de biens avec Ariſtote.

Dans l'année qui ſuivit celle de l'Edition du

du Nizolius, c'eſt-à-dire, en 1672. âgé de vingt cinq ans, il publia deux petits Traités de Phyſique, *Theoria Motus abſtracti*, dédié à l'Academie des Sciences, & *Theoria Motus concreti*, dédié à la Societé Royale de Londres. Il ſemble qu'il ait craint de faire de la jalouſie.

Le premier de ces Traités eſt une Theorie très-ſubtile & preſque toute neuve du mouvement en general. Le ſecond eſt une application du premier à tous les Phénoménes. Tous deux enſemble font une Phyſique generale complete. Il dit lui-même qu'il croit *que ſon Syſtême reünit & concilie tous les autres, ſupplée à leurs imperfections, étend leurs bornes, éclaircit leurs obſcurités, & que les Philoſophes n'ont plus qu'à travailler de concert ſur ces principes, & à deſcendre dans des explications plus particulieres, qu'ils porteront dans le Tréſor d'une ſolide Philoſophie.* Il eſt vrai que ſes idées ſont ſimples, étenduës, vaſtes. Elles partent d'abord d'une grande univerſalité, qui en eſt comme le Tronc, & enſuite ſe diviſent, ſe ſubdiviſent, &, pour ainſi dire, ſe ramifient preſque à l'infini, avec un agrément inexprimable pour l'eſprit, & qui aide à la perſuaſion. C'eſt ainſi que la Nature pourroit avoir penſé.

Dans ces deux Ouvrages, il admettoit du Vuide, & regardoit la matiere comme une ſimple étenduë abſolument indifferente au mouvement & au repos; il a depuis changé de ſentiment ſur ces deux points. A l'égard du dernier, il étoit venu à croire

que pour découvrir l'eſſence de la matiere il faloit aller au de-là de l'étenduë, & y concevoir une certaine force qui n'eſt plus une ſimple grandeur geometrique. C'eſt la fameuſe & obſcure Entelechie d'Ariſtote, dont les Scholaſtiques ont fait les Formes ſubſtantielles, & toute ſubſtance a une force ſelon ſa nature. Celle de la matiere eſt double, une tendance naturelle au mouvement, & une réſiſtance au mouvement imprimé d'ailleurs. Un Corps peut paroître en repos, parce que l'effort qu'il fait pour ſe mouvoir, eſt réprimé ou contrebalancé par les corps environnans; mais il n'eſt jamais réellement ou abſolument en repos, parce qu'il n'eſt jamais ſans cet effort pour ſe mouvoir.

Deſcartes avoit vû très-ingenieuſement que malgré les chocs innombrables des corps, & les diſtributions inégales de mouvement qui ſe font ſans ceſſe des uns aux autres, il devoit y avoir au fond de tout cela quelque choſe d'égal, de conſtant, de perpetuel, & il a crû que c'étoit la quantité de mouvement, dont la meſure eſt le produit de la maſſe par la viteſſe. Au lieu de cette quantité de mouvement, M. Leibniz mettoit la force, dont la meſure eſt le produit de la maſſe par les hauteurs auſquelles cette force peut élever un corps peſant; or ces hauteurs ſont comme les quarrés des viteſſes. Sur ce principe il prétendoit établir une nouvelle *Dynamique*, ou Science des forces; & il ſoutenoit que de celui-de Deſcartes s'enſuivoit la poſſibilité du Mouve-

vement perpetuel artificiel, ou d'un effet plus grand que ſa cauſe, conſequence qui ne ſe peut digerer ni en Mechanique, ni en Metaphyſique.

Il fut fort attaqué par les Carteſiens, ſur tout par Meſſieurs l'Abbé Catelan, & Papin. Il répondit avec vigueur, cependant il ne paroit pas que ſon ſentiment ait prévalu; la matiere eſt demeurée ſans force, du moins active, & l'Entelechie ſans application & ſans uſage. Si M. Leibniz ne l'a pas rétablie, il n'y a guere d'apparence qu'elle ſe releve jamais.

Il avoit encore ſur la Phyſique generale une penſée particuliere, & contraire à celle de Deſcartes. Il croyoit que les cauſes finales pouvoient quelquefois être employées; par exemple, que le rapport des Sinus d'incidence & de refraction étoit conſtant, parce que Dieu vouloit qu'un Rayon qui doit ſe détourner, allât d'un point à un autre par deux chemins, qui pris enſemble, lui fiſſent employer moins de temps que tous les autres chemins poſſibles, ce qui eſt plus conforme à la ſouveraine Sageſſe. La puiſſance de Dieu a fait tout ce qui peut être de plus grand, & ſa Sageſſe tout ce qui peut-être de mieux ou de meilleur, l'Univers n'eſt que le réſultat total, la combinaiſon perpetuelle, le mélange intime de ce plus grand, & de ce meilleur, & on ne peut le connoître qu'en connoiſſant les deux enſemble. Cette idée qui eſt certainement grande & noble, & digne de l'objet, demanderoit dans l'application une

extrême dexterité, & des ménagemens infinis. Ce qui appartient à la Sageſſe du Créateur, ſemble être encore plus au deſſus de notre foible portée, que ce qui appartient à ſa puiſſance.

Il ſeroit inutile de dire que M. Leibniz étoit un Mathematicien du premier ordre, c'eſt par-là qu'il eſt le plus generalement connu. Son nom eſt à la tête des plus ſublimes Problêmes qui ayent été réſolus de nos jours, & il eſt mêlé dans tout ce que la Géometrie moderne a fait de plus grand, de plus difficile, & de plus important. Les Actes de Leipſic, les Journaux des Savans, nos Hiſtoires ſont pleines de lui entant que Géometre. Il n'a publié aucun Corps d'Ouvrages de Mathematique, mais ſeulement quantité de Morceaux détachés, dont il auroit fait des Livres s'il avoit voulu, & dont l'eſprit & les vûës ont ſervi à beaucoup de Livres. Il diſoit qu'il aimoit à voir croître dans les Jardins d'autrui des Plantes dont il avoit fourni les Graines. Ces Graines ſont ſouvent plus à eſtimer que les Plantes même; l'Art de découvrir en Mathematique eſt plus précieux que la plûpart des choſes qu'on découvre.

L'Hiſtoire du Calcul Differentiel ou des Infiniment petits, ſuffira pour faire voir quel étoit ſon genie. On ſait que cette découverte porte nos connoiſſances juſques dans l'Infini, & preſque au de-là des bornes preſcrites à l'Eſprit humain, du moins infiniment au delà de celles où étoit renfermée

mée l'ancienne Géometrie. C'eſt une Science toute nouvelle, née de nos jours, très-étenduë, très-ſubtile, & très-ſure. En 1684. M. Leibniz donna dans les Actes de Leipſic les Regles du Calcul Differentiel, mais il en cacha les démonſtrations. Les illuſtres Freres Bernoulli les trouverent quoique fort difficiles à découvrir, & s'exercerent dans ce Calcul avec un ſuccès ſurprenant. Les ſolutions les plus élevées, les plus hardies, & les plus ineſperées naiſſoient ſous leurs pas. En 1687. parut l'admirable Livre de M. Newton *Des Principes Mathematiques de la Philoſophie naturelle*, qui étoit preſque entierement fondé ſur ce même Calcul; de ſorte que l'on crut communément que M. Leibniz & lui l'avoient trouvé chacun de leur côté par la conformité de leurs grandes lumieres.

Ce qui aidoit encore à cette opinion, c'eſt qu'ils ne ſe rencontroient que ſur le fond des choſes, ils leur donnoient des noms differens, & ſe ſervoient de differens caracteres dans leur Calcul. Ce que M. Newton appelloit *Fluxions*, M. Leibniz l'appelloit *Differences*; & le caractere par lequel M. Leibniz marquoit l'Infiniment petit, étoit beaucoup plus commode & d'un plus grand uſage que celui de M. Newton. Auſſi ce nouveau Calcul ayant été avidement reçû par toutes les Nations ſavantes, les noms & les caracteres de M. Leibniz ont prévalu par tout, hormis en Angleterre. Cela même faiſoit quelque effet en faveur de M. Leibniz, & eût accoûtumé inſenſiblement les

Géometres à le regarder comme ſeul ou principal Inventeur.

Cependant ces deux Grands Hommes ſans ſe rien diſputer, jouïſſoient du glorieux ſpectacle des progrès qu'on leur devoit, mais cette paix fut enfin troublée. En 1699. M. Fatio ayant dit dans ſon Ecrit ſur la *Ligne de la plus courte Deſcente*, qu'il étoit obligé de reconnoître M. Newton pour le premier Inventeur du Calcul Differentiel, & de pluſieurs années le premier, & qu'il laiſſoit à juger ſi M. Leibniz ſecond Inventeur avoit pris quelque choſe de lui, cette diſtinction ſi nette de premier & de ſecond Inventeur, & ce ſoupçon qu'on inſinuoit, exciterent une conteſtation entre M. Leibniz, ſoutenu des Journaliſtes de Leipſic, & les Géometres Anglois déclarés pour M. Newton, qui ne paroiſſoit point ſur la Scène. Sa gloire étoit devenuë celle de la Nation, & ſes partiſans n'étoient que de bons Citoyens qu'il n'avoit pas beſoin d'animer. Les Ecrits ſe ſont ſuccedés lentement de part & d'autre, peut-être à cauſe de l'éloignement des lieux, mais la conteſtation ne laiſſoit pas de s'échauffer toûjours, & enfin elle vint au point qu'en 1711. M. Leibniz ſe plaignit à la Societé Royale de ce que M. Keill l'accuſoit d'avoir donné ſous d'autres noms & d'autres caracteres le Calcul des Fluxions inventé par M. Newton. Il ſoutenoit que perſonne ne ſavoit mieux que M. Newton, qu'il ne lui avoit rien dérobé, & il demandoit que M. Keill deſ-

avoüat publiquement le mauvais ſens que pouvoient avoir ſes paroles.

La Societé établie Juge du Procès nomma des Commiſſaires pour examiner toutes les anciennes Lettres de ſavans Mathematiciens que l'on pouvoit retrouver, & qui regardoient cette matiere. Il y en avoit des deux parties. Après cet examen, les Commiſſaires trouverent qu'il ne paroiſſoit pas que M. Leibniz eût rien connu du Calcul Differentiel ou des Infiniment petits, avant une Lettre de M. Newton écrite en 1672. qui lui avoit été envoyée à Paris, & où la Methode des Fluxions étoit aſſés expliquée pour donner toutes les ouvertures neceſſaires à un homme auſſi intelligent; que même M. Newton avoit inventé ſa Methode avant 1669. & par conſequent 15. ans avant que M. Leibniz eût rien donné ſur ce ſujet dans les Actes de Leipſic; & de-là ils concluoient que M. Keill n'avoit nullement calomnié M. Leibniz.

La Societé a fait imprimer ce Jugement avec toutes les Pieces qui y appartenoient ſous le titre de *Commercium Epiſtolicum de Analyſi promota*, 1712. On l'a diſtribué par toute l'Europe, & rien ne fait plus d'honneur au Syſteme des Infiniment-petits, que cette jalouſie de s'en aſſurer la découverte, dont toute une Nation ſi ſavante eſt poſſedée; car encore une fois, M. Newton n'a point paru, ſoit qu'il ſe ſoit repoſé de ſa gloire ſur des Compatriotes aſſés vifs, ſoit, comme on le peut croire d'un auſſi grand

Homme, qu'il ſoit ſuperieur à cette gloire même.

M. Leibniz ou ſes amis n'ont pas pû avoir la même indifference ; il étoit accuſé d'un vol, & tout le *Commercium Epiſtolicum* ou le dit nettement, ou l'inſinuë. Il eſt vrai que ce vol ne peut avoir été que très-ſubtil, & qu'il ne faudroit pas d'autre preuve d'un grand genie que de l'avoir fait, mais enfin il vaut mieux ne l'avoir pas fait, & par rapport au genie, & par rapport aux mœurs.

Après que le Jugement d'Angleterre fut public, il parut un Ecrit d'une ſeule feuille volante du 19. Juillet 1713. il eſt pour M. Leibniz qui étant alors à Vienne ignoroit ce qui ſe paſſoit. Il eſt très-vif, & ſoutient hardiment que le Calcul des Fluxions n'a point précedé celui des Differences, & inſinuë même qu'il pourroit en être né.

Le détail des preuves de part & d'autre ſeroit trop long, & ne pourroit même être entendu ſans un Commentaire infiniment plus long, qui entreroit dans la plus profonde Géometrie.

M. Leibniz avoit commencé à travailler à un *Commercium Mathematicum*, qu'il devoit oppoſer à celui d'Angleterre. Ainſi quoique la Societé Royale puiſſe avoir bien jugé ſur les Pieces qu'elle avoit, elle ne les avoit donc pas toutes ; & juſqu'à ce qu'on ait vû celles de M. Leibniz ; l'équité veut que l'on ſuſpende ſon Jugement.

En general il faut des preuves d'une extrê-

trême évidence pour convaincre un homme tel que lui d'être Plagiaire le moins du monde, car c'eſt-là toute la queſtion. M. Newton eſt certainement inventeur, & ſa gloire eſt en ſureté.

Les gens riches ne dérobent pas, & combien M. Leibniz l'étoit-il?

Il a blâmé Deſcartes de n'avoir fait honneur ni à Kepler de la cauſe de la Peſanteur tirée des forces centrifuges, & de la découverte de l'égalité des angles d'incidence & de réflexion, ni à Snellius du rapport conſtant des ſinus des angles d'incidence, & de réfraction: *Petits artifices*, dit-il, *qui lui ont fait perdre beaucoup de veritable gloire auprès de ceux qui s'y connoiſſent*. Auroit-il negligé cette gloire qu'il connoiſſoit ſi bien? Il n'avoit qu'à dire d'abord ce qu'il devoit à M. Newton, il lui en reſtoit encore une fort grande ſur le fond du ſujet, & il y gagnoit de plus celle de l'aveu.

Ce que nous ſuppoſons qu'il eût fait dans cette occaſion, il l'a fait dans une autre. L'un de Meſſieurs Bernoulli ayant voulu conjecturer quelle étoit l'Hiſtoire de ſes Meditations Mathematiques, il l'expoſe naïvement dans le mois de Septembre 1691. des Actes de Leipſic. Il dit qu'il étoit encore entierement neuf dans la profonde Géometrie étant à Paris en 1672. qu'il y connut l'illuſtre M. Huygens qui étoit après Galilée & Deſcartes, celui à qui il devoit le plus en ces matieres, que la lecture de ſon Livre *de Horologio oſcillatorio*, jointe à celle

des Ouvrages de Paſcal, & de Gregoire de ſaint Vincent, lui ouvrit tout d'un coup l'eſprit, & lui donna des vûës qui l'étonnement lui-même, & tous ceux qui ſavoient combien il étoit encore neuf, qu'auſſi-tôt il s'offrit à lui un grand nombre de Theorêmes qui n'étoient que des Corollaires d'une Methode nouvelle, & dont il trouva depuis une partie dans les Ouvrages de Gregory, de Barrow, & de quelques autres; qu'enfin il avoit penetré juſqu'à des ſources plus éloignées & plus ſecondes, & avoit ſoumis à l'Analyſe ce qui ne l'avoit jamais été. C'eſt ſon Calcul dont il parle. Pourquoi dans cette Hiſtoire qui paroit ſi ſincere, & ſi exempte de vanité, n'auroit-il pas donné place à M. Newton? Il eſt plus naturel de croire que ce qu'il pouvoit avoir vû de lui en 1672. il ne l'avoit pas entendu auſſi finement qu'il en eſt accuſé, puiſqu'il n'étoit pas encore grand Géometre.

Dans la Theorie du Mouvement abſtrait qu'il dédia à l'Academie en 1671. & avant que d'avoir encore rien vû de M. Newton, il poſe déja des Infiniment-petits plus grands les uns que les autres. C'eſt-là une des Clefs du Syſtéme, & ce principe ne pouvoit guere demeurer ſterile entre ſes mains.

Quand le Calcul de M. Leibniz parut en 1684. il ne fut point reclamé, M. Newton ne le revendiqua point dans ſon beau Livre qui parut en 1687. il eſt vrai qu'il à la generoſité de ne le revendiquer pas non plus à preſent, mais ſes amis plus zelés que lui pour

pour ſes interêts auroient pû agir en ſa place, comme ils agiſſent aujourd'hui. Dans tous les Actes de Leipſic M. Leibniz eſt en une poſſeſſion paiſible & non interrompuë de l'invention du Calcul Differentiel. Il y déclare même que Meſſieurs Bernoulli l'avoient ſi heureuſement cultivé, qu'il leur appartenoit autant qu'à lui. C'eſt là un acte de proprieté, & en quelque ſorte de ſouveraineté.

On ne ſent aucune jalouſie dans M. Leibniz. Il excite tout le monde à travailler; il ſe fait des Concurrens, s'il peut; il ne donne point de ces loüanges baſſement circonſpectes qui craignent d'en trop dire; il ſe plaît au merite d'autrui; tout cela n'eſt pas d'un Plagiaire. Il n'a jamais été ſoupçonné de l'être en aucune autre occaſion, il ſe ſeroit donc démenti cette ſeule fois, & auroit imité le Heros de Machiavel, qui eſt exactement vertueux juſqu'à ce qu'il s'agiſſe d'une Couronne. La beauté du Syſtême des Infiniment-petits juſtifie cette comparaiſon.

Enfin il s'en eſt remis avec une grande confiance au témoignage de M. Newton, & au jugement de la Societé Royale. L'auroit-il oſé?

Ce ne ſont-là que de ſimples préſomptions, qui devront toûjours ceder à de veritables preuves. Il n'appartient pas à un Hiſtorien de décider, & encore moins à moi. Atticus ſe ſeroit bien gardé de prendre parti entre ce Ceſar & ce Pompée.

Il ne faut pas diſſimuler ici une choſe

assés singuliere. Si M. Leibniz n'eſt pas de ſon côté auſſi-bien que M. Newton l'inventeur du Syſtême des Infiniment-petits, il s'en faut infiniment peu. Il a connu cette Infinité d'ordres d'Infiniment-petits toûjours infiniment plus petits les uns que les autres, & cela dant la rigueur Géometrique; & les plus grands Géometres ont adopté cette idée dans toute cette rigueur. Il ſemble cependant qu'il en ait enſuite été effrayé lui-même, & qu'il ait crû que ces differens ordres d'Infiniment-petits n'étoient que des grandeurs *Incomparables* à cauſe de leur extrême inégalité, comme le ſeroient un grain de ſable, & le Globe de la Terre, la Terre & la Sphere qui comprend les Planetes, &c. Or ce ne ſeroit là qu'une grande inégalité, mais non pas infinie, telle qu'on l'établit dans ce Syſtême. Auſſi ceux même qui l'ont pris de lui n'en ont-ils pas pris cet adouciſſement, qui gâteroit tout. Un Architecte a fait un Bâtiment ſi hardi, qu'il n'oſe lui-même y loger, & il ſe trouve des gens qui ſe fient plus que lui à ſa ſolidité, qui y logent ſans crainte, &, qui plus eſt, ſans accident. Mais peut-être l'adouciſſement n'étoit-il qu'une condeſcendance pour ceux dont l'imagination ſe ſeroit révoltée. S'il faut temperer la verité en Géometrie, que ſera-ce en d'autres matieres?

Il avoit entrepris un grand Ouvrage, *De la Science de l'Infini*. C'étoit toute la plus ſublime Géometrie, le Calcul Integral joint au Differentiel. Apparemment il y fixoit ſes

ſes idées ſur la nature de l'Infini & ſur ces differens ordres ; mais quand même il ſeroit poſſible qu'il n'eût pas pris le meilleur parti bien déterminément, on eût préféré les lumieres qu'on tenoit de lui à ſon autorité. C'eſt une perte conſiderable pour les Mathematiques que cet ouvrage n'ait pas été fini. Il eſt vrai que le plus difficile paroit fait, il a ouvert les grandes routes, mais il pouvoit encore ou y ſervir de guide, ou en ouvrir de nouvelles.

De cette haute Théorie il deſcendoit ſouvent à la Pratique, où ſon amour pour le bien public le ramenoit. Il avoit ſongé à rendre les Voitures & les Caroſſes plus légers & plus commodes ; & de là un Docteur qui ſe prenoit à lui de n'avoir pas eu une penſion du Duc d'Hanovre, prit occaſion de lui imputer dans un Ecrit public qu'il avoit eu deſſein de conſtruire un Chariot, qui auroit fait en vingt-quatre heures le voyage de Hanovre à Amſterdam ; plaiſanterie mal-entenduë, puiſqu'elle ne peut tourner qu'à la gloire de celui qu'on attaque, pourvû qu'il ne ſoit pas abſolument inſenſé.

Il avoit propoſé un Moulin à vent pour puiſer l'eau des Mines les plus profondes, & avoit beaucoup travaillé à cette Machine, mais les Ouvriers eurent leurs raiſons pour en traverſer le ſuccès par toutes ſortes d'artifices. Ils furent plus habiles que lui, & l'emporterent.

On doit mettre au rang des Inventions plus curieuſes qu'utiles, une Machine Arith-

rithmetique differente de celle de M. Paſcal, à laquelle il a travaillé toute ſa vie à diverſes repriſes. Il ne l'a entierement achevée que peu de temps avant ſa mort, & il y a extrêmement dépenſé.

Il étoit Metaphyſicien, & c'étoit une choſe preſque impoſſible qu'il ne le fût pas, il avoit l'eſprit trop univerſel. Je n'entens pas ſeulement univerſel, parce qu'il alloit à tout, mais encore parce qu'il ſaiſiſſoit dans tous les principes les plus élevés & les plus généraux, ce qui eſt le caractere de la Metaphyſique. Il avoit projetté d'en faire une toute nouvelle, & il en a répandu çà & là differens morceaux ſelon ſa coutume.

Ses grands Principes étoient que rien n'exiſte ou ne ſe fait ſans une raiſon ſuffiſante; que les changemens ne ſe font point bruſquement & par ſauts, mais par degrés & par nuances, comme dans des ſuites de Nombres, ou dans des Courbes; que dans tout l'Univers, comme nous l'avons déja dit, un meilleur eſt mêlé par tout avec un plus grand, ou, ce qui revient au même, les Loix de convenance avec les Loix neceſſaires ou Géometriques. Ces principes ſi nobles & ſi ſpecieux ne ſont pas aiſés à appliquer; car dès qu'on eſt hors du neceſſaire rigoureux & abſolu, qui n'eſt pas bien commun en Metaphyſique, le ſuffiſant, le convenable, un degré ou un ſaut, tout cela pourroit bien être un peu arbitraire; & il faut prendre garde que ce ne ſoit le beſoin du Syſtême qui décide.

Sa

Sa maniere d'expliquer l'union de l'Ame & du Corps par une *Harmonie préétablie*, a été quelque chose d'imprévu & d'inespéré sur une matiere où la Philosophie semblóit avoir fait ses derniers efforts. Les Philosophes aussi-bien que le peuple avoient crû que l'Ame & le Corps agissoient réellement & physiquement l'un sur l'autre. Descartes vint qui prouva que leur nature ne permettoit point cette sorte de communication veritable, & qu'ils n'en pouvoient avoir qu'une apparente, dont Dieu étoit le Mediateur. On croyoit qu'il n'y avoit que ces deux Systêmes possibles, M. Leibniz en imagina un troisiéme. Une ame doit avoir par elle-même une certaine suite de pensées, de desirs, de volontez. Un Corps qui n'est qu'une Machine, doit avoir par lui-même une certaine suite de mouvemens, qui seront déterminés par la combinaison de sa disposition machinale avec les impressions des corps exterieurs. S'il se trouve une Ame & un Corps tels que toute la suite des volontez de l'Ame d'une part, & de l'autre toute la suite des mouvemens du Corps se répondent exactement, & que dans l'instant, par exemple, que l'Ame voudra aller dans un lieu, les deux pieds du Corps se meuvent machinalement de ce côté-là, cette Ame & ce Corps auront un rapport, non par une action réelle de l'un sur l'autre, mais par la correspondance perpetuelle des actions séparées de l'un & de l'autre. Dieu aura mis ensemble l'Ame & le Corps qui avoient entr'eux cette

cette correſpondance antérieure à leur union, cette *Harmonie préétablie*. Et il en faut dire autant de tout ce qu'il y a jamais eu, & de tout ce qu'il y aura jamais d'Ames & de Corps unis.

Ce Syſtême donne une merveilleuſe idée de l'intelligence infinie du Créateur; mais peut-être cela même le rend-il trop ſublime pour nous. Il a toûjours pleinement contenté ſon Auteur, cependant il n'a pas fait juſqu'ici, & il ne paroît pas devoir faire la même fortune que celui de Deſcartes. Si tous les deux ſuccomboient aux objections, il faudroit, ce qui ſeroit bien penible pour les Philoſophes, qu'ils renonçaſſent à ſe tourmenter davantage ſur l'union de l'Ame & du Corps. M. Deſcartes & M. Leibniz les juſtifieroient de n'en plus chercher le ſecret.

M. Leibniz avoit encore ſur la Metaphyſique beaucoup d'autres penſées particulieres. Il croyoit, par exemple, qu'il y a par tout des Subſtances ſimples, qu'il appelloit *Monades* ou Unités, qui ſont les Vies, les Ames, les Eſprits qui peuvent dire *Moi*, qui ſelon le lieu où elles ſont reçoivent des impreſſions de tout l'Univers, mais confuſes à cauſe de leur multitude, ou qui, pour employer à peu près ſes propres termes, ſont des Miroirs ſur leſquels tout l'Univers rayonne ſelon qu'ils lui ſont expoſés. Par-là il expliquoit les perceptions. Une Monade eſt d'autant plus parfaite, qu'elle a des perceptions plus diſtinctes. Les Monades qui ſont des Ames hu-

humaines ne ſont pas ſeulement des Miroirs de l'Univers des Créatures, mais des Miroirs ou Images de Dieu même; & comme en vertu de la Raiſon & des Verités éternelles elles entrent en une eſpece de ſocieté avec lui, elles deviennent Membres de la Cité de Dieu. Mais c'eſt faire tort à ces fortes d'idées, que d'en détacher quelques-unes de tout le Syſtême, & d'en rompre le précieux enchainement, qui les éclaircit & les forſifie. Ainſi nous n'en dirons pas davantage, & peut-être ce peu que nous avons dit eſt-il de trop, parce qu'il n'eſt pas le tout.

On trouvera un aſſez grand détail de la Metaphyſique de M. Leibniz dans un Livre imprimé à Londres en 1717. C'eſt une diſpute commencée en 1714. entre lui & le fameux M. Clarke, & qui n'a été terminée que par la mort de M. Leibniz. Il s'agit entr'eux de l'Eſpace, & du Temps, du Vuide & des Atomes, du Naturel & du Surnaturel, de la Liberté, &c. car heureuſement pour le Public, la conteſtation en s'échauffant venoit toûjours à embraſſer plus de terrain. Les deux ſavans Adverſaires devenoient plus forts à proportion l'un de l'autre, & les Spectateurs qu'on accuſe d'être cruels, ſeront fort excuſables de regretter que ce combat ſoit ſi-tôt fini; on eût vu le bout des matieres, ou qu'elles n'ont point de bout.

Enfin pour terminer le détail des qualités acquiſes de M. Leibniz, il étoit Théologien, non pas ſeulement entant que Philoſophe, où

ou Metaphyſicien, mais Théologien dans le ſens étroit, il entendoit les differentes parties de la Théologie Chrêtienne, que les ſimples Philoſophes ignorent communément à fond; il avoit beaucoup lû & les Peres & les Scholaſtiques.

En 1671., année où il donna les deux Theories du mouvement abſtrait & concret, il répondit auſſi à un ſavant Socinien, neveu de Socin, nommé Wiſſowatius, qui avoit employé contre la Trinité la Dialectique ſubtile, dont cette Secte ſe pique, & qu'il avoit appriſe preſque avec la langue de ſa Nourrice. M. Leibniz fit voir dans un Ecrit intitulé, *Sacro-ſancta Trinitas per nova inventa Logica defenſa*, que la Logique ordinaire a de grandes défectuoſités, qu'en la ſuivant ſon Adverſaire pouvoit avoir eu quelques avantages, mais que ſi on la réformoit, il les perdroit tous, & que par conſéquent la veritable Logique étoit favorable à la foi des Orthodoxes.

On étoit ſi perſuadé de ſa capacité en Théologie, que comme on avoit propoſé vers le commencement de ce Siécle un mariage entre un grand Prince Catholique & une Princeſſe Lutherienne, il fut appellé aux Conferences qui ſe tinrent ſur les moyens de ſe concilier à l'égard de la Religion. Il n'en réſulta rien, ſinon que M. Leibniz admira la fermeté de la Princeſſe.

Le ſavant Evêque de Salisbury, M. Burnet, ayant eu ſur la réünion de l'Egliſe Anglicane avec la Lutherienne des vûës qui avoient

avoient été fort goûtées par des Théologiens de la Confeſſion d'Augsbourg, M. Leibniz fit voir que cet Eveque tout habile qu'il étoit, n'avoit pas tout-à-fait bien pris le nœud de cette Controverſe, & l'on prétend que l'Evêque en convint. On ſait aſſez qu'il s'agit-là des dernieres fineſſes de l'Art, & qu'il faut être veritablement Théologien, même pour s'y méprendre.

Il parut ici en 1692. un Livre intitulé, *De la Tolerance des Religions.* M. Leibniz la ſoutenoit contre feu M. Peliſſon, devenu avec ſuccès Théologien, & Controverſiſte. Ils diſputoient par Lettres, & avec une politeſſe exemplaire. Le caractere naturel de M. Leibniz le portoit à cette Tolérance, que les eſprits doux ſouhaiteroient d'établir, mais dont après cela ils auroient aſſez de peine à marquer les bornes, & à prévenir les mauvais effets. Malgré la grande eſtime qu'on avoit pour lui, on imprima tous ſes raiſonnemens avec Privilege, tant on ſe fioit aux réponſes de M. Peliſſon.

Le plus grand ouvrage de M. Leibniz, qui ſe rapporte à la Théologie, eſt ſa *Theodicée*, imprimée en 1710. On connoit aſſez les difficultés que M. Bayle avoit propoſées ſur l'Origine du Mal, ſoit phyſique, ſoit moral; M. Leibniz qui craignit l'impreſſion qu'elles pouvoient faire ſur quantité d'eſprits, entreprit d'y répondre.

Il commence par mettre dans le Ciel M. Bayle qui étoit mort, celui dont il vouloit dé-

détruire les dangereux raiſonnemens. Il lui applique ces vers de Virgile,

*Candidus inſueti miratur limen Olympi,*
*Sub pedibuſque videt nubes & ſidera Daphnis.*

Il dit que M. Bayle voit preſentement le Vrai dans ſa ſource ; charité rare parmi les Theologiens, à qui il eſt fort familier de damner leurs Adverſaires.

Voici le gros du Syſtême. Dieu voit une infinité de Mondes ou Univers poſſibles, qui tous prétendent à l'éxiſtence. Celui en qui la combinaiſon du Bien metaphyſique, phyſique & moral, avec les maux oppoſés, fait un *Meilleur*, ſemblable aux plus *Plus grands* geometriques, eſt préferé, de là le mal quelconque, permis, & non pas voulu. Dans cet Univers qui a merité la préference, ſont compriſes les douleurs & les mauvaiſes actions des Hommes, mais dans le moindre nombre, & avec les ſuites les plus avantageuſes qu'il ſoit poſſible.

Cela ſe fait encore mieux ſentir par une idée philoſophique, Theologique, & Poëtique tout enſemble. Il y a un Dialogue de Laurent Valla, où cet Auteur feint que Sextus fils de Tarquin le Superbe va conſulter Apollon à Delphes ſur ſa deſtinée. Apollon lui prédit qu'il violera Lucrece.

Sextus ſe plaint de la prediction. Apollon répond que ce n'eſt pas ſa faute, qu'il n'eſt que Devin, que Jupiter a tout reglé, &

& que c'eſt à lui qu'il faut ſe plaindre. Là finit le Dialogue, où l'on voit que Valla ſauve la preſcience de Dieu aux dépens de ſa bonté; mais ce n'eſt pas là comme M. Leibniz l'entend, il continuë ſelon ſon Syſtême la fiction de Valla. Sextus va à Dodone ſe plaindre à Jupiter du crime auquel il eſt deſtiné. Jupiter lui répond qu'il n'a qu'à ne point aller à Rome, mais Sextus declare nettement qu'il ne peut renoncer à l'eſperance d'être Roi, & s'en va. Après ſon départ, le grand Prêtre Theodore demande à Jupiter pourquoi il n'a pas donné une autre volonté à Sextus. Jupiter envoye Theodore à Athenes conſulter Minerve. Elle lui montre le Palais des Deſtinées, où ſont les Tableaux de tous les Univers poſſibles depuis le *pire* juſqu'au *meilleur*. Theodore voit dans le meilleur le crime de Sextus, d'où nait la liberté de Rome, un gouvernement fécond en vertus, un Empire utile à une grande partie du Genre humain, &c. Theodore n'a plus rien à dire.

La Theodicée ſeule ſuffiroit pour repreſenter M. Leibniz. Une lecture immenſe, des Anecdotes curieuſes ſur les Livres ou les Perſonnes, beaucoup d'équité & même de faveur pour tous les Auteurs cités, fût-ce en les combattant, des vûës ſublimes, & lumineuſes, des raiſonnemens au fond deſquels on ſent toûjours l'eſprit geometrique, un ſtile où la force domine, & où cependant ſont admis les agrémens d'une imagination heureuſe.

Nous

Nous devrions preſentement avoir épuiſé M. Leibniz, il ne l'eſt pourtant pas encore; non parce que nous avons paſſé ſous ſilence un très-grand nombre de choſes particulieres, qui auroient peut-être ſuffi pour l'Eloge d'un autre, mais parce qu'il en reſte une d'un genre tout different; c'eſt le Projet qu'il avoit conçû d'une Langue philoſophique & univerſelle. Wilkins Evêque de Cheſter, & Dalgarme y avoient travaillé, mais dès le temps qu'il étoit en Angleterre, il avoit dit à Meſſieurs Boyle & d'Oldenbourg qu'il ne croyoit pas que ces grands Hommes euſſent encore frappé au but. Ils pouvoient bien faire que des Nations qui ne s'entendoient pas euſſent aiſément commerce, mais ils n'avoient pas attrapé les veritables caracteres *réels*, qui étoient l'inſtrument le plus fin dont l'eſprit humain ſe pût ſervir, & qui devoient extrêmement faciliter & le raiſonnement & la memoire, & l'invention des choſes. Ils devoient reſſembler, autant qu'il étoit poſſible, aux caracteres d'Algebre, qui en effet ſont très-ſimples & très-expreſſifs, qui n'ont jamais ni ſuperfluité, ni équivoque, & dont toutes les varietés ſont raiſonnées. Il a parlé en quelque endroit d'un *Alphabet des penſées humaines* qu'il méditoit, ſelon toutes les apparences cet Alphabet avoit rapport à ſa Langue univerſelle. Après l'avoir trouvée, il eût encore fallu, quelque commode & quelque utile qu'elle eût été, trouver l'Art de perſuader aux differens Peuples de s'en ſervir, & ce n'eût pas

pas été là le moins difficile. Ils ne s'accordent qu'à n'entendre point leurs intérêts communs.

Juſqu'ici nous n'avons vû que la Vie ſavante de M. Leibniz, ſes Talens, ſes Ouvrages, ſes Projets, il reſte le détail des évenemens de ſa Vie particuliere.

Il étoit dans la Societé ſecrete des Chimiſtes de Nuremberg lors qu'il rencontra par hazard, à la table de l'Hôtellerie où il mangeoit, M. le Baron de Boinebourg, Miniſtre de l'Electeur de Mayence, Jean Philippe. Ce Seigneur s'apperçut promptement du merite d'un jeune homme encore inconnu, il lui fit refuſer des offres conſiderables que lui faiſoit le Comte Palatin pour récompenſe du Livre de George Ulicovius, & voulut abſolument l'attacher à ſon Maître & à lui. En 1688. l'Electeur de Mayence le fit Conſeiller de la Chambre de reviſion de ſa Chancellerie.

M. de Boinebourg avoit des relations à la Cour de France, &, de plus il avoit envoyé ſon fils à Paris pour y faire ſes études, & ſes exercices. Il engagea M. Leibniz à y aller auſſi en 1672. tant par rapport aux affaires, qu'à la conduite du jeune homme. M. de Boinebourg étant mort en 1673. il paſſa en Angleterre, ou peu de temps après il apprit auſſi la mort de l'Electeur de Mayence, qui renverſoit les commencemens de ſa fortune. Mais le Duc de Brunſvic-Lunebourg ſe hâta de ſe ſaiſir de lui pendant qu'il étoit vacant, il lui écrivit une Lettre très-honorable, & très-

propre à lui faire ſentir qu'il étoit bien connu, ce qui eſt le plus doux & le plus rare plaiſir des gens de merite. Il reçut avec toute la joye & toute la reconnoiſſance qu'il devoit la Place de Conſeiller, & une Penſion qui lui étoient offertes.

Cependant il ne partit pas ſur le champ pour l'Allemagne. Il obtint permiſſion de retourner encore à Paris, qu'il n'avoit pas épuiſé à ſon premier Voyage. De là il repaſſa en Angleterre où il fit peu de ſejour, & enfin ſe rendit en 1676. auprès du Duc Jean Frideric. Il y eut une conſideration qui appartiendroit autant & peut-être plus à l'Eloge de ce Prince, qu'à celui de M. Leibniz.

Trois ans après il perdit ce grand Protecteur, auquel ſucceda le Duc Erneſt Auguſte, alors Evêque d'Oſnabrug. Il paſſa à ce nouveau Maître, qui ne le connut pas moins bien. Ce fut ſur ſes vûës & par ſes ordres qu'il s'engagea à l'Hiſtoire de Brunſvic, & en 1687. il commença les voyages qui y avoient rapport. L'Electeur Erneſt Auguſte le fit en 1696. ſon Conſeiller privé de Juſtice. On ne croit point en Allemagne que les Savans ſoient incapables des Charges.

En 1689. il fut mis à la tête des Aſſociés Etrangers de cette Academie. Il n'avoit tenu qu'à lui d'y avoir place beaucoup plûtôt, & à titre de Penſionnaire. Pendant qu'il étoit à Paris, on voulut l'y fixer fort avantageuſement pourvû qu'il ſe fit Catholique, mais tout tolerant qu'il

étoit, il rejetta abſolument cette condition.

Comme il avoit une extrême paſſion pour les Sciences, il voulut leur être utile non-ſeulement par ſes découvertes, mais par la grande conſideration où il étoit. Il inſpira à l'Electeur de Brandebourg le deſſein d'établir une Academie des Sciences à Berlin, ce qui fut entierement fini en 1700. ſur le plan qu'il avoit donné. L'année ſuivante, cet Electeur fut déclaré Roi de Pruſſe; le nouveau Royaume & la nouvelle Academie prirent naiſſance preſque en même temps. Cette Compagnie, ſelon le genie de ſon Fondateur, embraſſoit outre la Phyſique, & les Mathematiques, l'Hiſtoire Sacrée & Profane, & toute l'Antiquité. Il en fut fait Preſident perpetuel, & il n'y eut point de jaloux.

En 1710. parut un Volume de l'Academie de Berlin ſous le titre de *Miſcellanea Berolinenſia.*

Là M. Leibniz paroît en divers endroits ſous preſque toutes les differentes formes, d'Hiſtorien, d'Antiquaire, d'Etymologiſte, de Phyſicien, de Mathematicien, on y peut ajoûter celle d'Orateur, à cauſe d'une fort belle Epître dédicatoire adreſſée au Roi de Pruſſe; il n'y manque que celles de Juriſconſulte & de Théologien, dont la conſtitution de ſon Academie ne lui permettoit pas de ſe revêtir.

Il avoit les mêmes vûës pour les Etats de l'Electeur de Saxe Roi de Pologne, & il vouloit établir à Dreſde une Academie qui eût correſpondance avec celle de Berlin,

mais les troubles de Pologne lui ôterent toute eſperance de ſuccès.

En récompenſe il s'ouvrit à lui en 1711. un champ plus vaſte, & qui n'avoit point encore été cultivé. Le Czar, qui a conçu la plus grande & la plus noble penſée qui puiſſe tomber dans l'eſprit d'un Souverain, celle de tirer ſes Peuples de la barbarie, & d'introduire chés eux les Sciences & les Arts, alla à Torgau pour le mariage du Prince ſon fils aîné, avec la Princeſſe Charlotte Chriſtine, & y vit & conſulta beaucoup M. Leibniz ſur ſon projet. Le Sage étoit préciſément tel que le Monarque meritoit de le trouver.

Le Czar fit à M. Leibniz un magnifique préſent, & lui donna le titre de ſon Conſeiller privé de Juſtice avec une penſion conſiderable. Mais, ce qui eſt encore plus glorieux pour lui, l'Hiſtoire de l'établiſſement des Sciences en Moſcovie ne pourra jamais l'oublier, & ſon nom y marchera à la ſuite de celui du Czar. C'eſt un bonheur rare pour un Sage moderne qu'une occaſion d'être Legiſlateur de Barbares; ceux qui l'ont été dans les premiers tems ſont ces Chantres miraculeux qui attiroient les Rochers, & bâtiſſoient des Villes avec la Lyre, & M. Leibniz eût été traveſti par la Fable en Orphée, ou en Amphion.

Il n'y a point de proſperité continuë. Le Roi de Pruſſe mourut en 1713. & le goût du Roi ſon ſucceſſeur, entierement déclaré pour la guerre, menaçoit l'Acade-

mie

mie de Berlin d'une chûte prochaine. M. Leibniz ſongea à procurer aux Sciences un Siége plus aſſuré, & ſe tourna du côté de la Cour Imperiale. Il y trouva le Prince Eugene, qui pour être un ſi grand General, & fameux par tant de Victoires, n'en aimoit pas moins les Sciences, & qui favoriſa de tout ſon pouvoir le deſſein de M. Leibniz. Mais la Peſte ſurvenuë à Vienne rendit inutiles tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour y former une Academie. Il n'eut qu'une aſſés groſſe penſion de l'Empereur, avec des offres très-avantageuſes, s'il vouloit demeurer dans ſa Cour. Dès le temps du couronnement de ce Prince, il avoit déja eu le titre de Conſeiller Aulique.

Il étoit encore à Vienne en 1714. lorſque la Reine Anne mourut, à laquelle ſucceda l'Electeur de Hanovre qui réüniſſoit ſous ſa domination un Electorat, & les trois Royaumes de la grande Bretagne, M. Leibniz & M. Newton. M. Leibniz ſe rendit à Hanovre, mais il n'y trouva plus le Roi, & il n'étoit plus d'âge à le ſuivre juſqu'en Angleterre. Il lui marqua ſon zele plus utilement par des Réponſes qu'il fit à quelques Libelles Anglois publiés contre S. M.

Le Roi d'Angleterre repaſſa en Allemagne, ou M. Leibniz eut enfin la joye de le voir Roi. Depuis ce temps ſa ſanté baiſſa toûjours, il étoit ſujet à la Goute, dont les attaques devenoient plus frequentes. Elle lui gagna les Epaules, & on croit qu'une certaine Tiſane particuliere qu'il prit dans

un grand accès, & qui ne paſſa point, lui cauſa les convulſions & les douleurs exceſſives dont il mourut en une heure le 14. Novembre 1716. Dans les derniers momens qu'il put parler, il raiſonnoit ſur la maniere dont le fameux Furtenbach avoit changé la moitié d'un clou de fer en or.

Le ſavant M. Eckard qui avoit vêcu dix-neuf ans avec lui, qui l'avoit aidé dans tous ſes Travaux Hiſtoriques, & que le Roi d'Angleterre a choiſi en dernier lieu pour être Hiſtoriographe de ſa Maiſon, & ſon Bibliothequaire à Hanovre, prit ſoin de lui faire une ſepulture très-honorable, ou plûtôt une Pompe funebre. Toute la Cour y fut invitée, & perſonne n'y parut. M. Eckard dit qu'il en fut fort étonné, cependant les Courtiſans ne firent que ce qu'ils devoient, le Mort ne laiſſoit après lui perſonne qu'ils euſſent à conſiderer, & ils n'euſſent rendu ce dernier devoir qu'au merite.

M. Leibniz ne s'étoit point marié, il y avoit penſé à l'âge de cinquante ans, mais la perſonne qu'il avoit en vûë voulut avoir le temps de faire ſes réflexions. Cela donna à M. Leibniz le loiſir de faire auſſi les ſiennes, & il ne ſe marin point.

Il étoit d'une forte complexion. Il n'avoit guere eu de maladies, excepté quelques vertiges dont il étoit quelquefois incommodé, & la goute. Il mangeoit beaucoup, & buvoit peu, quand on ne le forçoit pas, & jamais de vin ſans eau. Chés

lui

lui il étoit abſolument le maître, car il y mangeoit toûjours ſeul. Il ne regloit pas ſes repas à de certaines heures, mais ſelon ſes études, il n'avoit point de ménage, & envoyoit querir chés un Traiteur la premiere choſe trouvée. Depuis qu'il avoit la goute il ne dînoit que d'un peu de Lait, mais il faiſoit un grand ſouper, ſur lequel il ſe couchoit à une heure ou deux après minuit. Souvent il ne dormoit qu'aſſis ſur une chaiſe, & ne s'en réveilloit pas moins frais à ſept ou huit heures du matin. Il étudioit de ſuite, & il a été des mois entiers ſans quitter le Siége, pratique fort propre à avancer beaucoup un travail, mais fort mal-ſaine. Auſſi croit-on qu'elle lui attira une fluxion ſur la jambe droite, avec un ulcere ouvert. Il y voulut remedier à ſa maniere, car il conſultoit peu les Medecins, & il vint à ne pouvoir preſque plus marcher, ni quitter le lit.

Il faiſoit des extraits de tout ce qu'il liſoit, & y ajoûtoit ſes réflexions, après quoi il mettoit tout cela à part, & ne le regardoit plus. Sa memoire, qui étoit admirable, ne ſe déchargeoit point, comme à l'ordinaire, des choſes qui étoient écrites, mais ſeulement l'écriture avoit été neceſſaire pour les y graver à jamais. Il étoit toûjours prêt à répondre ſur toutes ſortes de matieres, & le Roi d'Angleterre l'appelloit ſon *Dictionnaire vivant*.

Il s'entretenoit volontiers avec toutes ſortes de perſonnes, Gens de Cour, Artiſans, Laboureurs, Soldats. Il n'y a guere d'i-

gnorant qui ne puiſſe apprendre quelque choſe au plus ſavant homme du monde, & en tout cas le ſavant s'inſtruit encore quand il ſait bien conſiderer l'ignorant. Il s'entretenoit même ſouvent avec les Dames, & ne comptoit point pour perdu le temps qu'il donnoit à leur converſation. Il ſe dépouilloit parfaitement avec elles du caractere de Savant & de Philoſophe, caracteres cependant preſque indélebiles, & dont elles appercevroient bien finement & avec bien du dégoût les traces les plus legeres. Cette facilité de ſe communiquer le faiſoit aimer de tout le monde; un Savant illuſtre qui eſt populaire & familier, c'eſt preſque un Prince qui le feroit auſſi, le Prince a pourtant beaucoup d'avantage.

M. Leibniz avoit un commerce de Lettres prodigieux. Il ſe plaiſoit à entrer dans les travaux ou dans les projets de tous les Savans de l'Europe, il leur fourniſſoit des vûës, il les animoit, & certainement il prêchoit d'exemple. On étoit ſur d'une réponſe dès qu'on lui écrivoit, ne ſe fût-on propoſé que l'honneur de lui écrire. Il eſt impoſſible que ſes Lettres ne lui ayent emporté un temps très-conſiderable, mais il aimoit autant l'employer au profit ou à la gloire d'autrui, qu'à ſon profit ou à ſa gloire particuliere.

Il étoit toûjours d'une humeur gaye, & à quoi ſerviroit ſans cela d'être Philoſophe? On l'a vû fort affligé à la mort du feu Roi de Pruſſe, & de l'Electrice Sophie. La douleur d'un tel Homme eſt la plus belle Oraiſon funebre.

Il

Il ſe mettoit aiſément en colere, mais il en revenoit auſſi-tôt. Ses premiers mouvemens n'étoient pas d'aimer la contradiction ſur quoi que ce fût, mais il ne faloit qu'attendre les ſeconds ; & en effet ces ſeconds mouvemens, qui ſont les ſeuls dont il reſte des marques, lui feront éternellement honneur.

On l'accuſe de n'avoir été qu'un grand & rigide obſervateur du Droit naturel. Ses Paſteurs lui en ont fait des réprimandes publiques & inutiles.

On l'accuſe auſſi d'avoir aimé l'argent. Il avoit un revenu très-conſiderable en penſions du Duc de Wolfenbutel, du Roi d'Angleterre, de l'Empereur, du Czar, & vivoit toûjours aſſés groſſierement. Mais un Philoſophe ne peut guere, quoiqu'il devienne riche, ſe tourner à des dépenſes inutiles, & faſtueuſes qu'il mépriſe. De plus M. Leibniz laiſſoit aller le détail de ſa maiſon comme il plaiſoit à ſes Domeſtiques, & il dépenſoit beaucoup en negligence. Cependant la recette étoit toûjours la plus forte, & on lui trouva après ſa mort une groſſe ſomme d'argent comptant qu'il avoit caché. C'étoient deux années de ſon revenu. Ce Treſor lui avoit cauſé pendant ſa vie de grandes inquietudes qu'il avoit confiées à un Ami, mais il fut encore plus funeſte à la femme de ſon ſeul heritier fils de ſa Sœur, qui étoit Curé d'une Paroiſſe après de Leipſic. Cette femme en voyant tant d'argent enſemble qui lui appartenoit, fut ſi ſaiſie de joye qu'elle en mourut ſubitement.

M. Eckard promet une Vie plus complete de M. Leibniz ; c'eſt aux Memoires qu'il a eu la borné de me fournir qu'on en doit déja cette ébauche. Il raſſemblera en un Volume toutes les Piéces imprimées de ce grand Homme éparſes en une infinité d'endroits, de quelque eſpece qu'elles ſoient. Ce ſera là, pour ainſi dire, une Reſurrection d'un Corps dont les membres étoient extrêmement diſperſés, & le tout prendra une nouvelle vie par cette réünion. De plus M. Eckard donnera toutes les Oeuvres poſthumes qui ſont achevées, & des *Leibnitiana* qui ne ſeront pas la partie du Recueil la moins curieuſe. Enfin il continuera l'Hiſtoire de Brunſvic, dont M. Leibniz n'a fait que ce qui eſt depuis le commencement du Regne de Charlemagne juſqu'à l'an 1004. C'eſt prolonger la vie des grands Hommes, que de pourſuivre dignement leurs entrepriſes.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# OZANAM.

JACQUES OZANAM nâquit en 1640. dans la Souveraineté de Dombes d'un Pere riche, & qui avoit pluſieurs Terres. Sa famille étoit d'origine Juive, ce que marque aſſés le nom, qui a tout-à-fait l'air Hebreu, mais il y avoit long-temps que cette tache, peut-être moins réelle qu'on ne penſe, étoit effacée par la profeſſion du Chriſtianiſme, & de la Religion Catholique. Cette famille étoit illuſtrée par pluſieurs Charges qu'elle avoit poſſedées dans des Parlemens de Provinces.

M. Ozanam étoit cadet, & par la Loi de ſon Païs tous les biens devoient appartenir à l'aîné. Son Pere, qui étoit un homme vertueux, voulut réparer ce deſavantage par une excellente éducation. Il le deſtinoit à l'Egliſe pour lui faire tomber quelques petits Benefices qui dépendoient de la famille. Les mœurs du jeune Homme étoient bien éloignées de s'oppoſer à cette

cette deſtination, elles ſe portoient naturellement à tout ce qui ſeroit à deſirer dans un Eccleſiaſtique, & une Mere très-pieuſe les fortifioit encore & par ſon exemple & par ſes ſoins, d'autant plus puiſſans qu'elle étoit tendrement aimée de ce fils. Cependant il ne ſe tournoit pas volontiers du côté de l'Egliſe, il avoit fort bien réüſſi dans ſes Humanités, mais il avoit pris beaucoup de dégoût pour la Philoſophie Scholaſtique, la Theologie reſſembloit trop à cette Philoſophie, & enfin il avoit, vû par malheur des Livres de Mathematiques, qui lui avoient appris à quoi il étoit deſtiné.

Il n'eut point de Maître, & on n'avoit garde de lui en donner, mais la Nature ſeule fait de bons Ecoliers. A 10. ou 12. ans il paſſoit quelquefois de belles nuits dans le Jardin de ſon Pere, couché ſur le dos pour contempler la beauté d'un Ciel bien étoilé; ſpectacle en effet auquel il eſt étonnant que la force même de l'habitude puiſſe nous rendre ſi peu ſenſibles. L'admiration des mouvemens celeſtes allumoit déja en lui le deſir de les connoître, & il en démêloit par lui-même ce qui étoit à la portée de ſa Raiſon naiſſante. A l'âge de 15. ans il avoit compoſé un Ouvrage de Mathematique qui n'a été que manuſcrit, mais où il a trouvé dans la ſuite des choſes dignes de paſſer dans des Ouvrages imprimés. Il n'eut jamais de ſecours que de ſon Profeſſeur en Théologie, qui étoit auſſi Mathematicien, mais un ſecours leger, donné

né à regret, & toûjours accompagné d'exhortations à n'en guere profiter.

Après 4. ans de Theologie faits comme ils peuvent l'être par obéïſſance, ſon Pere étant mort, il quitta la Clericature, & par pieté & par amour pour les Mathematiques. Elles ne pouvoient pas lui rendre ce qu'il perdoit, mais enfin elles devenoient ſa ſeule reſſource, & il étoit juſte qu'elles le fuſſent. Il alla à Lion où il ſe mit à les enſeigner. L'éducation qu'il avoit euë lui donnoit beaucoup de répugnance à recevoir le prix de ſes Leçons, il eût été aſſés payé par le plaiſir de faire des Mathematiciens, & de ne parler que de ce qu'il aimoit, & il rougiſſoit de l'être d'une autre maniere.

Il avoit encore une paſſion, c'étoit le Jeu. Il joüoit bien & heureuſement. L'eſprit de combinaiſons peut y ſervir beaucoup. Si la fortune du Jeu pouvoit être durable, il eût été aſſés à propos qu'elle eût ſuppléé au revenu leger des Mathematiques.

Il fit imprimer à Lyon en 1670. des Tables des Sinus, Tangentes & Secantes, & des Logarithmes plus correctes que celles de Ulacq, de Pitiſcus, & de Henri Briggs. Comme ces Tables ſont d'un uſage fort frequent, c'eſt un grand repos que d'en avoir de ſûres.

Deux Etrangers à qui il enſeignoit à Lyon lui ayant parlé du chagrin où ils étoient de n'avoir point reçû des Lettres de Change qu'ils attendoient de chez eux pour aller à

Paris, il leur demanda ce qu'il faudroit, & ſur ce qu'ils répondirent 50. Piſtoles, il les leur prêta ſur le champ ſans vouloir de Billet. Ces Meſſieurs arrivés à Paris en firent le recit à feu M. Dagueſſeau, Pere de M. le Chancelier. Touché d'une action ſi noble en toutes ſes circonſtances, il les engagea à faire venir ici M. Ozanam ſur l'aſſurance qu'il leur donnoit de le faire connoître, & de l'aider de tout ſon pouvoir. Peu de gens auſſi ſenſibles au merite ſont à portée de le favoriſer, ou peu de gens à portée de le favoriſer y ſont auſſi ſenſibles.

M. Ozanam ſe détermina donc à quitter Lyon. Sur la route un inconnu lui dit que s'il pouvoit renoncer au Jeu il feroit fortune à Paris, qu'il y acquerroit beaucoup de reputation, qu'il s'y marieroit à 35. ans, & quelques autres choſes particulieres que l'évenement a juſtifiées. Il y auroit dans cet Inconnu de quoi faire un Devin, ſi l'on vouloit, ou un Roſe-croix qui couroit le monde.

A peine M. Ozanam étoit-il arrivé à Paris qu'il apprit que ſa Mere étoit à l'extremité, & vouloit le voir avant que de mourir. Comme à l'aimoit avec tendreſſe il y vola, mais il eût la douleur de la trouver morte. Elle avoit eu deſſein de le faire ſon heritier, mais le Frere aîné l'empêcha par des artifices, dont il ſe punit enſuite lui-même, en conduiſant très-mal & en diſſipant ce bien qu'il avoit tant aimé.

M. Ozanam revint à Paris, & n'eut plus au-

aucun commerce avec une famille dont il ne tenoit que ſon nom. Il ſe défit de la paſſion du Jeu, & les Mathématiques furent ſon unique fonds. Il étoit jeune, aſſez bien fait, aſſez gai, quoique Mathematicien, des avantures de galanterie vinrent le chercher. Une Femme qui ſe diſoit de condition, & qui logeoit dans la même maiſon que lui, tenta vivement ſa vertu. Il lui demanda ſi elle n'avoit point beſoin d'argent, elle en convint, & il en fut quitte pour quelques Louïs d'or. Il conçut que dans le célibat il couroit riſque non-ſeulement de ſe défendre plus mal, s'il ſe préſentoit de pareilles occaſions, mais d'être l'aggreſſeur, & il épouſa une femme preſque ſans bien, qui l'avoit touché par ſon air de douceur, de modeſtie & de vertu. Ces belles apparences, ce qui eſt heureux, ne le trompérent point.

Ses études ni ſes occupations ne l'empêchoient point de goûter avec elle & avec ſes Enfans les plaiſirs ſimples que la Nature avoit attachez aux noms de Mari & de Pere; mais qui ſont aujourd'hui reſervés pour les familles obſcures, & qui deshonoreroient les autres. Il eut juſqu'à 12. enfans, dont la plûpart moururent, & il les regrettoit comme s'il eût été riche, où plûtôt comme ne l'étant point, car ce ſont les plus riches qui ſe tiennent le plus incommodés d'une nombreuſe famille.

Dans les temps de Paix, où Paris étoit plein d'Etrangers, les Mathematiques rendoient bien, & il vivoit dans l'abondance, bien

bien entendu que c'étoit l'abondance d'un homme fort reglé. Pendant la Guerre la recette baiſſoit, les François y ſuppléoient peu, parce qu'il les avoit détournés de lui en préferant les Etrangers, & qu'une certaine habitude, un certain train établi a beaucoup de pouvoir en toute matiere. Il employoit les temps de Guerre a compoſer des Ouvrages, non pas tant pour ſe procurer par-là quelque dédommagemens, (car que peut-on eſperer d'un Livre de Mathematique?) que parce qu'il eſt preſque impoſſible qu'un Mathematicien habile & qui a du loiſir, reſiſte à des vûës & à des methodes nouvelles, qui viennent s'offrir à lui, & en quelque ſorte malgré lui.

Il compoſoit avec une extrême facilité, quoique ſur des ſujets ſi difficiles. Sa premiere façon étoit la derniere, jamais de ratures, ni de corrections, & les Imprimeurs ſe loüoient fort de la netteté de ſes Manuſcrits. Quelquefois il réſolvoit des Problêmes embaraſſés en allant par les ruës, quelquefois même, dit-on, en dormant, & alors il ſe faiſoit apporter promptement à ſon réveil dequoi les écrire, car la memoire ennemie preſque irréconciliable du jugement, ne dominoit pas en lui.

Ses principaux Ouvrages ſont un Dictionnaire de Mathematique très-ample imprimé en 1691. où il donne par occaſion les ſolutions d'un aſſez grand nombre de Problêmes de très-longue haleine, un Cours de Mathematique en cinq Volumes, imprimé en 1693. un grand Traité d'Algebre, des

des Sections Coniques, des Recreations Mathematiques & Phyſiques, un Diophante manuſcrit qui eſt entre les mains de M. le Chancelier, Juge fort éclairé même en ces matieres. Tous ces Ouvrages, & quelques autres moins conſiderables ſeulement par le volume, ne roulent que ſur l'ancienne Géometrie, mais approfondie avec beaucoup de travail. La nouvelle n'y paroît point, c'eſt-à-dire, celle qui par le moyen de l'Infini s'eſt élevée ſi haut; elle étoit beaucoup plus jeune que M. Ozanam. Il eſt vrai auſſi que l'ancienne, qui eſt moins ſublime, moins piquante, même moins agréable, eſt plus indiſpenſablement neceſſaire, & plus ſenſiblement utile, & que c'eſt elle ſeule qui fournit à la nouvelle des fondemens ſolides.

A l'âge de 61. an, c'eſt-à-dire en 1701. il perdit ſa femme, & avec elle tout le repos & tout le bonheur de ſa vie. La Guerre, qui s'alluma auſſi-tôt pour la ſucceſſion d'Eſpagne, le réduiſit dans un état fort triſte. Ce fut en ce temps-là qu'il entra dans l'Academie où il voulut bien prendre la qualité d'éleve, qu'on avoit deſſein de relever par un homme de cet âge & de ce merite. Il a valu cette gloire à l'Academie, qui a eu la douleur de ne l'en récompenſer par aucune utilité. Il eut plus que du courage dans ſa ſituation, il alla juſqu'à la patience Chretienne. Il ne perdit pas même ſa gayeté naturelle, ni une ſorte de plaiſanterie qui le délaſſoit d'autant mieux qu'elle étoit moins recherchée.

Sans

Sans tomber malade il eut un tel preſſentiment de ſa mort, que des Seigneurs Etrangers l'ayant voulu prendre pour Maître, il les refuſa ſur ce qu'il alloit mourir. Le Dimanche 3. Avril 1717. il alla le matin ſe promener ſelon ſa coûtume au Jardin du Luxembourg, il dîna avec appetit, & à trois heures après-midi il ſe trouva mal, & demanda à ſe coucher. Sa ſeule Domeſtique voulut aller chercher ſon fils aîné qui étoit ſorti, mais il dit qu'il ne pourroit pas venir aſſez tôt, & peu de temps aprés il tomba dans une apoplexie dont il mourut en moins de deux heures.

Feuë Mademoiſelle, Princeſſe Souveraine du Païs où il étoit né, l'appelloit *l'honneur de ſa Dombes*. Il a eu plus de réputation parmi les Etrangers que parmi nous, qui ſur certains points ſommes trop peu prévenus en faveur de notre Nation, & trop en récompenſe ſur d'autres.

Il ſavoit trop d'Aſtronomie pour donner dans l'Aſtrologie Judiciaire, & il refuſoit courageuſement tout ce qu'on lui offroit pour l'engager à tirer des Horoſcopes, car preſque perſonne ne ſait combien on gagne à ignorer l'avenir. Une fois ſeulement il ſe rendit à un Comte de l'Empire, qu'il avoit bien averti de ne le croire pas. Il dreſſa par Aſtronomie le Theme de ſa nativité, & enſuite ſans employer les regles de l'Aſtrologie, il lui prédit tous les bonheurs qui lui vinrent à l'eſprit. En même temps le Comte fit faire auſſi ſon Horoſcope par un Médecin

decin très-entêté de cet Art, qui s'y croyoit fort habile, & qui ne manqua pas d'en suivre exactement & avec scrupule toutes les regles. Vingt ans après le Seigneur Allemand apprit à M. Ozanam que toutes ses prédictions étoient arrivées, & pas une de celles du Medecin. Cette nouvelle lui fit un plaisir tout different de celui qu'on prétendoit lui faire. On vouloit l'applaudir sur son grand savoir en Astrologie, & on le confirmoit seulement dans la pensée qu'il n'y a point d'Astrologie.

Un cœur naturellement droit & simple avoit été en lui une grande disposition à la pieté. La sienne n'étoit pas seulement solide, elle étoit tendre, & ne dédaignoit pas certaines petites choses qui sont moins à l'usage des hommes que des femmes, & moins encore à l'usage des Mathematiciens, qui pourroient regarder les hommes ordinaires comme des femmes. Il ne se permettoit point d'en savoir plus que le peuple en matiere de Religion. Il disoit en propres termes, qu'*il appartient aux Docteurs de Sorbonne de disputer, au Pape de prononcer, & au Mathematicien d'aller en Paradis en ligne perpendiculaire.*

ELO-

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# DE LA HIRE.

PHILIPPE DE LA HIRE naquit à Paris le 18. Mars 1640. Son Pere étoit Peintre ordinaire du Roi, & Profeſſeur en ſon Academie de Peinture & de Sculpture. Il étoit parvenu à ces Titres, & ce qui eſt encore plus, à une grande reputation, ſans avoir jamais eû d'autre maître que ſon genie naturel.

Le fils qui paroiſſoit auſſi en avoir beaucoup, fut deſtiné à la même profeſſion. Il apprit parfaitement le Deſſein, enſuite la Perſpective, ſi neceſſaire aux Peintres, & cependant aſſés négligée; & quoique les Cadrans n'appartiennent guere à la Peinture, il étudia auſſi la Gnomonique, peut-être parce que c'eſt une eſpece de Perſpective. Le plus leger prétexte lui ſuffiſoit pour étendre ſes connoiſſances. Cet aſſemblage de Cercles qui forment la Sphere, & leurs Projections ſur differens plans, s'imprimoient dans ſon eſprit avec une facilité ſurprenante, & il ſembloit que ſelon le Syſtê-

me

me de Platon, ce ne ſût qu'une reminiſcence de ce que ſon Ame avoit ſû autrefois. Il étoit aiſé de prédire que ce jeune Peintre ſe changeroit en un grand Geometre.

Il perdit ſon Pere à l'âge de 17. ans. Il tomba dans des infirmités continuelles, ſur tout dans des palpitations de cœur très-violentes. Il crut que le voyage d'Italie, qui lui étoit preſque neceſſaire pour ſon Art, pourroit auſſi être utile à ſa ſanté, & il l'entreprit en 1669.

Dans ce Païs où la ſavante Antiquité a laiſſé plus de reſtes qu'en aucun autre, & où ces précieux reſtes ont fait renaître plus d'excellens ouvrages modernes, il ne s'attacha d'abord qu'à ſe remplir les yeux de ces differens objets, qui jettoient dans ſon imagination des ſemences du Beau. Mais à Veniſe, où la vie eſt fort oiſive, à moins qu'on n'y ſoit plongé dans des plaiſirs qui n'étoient pas pour lui, & en ce cas-là même encore aſſez oiſive, il s'appliqua fortement à la Géometrie, & principalement aux Sections Coniques d'Apollonius. La Géometrie commençoit à prévaloir chez lui, quoique revêtue de cette forme épineuſe & effrayante qu'elle a ſouverainement dans les Livres des Anciens. S'il n'y avoit preſentement d'autres Maîtres qu'Apollonius & Archimede, la délicateſſe de la plûpart des Modernes ne s'en accommoderoit guere.

La vie retirée qu'on mene en Italie étoit fort du goût de M. de la Hire. Son caractere ſage & ſerieux l'attachoit à un païs où les

les dehors tout au moins ſont ſerieux & ſages, & où l'air de folie n'eſt point un merite qu'on affecte. Il aimoit les manieres circonſpectes & meſurées des Italiens, qui à la verité leur retranchent les agrémens de la familiarité Françoiſe, mais auſſi leur en épargnent les périls. Il ſemble que le plus ſûr pour les hommes ſeroit de s'approcher peu les uns les autres, & de ſe craindre mutuellement. Enfin il auroit volontiers prolongé ſon ſéjour en Italie, mais ſa Mere, dont il étoit fort aimé, le rappelloit avec trop d'inſtance. Il revint au bout de quatre ans, bien réſolu d'y retourner, ce qui cependant n'a pas eu d'execution. Du moins quand il parloit de l'Italie, c'étoit toûjours avec un plaiſir dont les Italiens euſſent pû tirer vanité, d'autant plus que l'éloge des mœurs étrangeres eſt aſſez rare dans la bouche des François.

Etant de retour ici, il continua ſes études Géometriques, toûjours plus profondes & plus ſuivies. M. Deſargues qui étoit du petit nombre des Mathematiciens de Paris, & M. Boſſe fameux Graveur, avoient fait une premiere partie d'un Traité de la Coupe des Pierres, matieres alors toute neuve; mais quand ils voulurent travailler à la ſeconde partie, ils ſentirent que leur Géometrie s'embaraſſoit, & ils s'adreſſerent à M. de la Hire, qui dans leur beſoin les ſecourut de ſept propoſitions tirées de la Theorie des Coniques. M. Boſſe les fit imprimer en 1672. dans une Brochure *in-folio*.

Ce

Ce fut par-là que M. de la Hire avoüa au Public qu'il étoit Géometre.

Il soutint dignement ce nom par quelques Ouvrages qu'il donna ensuite en 1673. & 1676. Ils rouloient encore sur les Coniques, excepté un petit Traité de la Cycloïde, Courbe qui étoit à la mode, & qui le meritoit encore plus qu'on ne croyoit en ce temps-là.

Enfin la réputation de M. de la Hire fut en peu de temps au point de le faire souhaiter dans l'Academie des Sciences, & il y entra en 1678.

L'année suivante il publia en un Volume in-12. trois Traités qui ont pour titres: le premier, *Nouveaux Elemens des Sections Coniques*; le second, *Les Lieux Géometriques*; le troisiéme, *La construction ou effection des Equations*. Les deux derniers principalement étoient faits pour développer les mysteres de la Géometrie de Descartes. Ce grand Auteur avoit laissé beaucoup à deviner, beaucoup à éclaircir, & selon le caractere des Livres originaux, son Livre étoit propre à en produire plusieurs autres, encore assez originaux. Tel fut celui de M. de la Hire. Les principes en étoient si bien posés, malgré la difficulté naturelle de ces matieres-là assez connuë des Géometres, que quand plus de 30. ans après il en fut question dans l'Academie à l'occasion de quelques Ecrits de M. Rolle, M. de la Hire n'eût besoin que de consulter son ancien Ouvrage & d'en reprendre le fil. Il n'y auroit rien là de remarquable, s'il ne s'agissoit

giſſoit que de la verité des principes, mais il s'agit de leur univerſalité & de la maniere de leur application, ce qui eſt ſuſceptible d'une infinité de degrés, de differences & de bizarreries apparentes dans la Pratique.

M. Colbert avoit conçu le deſſein d'une Carte generale du Royaume plus exacte que toutes les précedentes. D'habiles Ingenieurs avoient déja travaillé à celle des Côtes, plus importantes que le reſte à cauſe des Ports de Mer; ces ouvrages n'avoient été faits que par parties détachées qu'il auroit fallu lier enſemble, mais cela ne ſe pouvoit guere executer que par des obſervations celeſtes, qui demandoient une certaine habitude ſavante. Ce fut pour ce travail que Meſſieurs Picard & de la Hire nommés par le Roi allerent en Bretagne en 1679. & l'année ſuivante en Guyenne. Ils firent une correction très-importante à la Côte de Gaſcogne, en la rendant droite de courbe qu'elle étoit auparavant, & en la faiſant rentrer dans les terres; de ſorte que le Roi eut ſujet de dire en plaiſantant, que leur voyage ne lui avoit cauſé que de la perte. C'étoit une perte qui enrichiſſoit la Géographie, & aſſûroit la Navigation.

En 1681. M. de la Hire eut ordre de ſe ſéparer de M. Picard, & d'aller déterminer la poſition de Calais & de Dunkerque. Il meſura auſſi la largeur du Pas de Calais depuis la pointe du Baſtion du Risban qui eſt du côté de la Mer en allant vers Boulogne, juſqu'au Château de Douvre en Angleterre, &

& la trouva de 21360. toiſes. Il avoit meſuré actuellement ſur le bord de la Mer une Baſe de 2500. toiſes, qui fut le fondement de ſes Triangles. Ces ſortes d'operations ne demandent pas une fine Theorie, mais une grande adreſſe, & une grande ſûreté à operer, quantité d'attentions délicates, & de précautions ingenieuſes, & enfin leur grande utilité récompenſe le peu de brillant Géometrique. Le Public n'eſt jamais plus obligé aux grands Géometres que quand ils deſcendent à ces pratiques en ſa faveur; ils lui ſacrifient le plaiſir & la gloire des hautes ſpeculations.

Pour finir la Carte generale, M. de la Hire alla à la Côte de Provence en 1682. Dans tous ces voyages il ne ſe bornoit pas aux obſervations qui étoient ſon principal objet, il en faiſoit encore ſur la variation de l'Aiguille aimantée, ſur les réfractions, ſur les hauteurs des Montagnes par le Barometre. Il ne ſuivoit pas ſeulement les ordres du Roi, mais auſſi ſon goût, & ſon envie de ſavoir.

Dans la même année 1682. il donna un Traité de Gnomonique, qu'il réimprima en 1698. fort augmenté & fort embelli. Cette Science n'étoit preſque qu'une pratique, abandonnée le plus ſouvent à des Ouvriers peu intelligents & groſſiers, dont on ne reconnoît point les fautes, car chacun ſe contente de ſon Cadran, & ne le compare à rien. M. de la Hire éclaira la Gnomonique par des principes & des démonſtrations, & la réduiſit aux operations les plus ſûres

& les plus aiſées ; & pour ne pas trop changer ſon ancien état, il eut ſoin de faire imprimer les Démonſtrations dans un caractere different de celui des Operations, & par-là donna aux ſimples Ouvriers la commodité de ſauter ce qui ne les accommodoit pas ; tant il faut que la Science ait de ménagemens pour l'Ignorance qui eſt ſon Aînée, & qu'elle trouve toûjours en poſſeſſion.

Nous avons déja parlé bien des fois de la fameuſe Meridienne commencée par M. Picard en 1669. M. de la Hire la continua du côté du Nord de Paris en 1683. tandis que M. Caſſini la pouſſoit du côté du Sud, mais ni l'un ni l'autre ne finirent alors leur Ouvrage. M. Colbert étant mort en 1683. cette grande entrepriſe fut interrompuë, & M. de Louvois appliqua les Géometres de l'Academie à de grands Nivellemens neceſſaires pour les Aqueducs & les conduites d'eaux que vouloit faire le feu Roi. M. de la Hire en 1684. fit le nivellement de la petite Riviere d'Eure qui paſſe à Chartres, & il trouva qu'en la prenant à 10 lieuës environ au de-là de Chartres, elle étoit de 81 pied plus haute que le réſervoir de la Grotte de Verſailles. Cette nouvelle fut très-agréablement reçûë & du Miniſtre & du Roi, on voyoit déja les eaux d'Eure arriver à Verſailles de 25 lieuës ; mais M. de la Hire repreſenta qu'avant que l'on entreprît des travaux auſſi conſiderables, il étoit bon qu'il recommençât le nivellement, parce qu'il pouvoit s'être trompé dans quelque ope-

operation, ou dans quelque calcul, ſincerité hardie, puiſqu'elle étoit capable de jetter dans l'eſprit du Miniſtre des défiances de ſon ſavoir. M. de Louvois impatient de ſervir le Roi ſelon ſes goûts, ſoutenoit à M. de la Hire qu'il ne s'étoit point trompé, mais celui-ci s'obſtinant dans ſa dangereuſe modeſtie, obtint enfin la grace de n'être pas crû infaillible. Il ſe trouva qu'il ne la meritoit pas, il recommença en 1685. le nivellement, qui ne differa du premier que d'un pied ou deux.

Il fit pluſieurs autres nivellemens par les ordres du même Miniſtre, car alors il étoit fort queſtion de conduire des eaux, & l'on a l'obligation à celles de Verſailles d'avoir porté à un haut point la Science du Nivellement & l'Hydraulique. Le Roi payoit les voyages & la dépenſe des Mathematiciens qu'il employoit; & M. de la Hire exact juſqu'au ſcrupule & juſqu'à la ſuperſtition, preſentoit à M. de Louvois des Memoires dreſſez jour par jour, & où les fractions n'étoient pas negligées. Le Miniſtre avec un mépris obligeant les déchiroit ſans les regarder, & il faiſoit expedier des Ordonnances de ſommes rondes, où il n'y avoit pas à perdre.

Il avoit aſſés accordé ſa familiarité à M. de la Hire, qui n'eût pas manqué d'abandonner tout pour ſuivre ces ouvertures favorables, & pour en profiter, ſi l'eſprit des Sciences & celui de la Cour n'étoient pas trop incompatibles. Dès qu'il avoit rendu compte d'un travail qui lui avoit été

ordonné, il ne ſongeoit qu'à regagner ſon Cabinet, qui le rappelloit avec force ; en vain le Miniſtre vouloit le retenir, il n'avoit plus rien à lui dire. Il ne pouvoit ignorer qu'une aſſiduité muette mène à la Fortune, mais il ne vouloit pas de fortune à ce prix-là, qui effectivement eſt cher pour quiconque ſent qu'il a mieux à faire.

En 1685. parut ſon grand Ouvrage intitulé *Sectiones Conicæ in novem libros diſtributæ*. C'eſt un *in folio* qui contient toute la Theorie des Sections Coniques, ſur laquelle il avoit déja beaucoup préludé. On la voyoit pour la premiere fois toute entiere & en corps, déduite de principes très-ſimples & nouveaux. Cet Ouvrage eut une grande réputation dans toute l'Europe ſavante, & fit regarder M. de la Hire comme un Auteur original ſur une matiere qui renferme elle ſeule preſque tout ce que la Géometrie a de plus ſenſiblement utile, & qui en même temps ſert aſſés ſouvent de baſe aux ſpeculations les plus élevées.

Deux ans après M. de la Hire ſe montra comme Aſtronome, en donnant des Tables du Soleil & de la Lune, & des Methodes plus faciles pour le calcul des Eclipſes. Il y joignit en 1689. un Problême important d'Aſtronomie, & la deſcription d'une Machine de ſon invention qui montre toutes les Eclipſes paſſées & à venir, & les Mois & les Années Lunaires avec les Epactes. Cette Machine eſt fort ſimple, on

on la peut mettre avec une Pendule dans la même Boîte, elle ſera muë par le mouvement de la Pendule, & quand elle eſt diſpoſée pour une certaine année, il n'y faut retoucher qu'au bout de l'an, ce qui ne conſiſte encore qu'en une operation d'un inſtant & preſque imperceptible. On a executé pluſieurs de ces Machines dans des Pendules. On en porta une à l'Empereur de la Chine avec d'autres curioſités d'Europe qu'elle effaça toutes à ſes yeux. Il dut ſentir que tous ſes Mandarins d'Aſtronomie, & tous ſes Lettrés, quoique ſi reverés en ce Païs-là, & ſi comblés d'honneurs, étoient bien éloignés d'en faire autant.

Ces Tables du Soleil & de la Lune que M. de la Hire donna en 1687. il les corrigea enſuite par un nombre beaucoup plus grand d'obſervations, & en même temps il compoſa ſur les mêmes fondemens celles de toutes les autres Planetes. Il publia le tout en 1702. ſous le titre de *Tabulæ Aſtronomicæ Ludovici Magni juſſu, & munificentia exaratæ.* Nous en avons rendu compte en ce temps-là. Nous repeterons ſeulement que dans ces Tables tous les mouvemens des Aſtres ſont tirés immédiatement d'une longue ſuite d'obſervations aſſiduës, & non d'aucune hypotheſe de quelques Courbes décrites par les Corps celeſtes; ainſi l'on ne peut avoir en Aſtronomie rien de plus pur & de plus exempt de tout mélange d'imaginations humaines.

M. de la Hire donna en 1689. outre les

premieres Tables Aſtronomiques, un petit Traité de Géometrie pratique ſous le titre d'*Ecole des Arpenteurs*. Il fut réimprimé en 1692. & fort augmenté. La promptitude de la réimpreſſion prouve l'utilité de ce petit Livre, qui n'avoit guere pû être acheté que par ceux qui devoient s'en ſervir, & l'utilité juſtifie l'Aſtronome de s'être abaiſſé à l'Arpentage.

En 1694. parurent de lui quatre Traités qui furent imprimés à la fin du ſecond Volume des Memoires que l'Academie donna en 1692. & 1693.

Le premier de ces Traités eſt ſur les Epicycloïdes, Courbes compriſes dans la même formation generale que la Cycloïde, mais plus compoſées, & qui lui ſuccederent, quand elle eut été preſque épuiſée par les Géometres. M. de la Hire entreprit cette matiere, qui avoit le double charme & de la nouveauté & de la difficulté. Il découvrit tout ce qui appartenoit aux Epicycloïdes, leurs Tangentes, leurs Rectifications, leurs Quadratures, leurs Developées. C'eſt-là tout ce que peut ſur les Courbes la plus ſublime Géometrie.

Nous avons dit dans l'Eloge même de M. de Tſchirnhaus, que quoiqu'inventeur des Cauſtiques il s'étoit trompé ſur celle du Quart de Cercle qu'il avoit communiquée à M. de la Hire, en lui cachant néanmoins le fond de ſa methode, que celui-ci avoit toûjours ſenti l'erreur malgré des enveloppes ſpecieuſes & impoſantes qui la couvroient, & qu'enfin il avoit démontré que cette Cauſti-

ſtique, qui, à la verité, étoit de la longueur déterminée par M. de Tſchirnhaus, n'étoit pourtant pas la Courbe qu'il avoit crû, mais une Epicycloïde. Ce fut dans le Traité des Epicycloïdes qu'il fit cette démonſtration, & qu'il remporta cet avantage ſur un auſſi grand Adverſaire, vaincu dans le cœur de ſes Etats.

Un fruit plus conſiderable, même ſelon ſon goût, de ſa Theorie des Epicycloïdes, ce fut l'application utile qu'il en fit à la Mechanique, bonheur aſſés rare en fait de Courbes curieuſes. Il fit reflexion que dans les Machines ou il y a des Roues dentées, c'eſt à ces dents que ſe fait tout l'effort, & que par conſequent le frottement, qui détruit toûjours une grande partie de l'effet des Machines, eſt à ces endroits plus grand & plus nuiſible que par tout ailleurs. On auroit pû diminuer les frottemens, & ce qui eſt encore un avantage, rendre les efforts toûjours égaux, en donnant aux dents des Roues une certaine figure qu'il auroit fallu déterminer par Géometrie. Mais c'eſt de quoi l'on ne s'aviſoit point, au contraire on abandonnoit abſolument à la fantaiſie des Ouvriers la figure de ces dents comme une choſe de nulle conſéquence, auſſi les Machines trompoient-elles toûjours l'eſperance & le calcul des Machiniſtes. M. de la Hire trouva que ces dents pour avoir toute la perfection poſſible, devoient être en figure d'ondes formées par un arc d'Epicycloïde. Il fit executer ſon idée avec ſuccès au Château de Beaulieu à huit lieuës de

Paris dans une Machine à élever de l'eau.

Il faut avouër que cette idée n'a été executée que cette fois-là, une certaine fatalité veut qu'entre les inventions il y en ait peu d'utiles, & entre les utiles peu de ſuivies. L'application de la Cycloïde à la Pendule a été fort pratiquée, du moins en apparence, mais on commence à en reconnoître l'utilité; l'application d'une Epicycloïde aux dents des Rouës ſeroit certainement utile, mais elle eſt negligée.

Le ſecond Traité des quatre dont nous parlons eſt une *Explication des principaux effets de la Glace & du Froid*; le troiſiéme eſt ſur les *Differences des Sons de la Corde de la Trompette Marine*; le quatriéme ſur les *differens accideus de la Vûë*.

Ce dernier eſt le plus curieux & le plus intereſſant. C'eſt une Optique entiere, non pas une Optique Géometrique qui ne conſidere que des rayons réfléchis ou rompus, réunis ou écartés ſelon certaines loix, mais une Optique phyſique qui ſuppoſe la Géometrique, & qui ne conſidere qu'une Lunette vivante, animée, fort compliquée dans ſa conſtruction, ſujette à mille changemens, c'eſt-à-dire l'Oeil. M. de la Hire examine tout ce qui peut arriver à la Vûë ſuivant la differente conſtitution de l'Oeil, ou les differens accidens qui lui peuvent ſurvenir. Ces ſortes de recherches particulieres, quand elles ſont bien approfondies, embraſſent un ſi grand nombre de Phenomenes, la plûpart fort compliqués, ſinguliers, contraires en apparence les uns

aux

aux autres, qu'elles n'ont ni moins de difficulté que les recherches les plus generales, ni peut-être même moins d'étenduë ; les principes generaux ſont bientôt ſaiſis, quand ils peuvent l'être, le détail eſt infini, & ſouvent il déguiſe tellement les principes, qu'on ne les reconnoit plus.

M. de la Hire en 1695. donna ſon Traité de Méchanique. Il ne ſe contente pas de la Theorie de cette Science qu'il fonde ſur des démonſtrations exactes, il s'attache fort à tout ce qu'il y a de principal dans la pratique des Arts. Il s'éleve même juſqu'aux principes de cet Art divin, qui a conſtruit l'Univers.

Ceux qui ne voyent les Mathematiques que de loin, c'eſt-à-dire qui n'en ont pas de connoiſſance, peuvent s'imaginer qu'un Géometre, un Méchanicien, un Aſtronome, ne ſont que le même Mathematicien; c'eſt ainſi à peu près qu'un Italien, un François & un Allemand paſſeroient à la Chine pour Compatriotes. Mais quand on eſt plus inſtruit, & qu'on y regarde de plus près, on ſait qu'il faut ordinairement un homme entier pour embraſſer une ſeule partie des Mathematiques dans toute ſon étenduë, & qu'il n'y a que des hommes rares & d'une extrême vigueur de genie qui puiſſent les embraſſer toutes à un certain point. Le genie même, quel qu'il fût, n'y ſuffiroit pas ſans un travail aſſidu & opiniâtre. M. de la Hire joignit les deux, & par là devint un Mathematicien univerſel. Il ne ſe bornoit pas encore là, toute la Phyſique

étoit de ſon reſſort, j'entens juſqu'à la Phyſique experimentale, qui eſt devenuë ſi vaſte.. De plus il avoit une grande connoiſſance du détail des Arts, païs très-étendu, & très-peu frequenté. Un Roi d'Armenie demanda à Neron un Acteur excellent & propre à toutes ſortes de perſonnages, pour avoir, diſoit-il, en lui ſeul une Troupe entiere. On eût pû de même avoir en M. de la Hire ſeul une Academie entiere des Sciences.

On eût eu encore plus. Il étoit depuis long-temps Profeſſeur de l'Academie d'Architecture, dont l'objet eſt preſque entierement different de tous ceux qu'on ſe propoſe ici, & il rempliſſoit cette place comme ſi elle eût fait ſon unique occupation. On eût eu de ſurcroit en M. de la Hire un bon Deſſinateur & un habile Peintre de Payſage, car il réuſſiſſoit mieux en ce genre de Peinture, peut-être parce qu'il a plus de rapport à la Perſpective, & à la diſpoſition ſimple & naturelle des objets, telle que la voit un Phyſicien qui obſerve. Il eſt vrai qu'il faut d'ailleurs un gout que le Phyſicien peut bien n'avoir pas.

Il fit en 1702. graver deux Planiſphéres de 16. pouces de diametre ſur les deſſeins qu'il en avoit faits. Les poſitions principales ont été déterminées par ſes propres obſervations. La projection de ces Planiſpheres eſt par les Poles de l'Ecliptique, & il l'avoit choiſie comme la plus commode, parce que les Etoiles fixes tournant autour

de

de ces Poles, ſuivent toûjours un même Cercle.

En 1704. le Roi le chargea de placer dans les deux derniers Pavillons de Marli les deux grands Globes qui y ſont preſentement. Comme l'ouvrage dura quelque temps, le Roi avoit ſouvent la curioſité de l'aller voir. Il en demandoit compte à M. de la Hire, & l'engageoit dans des explications & dans des diſcours de Science, dont on s'apperçut qu'il étoit fort content. C'eſt un avantage rare à un Savant d'être goûté par un Prince, & pour tout dire auſſi, c'eſt un avantage rare à un Prince de goûter un Savant.

Outre tous les Ouvrages que nous avons rapportés de M. de la Hire, & dont le dénombrement n'eſt pas entierement exact à cauſe de la multitude, on trouve une grande quantité de morceaux importans qu'il a répandus ſoit dans les Journaux, ſoit dans les Hiſtoires de l'Academie, mais ſur tout dans ces Hiſtoires, où il n'y a point d'année qu'il n'ait enrichie de pluſieurs préſens, également conſiderables, & par leur beauté, & par leur varieté. Nous en avons trop parlé quand il en a été queſtion, pour en parler encore.

Il a fait infiniment plus que donner au Public tant d'excellens ouvrages de ſa compoſition, il lui a auſſi donné les ouvrages d'autrui, & il n'y a pas plaint ſon temps & ſes peines. M. Picard qui avoit beaucoup travaillé ſur le Nivellement, étant tombé malade, remit à M. de la Hire tout

ce qu'il avoit fait ſur cette maniere, & le pria de le faire imprimer avec les changemens & les additions qu'il jugeroit à propos. M. de la Hire executa ſon intention par un Livre qui parut en 1684, intitulé *Traité du Nivellement de M. Picard mis en lumiere par M. de la Hire avec des additions.* Pareillement il mit au jour en 1686. le *Traité du Mouvement des Eaux & des autres Corps fluides*, ouvrage poſthume de M. Mariotte, dont une partie étoit au net quand il mourut, & l'autre y fut miſe ſur les papiers qu'on trouva de l'Auteur, & ſelon ſes vûës. On pourroit croire que la generoſité de travailler à ces ſortes d'ouvrages n'a pas été ſi grande, parce qu'il avoit vêcu en liaiſon d'amitié avec les Auteurs, mais on ne diminuera la gloire de ſa generoſité qu'en lui accordant une autre ſorte de gloire qui la vaut bien.

Tout ce que nous avons dit de ſes differens travaux a dû donner l'idée non-ſeulement d'une extrême aſſiduité dans ſon Cabinet, mais encore d'une ſanté très-ferme & très-vigoureuſe. Telle auſſi étoit la ſienne, depuis qu'il avoit été gueri des infirmités de ſa jeuneſſe, & de ſes grandes palpitations de cœur par une fievre quarte, remede ineſperé, qui lui avoit donné beaucoup de confiance à la Nature, & diminué d'autant ſon eſtime pour la Medecine. Toutes ſes journées étoient d'un bout à l'autre occupées par l'étude, & ſes nuits très-ſouvent interrompuës par les obſervations aſtronomiques. Nul divertiſſement que ce-

celui de changer de travail, encore eſt-ce un fait que je hazarde ſans en être bien aſſuré. Nul autre exercice corporel que d'aller de l'Obſervatoire à l'Academie des Sciences, à celle d'Architecture, au College Royal dont il étoit auſſi Profeſſeur. Peu de gens peuvent comprendre la felicité d'un Solitaire qui l'eſt par un choix tous les jours renouvellé. Il a eu le bonheur que l'âge ne l'a point miné lentement, & ne lui a point fait une longue & languiſſante vieilleſſe. Quoique fort chargé d'années il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins aſſez pour ne pouvoir plus venir à l'Academie ; quand à ſon eſprit, il n'a jamais vieilli. Après des infirmités d'un mois ou deux il mourut ſans agonie & en un moment le 21. Avril 1718. âgé de plus de 78. ans.

Il a été marié deux fois & a eu huit enfans. Chacun de ſes deux mariages nous a fourni un Academicien.

Dans tous ſes ouvrages de Mathematique, il ne s'eſt preſque jamais ſervi que de la Syntheſe, ou de la maniere de démontrer des Anciens par des lignes & des proportions de lignes, ſouvent difficiles à ſuivre à cauſe de leur multitude, & de leur complication. Ce n'eſt pas qu'il ne ſût l'Analyſe moderne, plus expeditive, & moins embaraſſée, mais il avoit pris de jeuneſſe l'autre pli. De plus comme les verités Géometriques découvertes par les Anciens ſont inconteſtables, on peut croire auſſi que la methode qui les y a conduits ne peut être abandonnée ſans quelque peril, & enfin les methodes nou-

velles ſont quelquefois ſi faciles, qu'on ſe fait une eſpece de gloire de s'en paſſer. On peut juger par-là qu'il n'employoit pas le Calcul de l'Infini, qu'il n'a pourtant jamais deſaprouvé le moins du monde. Au contraire certains ſujets l'ont quelquefois obligé à l'employer, mais tacitement & preſque à la dérobée, & c'étoit alors une ſorte de triomphe pour les partiſans zelés de ce calcul.

Il ne croyoit pas que dans les matieres de pure Phyſique le ſecret de la Nature ſoit aiſé à attraper. Son Explication, par exemple, des effets du froid, il ne la donnoit que pour un Syſtême où un principe vraiſemblable étant poſé, tout le reſte s'en déduiſoit aſſez bien. Si on lui conteſtoit ce principe, on étoit tout étonné qu'il n'en prenoit pas la défenſe. Il ſe contentoit d'avoir bien raiſonné, ſans prétendre avoir bien deviné.

Il avoit la politeſſe exterieure, la circonſpection, la prudente timidité de ce Païs qu'il aimoit tant, de l'Italie, & par-là il pouvoit paroître à des yeux François un peu reſervé, un peu retiré en lui-même. Il étoit équitable & deſintereſſé, non-ſeulement en vrai Philoſophe, mais en Chrétien. Sa Raiſon accoutumée à examiner tant d'objets differens, & à les diſcuter avec curioſité, s'arrêtoit tout court à la vûë de ceux de la Religion, & une pieté ſolide, exempte d'inégalités & de ſingularités, a regné ſur tout le cours de ſa vie.

ELO-

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# DE LA FAYE.

JEAN ELIE LERIGET DE LA FAYE naquit à Vienne le 15. Avril 1671. de Pierre Leriget de la Faye, Ecuyer, Receveur general des Finances de Dauphiné, & d'Anne Heraut. Le Pere étoit homme de belles Lettres, malgré un genre de vie & des occupations qui en paroiſſent aſſez éloignées. Deux Fils qu'il a eus heriterent de lui cette inclination, mais la nature fit leurs partages, de ſorte que l'aîné eut plus de goût pour les Sciences ſerieuſes, & le cadet pour les agréables.

Le P. Loup Jeſuite, habile Mathematicien, trouvant beaucoup d'ouverture d'eſprit à cet Aîné dont nous parlons, lui apprit les Elemens de Géometrie. Le Diſciple ſe portoit à ces connoiſſances avec d'autant plus d'ardeur, qu'il les croyoit utiles au métier de la Guerre, qu'il vouloit embraſſer. Son impatience d'y entrer fut ſi vive, qu'à l'âge de 19. ans il s'enrôla com-

comme ſimple Cavalier, action où un jeune homme ſacrifioit une petite délicateſſe d'honneur à l'empreſſement d'acquerir un honneur plus ſolide. A peine étoit-il Soldat, qu'il ſe trouva à la Bataille de Fleurus.

Peu de temps après il prit une route plus convenable. Il entra dans les Mouſquetaires du Roi, de-là il fut Enſeigne dans le Regiment des Gardes, & il y étoit Lieutenant & ſervoit dans l'Armée du Maréchal de Boufflers, lorſque ſe donna le Combat d'Ekeren près d'Anvers en 1703. Sa Compagnie n'étoit point commandée, & il la laiſſa au Camp pour aller joindre comme volontaire un détachement de Grenadiers. Quiconque cherche ces occaſions, où ſon devoir ne l'appelle point, ſait aſſez qu'il ne ſuffiroit pas d'y bien faire.

Il fut Capitaine aux Gardes en la même année 1703. Il étoit à la Bataille de Ramilli, & à celle d'Oudenarde. Dans cette derniere il commandoit un Bataillon, & ſe diſtingua beaucoup. Il s'eſt trouvé auſſi au Siége de Douai & du Queſnoi dans une même campagne.

La plûpart des gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage, il en eſt peu qui y penſent; leurs bras agiſſent auſſi vigoureuſement que l'on veut, leur tête ſe repoſe, & ne prend preſque part à rien. M. de la Faye ſe battoit comme eux, mais hors de là il étoit plus occupé qu'eux de vûës & de reflexion. Il ne laiſſoit pas ſa Géometrie oiſive, il levoit

des

des Plans, il imaginoit des Machines pour le paſſage des Rivieres, ou pour le tranſport des piéces d'Artillerie; enfin il faiſoit des découvertes dans la Science de la guerre, qui comme toutes les autres peut encore être perfectionnée, & ne le ſera guere plus promptement, quoiqu'elle ſoit la plus cultivée de toutes. Par-là il ſe fit un accès fort agréable auprès de feu Monſeigneur le Duc de Bourgogne, qui aimoit que l'on penſât, & qui goûtoit ſes idées. En dernier lieu M. de la Faye lui avoit preſenté un Projet pour enregimenter un nombre d'Ouvriers capables d'executer tous les Ouvrages neceſſaires à la guerre, & le Prince l'avoit approuvé au point de promettre à l'Auteur qu'il lui feroit donner le commandement de ce Corps. Mais la Paix ſe fit en ce temps-là, le Projet demeura inutile, & celui même qui l'avoit conçû n'y eût pas de regret. Seulement ſeroit-il à ſouhaiter qu'il ne fût pas perdu pour toûjours, comme il le ſera apparemment avec une infinité d'autres choſes utiles, qu'il ſemble que quelque Génie malin nous tire d'entre les mains.

La Paix rendit entierement M. de la Faye aux Mathematiques, dont il commença à faire une étude plus ſuivie. Il s'appliqua particulierement à la Méchanique & à la Phyſique Experimentale, & il n'y plaignoit pas les dépenſes qu'il pouvoit dérober aux beſoins indiſpenſables de ſa condition, témoin entre autres curioſités de ſon Cabinet, une Pierre d'Aiman de 2000. livres,

vres, que beaucoup d'autres gens de guerre n'auroient pas gardée long-temps. Auſſi avoit-il aſſez étudié cette matiere de l'Aiman, & il préparoit ſur cela des experiences & des reflexions nouvelles, qui auroient ou encore augmenté, ou expliqué en partie, mais plûtôt augmenté cette Merveille

Un dernier Reglement donné à l'Academie au commencement de 1716. lui produiſit auſſi-tôt de nouveau Sujets, & M. de la Faye fut du nombre. Son aſſiduité prouva qu'il ne ſe contentoit pas du ſimple titre d'Academicien. La premiere année il ne fut qu'aſſidu, peut-être s'étendoit-il dans le ſilence à prendre le ton de la Compagnie; la ſeconde, il commença à parler, & à donner des morceaux de ſa compoſition, mais il les donnoit avec une modeſtie & une eſpece de timidité, qui ſeyoit tout-à-fait bien à un homme de guerre, tranſplanté dans une aſſemblée de Savans.

La premiere choſe qu'il ait fait voir ici, a été une Machine à élever les Eaux, qu'il avoit fondée ſur une idée Géometrique aſſez fine & fort neuve. Quand le Czar honora l'Academie de ſa preſence, elle ſe para de tout ce qu'elle avoit de plus propre à frapper les yeux de ce Prince, & la Machine de M. de la Faye en fit partie.

Il a expliqué auſſi la formation des Pierres de Florence, qui ſont des Tableaux naturels de Plantes, de Buiſſons, quelquefois

fois de Clochers & de Chateaux. Quel Peintre les a deſſinés? M. de la Faye traite cette queſtion, qui dépend d'une Phyſique aſſez deliée, & d'une obſervation curieuſe de faits ſouvent negligés, même par les Philoſophes.

Ces deux Memoires ſont imprimés dans le Volume de 1717. auquel ils appartiennent. Ils donnoient beaucoup d'eſperance pour les années ſuivantes, mais l'Auteur n'a pas aſſez vêcu. Il faut avouër que ſa vie étoit un peu trop conforme à ſa principale profeſſion, & apparemment elle en a été plus courte. Sa ſanté vint à s'affoiblir conſiderablement & promptement, & il mourut âgé de 47. ans le 20. Avril 1718.

Il n'a laiſſé qu'un Fils de ſon mariage avec Demoiſelle Marie le Gras d'une ancienne famille de Robe déja connuë ſous Henri II. Dame d'une vertu & d'un merite reſpectable.

Il avoit une gayeté naturelle, un ton agréable de plaiſanterie, qui dans les occaſions les plus perilleuſes faiſoit briller ſon courage, & hors de-là cachoit un ſavoir qu'il ne lui convenoit pas d'étaler. On pouvoit ſentir qu'il eût été volontiers juſqu'à l'Ironie, mais il diſſimuloit ce penchant ſous des dehors fort polis, & même flateurs. Il ſavoit bien reparer par ſes manieres le tort qu'il avoit d'être Géometre & Phyſicien. Les faveurs que la Fortune lui devoit dans ſon métier, il les attendoit ſans agitation & ſans inquietude, parce qu'il les at-

attendoit comme des faveurs dûës par la Fortune. Une ambition ſi éclairée n'alteroit pas la tranquillité de ſon ame, & en general rien ne l'alteroit. Ce courage interieur & raiſonné appartenoit plus au Savant & au Philoſophe qu'au Guerrier même. Il étoit fort charitable, ſurtout à l'égard des honnêtes gens que les malheurs publics ou particuliers réduiſoient à implorer le ſecours d'autrui; & les liberalités qu'il leur faiſoit, étoient ordinairement proportionnées à leur condition. La plus grande valeur guerriere n'égale point cette vertu. Il eſt ſans comparaiſon plus commun & par conſéquent plus facile d'expoſer ſa vie à des perils évidens & preſque inévitables, que de ſecourir en pure perte, non pas un inconnu, mais ſon ami.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# FAGON.

GUY CRESCENT FAGON nâquit à Paris le 11. Mai 1638. de Henri Fagon, Commiſſaire ordinaire des Guerres, & de Louïſe de la Broſſe. Elle étoit niéce de Guy de la Broſſe, Medecin ordinaire du Roi Louïs XIII. & petit-fils d'un Medecin ordinaire de Henri IV.

Dès le temps de Henri IV. on s'étoit apperçû que la Botanique, ſi neceſſaire à la Medecine, devoit être étudiée, non dans les Livres des Anciens, où elle eſt fort confuſe, fort défigurée & fort imparfaite, mais dans les Campagnes, reflexion qui, quoique très-ſimple & très-naturelle, fut aſſez tardive. On avoit vû auſſi que le travail d'aller chercher les Plantes dans les Campagnes étoit immenſe, & qu'il ſeroit d'une extrême commodité d'en raſſembler le plus grand nombre qu'il ſe pourroit dans quelque Jardin, qui deviendroit le Livre commun de tous les Etudians, &

le

le ſeul Livre infaillible. Ce fut dans cette vûë que Henri IV. fit conſtruire à Montpellier en 1598. le Jardin des Plantes, dont l'utilité ſe rendit bien-tôt très-ſenſible, & qui donna un nouveau luſtre à la Faculté de Medecine de cette Ville. M. de la Broſſe piqué d'une loüable jalouſie pour les intérêts de la Capitale, obtint du Roi Loüis XIII. par un Edit de 1626. que Paris auroit le même avantage. Il fut fait Intendant de ce Jardin dont il étoit proprement le fondateur; il paſſa enſuite dix ans à diſpoſer le lieu tel qu'il eſt preſentement, à en faire les bâtimens, à y raſſembler des Plantes au nombre de plus de 2000. Il y logeoit, & il avoit chez lui Madame Fagon ſa Niéce, lorſqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans après ſa naiſſance, c'eſt-à-dire, en 1640. M. de la Broſſe fit l'ouverture du Jardin Royal pour la démonſtration publique des Plantes. Ainſi M. Fagon nâquit & dans le Jardin Royal, & preſque en même temps que lui.

Les premiers objets qui s'offrirent à ſes yeux, ce furent des Plantes, les premiers mots qu'il beguaya ce furent des noms de Plantes, la Langue de la Botanique fut ſa Langue maternelle. A cette premiere habitude ſe joignit un goût naturel & vif, ſans quoi le Jardin eût été inutile. Après ſes études faites avec beaucoup d'application & de ſuccès, ce goût fortifié encore par l'exemple & les conſeils de M. de la Broſſe, le détermina à la profeſſion de la Medecine. Etant ſur les bancs, il fit une ac-

action d'une audace ſignalée, qui ne pouvoit guere en ce temps-là être entrepriſe que par un jeune homme, ni juſtifiée que par un grand ſuccès; il ſoutint dans une Theſe la circulation du Sang. Les vieux Docteurs trouverent qu'il avoit defendu avec eſprit cet étrange Paradoxe. Il eut le bonnet de Docteur en 1664.

Comme la Surintendance du Jardin Royal étoit attachée à la place de premier Medecin, & que ce qui dépend d'un ſeul homme dépend auſſi de ſes goûts, & à une deſtinée fort changeante, un premier Medecin peu touché de la Botanique, avoit negligé le Jardin Royal, & heureuſement l'avoit aſſez negligé pour le laiſſer tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le ſouffrir. Il étoit ſi denué de Plantes, que ce n'étoit preſque plus un Jardin. M. Vallot devenu premier Medecin, entreprit de relever ce bel établiſſement, & M. Fagon ne manqua pas de lui offrir tous ſes ſoins qui furent reçûs avec joye. Il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, ſur les Alpes & ſur les Pyrenées, & n'en revint qu'avec de nombreuſes colonies de Plantes deſtinées à repeupler ce Deſert. Quoique ſa fortune fût fort mediocre, il fit tous ſes voyages à ſes dépens, pouſſé par le ſeul amour de la Patrie; car on peut dire que le Jardin Royal étoit la ſienne. En même temps M. Vallot employoit tous les moyens que lui donnoit ſa place pour raſſembler le plus qu'il étoit poſſible de

Plan-

Plantes étrangeres, & des Païs les plus éloignés.

On publia en 1665. un Catalogue de toutes les Plantes du Jardin, qui alloient à plus de 4000. Nous en avons déja parlé ailleurs. Il eſt intitulé *Hortus Regius*, M. Fagon y avoit eu la principale part, & il mit à la tête un petit Poëme Latin. Ce concours de Plantes qui de toutes les parties du monde ſont venuës à ce rendés-vous commun, ces differens Peuples vegetaux qui vivent ſous un même climat, le vaſte Empire de Flore dont toutes les richeſſes ſont raſſemblées dans cette eſpece de Capitale, les Plantes les plus rares & les plus étrangeres, telles que la Senſitive, qui a plus d'ame, ou une ame plus fine que toutes les autres, le ſoin du Roi pour la ſanté de ſes Sujets, ſoin qui auroit ſeul ſuffi pour rendre la ſienne infiniment précieuſe, & digne que toutes les Plantes ſalutaires y travaillaſſent, tout cela fournit aſſés au Poëte, & d'ailleurs on eſt volontiers Poëte pour ce qu'on aime.

A peine M. Fagon étoit-il Docteur, qu'il eut les deux places de Profeſſeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal, car on y avoit joint la Chimie qui fait uſage des Plantes à la Botanique qui les fournit. Comme il avoit repeuplé de Plantes ce Jardin, il le repeupla auſſi de jeunes Botaniſtes que ſes leçons y attiroient de toutes parts.

Un jour qu'il devoit parler ſur la Theria-

riaque, l'Apotiquaire qui étoit chargé d'apporter les Drogues, lui en apporta une autre preſque auſſi compoſée, dont je n'ai pu ſavoir le nom, ſur laquelle il n'étoit point préparé. Il commença par ſe plaindre publiquement de la ſupercherie, car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une; mais pour corriger l'Apotiquaire de lui faire de pareils tours, il ſe mit à parler ſur la Drogue qu'on lui preſentoit comme il eût fait ſur la Theriaque, & fut ſi applaudi, qu'il dut avoir beaucoup de reconnoiſſance pour la malignité qu'on avoit euë.

En même temps il exerçoit la Medecine dans Paris avec tout le ſoin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain, & cependant il ne recevoit jamais aucun payement malgré la modicité de ſa fortune, non pas même de ces payemens déguiſés ſous la forme de préſens, & qui font ſouvent une agréable violence aux plus desintereſſés. Il ne ſe propoſoit que d'être utile, & de s'inſtruire pour l'être toûjours davantage.

Sa réputation le fit choiſir par le feu Roi en 1680. pour être premier Medecin de Madame la Dauphine. Quelques mois après il le fut auſſi de la Reine, & près ſa mort il fut chargé par le Roi du ſoin de la ſanté des Enfans de France. Enfin le Roi après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma ſon premier Medecin en 1693. dignité qui jouït auprès de la perſonne du

Maître d'un accès que les plus hautes dignités lui envient.

Depuis qu'il avoit été attaché à la Cour, il n'avoit pû remplir par lui-même les fonctions de Profeſſeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal, mais du moins il ne les faiſoit remplir que par les Sujets les plus excellens & les plus propres à le repreſenter. C'eſt à lui qu'on a dû M. de Tournefort, dont il eut été jaloux, s'il avoit pû l'être.

Dès qu'il fut premier Medecin, il donna à la Cour un ſpectacle rare & ſingulier, un exemple qui non-ſeulement n'y a pas été ſuivi, mais peut-être y a été blâmé; il diminua beaucoup les revenus de ſa Charge. Il ſe retrancha ce que les autres Medecins de la Cour ſes ſubalternes payoient pour leurs Sermens, il abolit des tributs qu'il trouvoit établis ſur les nominations aux Chaires Royales de Profeſſeur en Medecine dans les differentes Univerſités, & ſur les Intendances des Eaux Minerales du Royaume. Il ſe fruſtra lui-même de tout ce que lui avoit préparé avant qu'il fût en place une avarice ingenieuſe & inventive, dont il pouvoit aſſez innocemment recueillir le fruit, & il ne voulut point que ce qui appartenoit au Merite lui pût être diſputé par l'Argent, rival trop dangereux & trop accoûtumé à vaincre. Le Roi en faiſant la Maiſon de feu Monſeigneur le Duc de Berry, donna à M. Fagon la Charge de premier Medecin de ce Prince pour la ven-

dre

dre à qui il voudroit ; ce n'étoit pas une ſomme à mépriſer, mais M. Fagon ne ſe démentit pas, il repreſenta qu'une place auſſi importante ne devoit point être venale, & la fit tomber à feu M. de la Carliere, qu'il en jugea le plus digne.

La Surintendance du Jardin Royal avoit été détachée de la Charge de premier Medecin, & unie à la Surintendance des Bâtimens qu'avoit M. Colbert. Le premier Medecin n'avoit plus que la Surintendance des Exercices du Jardin, ſans la nomination des Places. Quand M. de Villacerf eut quitté en 1698. la Surintendance des Bâtimens, M. Fagon obtint du Roi que celle du Jardin Royal ſeroit réunie à la Charge de premier Medecin, en laiſſant néanmoins au Surintendant des Bâtimens la diſpoſition des fonds neceſſaires à l'entretien du Jardin. Il eût pû facilement ſe faire accorder auſſi cette diſpoſition, & tout autre ne l'eût pas negligée, mais ces ſortes d'avantages ne touchent pas tant ceux qui ne feroient preciſément qu'en bien uſer.

Il a toûjours eu une tendreſſe particuliere pour ce Jardin, qui avoit été ſon Berceau. Ce fut dans la vûë de l'enrichir, & d'avancer la Botanique, qu'il inſpira au Roi le deſſein d'envoyer M. de Tournefort en Grece, en Aſie, & en Egypte. Quand les fonds deſtinés au Jardin manquoient dans des temps difficiles, M. Fagon y ſuppléoit, & n'épargnoit rien, ſoit pour conſerver les Plantes étrangeres dans un climat peu favorable, ſoit pour en ac-

querir de nouvelles, dont le transport coûtoit beaucoup. Ce petit coin de terre ignoroit presque sous sa protection les malheurs du reste de la France.

Il avoit aussi beaucoup d'affection pour la Faculté de Medecine de Paris, dont il étoit Membre, elle trouvoit en lui dans toutes les occasions un Agent fort zelé auprès du Roi, il maintenoit en vigueur les privileges qui lui ont été accordés, & que des usages contraires, si on les toleroit, aboliroient aisément, même sous quelque apparence du bien public. Peut-être dans des cas particuliers n'a-t-il été que trop ferme en faveur de sa Faculté contre ceux qui n'en étoient pas, mais tous les cas particuliers seroient d'une discussion infinie, & les exceptions d'une dangereuse consequence. Si la Loi est juste en general, il faut lui passer quelques applications malheureuses.

On peut juger par-là que M. Fagon n'aura pas fait beaucoup de grace aux Empiriques. Ces sortes de Medecins d'autant plus accredités qu'ils sont moins Medecins, & qui ordinairement se font un titre ou d'un savoir incomprehensible & visionnaire, ou même de leur ignorance, ont trop souvent puni la crédulité de leurs Malades, & malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques succès de cet extraordinaire, un sage préjugé est toujours pour la Regle.

Ce n'est pas que M. Fagon rejettât tout ce qui s'appelle Secrets, au contraire il en

a fait acheter pluſieurs au Roi, mais il vouloit qu'ils fuſſent veritablement Secrets, c'eſt-à-dire inconnus juſques-là, & d'une utilité conſtante. Souvent il a fait voir à des gens qui croyoient poſſeder un treſor, que leur treſor étoit déja public, il leur montroit le Livre où il étoit renfermé; car il avoit une vaſte lecture, & une memoire qui la mettoit toute entiere à profit.

Auſſi pour être parvenu à la premiere dignité de ſa profeſſion, ne s'étoit-il nullement relâché du travail qui l'y avoit élevé. Il vouloit la meriter encore de plus aprés l'avoir obtenuë. Les Fêtes, les Spectacles, les Divertiſſemens de la Cour, quoique ſouvent dignes de curioſité, ne lui cauſoient aucune diſtraction; tout le temps où ſon devoir ne l'attachoit pas auprès de la perſonne du Roi, il l'employoit ou à voir des Malades, ou à répondre à des Conſultations, ou à étudier. Toutes les maladies de Verſailles lui paſſoient par les mains, & ſa maiſon reſſembloit à ces Temples de l'Antiquité où étoient en dépôt les Ordonnances & les Recettes qui convenoient aux maux differens. Il eſt vrai que les ſuffrages des Courtiſans en faveur de ceux qui ſont en place ſont aſſés équivoques, qu'on croyoit faire ſa cour de s'adreſſer au premier Medecin, qu'on s'en faiſoit même une eſpece de loi, mais heureuſement pour les Courtiſans ce premier Medecin étoit auſſi un grand Medecin.

Il avoit beſoin de l'être pour lui-même, il étoit né d'une très-foible conſtitution,

ſujet à de grandes incommodités, ſur-tout à un Aſthme violent. Sa ſanté ou plûtôt ſa vie ne ſe ſoutenoit que par une extrême ſobrieté, par un regime preſque ſuperſtitieux, & il pouvoit donner pour preuve de ſon habileté qu'il vivoit.

Après la mort du Roi il ſe retira au Jardin Royal, dont il avoit conſervé la Surintendance. Son Art ceda enfin à une neceſſité inévitable, il mourut le 11. Mars 1718. âgé de près de 80. ans.

L'Academie des Sciences l'avoit choiſi en 1699. pour être un de ſes Honoraires.

Outre un profond ſavoir dans ſa profeſſion, il avoit une érudition très-variée, le tout paré & embelli par une facilité agréable de bien parler. La Raiſon même ne doit pas dédaigner de plaire, quand elle le peut. Il étoit attaché à ſes devoirs juſqu'au ſcrupule, & quelquefois au milieu de douleurs aſſez vives, il ne laiſſoit pas d'être auprés du Roi dans les temps où il y devoit être; l'aſſiduité d'un homme auſſi desintereſſé, & qui au lieu de demander refuſoit, n'étoit pas celle d'un Courtiſan. Quelquefois il ne ſe défioit pas aſſez des inſtructions qu'il recevoit dans les choſes de ſon miniſtere, car il étoit dans un poſte trop élevé pour avoir la Verité de la premiere main, & l'amour qu'il ſe ſentoit pour la juſtice, le témoignage qu'il s'en rendoit, l'attachoit beaucoup aux idées qu'il avoit priſes. Il a toûjours ſouffert ſes longues & cruelles infirmitez avec tout le cou-

courage d'un ſage Phyſicien, qui ſait à quoi la machine du Corps humain eſt ſujette, & qui pardonne à la Nature.

Il avoit épouſé Marie Nozereau, dont il a laiſſé deux Fils, l'aîné Evêque de Lombez, & le ſecond Conſeiller d'Etat.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
## L'ABBE'
# DE LOUVOIS.

CAMILLE LE TELLIER nâquit le 11. Avril 1675. de Michel le Tellier, Marquis de Louvois, Miniſtre d'Etat, & de Dame Anne de Souvré. Il étoit leur quatriéme Fils, & fut deſtiné de bonne heure à l'Egliſe. Des Benefices conſiderables ſuivirent promptement cette deſtination. De plus dès l'âge de 9. ans il fut pourvû de la Charge de Maitre de la Librairie, à laquelle M. de Louvois en fit unir deux autres en ſa faveur, celle de Garde de la Bibliotheque du Roi, & celle d'Intendant & de Garde du Cabinet des Medailles. Tout le tournoit du côté des Sciences, & heureuſement

ſes inclinations & ſes diſpoſitions naturelles s'y accordoient.

On alla chercher pour lui les Maîtres que la voix de la Renommée indiquoit ; tous ceux qui brilloient le plus dans la Litterature, & qu'on ne pouvoit pas lui attacher de ſi près, on les attiroit chez lui, ou plûtôt on les y admettoit ; car il n'étoit guere beſoin de violence ni d'adreſſe pour les mettre en liaiſon avec le Fils d'un Miniſtre tel que M. de Louvois. Ils n'arrivoient là que parés de tout ce qu'ils avoient de plus exquis, ils y apportoient les prémices de leurs Ouvrages, leurs Projets, leurs reflexions, le fruit de leurs longues lectures, & le jeune homme qu'ils vouloient inſtruire, & à qui ils ne cherchoient guere moins à plaire, n'étoit nourri que de Sucs & d'Extraits les plus fins & les plus agréables. Il fit des exercices publics ſur Virgile, Homere & Theocrite, qui répondirent à une ſi excellente éducation ; auſſi M. Baillet ne l'oublia-t-il pas dans ſon Livre des *Enfans célèbres par leur ſavoir*, cet Enfant avoit bien des titres pour y tenir une place.

Il achevoit ſa premiere année de Philoſophie en 1691. lorſqu'il perdit avec beaucoup de douleur M. de Louvois ſon Pere. Il prouva bien que ſes études juſque-là n'avoient pas été forcées, il les continua avec la même ardeur, & embraſſa même celles qui ne lui étoient pas abſolument neceſſaires ; il apprit de M. de la Hire la Géometrie, & de M. du Vernei l'Anatomie. Il ne crut pas, ce que d'autres auroient cru

vo-

volontiers en ſa place, que ſon nom, ſa richeſſe, le crédit d'une famille très-puiſſante, fuſſent un merite ſuffiſant.

Dans ſon Cours de Theologie il trouva un Concurrent redoutable, M. l'Abbé de Soubize, aujourd'hui Cardinal de Rohan. Il ſe mit entre eux une émulation dont ils profiterent tous deux, & par une eſpece de reconnoiſſance de l'utilité dont ils avoient été l'un à l'autre, ils contracterent une étroite liaiſon.

Après que M. l'Abbé de Louvois eut terminé cette carriere, en recevant le bonnet de Docteur de Sorbonne, feu M. l'Archevêque de Rheims ſon Oncle lui donna de l'emploi dans ſon Dioceſe pour le former aux affaires Eccleſiaſtiques. L'école étoit bonne, mais ſevere, & à tel point, qu'elle eût pû le corriger des défauts même que l'on reprochoit au Prélat qui le formoit.

Ce fut dans l'Aſſemblée du Clergé tenuë en 1700. à laquelle préſida l'Archevêque de Rheims, que M. l'Abbé de Louvois parut pour la premiere fois ſur un grand Theatre. Son caractere y fut generalement goûté, on retrouvoit en lui la capacité, le ſavoir, l'eſprit de gouvernement, enfin toutes les bonnes qualités de ſon Oncle, accompagnées de quelques autres qu'il pouvoit avoir appriſes de lui, mais qu'il n'en avoit pas imitées.

Vers la fin de la même année il partit pour l'Italie. Il y fut reçû par les Princes & les Gouverneurs en Fils de M. de Louvois & en Frere de M. de Barbezieux Secretaire d'Etat

de la Guerre, & par les Savans & les Illuſtres en homme déja fort inſtruit, & digne de leur commerce. Il fit par tout, & principalement à Rome, une dépenſe auſſi noble que ſon nom la demandoit; il y joignit une extrême politeſſe, &, ce qui acheva de lui gagner les cœurs des Italiens, leurs manieres mêmes, qu'il ſut prendre en aſſés peu de temps, quoique François.

Il chercha dans toute l'Italie les bons Livres qu'il ſavoit qui manquoient à la Bibliotheque du Roi, & il en acheta environ 3000. Volumes qu'il fit apporter en France. Dans le cours de ſon voyage il eut la douleur d'apprendre la mort de M. de Barbezieux, arrivée en 1701.

Après ſon retour d'Italie il reprit ſous M. l'Archevêque de Rheims l'adminiſtration de ce grand Diocèſe. Il fut pluſieurs années Grand Vicaire, & Official; mais le Prélat étant mort ſubitement en 1710. M. l'Abbé de Louvois ſentit plus que jamais par tant de pertes importantes combien il eſt à propos d'avoir un merite qui ſoit à ſoi.

Quoiqu'il ſe fût toûjours conduit avec ſageſſe entre les deux partis qui depuis un Siécle font tant de bruit dans l'Egliſe, l'Archevêque peu favorable au plus puiſſant des deux, lui avoit rendu ſon Neveu fort ſuſpect. M. l'Abbé de Louvois eut beau garder toute la moderation que l'obſcurité des matieres, & l'eſprit du Chriſtianiſme ſembleroient exiger de tout le monde, ou ne s'en contenta pas, & les canaux par où paſſoient les graces Eccleſiaſtiques paroiſſoient mal diſpoſés à ſon

à ſon égard. Il n'en eſpera plus aucune, & ne renonça pourtant pas au genre de vie qui convenoit aux eſperances qu'il n'avoit plus. Il n'eût pas été trop extraordinaire que le grand monde dans lequel il étoit né, beaucoup de liaiſons differentes, l'oiſiveté, une liberté entiere, l'inutilité de la contrainte, euſſent changé fort ſenſiblement ſes premieres allûres.

Le talent naturel qu'il avoit pour les affaires fut du moins occupé à gouverner celles de Madame de Louvois ſa mere, qui par leur étenduë, leur nombre & leur importance demandoient en quelque ſorte un Miniſtre, & le talent des Sciences ſe tourna principalement du côté de la Bibliothèque du Roi, qu'il s'appliqua fort à embellir. Il l'augmenta non ſeulement de plus de 40000. Imprimés, mais d'un grand nombre de Manuſcrits, dont les plus conſiderables ſont ceux de feu M. l'Archevêque de Rheims, de Meſſieurs Favre, Bigot, Thevenot, de Ganieres, d'Hozier.

Dès l'année 1699. il étoit entré dans cette Academie en qualité d'Honoraire. Il n'y étoit pas Etranger après les leçons qu'il avoit reçûës de quelques-uns des principaux Sujets de la Compagnie, & l'on reconnut qu'il avoit bien appris d'eux la Langue, ou plûtôt les differentes Langues du Païs. Il entra enſuite & dans l'Academie Françoiſe en 1706. & dans celle des Inſcriptions en 1708. Si l'on y joint la Sorbonne, qui étoit pour ainſi dire, ſa Patrie, on verra qu'il étoit en

fait de Sciences une eſpece de Coſmopolite, un Habitant du Monde ſavant.

Après la mort du feu Roi, M. l'Abbé de Louvois redevint un Sujet propre à la Prélature. Auſſi fut-il nommé en 1717. à l'Evêché de Clermont ; mais ſa ſanté, qui malgré ſon peu d'âge & la force apparente de ſa conſtitution devenoit fort mauvaiſe, l'empêcha d'accepter cette place. Il ſentoit déja des atteintes de la Pierre. Quand il en fallut venir à l'operation, il s'y prépara comme à une mort certaine, & en effet après l'avoir ſoufferte, il mourut le 5. Novembre 1718. dans toutes les diſpoſitions les plus édifiantes.

Tout ce qu'on peut deſirer de plus ſage & de plus ſenſé dans un Teſtament ſe trouve dans le ſien, des Legs aux Pauvres, à ſes Abbayes, à ſes Domeſtiques, à ceux de ſes amis, dont la fortune étoit trop mediocre, tous Créanciers à qui les Loix ne donnent point d'action ; & qui ne le ſont qu'autant que les Débiteurs ont des ſentimens de vertu.

ELO-

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# DE MONTMORT.

PIERRE REMOND DE MONTMORT nâquit à Paris le 27. Octobre 1678. de François Remond, Ecuyer, Sieur de Breviande, & de Marguerite Rallu. Il étoit le ſecond de trois freres.

Après le College on le fit étudier en Droit, parce qu'on le deſtinoit à une Charge de Magiſtrature, pour laquelle il avoit beaucoup d'averſion. Son Pere étoit fort ſevere, & fort abſolu, & lui fort ennemi de la contrainte, d'un eſprit aſſez haut, ardent pour tout ce qu'il vouloit, courageux pour prendre les moyens d'y réüſſir. Las du Droit, & de la maiſon paternelle il ſe ſauva en Angleterre, dès que la Paix de Ryſwyck eut rendu l'Europe libre aux François, il paſſa dans les Païs-Bas, & de-là en Allemagne chez M. de Chamois ſon Parent, Plenipotentiaire de France à la Diete de Ratisbonne.

Ce fut là que *la Recherche de la Verité* lui tomba entre les mains. On ne lit gue-

re ce Livre-là indifféremment, quand on eſt d'un caractere qui donne priſe à la Philoſophie; il faut preſque neceſſairement ou ſe rendre au Syſtême, ou ſe croire aſſez fort pour le combattre. M. de Montmort s'y rendit abſolument, & en éprouva les deux bons effets inſeparables, il devint Philoſophe & veritable Chrétien.

Il revint en France en 1699. & deux mois après ſon retour ſon Pere mourut & le laiſſa à l'âge de 22. ans maître d'un bien aſſez conſiderable, & de lui-même; mais *la Recherche de la Verité*, & les autres Ouvrages de la même main, les conſeils de l'Auteur qui l'avoient engagé dans l'étude des Mathematiques, prévinrent les perils d'un état ſi agréable; il n'avoit pas des goûts foibles, ni des demi-volontés; il ſe plongea entierement dans les exercices d'une Pieté ſincere, dans la Philoſophie & dans les Mathematiques; il vivoit dans un deſert, puiſqu'il ne voyoit plus que ſes pareils, ſurtout le P. Malebranche, ſon Maître, ſon Guide, & ſon intime Ami.

En 1700. il fit un ſecond voyage à Londres, & il étoit beaucoup plus digne de le faire. Il n'avoit été en Angleterre la premiere fois que pour voir un Païs ſi fertile en Savans; il oſa dès ce temps-là rendre viſite à M. Newton.

C'étoit de M. Carré & de M. Guiſnée qu'il avoit appris les premiers Elemens de Géometrie, & d'Algebre, & rien de plus. Il n'avoit fallu que lui ouvrir la route, une grande penetration d'eſprit naturelle &

la premiere ardeur d'une jeuneſſe fort vive, appliquées toutes deux enſemble & ſans interruption à un ſeul objet, devoient faire, & firent effectivement un chemin prodigieux. M. de Montmort ſe ménagea encore un ſecours très-utile, il s'aſſocia M. Nicole, jeune homme qui avoit déja quelque teinture de Géometrie, & qui promettoit beaucoup; ils s'inſtruiſoient l'un & l'autre, s'éclairoient, s'animoient, ſe communiquoient du goût & de la paſſion. Dans ce cas-là le Compagnon d'un travail le rend plus tendu, & cependant plus agreable; ils paſſerent trois ans dans l'yvreſſe du plaiſir des Mathematiques, ils penetrerent juſque dans le Calcul Integral, qui les piquoit d'autant plus, qu'il étoit plus épineux, & moins connu, mais toute cette felicité fut troublée, quoiqu'elle ne parût pas devoir être fort expoſée à la jalouſie de la Fortune.

On avoit revêtu d'un Canonicat de Nôtre-Dame de Paris le frere cadet de M. de Montmort, ſans trop conſulter ſon inclination; il voulut renoncer à l'état Eccleſiaſtique, & ſe donner pour ſucceſſeur, ou M. de Montmort, s'il le vouloit être, ou un autre à qui les ſuffrages des gens de bien n'étoient pas ſi favorables. Ils agirent auprès de M. de Montmort pour le reſoudre à prendre le Canonicat, lui qui vivoit déja comme le meilleur Eccleſiaſtique du monde. Il n'avoit à leur oppoſer que l'aſſujettiſſement penible & perpetuel de la vie de Chanoine, très-adouci à la verité par l'u-

l'uſage ordinaire, mais dont il voudroit porter tout le poids, & dans le fond il étoit retenu auſſi par ſes cheres Mathematiques, qui devoient ſouffrir beaucoup de ſon aſſiduité au Chœur. Mais enfin ſa delicateſſe de conſcience, même pour autrui, lui fit tout ſurmonter. Il fut Chanoine, & le fut à toute rigueur. Les Offices du jour n'avoient nulle préference ſur ceux de la nuit, ni les aſſiduités utiles ſur celles qui n'étoient que de pieté. Seulement le peu de temps qui pouvoit être de reſte étoit ſoigneuſement ménagé pour ce qu'il aimoit.

Il avoit reçû de la Nature des inclinations nobles, genereuſes, & bienfaiſantes, & tout ce qui pouvoit les porter à un haut degré de perfection ſe réüniſſoit en lui, la Philoſophie, la Religion, les engagemens encore plus étroits de l'état Eccleſiaſtique. Il faiſoit imprimer à ſes frais des Livres d'autrui, qui, quoique bons, n'euſſent pas trop été recherchez par les Libraires, comme celui de M. Guiſnée ſur l'*Application de l'Algebre à la Géometrie*, ou des Ouvrages rares, qui par certaines circonſtances ne ſe fuſſent pas aiſément répandus, comme le Traité de M. Newton ſur la *Quadrature des Courbes*; il marioit ou faiſoit Religieuſes des filles, qui faute de bien n'euſſent trouvé que des Amans, & pas même des Monaſteres; & pourvû que les beſoins ne fuſſent pas tout-à-fait diſproportionnés à ſon pouvoir, il ne manquoit jamais ni à l'amour des Sciences, ni à celui du Prochain.

chain. Cependant il faut avouer qu'au milieu de la douceur inſeparable des bonnes actions, il n'étoit point pleinement content ; ſa vie rigoureuſe de Chanoine, ſur laquelle il ne ſe faiſoit aucun quartier, le génoit trop, il ne ſentoit point qu'il fut où il auroit voulu être.

Vers la fin de 1704. il acheta la Terre de Montmort. A celle de Mareüil qui eſt dans le voiſinage, demeuroit Madame la Ducheſſe d'Angoulême, qui par un paradoxe Chronologique étoit Bru de Charles IX. mort il y avoit alors 130. ans. M. de Montmort alla rendre ſes reſpects à cette Princeſſe, & il vit chez elle Mademoiſelle de Romicourt la petite-Niéce & ſa Filleule. Après cette viſite ſon Canonicat lui fut plus à charge que jamais, & enfin il ſe défit de l'importune Prébende pour pouvoir prétendre à cette Demoiſelle, dont il étoit toûjours plus touché, parce qu'il la connoiſſoit davantage, & il l'épouſa en 1706. au Château de Mareüil. Avant le mariage, & malgré une extrême envie de conclurre, il lui declara de lui-même & ſans aucune neceſſité qu'il avoit dépenſé vingt-cinq mille écus de ſon bien, tant il avoit peur de tromper, même en cette occaſion, où l'uſage autoriſe les tromperies en ne les puniſſant pas par le deshonneur qu'elles meriteroient. Il fut facile de juger à quoi ces vingt-cinq mille écus avoient été employés ; ſans cela on n'auroit jamais ſû juſqu'où il avoit pouſſé la generoſité, ou la

charité Chrétienne, & il arriva qu'une vertu fut trahie par une autre.

Etant marié il continua ſa vie ſimple & retirée, & d'autant plus que par un bonheur aſſez ſingulier le mariage lui rendit ſa maiſon plus agréable. Les Mathematiques en profiterent. Plein de differentes vûës, il ſe fixa ſur une matiere toute neuve, car le peu que Meſſieurs Paſcal & Huygens en avoient effleuré ne l'empêchoit pas de l'être, & il ſe mit à en compoſer un Ouvrage, qui ne pouvoit manquer d'être original. Feu M. Bernoulli avoit eu à peu près le même deſſein, & l'avoit fort avancé, mais rien n'en avoit paru.

L'eſprit du Jeu n'eſt pas eſtimé ce qu'il vaut. Il eſt vrai qu'il eſt un peu deshonoré par ſon objet, par ſon motif, & par la plûpart de ceux qui le poſſedent, mais du reſte il reſſemble aſſez à l'eſprit Géometrique. Il demande auſſi beaucoup d'étenduë pour embraſſer à la fois un grand nombre de differens rapports, beaucoup de juſteſſe pour les comparer, beaucoup de ſûreté pour déterminer le réſultat des comparaiſons, & de plus une extrême promptitude d'operer. Souvent les plus habiles Joüeurs ne jugent qu'en gros, & avec beaucoup d'incertitude, ſurtout dans les Jeux de Haſard où les partis qu'il faut prendre dépendent du plus ou moins d'apparence que certains cas arrivent, ou n'arrivent pas; on ſent aſſez que ces differens degrés d'apparence ne ſont pas faciles à évaluer, il ſemble que ce ſeroit meſurer

des

des idées purement ſpirituelles, & leur appliquer la regle & le compas. Cela ne ſe peut qu'avec des raiſonnemens d'une eſpece particuliere, très-fins, très-gliſſans, & avec une Algebre inconnuë aux Algebriſtes ordinaires. Auſſi ces ſortes de ſujets n'avoient-ils point été traités ; c'étoit un vaſte Païs inculte, où à peine voyoit-on cinq ou ſix pas d'hommes. M. de Montmort s'y engagea avec un courage de Chriſtophle Colomb, & en eut auſſi le ſuccès. Ce fut en 1708. qu'il donna ſon *Eſſai d'Analyſe ſur les Jeux de Haſard*, où il découvroit ce nouveau Monde aux Géometres. Au lieu des Courbes qui leur ſont familieres, des Sections, des Cycloïdes, des Spirales, des Logarithmiques, c'étoient le Pharaon, la Baſſette, le Lanſquenet, l'Ombre, le Trictrac, qui paroiſſoient ſur la Scéne aſſujettis au Calcul, & domptés par l'Algebre.

Dans ce même temps un autre jeune Géometre tourna ſes vûës de ce même côté, c'eſt M. Nicolas Bernoulli Neveu des deux célebres Jacques & Jean Bernoulli. Jacques qui étoit mort, avoit laiſſé un Manuſcrit imparfait intitulé *de Arte conjectandi* ; & quand le Neveu ſoutint à Baſle en 1709. ſa Theſe de Docteur en Droit, il prit pour ſujet *de Arte conjectandi in Jure*. Comme il étoit habile Géometre, auſſi-bien que Juriſconſulte, il ne put s'empêcher de choiſir dans le Droit une matiere qui admit de la Géometrie. Il traitoit du prix où l'on doit legitimement mettre des ren-

rentes viageres & des uſufruits ſelon les differens âges, du temps où un abſent doit être cenſé mort, des Aſſurances entre Marchands, de la probabilité des Temoignages, &c. Il appliquoit à tout cela les principes de ſon Oncle qui lui étoient connus; & en ſuite entraîné par le charme de la nouveauté & de la difficulté, il s'enfonça dans les mêmes Theories que M. de Montmort. Cette conformité de goûts & d'études fit naître entre eux l'amité & l'émulation. M. Bernoulli vint à Paris, & M. Montmort l'emmena chez-lui à ſa Campagne, où ils paſſerent trois mois dans un combat continuel de Problêmes dignes des plus grands Géometres. Il s'agiſſoit toûjours d'eſtimer des haſards, de regler des paris, de calculer ce qui ſe déroboit le plus au calcul. Leurs journées paſſoient comme des momens, grace à ces plaiſirs, qui ne ſont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaiſirs.

Les Problêmes qui occupoient ces deux Géometres, conduiſent neceſſairement à des combianaiſons trés-compliquées, & à des Suites de nombres formées ſelon certaines conditions & compoſées d'une infinité de termes, dont tantôt il falloit trouver les ſommes finies, ou infinies, tantôt, ce qui eſt ſouvent plus difficile, les ſommes d'un nombre déterminé de termes, tantôt un terme quelconque.

La Théorie de ces Suites infinies eſt une clef de la plus ſublime Géometrie des Courbes, car elles ſe reſolvent en des Suites conditi-

ditionnées d'une certaine maniere, & leurs circonferences ou les espaces qu'elles renferment son des sommes de ces Suites. Mais outres ces usages savans, les Théories de M. de Montmort en peuvent encore avoir une infinité de politiques & de civils. Le Chevalier Petty Anglois a fait voir dans son *Arithmetique politique*, combien de connoissances necessaires au Gouvernement se réduisent à ces calculs du nombre des Hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent consumer, du travail qu'ils peuvent faire, du travail qu'ils peuvent faire, du temps qu'ils ont à vivre, de la fertilité des Terres, de la quantité des Naufrages dans les Navigations, &c. Ces connoissances, & beaucoup d'autres pareilles étant acquises par l'experience, & posées pour fondemens, combien de consequences en tireroit un habile Ministre pour la perfection de l'Agriculture, pour le commerce tant interieur qu'exterieur, pour les Colonies, pour le cours de l'Argent, &c. mais il faudroit qu'il passât par les Combinaisons & par les Suites de nombres, à moins qu'un grand genie naturel ne le dispensât d'une marche si lente & si pénible, sans compter que la nature des affaires ne demande pas la précision géometrique. Enfin il est certain, & les Peuples s'en convaincront de plus en plus, que le Monde politique, aussi-bien que le physique, se regle par poids, nombre, & mesure.

Après le Livre de M. de Montmort il en parut un en Angleterre sur la même matiere, intulé *De mensura Sortis*. Il est de M. Moi-

Moivre, fameux Géometre, que la France a droit, puiſqu'il eſt François, de revendiquer ſur l'Angleterre, d'ailleurs fort riche. Je ne diſſimulerai point que M. de Montmort fut vivement piqué de cet Ouvrage, qui lui parut avoir été entierement fait ſur le ſien, & d'après le ſien. Il eſt vrai qu'il y étoit loüé, & n'étoit-ce pas aſſés, dira-t-on? Mais un Seigneur de Fief n'en quittera pas pour des loüanges celui qu'il prétend lui devoir foi & hommage des Terres qu'il tient de lui. Je parle ſelon ſa prétention, & ne décide nullement s'il étoit en effet le Seigneur.

M. de Montmort, voiſin à ſa Compagne de Madame la Ducheſſe d'Angoulême, s'étoit fort attiré ſon eſtime & ſa confiance, peut-être auſſi avoit-il pour elle une ſorte de reconnoiſſance de que ſon mariage étoit heureux. Aprés qu'elle eut vendu ſa Terre de Mareuil pour l'arrangement de ſes affaires, il lui offrit la plus belle partie du Château de Montmort pour ſa demeure, & elle l'accepta. Elle y fut trois ans, au bout desquels elle mourut en 1713. ayant encore augmenté de dix ans la merveille d'être Belle-fille de Charles IX. Elle laiſſa ſon Hôte chargé d'une Lettre pour le Roi, & ſon Executeur Teſtamentaire. Il fallut que le Philoſophe allât à Verſailles, &, ce qui eſt encore plus terrible, au Palais, & fort ſouvent; car il ſe trouva ſur les bras deux Procès que le Teſtament avoit fait naître. Il avoit pour les affaires la double haine & d'honnête homme & de Savant, cependant il en fit parfaitement ſon devoir, & gagna les deux

deux Procès. En comparaiſon de ces ſortes d'honneurs funébres qu'il rendit à la mémoire de la Princeſſe, les obſeques dignes d'elle qu'il lui fit faire, & l'Epitaphe qu'il compoſa, ne meritent pas d'être comptés.

En 1714. il fit une novelle Edition de ſes Jeux de Hazard très conſiderablement augmentée, & enrichie de ſon Commerce Epiſtolaire avec Meſſieurs Bernoulli Oncle & Neveu, qui ne reſpiroit alors comme lui que Combinaiſons, & Suites infinies de Nombres.

Ce n'étoit pas ſeulement avec ces deux illuſtres Mathematiciens qu'il étoit en commerce, mais avec tous les autres de l'Europe, Meſſieurs Newton, Leibniz, Halley, Craige, Taylor, Herman, Poleni. Tous les plus grands noms dans ce genre compoſent la Liſte de ſes Amis. Il apprenoit par eux les nouvelles les plus fraîches des Mathematiciens, leurs vûës particulieres, leurs projets d'Ouvrages, leurs Reflexions ſur ce qui paroiſſoit au jour, l'Hiſtoire anecdote des Sciences; il recevoit & rendoit des ſolutions de Problêmes difficiles, des Jugemens raiſonnés, des Diſſertations meditées avec ſoin; un Géometre mediocre auroit été ſouvent fort embaraſſé de pareils commerces. Pour lui il ne pouvoit l'être que quand il falloit ſe menager entre des Savans brouillés enſemble, comme dans la querelle qui s'éleva ſur l'invention des nouveaux Calculs, & dont nous avons parlé en 1716. D'un côté étoit toute l'Angleterre en armes pour M. Newton, & de l'autre M. Leibniz, & après

ſa mort M. Jean Bernoulli, qui auſſi-bien que Jacques ſon frere ayant pris les premieres idées de ces Calculs dans des Ecrits de M. Leibniz, où tout autre qu'eux ne les eût pas priſes, les avoit pouſſées ſi loin, qu'il y pouvoit prendre le même interêt que M. Leibniz. M. Bernoulli ſeul, comme le fameux Coclès, ſoûtenoit ſur le Pont toute l'Armée Angloiſe. On en étoit venu aux grandes hoſtilités, à des défis de Problêmes, & M. de Montmort toûjours poſté entre les les deux partis ennemis, dont chacun tâchoit de l'attirer à ſoi, reconnu preſque pour Juge en quelques occaſions, avoit beſoin de toute ſa ſageſſe. Il étoit peut-être plus lié avec les Anglois quil connoiſſoit perſonellement; cependant il ſe maintint parfaitement neutre en uſant du ſeul artifice qui pût réuſſir; il diſoit toûjours vrai de part & d'autre, mais du ton qui fait paſſer la Verité. Les Savans avec qui il a eu le commerce le plus étroit, ſont Meſſieurs Bernoulli, Oncle & Neveu, & M. Taylor.

En 1715. il fit un troiſiéme voyage en Angleterre pour y obſerver l'Eclipſe Solaire qui devoit être totale à Londres. La Societé Royale ne le voulut pas laiſſer partir ſans ſe l'être acquis, & ſans l'avoir reçû dans ſon Corps.

A quelque point que cet honneur le flatât, il ne le ſéduiſit pourtant pas en faveur des *Attractions*, abolies, à ce qu'on croyoit, par le Carteſianiſme, & reſſuſcitées par les Anglois, qui cependant ſe cachent quelquefois de l'amour qu'ils leur portent. M. de Mont-

Montmort eut de grandes querelles ſur ce ſujet avec M. Taylor ſon ami particulier, & lui compoſa même avec ſoin une aſſés longue Diſſertation, par laquelle il renvoyoit les Attractions dans le néant, d'où elles tâchoient de ſortir. M. Taylor y répondit peu de temps après. Il eſt certain que ſi l'on veut entendre ce qu'on dit, il n'y a que des Impulſions, & ſi on ne ſe ſoucie pas de l'entendre, il y a des Atractions, & tout ce qu'on voudra, mais alors la Nature nous eſt ſi incomprehenſible, qu'il eſt peut-être plus ſage de la laiſſer là pour ce qu'elle eſt.

M. de Montmort, pour remplir quelque devoir de Membre de la Societé Royale de Londres, lui envoya un grand Ecrit fort curieux & fort profond ſur les Suites infinies qu'elle fit imprimer dans ſes *Tranſactions* en 1717. M. Taylor très-verſé auſſi dans cette matiere, comme il paroît par ſon Traité *De Methodo Incrementorum*, y fit une addition, ce qui marquoit entre deux Géometres vivans une laiſon aſſés tendre, & une eſpece de fraternité.

M. de Montmort deſtinoit auſſi un pareil morceau à l'Academie des Sciences, où il avoit été reçû Aſſocié libre en 1716. mais étant venu de ſa campagne à Paris au mois de Septembre 1719. pour des affaires, il fut pris de la petite verole, qui faiſoit alors beaucoup de ravage, & en mourut le 7. Octobre ſuivant.

Quand il fut extrêmement mal, & que ſelon la coûtume on l'envoya recommander aux prieres de trois Paroiſſes, dont il étoit

Seigneur, les Egliſes retentiſſoient des gemiſſemens & des cris des Païſans. Sa mort fut honorée de la même Oraiſon funebre, Eloges les plus précieux de tous, tant parce qu'aucune contrainte ne les arrache, que parce qu'ils ne ſe donnent ni à l'eſprit, ni au ſavoir, mais à des qualités infiniment plus eſtimables.

Il travailloit depuis un temps à l'*Hiſtoire de la Géometrie*. Chaque Science, chaque Art devroit avoir la ſienne. Il eſt très-agréable, & ce plaiſir renferme beaucoup d'inſtruction, de voir la route que l'Eſprit humain a tenuë, & pour parler géometriquement, cette eſpece de progeſſion, dont les intervalles ſont d'abord extrémement grands, & vont enſuite naturellement en ſe ſerrant toûjours de plus en plus. L'Hiſtoire de la Géometrie ancienne auroit été d'une diſcuſſion & d'une recherche fort pénible, & il eût fallu beaucoup travailler pour ne rien apprendre que des Methodes embaraſſées qui ont conduit les plus grands Genies à ce qui n'eſt preſentement qu'un jeu. La Géometrie moderne, dont l'Epoque eſt à Deſcartes, qui a changé la face de tout, eût été plus agréable, & plus intereſſante, mais en même temps plus dangereuſe à traiter. Non ſeulement les Particuliers, mais les Nations mêmes ont des jalouſies. Heureuſement M. de Montmort étoit aſſés intelligent & aſſés laborieux pour la premiere partie de ſon Ouvrage, aſſés inſtruit & aſſés équitable pour la ſeconde. Il n'étoit pas encore fort avancé. Puiſſe-t-il avoir un digne ſucceſſeur!

Le

Le fort de ſon travail n'étoit qu'à ſa Campagne, où il paſſoit la plus grande partie de l'année, la vie de Paris lui paroiſſoit trop diſtraite pour des Meditations auſſi ſuivies que les ſiennes. Du reſte il ne craignoit pas les diſtractions en détail. Dans la même Chambre où il travailloit aux Problêmes les plus embaraſſans, on joüoit du Clavecin, ſon fils couroit, & le lutinoit, & les Problêmes ne laiſſoient pas de ſe réſoudre. Le P. Mallebranche en a été pluſieurs fois témoin avec étonnement. Il y a bien de la force dans un eſprit qui n'eſt pas maîtriſé par les impreſſions du dehors, même les plus legeres.

Il faiſoit volontiers les honneurs de Paris aux Savans Etrangers, qui la plûpart s'adreſſoient d'abord à lui. Quoique vif, & ſujet à des coleres d'un moment, ſur-tout quand on l'interrompoit dans ſes études pour lui parler d'affaires, il étoit fort doux, & à ces coleres ſuccedoit une petite honte, & un repentir gai. Il étoit bon Maître même à l'égard de Domeſtiques qui l'avoient volé, bon Ami, bon Mari, bon Pere, non ſeulement pour le fond des ſentimens, mais, ce qui eſt plus rare, dans tout le détail de la vie.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# ROLLE.

MICHEL ROLLE nâquit à Ambert petite de la baſſe Auvergne le 21. Avril 1652. Son Pere, Marchand peu aiſé, après lui avoir fait bien apprendre à écrire, & un peu d'Arithmetique, le mît chés un Notaire, & enſuite chés differens Procureurs du Païs, pour le former aux affaires, & à la pratique, qui devoient être le principal fond de ſa ſubſiſtance. Mais il ſe laſſa bien-tôt de ces ſortes d'occupations, qui en effet ne ſont pas mediocrement dégoûtantes, pour qui n'y eſt pas appellé par la Nature, & à l'âge de 23. ans il vint à Paris avec la ſeule reſſource d'écrire aſſés bien pour en pouvoir donner des leçons.

Le peu d'Arithmetique qu'il ſavoit, & qui eſt communément joint à cette profeſſion, étoit une foible ſemence qui germa bien vîte chés lui par la bonne diſpoſition du terroir. Il entra plus avant, & toûjours plus avant dans la Science des Nombres, & en-

enfin ſans en avoir eu l'intention & preſque ſans s'en appercevoir, il ſe trouva conduit juſqu'à l'Algebre. C'étoit-là où la Nature le vouloit. Il s'enfonça dans la plus abſtraite Analyſe, la difficulté n'étoit que de trouver du temps; ſa profeſſion, devenuë d'autant plus neceſſaire qu'il étoit déja chargé de famille, l'occupoit beaucoup; mais tout ce qu'elle pouvoit lui laiſſer de loiſir, tout ce qu'il pouvoit dérober à ſon ſommeil, la paſſion dominante le prenoit, & l'on ſait que les paſſions font toûjours leur part aſſés bonne.

Feu M. Ozanam avoit propoſé ce Problême, *Trover 4. nombres tels que la difference de deux quelconques, ſoit un quarré, & que la ſomme de deux quelconques des trois premiers ſoit encore un quarré.* Il avoit ajoûté que le moindre de ces nombres n'auroit pas moins de 50. chiffres, & qu'il ne croyoit pas qu'on en pût trouver de plus petits. M. Rolle en 1682. c'eſt-à-dire âgé de 30. ans, réſolut le Problême par quatre formules algebriques qui exprimoient les quatre nombres, & n'avoient que deux inconnuës ou indéterminées, telles qu'en ſuppoſant d'abord que la premiere étoit 1. & la ſeconde 2. ce qui eſt la plus ſimple des ſuppoſitions, il venoit 4. nombres conditionnés comme on les demandoit, & qui n'avoient chacun que 7. chiffres au lieu de 50. eſpece d'inſulte ſavante qu'on faiſoit au Problême. M. Rolle donnoit de plus la maniere d'avoir 10. millions de fois mille milliars de réſolutions dans leſquelles le plus grand nom-

bre n'auroit pas 50. chiffres, inſulte infiniment redoublée. Auſſi-tôt M. Colbert, qui avoit des eſpions pour découvrir le merite caché ou naiſſant, déterra M. Rolle dans l'extrême obſcurité où il vivoit, & lui donna une gratification qui devint enſuite une penſion fixe.

Encouragé par une récompenſe, ſi prompte, & en quelque ſorte ſi prévenante, & plus encore par la gloire d'un début ſi brillant, il ſe dévoüa entierement à l'Algebre, & y fit de ſi grands progrès, qu'en 1685. trois ans ſeulement après que ſon nom eut paru pour la premiere fois, il fut reçû dans l'Academie des Sciences pour y tenir une place qu'un autre eût peut-être eu de la peine à remplir.

Il n'y a point d'habiles Mathematiciens qui ne ſachent beaucoup d'Algebre, ou du moins aſſés pour l'uſage indiſpenſable. Mais cette Science pouſſée au delà de cet uſage ordinaire eſt ſi épineuſe; ſi compliquée de difficultés ſi embaraſſée de calculs immenſes, & pour tout dire, ſi affreuſe, que très-peu de gens ont un courage aſſés heroïque pour s'aller jetter dans ces abîmes profonds & tenebreux. On eſt plus flatté de certaines Theories brillantes, où la fineſſe de l'eſprit ſemble avoir plus de part que la dureté du travail. De plus, il ne s'agit dans l'Algebre que de l'art de démêler une grandeur inconnuë au travers de mille nuages qui la couvrent, ſuppoſé qu'on ait deſſein de la connoître; mais ce deſſein, ce ſont d'autres parties des Mathematiques, des interêts particuliers, pour

ainſi

ainſi dire, qui le font naître en certaines occaſions, & on les attend pour ſe donner la peine d'employer l'Agebre; ou, ce qui eſt encore plus court, quand l'affaire en eſt venuë là, on ſe contente de la renvoyer à l'Algebre, qui eſt obligée de s'en charger. M. Rolle ne la traita pas ainſi, il l'aima pour elle-même, & en brava toutes les horreurs, ſans ſe propoſer autre choſe que de les ſurmonter. Cependant comme l'Algebre & la haute Géometrie ſont devenuës inſéparables, il penetra auſſi juſqu'à cette Géometrie, mais il n'alla jamais juqu'à celle qui eſt mêlée de Phyſique, peut-être parce que l'Algebre, à laquelle il étoit ſi fidelle, ne l'y conduiſoit pas neceſſairement.

M. de Louvois, dont un des fils avoit appris de lui les Elemens de Mathematique, lui donna au Bureau de l'Extraordinaire des Gueres une ſeconde place, qui valoit mieux que celle de l'Académie, & pouvoit le mener plus loin. Il tâcha pendant quelque temps de les accorder toutes deux, & même M. de Barbezieux voulut bien lui permettre de s'abſenter deux fois la ſemaine pour venir aux Aſſemblées de la Compagnie. Mais tout cela étoit forcé, il s'accabloit de travail, il prenoit trop ſur ſon ſommeil; enfin il ſentit l'impoſſibilité abſoluë de ſervir à deux maîtres, & dans la neceſſité de choiſir, il préfera celui que ſa fortune étroite ne lui conſeilloit pas, mais que ſon goût demandoit. Il a fait encore d'autres ſacrifices courageux à l'Agebre, & à ſa liberté, ou plûtôt à l'Agebre ſeule, car il

n'avoit besoin de liberté que pour elle. Il y a entre les Sciences & les Richesses une ancienne & irréconciliable division.

En 1690. il publia un *Traité d'Algebre* in 4°. Ce qui en a le plus brillé, a été sa Methode des *Cascades*, qui résout les Equations déterminées de tous les degrez. On approche toûjours de la valeur de l'inconnuë par des Equations differentes & successives, qui vont toûjours en baissant ou en tombant d'un degré, & de là est venu le nom de *Cascades* Il enrichissoit encore le Dictionaire de l'Agebre de quelques termes nouveaux, tels que l'*Arbre de direction*, *l'Arbre de retour*, &c. la nouueauté des choses avoit produit necessairement celle des mots.

Comme il s'étoit contenté d'exposer sa Methode des Cascades sans la démontrer, il donna l'année suivante un nouvel Ouvrage, *Démonstration d'une Methode pour résoudre les Egalites de tous les degrés, suivie de deux autres Methodes, dont la premiere donne les moiens de résoudre ces mêmes Egalités par la Géometrie, & la seconde pour résoudre plusieurs Questions de Diophante qui n'ont point été résolues.* Il arrive quelquefois dans ces matieres que l'on trouve de bonnes Methodes, & qu'il n'est pas aisé d'en trouver la démonstration assés précise, ou assés claire. On voit la route qu'il faut teni, on voit que l'on arrivera, on arrive toûjours, mais à toute rigueur on pourroit douter, & on ne forceroit pas un in-

incredule, triomphe indiſpenſable pour les Mathematiques. Il manquoit aux Caſcades, & leur Auteur le leur aſſura. Quant aux Queſtions de Diophante, que la propriété des Quarrés des 3. côtés du Triangle rectangle a fait naître, & qui regardent les nombres quarrés, elles ont exercé pluſieurs Géometres modernes, qui en avoient encore laiſſé à M. Rolle une aſſés grande quantité des plus difficiles à réſoudre. La multitude de calculs, & de combinaiſons dont il avoit l'eſprit plein, le rendoit ſingulierement propre à cette entrepriſe.

En 1699 il publia encore un Ouvrage intitulé, *Methode pour réſoudre les queſtions indéterminées de l'Algebre.* Il les avoit promiſes dans ſon grand Traité de 1690. le Journal des Savans aſſura qu'elles étoient les ſeules generales que l'on eût juſqu'alors pour réſoudre par des lignes les Equations indéterminées, & qu'elles étoient de plus fort utiles, & quelquefois neceſſaires pour réſoudre auſſi par des lignes toutes les Equations déterminées. On ſait aſſez que les indéterminées expriment des Courbes, & que les déterminees ſe réſolvent par des interſections de Courbes, ce qui fait le grand & important commerce de l'Algebre & de la Géometrie. Mais il ſemble que M. Rolle avoit ſoin d'y donner toûjours beaucoup d'avantage à l'Algebre, & de lui faire jouër le perſonnage e plus conſiderable.

En ce temps-là le Livre de M. le M. de l'Hôpital avoit paru, & preſque tous les

Mathematiciens commençoient à ſe tourner du côté de la nouvelle Géometrie de l'Infini, juſque-là peu connuë. L'univerſalité ſurprenante des Methodes, l'élegante brieveté des démonſtrations, la fineſſe & la promptitude des ſolutions les plus difficiles, une nouveauté ſinguliere & imprévuë, tout attiroit les eſprits, & il ſe faiſoit dans le Monde Géometre une révolution bien marquée. Elle n'étoit pourtant pas abſolument generale; dans le païs même des démonſtrations on trouve encore le moyen de ſe diviſer. Feu M. l'Abbé Galois, comme nous l'avons dit même dans ſon Eloge, ne goûtoit point la nouvelle Géometrie, mais il étoit bien-aiſe de ne la combattre qu'avec le ſecours ou à l'abri d'un Géometre de nom, & heureuſement il trouva dans M. Rolle les diſpoſitions neceſſaires pour s'unir à lui. Il mit dans la ſocieté le courage d'entreprendre la guerre, & l'art de la conduire, qui tous deux auroient peut-être manqué à M. Rolle, & celui-ci ne fut obligé que de fournir les raiſonnemens. La conteſtation éclata dans l'Academie, qui eut d'abord la ſageſſe d'écouter tout, & enſuite celle d'aſſoupir par ſon autorité une diſpute qui n'en devoit pas être une, du moins de la maniere dont elle l'étoit; car il pouvoit bien y avoir, & il y a certainement encore des difficultés à éclaircir dans le Syſtême de la nouvelle Géometrie, mais on parloit de renverſer le Syſtême total, & la propoſition offenſoit trop les oreilles ſavantes.

Quand

Quand la paix des Infiniment-petits fut faite, ou le ſilence ordonné, M. Rolle donna ſon application à d'autres ſujets de Géometrie, où l'Algebre dominoit toûjours; il ne laiſſoit pas d'y gliſſer encore adroitement des accuſations d'inſuffiſance ou même de fauſſeté contre le nouveau Calcul, avec lequel il ne s'eſt jamais bien reconcilié, & les Infinitaires étoient au guêt pour ne lui rien paſſer qui les intereſſât trop. Il ſe mit auſſi à examiner, & pour ne rien diſſimuler, il attaqua ouvertement la Géometrie de Deſcartes ſur ſa merveilleuſe Theorie de la conſtruction des Egalités; feu M. de la Hire s'en rendit le défenſeur, comme Meſſieurs Varignon & Saurin l'étoient des Infiniment-petits. Cette matiere produiſit des diſcuſſions fort fines & fort délicates, dont la plus curieuſe eſt dans l'Hiſtoire de 1710. & il eſt vrai que malgré un grand zele pour la gloire de Deſcartes, il falut accorder à M. Rolle quelques-unes de ſes prétentions, & reconnoître ce qu'on lui devoit ſur des points aſſez importants. Il réſultoit de tout cela que quand il ouvroit une matiere dans l'Académie, il ſembloit qu'on dût ſe préparer à combattre; une legere difference de forme dans ce qu'il propoſoit eût prévenu cet inconvenient, l'objection la plus fulminante peut, ſans rien perdre de ſa force, devenir un ſimple éclairciſſement qu'on demande, mais il déclaroit trop nuëment & trop Géometriquement le fond de ſa penſée ſur des Ou-

vrages reverés. La Géometrie n'a qu'un ton, mais peut-être feroit-elle bien elle-même d'en changer quelquefois un peu, puiſqu'elle parle à des hommes.

Quelques-uns ſoupçonnoient M. Rolle de tendre des piéges aux autres Mathematiciens par des Queſtions artificieuſement conçûës, où il vouloit ſe donner le plaiſir de les voir plus embaraſſés que la choſe ne méritoit; cependant il s'eſt trouvé dans des occaſions importantes que ces ſoupçons étoient injuſtes, les queſtions très-réelles, & les ſolutions très-ſolides, témoin le cas nouveau & paradoxe de l'interfection de deux Sections Coniques en quatre points du même côté de l'axe dont nous avons parlé dans l'Hiſtoire de 1713.

Il croyoit l'Algebre encore fort imparfaite, & ſuſceptible d'une étenduë que l'on ne penſe pas même à y deſirer. Il en méditoit des Elemens tout nouveaux, mais dans ce qu'il communiquoit à l'Academie, il rapportoit quelquefois certaines choſes à ces Elemens inconnus, ou les ſuppoſoit, ce qui donnoit à ſes Ecrits une apparence de ſimples Projets, & même de l'obſcurité. Ses idées pouvoient ſe nuire les unes aux autres par leur multitude, & l'eſpace borné de nos Memoires ne ſuffiſoit pas toûjours pour les contenir toutes, le champ étoit trop petit pour y ranger l'Armée en bataille. C'eſt dommage qu'il n'ait fait ſes Elemens où il auroit pû ſe développer en liberté, on ne peut douter que l'Ou-

vra-

vrage n'eût été fort conſiderable, & un homme capable comme lui de ſe ſacrifier entierement à l'Algebre, n'eſt pas un préſent que la Nature faſſe tous les jours aux Sciences.

Il eut en 1708. une attaque d'Apoplexie, dont il ſortit avec tout ſon eſprit, & preſque la même force pour le travail. Mais dix ans après une ſeconde attaque le jetta dans une Paralyſie, qui ne lui permit plus de ſortir, & dont il mourut le 8. Novembre 1719. âgé de 68. ans, après avoir donné toutes les marques d'une ſolide pieté. Ses mœurs avoient toûjours été telles que les forment un grand attachement à l'étude, & l'heureuſe privation du commerce du monde.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# RENAU.

BERNARD RENAU D'ELISAGARAY nâquit dans le Bearn en 1652. d'un Pere qui avoit peu de bien & beaucoup d'Enfans. On croit que ce fut par Madame de Gaſſion, femme d'un Préſident à Mortier du Parlement de Pau, & fille de M. Colbert du Terron, Intendant de Rochefort, qu'il fut connu, fort jeune encore, de cet Intendant, qui conçut auſſi-tôt beaucoup d'affection pour lui. Il avoit une très-petite taille, mais très-bien proportionnée, & qui tiroit de l'agrément de ſa petiteſſe même, l'air adroit, vif, ſpirituel, courageux. M. du Terron le prit chez lui, où il devint le frere de Madame la Princeſſe de Carpegne, & de Madame de Barbançon ſes deux filles cadettes, car elles l'ont toûjours appellé de ce nom, & pour Madame de Gaſſion l'aînée des trois ſœurs, il étoit ſon fils. Quelque aimable que fût naturellement un jeune Enfant étranger dans

une

une maiſon, il falloit encore que pour y être aimé de tout le monde il fût bien ſe rendre aimable. On lui fit apprendre les Mathematiques, apparemment parce que le ſejour de Rochefort lui avoit donné lieu de faire paroître des diſpoſitions à entendre la Marine; enfin on avoit très-bien rencontré, & l'on vit par ſon application & par ſes progrès qu'il étoit dans ſa route où ſon genie l'appelloit.

Il ne s'inſtruiſoit pas par une grande lecture, mais par une profonde meditation. Un peu de lecture jettoit dans ſon eſprit des germes de penſées, que la meditation faiſoit enſuite éclorre, & qui rapportoient au centuple. Il cherchoit les Livres dans ſa tête, & les y trouvoit. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il penſoit beaucoup, & paſſoit peu de temps dans ſon Cabinet, & dans la retraite. Il penſoit d'ordinaire au milieu d'une converſation, dans une Chambre pleine de monde, même chés des Dames. On ſe mocquoit de ſa réverie, & de ſes diſtractions, & on ne laiſſoit pas en même temps de les reſpecter. Il faiſoit naturellement & ſans affectation, ce qu'avoit fait pour une épreuve ou pour une oſtentation de ſes forces, ce Philoſophe qui ſe retiroit dans un Bain public où il alloit méditer.

Il y a apparence que M. Renau lut *La Recherche de la Verité*, dès qu'il fut en état de la lire. Son goût pour ce fameux Syſtême, & ſon attachement pour la perſonne de l'Auteur ont toûjours été ſi vifs, qu'on

qu'on ne les ſauroit croire fondés ſur une impreſſion trop ancienne. Quoiqu'il en ſoit, jamais Malebranchiſte ne l'a été plus parfaitement ; & comme on ne peut l'être à ce point ſans une ſorte perſuaſion des verités du Chriſtianiſme, &, ce qui eſt infiniment plus difficile, ſans la pratique des vertus qu'il demande, M. Renau ſuivit le Syſtême juſque-là. Son caractere ferme & vigoureux ne lui permettoit ni des penſées chancelantes, ni une execution foible.

Quand il fut aſſez inſtruit dans la Marine, M. du Terron le fit connoître de M. de Seignelai, qui devint bien-tôt ſon Protecteur, & un Protecteur vif, & agiſſant. Il lui procura en 1679. une place auprès de M. le Comte de Vermandois Amiral de France, qu'il devoit entretenir ſur tout ce qui appartient à cette importante Charge. Il en eut une Penſion de mille Ecus.

Le feu Roi, voulant perfectionner les conſtructions de ſes Vaiſſeaux, ordonna à ſes Generaux de Mer de ſe rendre à la Cour avec les Conſtructeurs les plus habiles, pour convenir d'une methode generale, qui ſeroit établie dans la ſuite. M. Renau eut l'honneur d'être appellé à ces Conferences qui durerent 3. ou 4. mois. M. de Seignelai y aſſiſtoit toûjours ; & quand les matieres étoient ſuffiſamment préparées, M. Colbert y venoit pour la déciſion, & quelquefois le Roi lui-même. Tout ſe réduiſit à deux methodes, l'une de M. du Queſne, ſi fameux & ſi experimenté dans la

la Marine, l'autre de M. Renau, jeune encore & ſans nom. La concurrence ſeule étoit une aſſez grande gloire pour lui, mais M. du Queſne en preſence du Roi lui donna la préference, & tira plus d'honneur d'être vaincu par ſon propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

S. M. ordonna à M. Renau d'aller avec M. de Seignelai, M. le Chevalier de Tourneville, depuis Maréchal de France, & M. du Queſne le fils à Breſt & dans les autres Ports, pour y executer en grand ce qui avoit été fait en petit devant Elle. Il n'inſtruiſit pas ſeulement les Conſtructeurs, mais encore leurs Enfans, & les mit en état de faire à l'âge de 15. ou 20. ans les plus gros Vaiſſeaux, qui demandoient auparavant une experience de 20. ou 30. années.

En 1680. les Algeriens nous ayant déclaré la guerre, M. Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger, ce qui ne ſe pouvoit faire que de deſſus des Vaiſſeaux, & paroiſſoit abſolument impratiquable, car juſque-là il n'étoit tombé dans l'eſprit de perſonne que des Mortiers puiſſent n'être pas placés à terre, & ſe paſſer d'une aſſiette ſolide. Les Eſprits originaux ont un ſentiment naturel de leurs forces, qui les rend entreprenants, même ſans qu'ils s'en apperçoivent; il oſa inventer les Galiottes à Bombes. Auſſi-tôt éclata le ſoulevement general dû à toutes les nouveautés, principalement à celles qui ont un Auteur connu.

nu, que le ſuccès éleveroit trop au-deſſus de ſes pareils. Cependant après que dans les Conſeils il eut été traité en face de viſionnaire & d'inſenſé, les Galiottes paſſerent, & dès-là la meilleure fortification d'Alper fut emportée. On chargea l'Inventeur de faire conſtruire ces nouveaux Bâtimens, deux à Dunquerque, & trois au Havre. Il s'embarqua ſur ceux de Dunquerque; & comme on doutoit encore qu'ils puſſent naviguer avec ſûreté, celui qu'il montoit, les deux autres étant déja arrivés à Dunquerque, fut batu preſque à l'entrée de la Rade d'un coup de vent des plus furieux, & le plus propre que l'on pût ſouhaiter pour une épreuve inconteſtable. L'Ouragan renverſa un Baſtion de Dunquerque, rompit les Digues de Hollande, ſubmergea 90. Vaiſſeaux ſur toute la Côte, & la Galiotte de M. Renau cent fois abimée échapa contre toute apparence ſur les Bancs de Fleſſingue, d'où elle alla à Dunquerque.

Il ſe rendit devant Alger avec les cinq Bâtimens de nouvelle fabrique, déja bien ſûr de leur bonté; il ne s'agiſſoit plus que de leur operations, & c'étoit le dernier retranchement des Incredules ou des Jaloux. Ils eurent ſujet d'être bien contens d'une premiere épreuve. Un accident fut cauſe qu'une Carcaſſe que M. Renau vouloit tirer, mit le feu à la Galiotte toute chargée de Bombes, & l'Equipage qui voyoit déja brûler les cordages & les voiles, ſe jetta à la Mer. Les autres Galiottes, & les Chalou-

loupes armées voyant ce Bâtiment abandonné, crurent qu'il alloit ſauter dans le moment, & ne perdirent point de temps pour s'en éloigner. Cependant M. de Remondis Major voulut voir s'il n'y avoit plus perſonne, & ſi tout étoit abſolument hors d'eſperance. Il força l'épée à la main l'Equipage de ſa Chaloupe à nager, il vint à la Galiotte, ſauta dedans, & vit ſur le Pont M. Renau travaillant lui troiſiéme à couvrir de cuir vert plus de 80. Bombes chargées; rencontre ſinguliere de deux hommes d'une rare valeur également étonnés, l'un qu'on lui porte du ſecours, l'autre qu'on ſe ſoit tenu en état de le recevoir, & peut-être même de s'en paſſer. M. de Remondis alla dans le moment aux Chaloupes, & les fit revenir. On jetta dans la Galiotte 200. hommes, & quoiqu'en même temps 300. pieces d'Artillerie de la Ville, ſous le feu deſquelles elle étoit, tiraſſent deſſus, & fort juſte, on vint à bout de la ſauver.

Le lendemain M. Renau plus animé par ce mauvais ſuccès obtint de M. du Queſne qui commandoit, que l'on fît une ſeconde épreuve. On remit les Galiottes près de terre, on bombarda toute la nuit, un grand nombre de perſonnes furent écraſées dans les Maiſons, la confuſion fut horrible aux Portes de la Ville, d'où tout le monde vouloit ſortir à la fois pour ſe dérober à un genre de mort imprévû, & les Algeriens envoyerent demander la Paix. Mais les vents & la mauvaiſe ſaiſon vinrent

rent à leur ſecours, & l'Armée Navale ramena en France les Galiottes à Bombes victorieuſes, non pas tant des Algeriens que de leurs Ennemis François. Le Roi en fit faire un plus grand nombre, & forma pour elles un nouveau Corps d'Officiers d'Artillerie, & de Bombardiers, dont les rangs avec le reſte de la Marine furent reglés.

Une ſeconde expedition d'Alger termina cette guerre, & les Galiottes à Bombes, qui foudroyerent Alger, en eurent le principal honneur. M. Renau avoit encore inventé de nouveaux Mortiers qui chaſſoient les Bombes plus loin, & juſqu'a 1700. toiſes. Mais nous ſupprimons deſormais des détails qui ſeroient trop longs, il y a du ſuperflu dans ſa gloire.

Il ſe crut degagé de la Marine après la mort de M. l'Amiral à qui il étoit attaché, il demanda au Roi & obtint la permiſſion d'aller joindre M. de Vauban en Flandre. Le Roi le deſtina à ſervir en 1684. au Siége de Luxembourg, mais l'expedition de Gennes ayant été reſoluë, M. de Seignelai qui la devoit commander, jugea que M. Renau lui étoit neceſſaire, & le redemanda au Roi. Après le bombardement de Gennes, il fut envoyé à M. le Maréchal de Bellefonds qui commandoit en Catalogne, & qui lui donna la conduite du Siége de Cadaquiers, que M. Renau lui livra au bout de quatre jours.

De là il retourna trouver M. de Vauban, qui fortifioit les frontieres de Flandre & d'Al-

d'Allemagne. La vûë continuelle des Ouvrages de ce ſublime Ingenieur, & de la maniere dont il les conduiſoit, auroit ſeule ſuffiſamment inſtruit un diſciple auſſi intelligent que M. Renau, mais de plus le Maître paſſionnément amoureux du bien public ne demandoir qu'à faire des Eleves qui l'égalaſſent ; & ce qui forma encore entre eux une liaiſon plus étroite, ce fut la conformité de mœurs & de vertus plus puiſſante que celle de genie.

En 1688. ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont M. de Vauban devoit faire le Siége ſous les ordres de Monſeigneur; & parce que le Roi écrivit à Monſeigneur de ne permettre pas que M. de Vauban s'expoſât, ni qu'il mit ſeulement les pieds à la tranchée, M. Renau, qui avoit ſa part aux projets, eut de plus tout le ſoin de l'execution, & tout le péril.

Il conduiſit enſuite les Siéges de Manheim, & de Frankendal.

On n'imagineroit pas qu'au milieu d'une vie ſi agitée, & ſi guerriere il faiſoit un Livre. Il y travailloit cependant, puiſqu'en 89. parut ſa *Theorie de la Manœuvre des Vaiſſeaux.*

L'Art de la Navigation conſiſte en deux parties ; le Pilotage qui regarde principalement l'uſage de la Bouſſole, & la manœuvre qui regarde la diſpoſition des Voiles, du Gouvernail, & du Vaiſſeau par rapport à la Route qu'on veut faire, & aux avantages qu'on peut titer du vent. Le Pilotage qui ne demande que la ſimple Géometrie

trie Elementaire, avoit été assez traité, & assez bien, mais aucun Géometre n'avoit touché à la Manœuvre, il y falloit une application de la Géometrie à une Mechanique épineuse & compliquée. M. Renau moins effrayé que flaté de la difficulté de l'Ouvrage, l'entreprit, & il fut donné au Public *de l'exprès commandement du Roi*, parce qu'on le jugea original & necessaire. Il contient deux déterminations difficiles & importantes; l'une de la situation la plus avantageuse de la Voile par rapport au Vent & à la Route, l'autre de l'angle le plus avantageux du Gouvernail avec la Quille. Le Calcul differentiel a une methode generale pour ces sortes de Questions, que l'on appelle *De Maximis & Minimis*, mais M. Renau ignoroit alors ce Calcul qui étoit encore naissant, & l'on voit avec plaisir qu'il a l'art de s'en passer, ou plûtôt qu'il sait le trouver à son besoin sous une forme un peu differente.

Cependant M. Huygens condamna une des propositions fondamentales du Livre, qui est que si un Vaisseau est poussé par deux forces dont les directions fassent un angle droit, & qui ayent chacune une viteſſe déterminée, il décrit la Diagonale du Parallelogramme dont les deux côtés sont comme ces viteſſes. Le défaut de cette proposition qui paroit d'abord fort naturelle, & conforme à tout ce qui a été écrit en Mechanique, étoit selon M. Huygens que les côtés du Parallelogramme sont comme les forces, & que les forces supposées ne sont pas com-

comme les vitreſſes, mais comme les quarrés des viteſſes, car ces forces doivent être égales aux reſiſtances de l'eau, qui ſont comme ces quarrés, de ſorte qu'il en reſulte au autre Parallelogramme, & une autre Diagonale. Et afin que l'idée de M. Renau ſubſiſtât, il falloit que quand un Corps pouſſé par deux forces décrit la Diagonale d'un Parallelogramme, les deux forces fuſſent non comme les côtés, mais comme leurs quarrés, ce qui étoit inouï en Mechanique.

Une preuve que cette matiere étoit aſſez délicate, & qu'il étoit permis de s'y tromper, c'eſt que malgré l'autorité de M. Huygens qui devoit être d'un poids infini, & qui plus eſt, malgré ſes raiſons, M. Renau eut ſes partiſans, & entre autres le P. Malebranche. Peutêtre l'amitié en gagnoit-elle quelques-uns, qui ne s'en appercevoient pas, peut-être la chaleur & l'aſſurance qu'il mettoit dans cette affaire en entratînoit-elle d'autres, mais enfin ils étoient tous Mathematiciens. M. le Marquis de l'Hôpital en écrivit à M. Jean Bernoulli alors Profeſſeur à Groningue, & lui expoſa la queſtion de maniere, que celui-ci qui n'avoit pas vû le Livre de M. Renau ſe declara pour lui, autorité d'un poids égal à celle de Huygens, & qui raſſuroit bien l'Auteur de la Theorie, ſans compter que l'expoſition favorable de M. de l'Hôpital marquoit tout au moins une inclination ſecrette pour ce ſentiment. Enfin de quelque côté que la Verité pût être, puiſque le Géometre naiſſant avoit

par

partagé des Géometres ſi conſommés, ſon honneur étoit à couvert. Ce ſera un ſujet de ſcandale ou plûtôt de joye pour les profanes, que des Géometres ſe partagent, mais ce n'eſt pas ſur la pure Géometrie, où il entre des idées de Phyſique, c'eſt ſur une Geometrie mixte, & avec elles quelquefois une portion de l'incertitude qui leur eſt naturelle. De plus après quelque diſcuſſion toute queſtion de Géometrie ſe décide, & finit, au lieu que les plus anciennes queſtion de Phyſique, comme celle du Plein & du Vuide, durent encore, & ont le malheureux privilege d'être éternelles.

En 1689. la France étant entrée dans une Guerre où elle alloit être attaquée par toute l'Europe, M. Renau entreprit de faire voir au Roi contre l'opinion generale, & ſur tout contre celle de M. de Louvois, très-redoutable Adverſaire, que la France étoit en état de tenir tête ſur Mer à l'Angleterre & à la Hollande unies. Son courage pouvoit d'abord rendre ſuſpecte l'audace de ſes idées, mais il les prouva ſi bien que le Roi en fut convaincu, & fit changer tous les Vaiſſeaux de 50. ou 60. Canons qui étoient ſous les Chantiers, pour n'en faire que de grands, tels que M. Renau les demandoit. Il inventa en même temps ou expoſa de nouvelles Evolutions navales, des Signaux, des Ordres de Bataille, & il en fit voir au Roi des repreſentations très-exactes en petits Vaiſſeaux de cuivre qui imitoient juſqu'aux differens mouvemens des Voiles.

Tant de vûes nouvelles & importantes qu'il

qu'il avoit données, celles que ſon genie promettoit encore, ſes ſervices continuels relevés par des actions brillantes, déterminerent le Roi à lui donner une commiſſion de Capitaine de Vaiſſeaux, un Ordre pour avoir entrée & voix déliberative dans les Conſeils des Generaux, ce qui étoit ſingulier, & pour comble d'honneur une Inſpection generale ſur la Marine, & l'autorité d'enſeigner aux Officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'Inventeur; le tout accompagné de 12000. livres de penſion. La maladie de M. de Seignelai retarda l'expedition des Brevets neceſſaires, & M. Renau peu impatient de jouïr de ſes récompenſes, ne chercha point à prendere adroitement quelque moment pour en parler à ce Miniſtre, qui étoit en grand peril, & dont la mort pouvoit tout renverſer. Il mourut en effet, & M. de Pontchartrain alors Controlleur General, & depuis Chancelier de France eut la Marine. M. Renau inconnu au nouveau Miniſtre ne ſe fit point préſenter à lui, il abandonna ſans regret ce qu'il tenoit déja preſque dans ſa main, & ce qu'il avoit ſi bien merité, & ne ſongea qu'à retourner ſervir avec M. de Vauban, vers qui un charme particulier le rappeloit.

Quand les Officiers Generaux de Mer eurent donné au Roi leurs Projets pour la Campagne de 1691. il demanda à M. de Pontchartrain où étoit celui de M. Renau. Le Miniſtre répondit qu'il n'en avoit point reçû de lui, & qu'il ne l'avoit même pas vu

vû. Le Roi lui ordonna de le faire chercher, & M. Renau s'excuſa à M. de Pontchartin ſur ce qu'il n'étoit pas du Corps de la Marine; qu'à la verité M. de Seignelai avoit eu orde de lui expedier une Commiſſion de Capitaine de Vaiſſeau avec d'autres Brevets fort avantageux, mais que n'en ayant eu de lui qu'une promeſſe verbale, il n'avoit pas crû que ce fût un titre ſuffiſant auprès d'un nouveau Miniſtre, qui n'étoit pas obligé de l'en croire ſur ſa parole. Comme il ſe trouva par l'éclairciſſement qu'il diſoit vrai, il reçût de M. de Pontchartrain tout ce que lui avoit promis M. de Seignelai, & le Roi lui fit l'honneur de lui dire que quoi-qu'il eût voulu s'échaper de la Marine, ſon intention étoit qu'il continuât d'y ſervir, ce qui n'empêcheroit pas qu'il ne ſervît auſſi par terre. Sa Majeſté eût alors la bonté de lui confier le ſecret du Siége de Mons qu'Elle alloit faire en perſonne, & où Elle l'employa avec M. de Vauban. De là Elle l'envoya faire la Campagne ſur l'Armée Navale, eſpece d'Amphibie Guerrier, qui partageoit ſa vie & ſes fonctions entre l'un & l'autre Element.

Il vint à Breſt, où il voulut uſer de ſes droits, & enſeigner aux Officiers ſes nouvelles pratiques. Ils ſe crurent deshonorez s'ils ſe laiſſoient envoyer à l'Ecole, & réſolurent unanimement d'écrire à la Cour, pour faire leurs remontrances. Deux d'entre eux, & d'ailleurs fort amis de M. Renau, M. le Chevalier des Andrets, & M. le Comte de Saint Pierre, aujourd'hui premier Ecuyer de

de Madame la Ducheſſe d'Orleans, quoiqu'ils ne fuſſent pas au fond plus coupables que tous les autres, en furent diſtingués par de très-legers circonſtances qui leur étoient particuliers, & elles leur attirerent une puntion qui ne pouvoit pas tomber ſur tous. Ils furent un an priſonniers au Château de Breſt, & enſuite caſſés. M. Renau ſe jetta aux pieds du Roi pour obtiner leur grace qui lui fut refuſée. Il eût pû agir par politique, & quoique cette eſpece de politique ſoit aſſez rare, & qu'elle ait quelque air de vertu, ſon caractere prouve aſſez qu'il agiſſoit par un principe infiniment plus noble. Il leur rendit dans la ſuite tous les ſervices dont il put trouver l'occaſion, & eux de leur côté ils eurent la generoſité de les recevoir. Il eſt vrai qu'il ne falloit que de l'équité de part & d'autre, mais la pratique de l'équité eſt ſi oppoſée à la Nature humaine, qu'elle fait les plus grands Heros en Morale.

Au Siége de Namur, que le Roi fit en perſonne, il ſervit encore ſous M. de Vauban. Le Roi lui parloit plus ſur le Siége qu'à M. de Vauban même, qui étoit trop occupé, & cet avantage, qui fait la ſouveraine felicité des Courtiſans, flate toûjours beaucoup les gens les plus raiſonnables. De Namur il courut ſauver S. Malo, & trente Vaiſſeaux qui s'y étoient retirés après le combat de la Hogue, ſi glorieux, & ſi malheureux tout enſemble pour la Nation. Les ordres qu'il mit par tout avec une prudence & une promtitude égales, rompirent

l'entrepriſe des Ennemis très-bien concertée, & prête à éclater.

En 1693. le Projet de la Campagne navale dreſſé par les Officiers Generaux, & après bien des déliberations approuvé par le Roi même, fut communiqué par ſon ordre à M. Renau, qui eût la hardieſſe de lui refuſer nettement ſon ſuffrage & d'en preſenter un autre à la place. Il eſt vrai qu'il ſe fit ſoûtenir par M. de Vauban, qui entra pleinement dans ſa penſée; mais en l'état où étoient les choſes le ſecours de M. de Vauban lui-même étoit foible. Comment revenir contre ce qui a été décidé ſi murement? N'y aura-t-il donc jamais rien d'arrêté? Un homme ou deux ſont-ils ſeuls infaillibles? Cependant il fallut ceder aux raiſons de M. Renau, & à la vigueur dont il les appuyoit, ſans quoi peut-être elles n'euſſent pas operé le miracle. Ce changement prévint tous les mauvais évenemens qu'on auroit eûs à craindre, & valut à M. de Tourville la défaite du Convoi de Smyrne, & la priſe d'une partie des Vaiſſeaux. Le Roi fut payé du courage qu'il avoit eu de ſa retracter, & marqua à l'Auteur de ſa retractation combien il en étoit ſatisfait.

M. Renau avoit fait conſtruire à Breſt un Vaiſſeau de 54. canons parfaitement ſelon ſes vûës, & il vouloit l'éprouver contre les meilleurs Voiliers Anglois. La fortune le ſervit à ſouhait. Il fut averti de deux Vaiſſeaux Anglois qui revenoit des Indes Orientales richement chargés. Il en apperçut

un

un à qui il donna chaſſe, & qu'il joignit en trois heures de temps, parce que ſon Vaiſſeau ſe trouva en effet excellent de Voile. L'Angelois qui étoit de 76. pieces de canon, & avoit toute ſa batterie baſſe de 24. livres de balle, au lieu que M. Renau n'avoit que quelques canons de 18, mit en uſage toute la ſcience de la Mer, & toute la valeur poſſible, animée par les tréſors qu'il avoit à conſerver, cependant au bout de trois heures de combat M. Renau le prit à la vûë de trois Gardes-côtes, qui n'étoient qu'à trois lieuës ſous le vent. Il eut plus de 100. Hommes tués ſur le Pont au nombre deſquels fut un frere de M. Caſſini, & 150. Hommes hors de combat. Le Vaiſſeau ennemi criblé de coups ne put être ſauvé, & coula bas le lendemain. Le Capitaine mit neuf paquets de Diamans cachetés entre les mains de M. Renau, qui lui dit qu'il ne les prenoit que pour les lui garder, mais le Capitaine ayant ajoûté qu'un Bombardier qu'il deſigna par un coup de ſabre reçû au viſage dans le combat, lui avoit arraché un autre paquet qui valoit plus de 40000. piſtoles, M. Renau lui demanda ſi ceux qu'il lui avoit remis valoient autant; & ſur ce qu'il apprit qu'il n'y en avoit pas un qui ne valût davantage, il retira ſa parole de les lui rendre, & en fit faire un Procès verbal en preſence de ſes Officiers. Le paquet volé par le Bombardier ſe retrouva, mais décacheté; il en laiſſa à ſes Officiers un autre qui étoit tombé entre leurs mains.

Par l'uſage établi alors dans la Marine les

Diamans appartenoient à M. Renau ; mais la grandeur de la ſomme, qui le devoit faire inſiſter ſur ſon droit, le lui fit abandonner. Il les porta au Roi, qui en jugeant la queſtion contre lui-même, les accepta, & lui donna 9000. livres de rente ſur la Ville, non comme un équivalent d'un preſent de plus de quatre millions, mais comme une legere gratification que la difficulté des temps excuſoit. Il demanda pour veritable récompenſe, & obtint l'avancement de ſes Officiers, & de plus la confirmation du don qu'il leur avoit fait du paquet de Diamans.

Il s'étoit trouvé ſur le Vaiſſeau Anglois une Dame niéce de l'Archevêque de Cantorberi, avec une femme de chambre, & une petite Indienne. Comme elle avoit tout perdu par le pillage du Vaiſſeau, M. Renau ſe crut obligé de pourvoir à tous ſes beſoins, & même à ceux de ſa condition, tant qu'elle fut priſonniere en France. Il en uſa de même à l'égard du Capitaine, & il lui en coûta plus de 20000. livres, pour les avoir pris.

Nous paſſons ſous ſilence un grand deſſein qu'il avoit formé ſur l'Amerique, où il alla, & d'où la peſte le fit revenir en 1697 ; & un ſecond voyage qu'il y fit après la Paix de Ryſwyck, pour y mettre nos Colonies en ſûreté. Tout changea de face bien-tôt aprés par la mort de Charles II. Roi d'Eſpagne. Le nouveau Roi Philippe V. ne fut pas plûtôt à Madrid, qu'il demanda M. Renau au Roi ſon grand-pere, qui le lui envoya en

toute

toute diligence. Il ne devoit être en Eſpagne que quatre ou cinq mois.

Son principal objet étoit de mettre en état de fûreté les plus importantes Places, comme Cadix. Depuis long-temps cette Puiſſance n'avoit eu rien à craindre dans l'Eſpagne même, hormis du côté de la Catalogne; & cette longue ſecurité, le mauvais ordre des Finances, & la negligence inveterée du Gouvernement, avoient preſque anéanti les Fortifications les plus indiſpenſables. On diſoit bien que l'on étoit réſolu de remedier à tout, on montroit de grands Projets bien diſpoſés ſur le papier; mais au moment de l'execution, les fonds & les magaſins promis manquoient abſolument. M. Renau, après y avoir été trompé une fois ou deux, apprit nettement au Roi, mais inutilement ſelon la coûtume, d'où venoit un ſi prodigieux mécompte. Sa ſincerité n'épargna rien, quoique ſon ſilence ſeul eût pû lui faire une fortune.

En 1702. les Galions d'Eſpagne revenus d'Amerique, étant dans le Port de Vigo en Galice, eſcortés par une Flotte Françoiſe, M. Renau cria que les deux Flottes étoient perduës, ſi elles ne ſortoient inceſſamment. Le Conſeil d'Eſpagne oppoſoit quelques raiſons à cet avis, du moins des raiſons qui alloient à differer, & il étoit raſſuré par les Generaux des deux Flottes, qui ignoroient leur péril. De plus ils ſe mirent bien-tôt eux-mêmes hors d'état de ſortir. M. Renau obtint tout au moins, mais avec des peines qu'on ne ſe donne point pour les af-

ſaires publiques, dont on n'eſt pas chargé, que l'on tranſporteroit à terre trente millions d'écus, que les Galions apportoient. Il y vola, & y mit une vivacité d'execution, que l'on n'avoit point vûë en Eſpagne de temps immemorial. Il fit marcher trois ou quatre cens chariots de toute la Galice, & dix-huit millions étoient déja déchargés, quand les Ennemis parurent devant Vigo. Heureuſement ils donnerent encore un demi jour à M. Renau qui s'en ſervit à leur enlever les douze milions reſtants. Quand ils furent maîtres de Vigo, & débarqués, ils voulurent marcher à l'argent, qui fuyoit dans les terres, mais M. Renau les contint avec trois cens chevaux ſeuls qu'il avoit: car toutes les Milices avoient fui au premier coup de canon. Il couvrit les Chariots, dont le dernier n'étoit pas à deux lieuës, & ſauva près de cent millions à l'Eſpagne, moins glorieux de les avoir ſauvés, qu'affligé d'avoir pû ſauver la Flotte, & d'en avoir été empêché.

Le Siege de Gibraltar, qu'il fit en 1704. mériteroit une Hiſtoire particuliere. Tous les évenemens heureux qui avoient juſtifié ſes entrepriſes, ne ſuffiſoient qu'à peine pour le mettre en droit d'en propoſer une ſi hardie. Il promettoit, par exemple, qu'une Tranchée paſſeroit en ſûreté au pied d'une montagne, d'où l'on étoit vû de la tête juſqu'aux pieds, & d'où huit pieces de canon & une groſſe mouſqueterie plongeoient de tous côtés, il promettoit que ſept canons en feroient taire quarante; il fut cru, & rem-

remplit toutes ſes promeſſes. La Ville alloit ſe rendre, mais l'arrivée d'une puiſſante Flotte Angloiſe fit lever le Siege. Quant à ce qui regardoit M. Renau, Gibraltar, qu'on avoit cru imprenable, étoit pris.

Le Siége de Barcelone, où il ne ſe trouva pas, lui fit encore un honneur plus ſingulier. Il étoit deſtiné à y ſuivre le Roi d'Eſpagne; & en effet, il l'accompagna, aſſez loin, mais des cabales de Cour l'arracherent de-là. On prenoit pour prétexte qu'il étoit neceſſaire à Cadix, car on ne lui pouvoit nuire que ſous des prétextes honorables. Il étoit fort naturel qu'en quittant la partie, il ſouhaitât qu'on s'apperçût de ſon abſence devant Barcelone; mais au contraire, il fit tout ce qu'il put pour n'y être pas regreté, il laiſſa au Roi en preſence de ſes principaux Miniſtres, les vûës particulieres qu'il avoit pour la conduite de ce Siége, & qu'il croyoit indiſpenſables. Cependant c'étoit-là peut-être une vengeance qu'il prenoit de ſes ennemis, il tâchoit d'aſſurer le bien des affaires qu'ils traverſoient.

Il arriva à Cadix, où, ſelon les magnifiques promeſſes de ceux qui l'y faiſoient envoyer, il devoit trouver deux cens mille écus de fonds pour les Fortifications. Il n'y trouva pas un ſol, & il eut recours à un expedient qu'il avoit déja pratiqué en d'autres occaſions pareilles, il s'obligea en ſon nom à des Negocians pour les affai-

res publiques, & les ſoûtint tant qu'il eut du bien & du credit. On peut croire que les Miniſtres même qui le deſſervoient, le connoiſſoient aſſez bien pour compter ſur cette generoſité, comme ſur un ſecours qui ne leur coûteroit rien. Quand il eut achevé de s'épuiſer, il fut réduit, après cinq ans de ſéjour & de travaux continuels en Eſpagne, à demander ſon congé, faute d'y pouvoir ſubſiſter plus long-temps. Il vendit tout ce qu'il avoit pour faire ſon Voyage, & arriva en France à Saint Jean Pied-de-Port avec une ſeule piſtole de reſte; retour dont la miſere doit donner de la jalouſie à toutes les ames bien faites.

Il avoit trouvé en Eſpagne un Gentilhomme du nom d'Eliſagaray, qui lui apprit qu'il étoit ſon parent, & lui communiqua des Titres de Famille, dont il n'avoit jamais eu nulle connoiſſance. La Maiſon d'Eliſagaray étoit ancienne dans la Navarre, & il y a apparence que quand Jean d'Albret, Roi de Navarre, ſe retira en Bearn, après la perte de ſon Royaume, quelqu'un de cette Maiſon l'y ſuivit, & de-là étoit deſcendu M. Renau. Toutes ſes actions lui avoient rendu cette Généalogie aſſez inutile.

Il rapportoit auſſi d'Eſpagne le Titre de Lieutenant General des Armées du Roi Catholique, qu'il auroit eu plûtôt, ſi on n'eût pas impoſé à S. M. malgré les Etats de la Guerre, qui faiſoient foi du temps où

où il avoit été Maréchal de Camp en Espagne, on l'avoit fait passer pour moins ancien qu'il n'étoit, tant on est hardi dans les Cours ; il est vrai que ces hardiesses y sont d'ordinaires impunies & heureuses. Le feu Roi lui avoit promis que ses services d'Espagne lui seroient comptez comme rendus en France.

Il se retrouva donc ici accablé de dettes, dans un temps qui ne lui permettoit presque pas de rien demander de plusieurs années de ses appointemens qui lui étoient dûs, sans aucun avancement, ni aucune grace de la Cour, seulement avec une belle & inutile réputation. Il ramassa comme il put les débris de sa fortune, & enfin la Paix vint.

Dès qu'il eut quelque tranquillité, il reprit la question si long-temps interrompuë, de la route du Vaisseau. M. Huygens étoit mort, mais un autre grand Adversaire lui avoit succedé, M. Bernoulli, qui mieux instruit par la lecture du Livre de la Manœuvre, avoit changé de sentiment, & en étoit d'autant plus redoutable. De plus, il soûtenoit la cause commune de tous les Méchaniciens, dont tous les Ouvrages périssoient par le fondement, si M. Renau avoit raison. Il faisoit même sur la Theorie de la Manœuvre une seconde difficulté, que M. Huygens n'avoit pas apperçûë ; mais on ne traita que de la premiere. M. Renau accoûtumé à des succès qu'il devoit à l'opiniâtreté de son courage, ne le

ſentit point ébranlé dans cette occaſion, auſſi terrible en ſon eſpece que toutes celles où il s'étoit jamais expoſé ; il avoit peut-être encore ſa petite troupe, mais mal aſſurée, & qui ne levoit pas trop la tête. La conteſtation où il s'engagea par Lettres en 1713. avec M. Bernoulli, fut digne de tous les deux, & par la force des raiſons, & par la politeſſe dont ils les aſſaiſonnerent. Ceux qui jugeront contre M. Renau, ne laiſſeront pas d'être ſurpris des reſſources qu'il trouva dans ſon genie ; il paroit que M. Bernoulli lui-même ſe ſavoit bon gré de ſe bien démêler des difficultés où il le jettoit. Enfin celui-ci voulut terminer tout par ſon Traité *de la Manœuvre des Vaiſſeaux*, qu'il publia en 1714. & dont nous avons rendu compte dans l'Hiſtoire de cette année. La Theorie de M. Bernoulli étoit beaucoup plus compliquée que celle de M. Renau, mais beaucoup moins que le Vrai, qui pris dans toute ſon étenduë échaperoit aux plus grands Géometres. Ils ſont réduits à l'alterer & à le falſifier pour le mettre à leur portée. Après l'impreſſion de cet Ouvrage, M. Renau ne ſe tint point encore pour vaincu, & s'il avoit cru l'être, il n'auroit par manqué la gloire de l'avouër.

Pendant le ſéjour d'Eſpagne, il avoit perdu le fil du ſervice de France, & une certaine habitude de traiter avec les Miniſtres, & avec le Roi même, infiniment précieuſe aux Courtiſans. On devient aiſé-

ſément inconnu à la Cour. Cependant il ſe flatoit toûjours de la bonté du Roi, & l'état de ſa fortune le forçoit à faire auprès de S. M. une démarche très-pénible pour lui ; il falloit qu'il lui demandât une audience pour lui repreſenter ſes ſervices paſſez, & la ſituation où il ſe trouvoit. Heureuſement il en fut diſpenſé par un événement ſingulier. Malte ſe crut menacée par les Turcs, & le Grand Maître fit demander au Roi par ſon Ambaſſadeur M. Renau, pour être le défenſeur de ſon Iſle. Le Roi l'accorda au Grand Maître ; & M. Renau en prenant congé de S. M. eut le plaiſir de ne lui point parler de ſes affaires, & de s'aſſûrer ſeulement d'une audience à ſon retour.

L'allarme de Malte étoit fauſſe, & le Roi mourut. M. Renau qui avoit l'honneur d'être connu de tout temps, & fort eſtimé de M. le Duc d'Orleans Regent, & qui même avoit ſervi ſous lui en Eſpagne, n'eut plus beſoin de ſolliciter des audiences. Il fut fait Conſeiller du Conſeil de Marine, & Grand-Croix de l'ordre de Saint Louïs.

S. A. R. ayant formé le deſſein de faire dans le Royaume quelques eſſais d'une Taille proportionnelle, ou Dixme, qu'avoit propoſée feu M. de Vauban, & qui devoit remedier aux anciens & intolerables abus de la Taille arbitraire, M. Renau accepta avec joye la Commiſſion d'aller avec M. le Comte de Chateauthiers travailler à un de ces eſſais dans l'Election de Niort. Rien ne

touchoit tant ſon cœur, que le bien public, & il étoit Citoyen comme ſi la mode ou les récompenſes euſſent invité à l'être. De plus, il ne croyoit pas pouvoir l'être mieux, qu'en ſuivant les pas de M. de Vauban, & en executant un Projet, qui avoit pour garant le nom de ce Grand Homme. Tout le zele de M. Renau pour la Patrie fut donc employé à l'Ouvrage dont il étoit chargé, & ceux qui à cette occaſion ſe ſont le plus élevés contre lui, n'ont pû l'accuſer que d'erreur, accuſation toûjours douteuſe par elle-même, & du moins fort legere par rapport à la nature humaine. C'eſt un homme rare que celui qui ne peut faire pis que de ſe tromper.

Il étoit ſujet depuis un temps à une retention d'urine, pour laquelle il alla aux Eaux de Pougues au mois de Septembre 1719. Dès qu'il en eut pris, ce qu'il fit avec peu de préparation, la fiévre ſurvint, la retention augmenta, & il s'y joignit un gonflement de ventre, pareil à celui d'une Hydropiſie Tympanite. Il fit preſque par honnêteté pour ſes Medecins, & par maniere d'acquit les remedes uſités en pareil cas, mais il fit avec une extrême confiance un remede qu'il avoit appris du Pere Malebranche, & dont il prétendoit n'avoir que des experiences heureuſes, ſoit ſur lui, ſoit ſur d'autres, c'étoit de prendre une grande quantité d'eau de riviere aſſés claude. Les Medecins de Pougues étoient ſurpris de cette nouvelle Medecine, & il étoit lui-même ſurpris qu'elle leur fût inconnuë.

Il

Il leur en expliquoit l'excellence par des raiſonnemens Phyſiques, qu'ils n'avoient pas coutume d'entendre faire à leurs Malades, & par reſpect, ſoit pour les autorités qu'il citoit, ſoit pour la ſienne, ils ne pouvoient s'empêcher de lui paſſer quelques pintes d'eau; mais il alloit beaucoup au de-là des permiſſions, & contrevenoit même aux défenſes les plus expreſſes. Enfin ils prétendent abſolument qu'il ſe noya. Il mourut le 30. Septembre 1719. ſans douleur, & ſans avoir perdu l'uſage de ſa Raiſon.

La mort de cet homme qui avoit paſſé une aſſez longue vie à la guerre, dans les Cours, dans le tumulte du monde, fut celle d'un Religieux de la Trappe. Perſuadé de la Religion par ſa Philoſophie, & incapable par ſon caractere d'être foiblement perſuadé, il regardoit ſon corps comme un voile qui lui cachoit la Verité éternelle, & il avoit une impatience de Philoſophe & de Chrétien, que ce voile importun lui fût ôté. *Quelle difference*, diſoit-il, *d'un moment au moment ſuivant! Je vais paſſer tout à coup des plus profondes tenebres à une lumiere parfaite.*

Il avoit été choiſi pour être Honoraire dans cette Academie, dès qu'il y en avoit eu, c'eſt-à-dire, en 1699. La nature preſque ſeule l'avoit fait Géometre. Les Livres du Pere Malebranche, dont il étoit plein, inſpirent aſſez le mépris de l'érudition, & d'ailleurs il n'avoit pas eu le loiſir d'en acquerir. Il ſauvoit ſon ignorance par un aveu libre & ingenu, qui, pour dire le vrai,

vrai, ne devoit pas coûter beaucoup à un homme plein de talens. Il ne démordoit guere ni de ſes entrepriſes, ni de ſes opinions ; ce qui aſſûroit davantage le ſuccès de ſes entrepriſes, & donnoit moins de credit à ſes opinions. Du reſte, la valeur, la probité, le deſintereſſement, l'envie d'être utile ſoit au Public, ſoit aux particuliers, tout cela étoit chez lui au plus haut point. Une pieté toujours égale avoit regné d'un bout de ſa vie à l'autre, & ſa jeuneſſe auſſi peu licentieuſe, que l'âge plus avancé, n'avoit pas été occupée des plaiſirs qu'on lui auroit le plus aiſément pardonnés.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
## LE MARQUIS
# DE DANGEAU.

PHILIPPE DE COURCILLON nâquit le 21. Septembre 1638. de Louïs de Courcillon, Marquis de Dangeau, & de Charlotte des Nouës, petite-fille du fameux du Pleſſis Mornai. Dès le temps de Philippe Auguſte, les Seigneurs de Courcillon ſont appellez *Milites*, ou Chevaliers. Leurs Deſcendans embraſſerent le Calviniſme.

M. le Marquis de Dangeau fut élevé en homme de ſa condition. Il avoit une figure fort aimable, & beaucoup d'eſprit naturel, qui alloit même juſqu'à faire agréablement des Vers. Il ſe convertit aſſez jeune à la Religion Catholique.

En 1657. ou 58. il ſervit en Flandre Capitaine de Cavalerie, ſous M. de Turenne. Après la Paix des Pirenées un grand nombre d'Officiers François, qui ne pouvoient ſouf-

ſouffrir l'oiſiveté, allerent chercher la Guerre dans le Portugal, que l'Eſpagne vouloit remettre ſous ſa domination. Comme ils jugeoient que malgré la Paix les vœux de la France au moins étoient pour le Portugal, ils préfererent le Service de cette Couronne; mais M. de Dangeau avec la même ardeur militaire eut des vûës tout oppoſées, & ſe donna à l'Eſpagne. Peut-être crut-il qu'il étoit à propos pour la juſtification de la France, qu'elle eût des Sujets dans les deux Armées ennemies, ou que la Reine mere du Roi, & celle qu'il venoit d'épouſer, étant toutes deux Eſpagnoles, c'étoit leur faire ſa Cour d'une maniere aſſez adroite, que d'entrer dans le Parti qu'elles favoriſoient. Il ſe ſignala au Siege & à la Priſe de Giromena ſur les Portugais, il s'étoit trouvé par tout, & Dom Juan d'Autriche crut ne pouvoir envoyer au Roi d'Eſpagne un Courrier mieux inſtruit, pour lui rendre compte de ce ſuccès de ſes Armes. Le Roi d'Eſpagne voulut s'attacher le Marquis de Dangeau; & lui offrit un Regiment de 1200. Chevaux, avec une groſſe penſion; mais il trouva un François trop paſſionné pour ſon Roi & pour ſa Patrie.

A ſon retour en France M. de Dangeau ſentit l'utilité de ſon Service d'Eſpagne. Les deux Reines, qui étoient bien-aiſes de l'entendre parler de leur païs, & de la Cour de Madrid, & même en leur Langue, qu'il avoit aſſés bien appriſe, vinrent bientôt à goûter ſon eſprit & ſes manieres, &

le

le mirent de leur jeu, qui étoit alors le Reverſy. Cette grace, d'autant plus touchante en ce temps-là, que le jeu n'avoit pas encore tout confondu, auroit ſuffi pour flatter vivement un jeune Courtiſan qu'elle auroit ruiné, mais ce fut pour lui la ſource d'une fortune conſiderable.

Il avoit ſouverainement l'eſprit du jeu. Quand feu M. Leibniz a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'eſprit que dans les differens jeux qu'ils ont inventez, il en penetroit toute l'Algebre, cette infinité de rapports de nombres qui y regnent, & toutes ces combinaiſons délicates & preſque imperceptibles qui y ſont enveloppées, & quelquefois compliquées entre elles d'une maniere à ſe dérober aux plus ſubtiles ſpeculations; & il eſt vrai que ſi tous ceux qui jouent, étoient de bons joüeurs, ils feroient ou grands Algebriſtes, ou nez pour l'être. Mais ordinairement ils n'y entendent pas tant de fineſſe, ils ſe conduiſent par des vûës très-confuſes, & à l'avanture; & les jeux les plus ſavans, les Echets même, ne ſont pour la plûpart des gens, que de purs jeux de hazard. M. de Dangeau avec une tête naturellement Algebrique, & pleine de l'Art des combinaiſons, puiſé dans ſes reflexions ſeules, eut beaucoup d'avantage au jeu des Reines. Il ſuivoit des Theories qui n'étoient connuës que de lui, & reſolvoit des Problêmes, qu'il étoit ſeul à ſe propoſer. Cependant il ne reſſembloit pas à ces Joüeurs ſombres & ſerieux, dont l'application profonde

fonde découvre le deſſein, & bleſſe ceux qui ne penſent pas tant ; il parloit avec toute la liberté d'eſprit poſſible, il divertiſſoit les Reines, & égayoit leur perte. Comme elle alloit à des ſommes aſſez fortes, elle déplut à l'œconomie de M. Colbert, qui en parla au Roi, même avec quelque ſoupçon. Le Roi trouva moyen d'être un jour témoin de ce jeu, & placé derriere le Marquis de Dangeau, ſans en être apperçû. Il ſe convainquit par lui-même de ſon exacte fidelité, & il fallut le laiſſer gagner tant qu'il vouloit. Enſuite le Roi l'ôta du jeu des Reines, mais ce fut pour le mettre du ſien, avec une Dame qu'il prenoit grand ſoin d'amuſer agréablement. L'Algebre & la fortune n'abandonnerent pas M. de Dangeau dans cette nouvelle partie. Si l'on veut joindre à cela d'autres agrémens qu'il pouvoit trouver dans une Cour pleine de galanterie, & que l'air de faveur, où il étoit alors, lui auroit ſeul attirez, quand ſa perſonne n'auroit pas été d'ailleurs telle qu'elle étoit, il ſera impoſſible de s'imaginer une vie de Courtiſan plus brillante & plus délicieuſe.

Un jour qu'il s'alloit mettre au jeu du Roi, il demanda à S. M. un Appartement dans Saint-Germain, où étoit la Cour. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logement en ce lieu-là. Le Roi lui répondit qu'il la lui accorderoit pourvû qu'il la lui demandât en cent Vers qu'il feroit pendant le jeu, mais cent Vers bien comptez, pas un de plus, ni de moins.

Après

Après le jeu, où il avoit paru auſſi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent Vers au Roi. Il les avoit faits, exactement comptez, & placez dans ſa memoire, & ces trois efforts n'avoient pas été troublez par le cours rapide du jeu, ni par les differentes attentions promptes & vives qu'il demande à chaque inſtant.

Sa Poëſie lui valut encore une autre avanture, précieuſe pour un Courtiſan, qui ſait que dans le lieu où il vit rien n'eſt bagatelle. Le Roi & feuë Madame avoient entrepris de faire des vers en grand ſecret, à l'envi l'un de l'autre. Ils ſe montrerent leurs ouvrages qui n'étoient que trop bons; ils ſe ſoupçonnerent reciproquement d'avoir eu du ſecours; & par l'éclairciſſement où leur bonne foi les amena bientôt, il ſe trouva que le même Marquis de Dangeau, à qui ils s'étoient adreſſez chacun avec beaucoup de myſtere, étoit l'Auteur caché des Vers de tous les deux. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien; mais le plaiſir d'être doublement employé de cette façon ne lui permettoit guere de bien obéïr, & qui ſait même s'il ne fit pas de ſon mieux exprès pour être découvert?

Quand la Baſſette vint à la mode, il en conçut bien-tôt le fin par ſon Algebre naturelle; mais il conçut auſſi que la veritable Algebre étoit encore plus ſûre, & il fit calculer ce jeu par feu M. Sauveur, qui commença par là ſa réputation à la Cour, ainſi

ainſi qu'il a été dit dans ſon Eloge. L'Algebriſte naturel ne mépriſa point l'Algebriſte ſavant, quoiqu'il arrive aſſez ordinairement que pour quelques dons qu'on a reçûs de la nature, on ſe croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçû de pareils, & qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude.

Avant cela, un autre homme devenu fort celebre, mais alors naiſſant, avoit ſongé à ſe faire par M. de Dangeau une entrée à la Cour, c'eſt M. Deſpreaux qui lui adreſſa le ſecond Ouvrage, qu'il donna au Public, ſa Satire ſur la Nobleſſe. Le Heros étoit bien choiſi, & par ſa naiſſance, & par ſa réputation de ſe connoître en vers, & par la ſituation où il étoit, & par ſon inclination à favoriſer le merite. Les plus ſatiriques & les plus miſanthropes ſont aſſez maîtres de leur bile pour ſe ménager adroitement des Protecteurs.

En 1665. le Roi fit M. de Dangeau Colonel de ſon Regiment, qui depuis quatre ou cinq ans qu'il étoit ſur pied, n'en avoit point eu d'autre que S. M. elle-même, dont un ſimple Particulier devenoit en quelque ſorte le ſucceſſeur immédiat. On ſait que le feu Roi a toûjours regardé ce Regiment comme lui appartenant plus que le reſte de ſes Troupes. Le nouveau Colonel y fit une dépenſe digne de ſa reconnoiſſance, & de la prédilection du Roi. Il ſervit à la tête de ſa Troupe à la Campagne de Lille en 1667. mais au bout de quelques

an-

années il ſe défit du Regiment pour s'attacher plus particulierement à la ſeule perſonne du Roi, qu'il ſuivit toûjours dans ſes Campagnes, en qualité de ſon Aide de Camp.

Comme il etoit fort inſtruit dans l'Hiſtoire, ſur-tout dans la moderne, dans les Genealogies des grandes Maiſons, dans les interêts des Princes, enfin dans toutes les Sciences d'un homme de Cour, ſi cependant elles conſervent encore long-temps cette qualité, le Roi eût la penſée de l'envoyer Ambaſſadeur en Suede; mais il ſupplia très-humblement S. M. de ne le pas tant éloigner d'Elle, & de ne lui donner que des negociations de moindre durée, & dans des Païs plus voiſins, ſi elle jugeoit à propos de lui en donner quelques-unes. Les Rois aiment que l'on tienne à leur perſonne, & ils ſe défient avec raiſon de leur dignité. Il fut donc employé ſelon ſes deſirs; il alla pluſieurs fois Envoyé Extraordinaire vers les Electeurs du Rhin; & ce fut lui, qui avec le même caractere conclut, malgré beaucoup de difficultez, le mariage du Duc d'Yorc, depuis Jacques II. avec la Princeſſe de Modene. Il fut chargé de la conduire en Angleterre, où il fit encore dans la ſuite un autre voyage par ordre du Roi.

Le reſte de ſa vie n'eſt plus que celle d'un Courtiſan, à cela près, ſelon le témoignage dont le feu Roi l'a honoré publiquement, qu'il ne rendit jamais de mauvais office à perſonne auprès de S. M. il

a eu toutes les graces & toutes les dignitez auſquelles, pour ainſi dire, il avoit droit, & qu'une ambition raiſonnable lui pouvoit promettre. Il n'a jamais eu le déſagrément qu'elles ayent fait une nouvelle ſurprenante pour le Public. Il a été Gouverneur de Touraine, le premier des ſix Menins que le feu Roi donna à Monſeigneur, grand-pere du Roi, Chevalier d'honneur des deux Dauphines de Baviere & de Savoye, Conſeiller d'Etat d'Epée, Chevalier des Ordres du Roi, Grand Maître des Ordres Royaux & Militaires de Notre-Dame du Mont Carmel, & de Saint Lazare de Jeruſalem.

Quand il fut revêtu de cette derniere dignité, il ſongea auſſi-tôt à relever un Ordre extrêmement négligé depuis long-temps, & preſque oublié dans le monde. Il apporta plus d'attention au choix des Chevaliers, il renouvella l'ancienne pompe de leur reception, & de toutes les ceremonies, ce qui touche le Public plus qu'il ne penſe lui-même; il procura par ſes ſoins la fondation de plus de vingt-cinq Commanderies nouvelles; enfin il employoit les revenus & les droits de ſa grande Maîtriſe à faire élever en commun dans une grande Maiſon deſtinée à cet uſage, douze jeunes Gentilshommes des meilleures Nobleſſes du Royaume. On les appelloit les Eleves de Saint Lazare, & ils devoient illuſtrer l'Ordre par leurs noms, & par le merite dont ils lui étoient en partie redevables. Cet établiſſement dura près

de

de dix ans; mais il lui auroit fallu pour subsister des temps plus heureux, & des secours de la part du Roi, dont les Guerres continuelles ôterent entierement l'esperance. Ainsi M. de Dangeau eut le déplaisir de voir sa generosité arrêtée dans sa course, & ses revenus appliquez à ses seuls besoins. Il a laissé l'Ordre en état que M. le Duc de Chartres ait daigné être son Successeur.

Son goût declaré pour les Lettres, & pour tous ceux qui s'y distinguoient, & un zele constant à les servir de tout son pouvoir, firent juger que la place d'Honoraire, qui vint à vaquer ici en 1704. par la mort de M. le Marquis de l'Hôpital, lui convenoit, & que l'Academie des Sciences pouvoit le partager avec l'Academie Françoise. Il n'accepta la Place, qu'en faisant bien sentir la noble pudeur qu'il avoit de succeder à un des premiers Géometres de l'Europe, lui qui ne s'étoit nullement tourné de ce côté-là, & il n'a jamais paru ici, sans y apporter une modestie flateuse pour l'Academie, & cependant accompagnée de dignité.

Il mourut le 9. Septembre 1720. âgé de 82. ans. Il avoit soutenu dans un âge assez avancé les deux plus cruelles operations de la Chirurgie, & deux fois l'une des deux, toûjours avec un courage singulier. Ce courage est tout different de celui qu'on demande à la guerre, & moins suspect d'être forcé. Il est permis d'en manquer dans son lit.

M. le Marquis de Dangeau avoit été en liaison particuliere avec les plus Grands Hommes de son temps, le Grand Condé,

M. de Turenne, & les autres Heros de toute eſpece que le ſiecle du feu Roi a produits. Il connoiſſoit le prix, ſi ſouvent ignoré ou négligé d'une réputation nette & entiere, & il apportoit à ſe la conſerver tout le ſoin qu'elle merite. Ce n'eſt pas là une legere attention, ni qui coûte peu, ſur-tout à la Cour, où l'on ne croit guere à la probité & à la vertu, & où les plus foibles apparences ſuffiſent pour fonder les jugemens les plus déciſifs, pourvû qu'ils ſoient déſavantageux. Ses diſcours, ſes manieres, tout ſe ſentoit en lui d'une politeſſe, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux & bienfaiſant.

Il avoit épouſé en premieres noces Françoiſe Morin, ſœur de la feuë Maréchale d'Etrées, dont il n'a eu que feuë Madame la Ducheſſe de Montfort; & en ſeconde noces la Comteſſe de Leuveſtein, de la Maiſon Palatine, dont il n'a eu que feu M. de Courcillon.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
## DES
# BILLETTES.

GILLES FILLEAU DES BILLETTES nâquit à Poitiers en 1632. de Nicolas Filleau, Ecuyer, & d'une Dame qui étoit d'une bonne nobleſſe de Poitou. L'Ayeul paternel de Nicolas Filleau étoit ſorti de la ville d'Orleans avec ſa famille, dans le temps que les Calviniſtes y étoient les plus forts; il ſe déroba à leur perſecution, qu'il s'étoit attirée par ſon zele pour la Religion Catholique, & il abandonna tout ce qu'il avoit de bien dans l'Orleanois. Le Pere de M. des Billettes établi à Poitiers, entra dans les affaires du Roi, & y fit une fortune aſſez conſiderable, quoique parfaitement legitime. Il eut trois garçons, & deux filles mariées dans deux des meilleures Maiſons de la Haute & Baſſe Marche.

Les deux freres de M. des Billettes, qui étoient ſes aînez, ont été M. de la Chaiſe,

& M. de Saint Martin, tous deux connus par deux Ouvrages fort differens, l'un par la Vie de Saint Louïs, l'autre par la Traduction de Dom Quichotte. Les trois freres avoient un eſprit hereditaire de Religion, des mœurs irreprochables, de l'amour pour les Sciences; & tous trois étant venus vivre à Paris, ils s'attacherent à Madame de Longueville, à M. le Duc de Roanés, à un certain nombre de perſonnes dont l'eſprit & les lumieres n'ont pas été conteſtées, & dont les mœurs ou les maximes n'ont été accuſées que d'être trop rigides.

M. des Billettes, né avec une entiere indifference pour la fortune, ſoutenu dans cette diſpoſition par un grand fonds de pieté, a toûjours vécu ſans ambition, ſans aucune de ces vûës qui agitent tant les hommes, occupé de la lecture & des études, où ſon goût le portoit, & encore plus des pratiques preſcrites par le Chriſtianiſme. Telle a été ſa carriere d'un bout à l'autre; une de ſes journées les repreſentoit toutes. La Religion ſeule fait quelquefois des converſions ſurprenantes, & des changemens miraculeux; mais elle ne fait guere toute une vie égale, & uniforme, ſi elle n'eſt entée ſur un naturel philoſophe.

Il étoit fort verſé dans l'Hiſtoire, dans les Genealogies des grandes Maiſons de l'Europe, même dans la connoiſſance des Livres, qui fait une Science à part. Il

avoit

avoit dreſſé le Catalogue d'une Bibliotheque generale, bien entenduë, bien œconomiſée & complette, pour qui n'eût voulu que bien ſavoir. Sur-tout il poſſedoit le détail des Arts, de ce prodigieux nombre d'induſtries ſingulieres inconnuës à tous ceux qui ne les exercent pas, nullement obſervées par ceux qui les exercent, negligées par les Savans les plus univerſels, qui ne ſavent pas même qu'il y ait là rien à apprendre pour eux, & cependant merveilleuſes & raviſſantes, dès qu'elles ſont vûës avec des yeux éclairez. La plûpart des eſpeces d'animaux, comme les Abeilles, les Araignées, les Caſtors ont chacune un Art particulier, mais unique, & qui n'a point parmi eux de premier inventeur: les hommes ont une infinité d'Arts differens, qui ne ſont point nez avec eux, & dont la gloire leur appartient. Comme l'Academie avoit conçû le deſſein d'en faire la deſcription, elle crut que M. des Billettes lui étoit neceſſaire, & elle le choiſit pour être un de ſes Penſionnaires Mechaniciens à ſon renouvellement en 1699. Il diſoit qu'il étoit étonné de ce choix, mais il le diſoit ſimplement, rarement, & à peu de perſonnes, ce qui atteſtoit la ſincerité du diſcours; car s'il l'eût fait ſonner bien haut, & beaucoup répeté, il n'eût cherché que des contradicteurs. Les Deſcriptions d'Arts qu'il a faites paroîtront avec un grand nombre d'autres dans le Recueil que l'Academie en doit donner au Public. Aucun

Ouvrage de M. des Billettes n'aura été imprimé qu'après ſa mort, & c'eſt une circonſtance convenable à ſon extrême modeſtie.

Un regime exact, & même ſes auſteritez, lui valurent une ſanté aſſez égale. Elle s'affoibliſſoit peu-à-peu par l'âge, mais elle ne degeneroit pas en maladies violentes. Il conſerva juſqu'au bout l'uſage de ſa Raiſon, & le 10. Août 1720. il prédit ſa mort pour le 15. ſuivant, ou elle arriva en effet. Il étoit âgé de 86. ans. Il s'étoit marié deux fois, & toutes les deux à des Demoiſelles de Poitou. Il n'en a point laiſſé d'enfans vivans.

Une certaine candeur, qui peut n'accompagner pas de grandes vertus, mais qui les embellit beaucoup, étoit une de ſes qualitez dominantes. On ſentoit dans ſes diſcours, dans ſes manieres le Vrai orné de ſa plus grande ſimplicité. Le bien public, l'ordre ou plûtôt tous les differens établiſſemens particuliers d'ordre que la Societé demande, toûjours ſacrifiez ſans ſcrupule, & même violez par une mauvaiſe gloire, étoient pour lui des objets d'une paſſion vive & délicate. Il la portoit à tel point, & en même temps cette ſorte de paſſion eſt ſi rare, qu'il eſt peut-être dangereux d'expoſer au Public, que quand il paſſoit ſur les marches du Pont-Neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins uſés, afin que le milieu qui l'eſt toûjours davantage, ne devint pas trop tôt un glacis. Mais une ſi petite attention s'en-

no-

noblissoit par son principe ; & combien ne seroit-il pas à souhaiter que le Bien public fût toûjours aimé avec autant de superstition ? Personne n'a jamais mieux su soulager & les besoins d'autrui, & la honte de les avouër. Il disoit que ceux dont on refusoit le secours avoient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir, & qu'ils étoient coupables d'être refusés. Il souhaitoit fort de se pouvoir dérober à cet Eloge funèbre, dont l'usage est établi parmi nous ; & en effet il a eu si bien l'adresse de cacher sa vie, que du moins la brieveté de l'Eloge répondra à son intention.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# D'ARGENSON.

MARC RENE' DE VOYER DE PAULMY D'ARGENSON nâquit à Veniſe le 4. Novembre 1652. de René de Voyer de Paulmy, Chevalier, Comte d'Argenſon, & de Dame Marguerite Houllier de la Poyade, la plus riche heritiere d'Angoumois.

La Maiſon de Voyer remonte par des titres & par des filiations bien prouvées juſqu'à Etienne de Voyer Sire de Paulmy, qui accompagna S. Louïs dans ſes deux voyages d'Outre-mer. Il avoit épouſé Agathe de Beauvau. Depuis lui on voit toûjours la Seigneurie de Paulmy en Touraine poſſedée par ſes Deſcendans, toûjours des Charges Militaires, des Gouvernemens de Villes ou de Provinces, des Alliances avec les plus grandes Maiſons, telles que celles de Montmorenci, de Laval, de Sancerre, de Conflans. Ainſi nous pouvons

vons négliger tout ce qui précéde cet Etienne, & nous diſpenſer d'aller juſqu'à un Baſile, Chevalier Grec, mais d'origine Françoiſe, qui ſous l'Empire de Charles le Chauve ſauva la Touraine de l'invaſion des Normands, & eut de l'Empereur la Terre de Paulmy pour récompenſe. S'il y a du fabuleux dans l'origine des grandes Nobleſſes, du moins il y a une ſorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles, & qui devient lui-même un Titre.

Au commencement du regne de Louïs XIII. René de Voyer fils de Pierre, Chevalier de l'Ordre & Grand-Bailly de Touraine, & qui avoit pris le nom d'Argenſon d'une Terre entrée dans ſa Maiſon par ſa Grand'mere paternelle, alla apprendre le métier de la Guerre en Hollande, qui étoit alors la meilleure Ecole militaire de l'Europe. Mais l'autorité de la Mere, Eliſabeth Huraut de Chiverni, niéce du Chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires generales & des ſiennes, des eſperances plus flateuſes & plus prochaines qu'on lui fit voir dans le parti de la Robe, le déterminerent à l'embraſſer; il fut le premier Magiſtrat de ſon nom, mais preſque ſans quitter l'Epée : car ayant été reçû Conſeiller au Parlement de Paris en 1620. âgé de 24 ans, & bien-tôt après ayant paſſé à la Charge de Maître des Requêtes, il ſervit en qualité d'Intendant au Siege de la Rochelle, & dans la ſuite il n'eut plus ou que des Intendances d'Armées, ou que des Intendances de Provinces, dont il fal-

loit réprimer les mouvemens excités ſoit par les Seigneurs, ſoit par les Calviniſtes. Les beſoins de l'Etat le firent ſouvent changer de poſte, & l'envoyerent toûjours dans les plus difficiles. Quand la Catalogne ſe donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle Province, dont l'adminiſtration demandoit un mélange ſingulier, & preſque unique, de hauteur & de douceur, de hardieſſe & de circonſpection. Dans un grand nombre de marches d'Armées, de retraites, de combats, de ſieges, il ſervit autant de ſa perſonne, & beaucoup plus de ſon eſprit, qu'un homme de guerre ordinaire: l'enchaînement des affaires l'engagea auſſi dans des negociations délicates avec des Puiſſances voiſines, ſur-tout avec la Maiſon de Savoye alors diviſée. Enfin après tant d'Emplois & de travaux, ſe croyant quitte envers ſa Patrie, il ſongea à une retraite qui lui fût plus utile que tout ce qu'il avoit fait, & comme il étoit veuf, il ſe mit dans l'Etat Eccleſiaſtique; mais le deſſein que la Cour forma de ménager la paix du Turc avec Veniſe, le fit nommer Ambaſſadeur Extraordinaire vers cette République, & il n'accepta l'Ambaſſade que par un motif de Religion, & à condition qu'il n'y ſeroit pas plus d'un an, & que quand il en ſortiroit, ſon fils, que l'on faiſoit dès-lors Conſeiller d'Etat, lui ſuccederoit. A peine étoit-il arrivé à Veniſe en 1651. qu'il fut pris, en diſant la Meſſe, d'une fiévre violente dont il mourut en quatorze jours. Son fils aîné, qui

qui avoit eu à 21. an l'Intendance d'Angoumois, Aunis & Saintonge, ſe trouva à 27. ans Ambaſſadeur à Veniſe. Il fit élever à ſon Pere dans l'Egliſe de ſaint Job, un Mauſolée, qui étoit un ornement, même pour une auſſi ſuperbe Ville, & le Senat s'engagea par un Acte public à avoir ſoin de le conſerver.

Pendant le cours de ſon Ambaſſade, qui dura cinq ans, nâquit à Veniſe M. d'Argenſon. La République voulut être ſa Marraine, lui donna le nom de Marc, le fit Chevalier de Saint Marc, & lui permit à lui, & à toute ſa poſterité, de mettre ſur le tout de leurs Armes celles de l'Etat avec le Cimier & la Deviſe, témoignages authentiques de la ſatisfaction qu'on avoit de l'Ambaſſadeur.

Son Ambaſſade finie, il ſe retira dans ſes Terres, peu ſatisfait de la Cour, & avec une fortune aſſés mediocre, & n'eut plus d'autres vûës que celles de la vie à venir. Le Fils trop jeune pour une ſi grande inaction, vouloit entrer dans le Service; mais des convenances d'affaires domeſtiques lui firent prendre la Charge de Lieutenant General au Préſidial d'Angoulême, qui lui venoit de ſon Ayeul maternel. Les Magiſtrats que le Roi envoya tenir les Grands Jours en quelques Provinces, le connurent dans leur voyage, & ſentirent bien-tôt que ſon genie & ſes talens étoient trop à l'étroit ſur un ſi petit theatre. Ils l'exhorterent vivement à venir à Paris, & il y fut obligé par quelques demêlés qu'il

eut avec ſa Compagnie. La veritable cauſe n'en étoit peut-être que cette même ſuperiorité de genie & de talens un peu trop miſe au jour & trop exercée.

A Paris il fut bien-tôt connu de M. de Ponchartrain alors Controlleur General, qui pour s'aſſurer de ce qu'il valoit n'eut beſoin ni d'employer toute la fineſſe de ſa pénétration, ni de le faire paſſer par beaucoup d'eſſais ſur des affaires de Finances, dont il lui confioit le ſoin. On l'obligea à ſe faire Maître des Requêtes ſur la foi de ſon mérite, & au bout de trois ans il fut Lieutenant General de Police de la Ville de Paris en 1697.

Les Citoyens d'une Ville bien policée jouïſſent de l'ordre qui y eſt établi, ſans ſonger combien il en coûte de peines à ceux qui l'établiſſent, ou le conſervent, à-peu-près comme tous les hommes jouïſſent de la régularité des mouvemens céleſtes ſans en avoir aucune connoiſſance ; & même plus l'ordre d'une Police reſſemble par ſon uniformité à celui des Corps céleſtes, plus il eſt inſenſible, & par conſéquent il eſt toujours d'autant plus ignoré, qu'il eſt plus parfait. Mais qui voudroit le connoître & l'approfondir, en ſeroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une Ville, telle que Paris, une conſommation immenſe dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques ſources ; réprimer la tyrannie des Marchands à l'égard du Public, & en même-temps animer leur commerce ; empêcher les uſurpations mutuelles des uns ſur

les

les autres, ſouvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent ſi aiſément y cacher une induſtrie pernicieuſe, en purger la ſocieté, ou ne les tolerer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne ſe chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas ſi bien; tenir les abus neceſſaires dans les bornes préciſes de la neceſſité qu'ils ſont toûjours prêts à franchir, les renfermer dans l'obſcruité à laquelle ils doivent être condamnés, & ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatans; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & utilement; pénétrer par des conduits ſouterrains dans l'intérieur des familles, & leur garder les ſecrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en faire uſage; être preſent par tout ſans être vû; enfin mouvoir ou arrêter à ſon gré une multitude immenſe, & être l'ame toûjours agiſſante, & preſque inconnuë de ce grand corps, voilà queſles ſont en general les fonctions du Magiſtrat de la Police. Il ne ſemble pas qu'un homme ſeul y puiſſe ſuffire, ni par la quantité des choſes dont il faut être inſtruit, ni par celles des vûës qu'il faut ſuivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la varieté des conduites qu'il faut tenir, & des caracteres qu'il faut prendre; mais la voix publique répondra ſi M. d'Argenſon a ſuffi à tout.

Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la ſûreté de la Ville furent portées

tées au plus haut degré. Auſſi le feu Roi ſe repoſoit-il entierement de Paris ſur ſes ſoins. Il eût rendu compte d'un inconnu qui s'y ſeroit gliſſé dans les tenebres; cet inconnu, quelque ingenieux qu'il fût à ſe cacher, étoit toûjours ſous ſes yeux; & ſi enfin quelqu'un lui échapoit, du moins, ce qui fait preſque un effet égal, perſonne n'eut oſé ſe croire bien caché. Il avoit mérité que dans certaines occaſions importantes, l'autorité ſouveraine & indépendante des formalités appuyât ſes démarches; car la Juſtice ſeroit quelquefois hors d'état d'agir, ſi elle n'oſoit jamais ſe débaraſſer de tant de ſages liens dont elle s'eſt chargée elle-même.

Environné & accablé dans ſes Audiences d'une foule de gens du menu peuple pour la plus grande partie, peu inſtruits même de ce qui les amenoit, vivement agités d'interêts très-legers & ſouvent très-mal entendus, accoûtumés à mettre à la place du diſcours un bruit inſenſé, il n'avoit ni l'inattention, ni le dédain qu'auroient pû s'attirer les perſonnes ou les matieres; il ſe donnoit tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ſes yeux par leur liaiſon neceſſaire avec le bien public; il ſe conformoit aux façons de penſer les plus groſſieres; il parloit à chacun ſa langue, quelque étrangere qu'elle lui fût; il acommodoit la Raiſon à l'uſage de ceux qui la connoiſſoient le moins; il concilioit avec bonté des eſprits farouches, & n'employoit la déciſion d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des con-

conteſtations peu ſuſceptibles ou peu dignes d'un jugement ſerieux, il les terminoit par un trait de vivacité plus convenable & auſſi efficace. Il s'égayoit à lui-même, autant que la Magiſtrarure le permettoit, des fonctions ſouverainement ennuyeuſes & deſagréables, & il leur prêtoit de ſon propre fonds de quoi le ſoûtenir dans un ſi rude travail.

La cherté étant exceſſive dans les années 1709. & 1710. le peuple injuſte parce qu'il ſouffroit, s'en prenoit en partie à M. d'Argenſon, qui cependant tâchoit par toutes ſortes de voyes de remedier à cette calamité. Il y eut quelques émotions qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop ſeverement. Le Magiſtrat les calma, & par la ſage hardieſſe qu'il eut de les braver, & par la confiance que la Populace, quoique furieuſe, avoit toûjours en lui. Un jour aſſiegé dans une maiſon, où une Troupe nombreuſe vouloit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, ſe preſenta, parla, & appaiſa tout. Il ſavoit quel eſt le pouvoir d'un Magiſtrat ſans armes; mais on a beau le ſavoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompenſée ou ſuivie de la Dignité de Conſeiller d'Etat

Il n'a pas ſeulement exercé ſon courage dans des occaſions où il s'agiſſoit de ſa vie autant que du bien public, mais encore dans celles où il n'y avoit pour lui aucun péril que volontaire. Il n'a jamais manqué de ſe trouver aux Incendies, & d'y arriver des premiers. Dans ces momens ſi preſſants

&

& dans cette affreuſe confuſion, il donnoit les ordres pour le ſecours, & en même-temps il en donnoit l'exemple, quand le péril étoit aſſés grand pour le demander. A l'embraſement des Chantiers de la Porte S. Bernard, il falloit, pour prévenir un embraſement general, traverſer un eſpace de chemin occupé par les flammes. Les gens du Port & les Détachemens du Regiment des Gardes héſitoient à tenter ce paſſage: M. d'Argenſon le franchit le premier, & ſe fit ſuivre des plus braves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ſes habits brûlez, & fut plus de vingt heures ſur pied dans une action continuelle. Il étoit fait pour être Romain, & pour paſſer du Senat à la tête d'une Armée.

Quelque étenduë que fût l'adminiſtration de la Police, le feu Roi ne permit pas que M. d'Argenſon s'y renfermât entierement; il l'appelloit ſouvent à d'autres fonctions plus élevées & plus glorieuſes, ne fût-ce que par la relation immédiate qu'elles donnoient avec le Maître, relation toûjours ſi précieuſe & ſi recherchée. Tantôt il s'agiſſoit d'accommemens entre Perſonnes importantes, dont il n'eût pas été à propos que les conteſtations éclataſſent dans les Tribunaux ordinaires, & dont les noms exigeoient un certain reſpect auquel le Public eût manqué. Tantôt c'étoient des affaires d'Etat qui demandoient des expediens prompts, un myſtere adroit, & une conduite déliée. Enfin M. d'Argenſon vint à exercer réglément auprès du Roi un Miniſtere ſecret &

ſans

ſans Titre, mais qui n'en étoit que plus flateur, & n'en avoit même que plus d'autorité.

Comme la Juriſdiction de la Police le rendoit maitre des Arts & Métiers que l'Académie a entrepris de décrire & de perfectionner, ce qui la mettoit dans une relation neceſſaire avec lui pour les détails de l'exécution, & que d'ailleurs il avoit pour les Sciences tout le goût, & leur accordoit toute la protection que leur devoit une homme d'autant d'eſprit & auſſi éclairé, la Compagnie voulut ſe l'acquerir, & elle le nomma en 1716. pour un de ſes Honoraires. Bien-tôt après, comme ſi une Dignité ſi modeſte en eût dû annoncer de plus brillantes, le Regent du Royaume qui avoit commencé par l'honorer de la même confiance & du même Miniſtere ſecret que le feu Roi, le fit entrer dans les plus importantes affaires; & enfin au commencement de 1718. le fit Garde des Sceaux & Préſident du Conſeil des Finances. Il avoit été Lieutenant de Police vingt-un an, & depuis long-temps les ſuffrages des bons Citoyens le nommoient à des places plus élevées; mais la ſienne étoit trop difficile à remplir, & la réputation ſinguliere qu'il s'y étoit acquiſe devenoit un obſtacle à ſon élevation. Il falloit un effort de Juſticie pour le récompenſer dignement.

Il fut donc chargé à la fois de deux Miniſteres, dont chacun demandoit un grand homme, & tous ſes talens ſe trouverent d'un uſage heureux. L'expédition des affaires

res du Conſeil ſe ſentit de ſa vivacité; il accorda ou refuſa les graces qui dépendoient du Sceau ſelon ſa longue habitude de ſavoir placer la douceur & la ſeverité; ſur tout il ſoûtint avec ſa vigueur & la fermeté naturelle l'Autorité Royale, d'autant plus difficile à ſoûtenir dans les Minorités, que ce ne ſont pas toûjours des mal-intentionnés qui réſiſtent. Sa grande application à entrer dans le produit effectif des revenus du Roi, le mit en état de faire payer dès la premiere année qu'il fut à la tête des Finances ſeize millions d'arrerages des Rentes de la Ville, ſans préjudice de l'année courante; & outre le crédit qu'il redonnoit aux affaires, il eut le plaiſir de marquer bien ſolidement aux Habitans de Paris l'affection qu'il avoit priſe pour eux en les gouvernant. Dans cette même premiere année il égala la recette & la dépenſe; équation, pour parler la langue de cette Academie, plus difficile que toutes celles de l'Algebre. C'eſt ſous lui qu'on a appris à ſe paſſer des Traités à forfait, & à établir des Regies qui font recevoir au Roi ſeul ſes revenus, & le diſpenſent de les partager avec des eſpeces d'Aſſociés. Enfin il avoit un projet certain pour diminuer par des rembourſemens effectifs les dettes de l'Etat; mais d'autres vûës & qui paroiſſoient plus brillantes, traverſerent les ſiennes, il ceda ſans peine aux conjonctures, & ſe démit des Finances au commencement de 1720.

Rendu tout entier à la Magiſtrature, il ne le fut encore que pour peu de temps; mais

ce

ce peu de temps valut à l'Etat un reglement utile. Les Bénéfices tombés une fois entre les mains des Réguliers, y circuloient enſuite perpétuellement à la faveur de certains artifices ingenieux, qui trompoient la Loi en la ſuivant à la lettre. M. d'Argenſon remedia à cet abus par deux Déclarations qui préviennent, ſi cependant on oſe l'aſſurer, ſurtout en cette matiere, tous les ſtratagêmes de l'interêt.

Le bien des affaires generales, qui changent ſi ſouvent de face, parut demander qu'il remît les Sceaux, & il les remit au commencement de Juin 1720. Il conſervoit pleinement l'eſtime & l'affection du Prince dont il les avoit reçûs, & il gagnoit de la tranquillité pour les derniers temps de ſa vie. Il n'eut pas beſoin de toutes les reſſources de ſon courage pour ſoûtenir ce repos, mais il employa pour en bien uſer toutes celles de la Religion. Il mourut le 8. de Mai. 1721.

Il avoit une gayeté naturelle & une vivacité d'eſprit heureuſe & féconde en traits, qui ſeules auroient fait une réputation à un homme oiſif. Elles rendoient témoignage qu'il ne gémiſſoit pas ſous le poids énorme qu'il portoit. Quand il n'étoit queſtion que de plaiſir, on eût dit qu'il n'avoit étudié toute ſa vie que l'Art ſi difficile, quoique frivole, des agrémens & du badinge. Il ne connoiſſoit point à l'égard du travail la diſtinction des jours & des nuits; les affaires avoient ſeules le droit de diſpoſer de ſon temps, & il n'en donnoit à tout le reſte que ce qu'elles

les lui laiſſoient de momens vuides, au hazard & irrégulierement. Il dictoit à trois ou quatre Secretaires à la fois, & ſouvent chaque Lettre eût mérité par ſa matiere d'être faite à part, & ſembloit l'avoir été. Il a quelquefois accommodé à ſes propres dépens des Procès, même conſiderables; & un trait rare en fait de Finances, c'eſt d'avoir refuſé à un renouvellement de Bail cent mille écus qui lui étoient dûs par un uſage établi: il les fit porter au Tréſor Royal pour être employés au payement des Penſions les plus preſſées des Officiers de guerre. Quoique les occaſions de faire ſa cour ſoient toutes ſans nulle diſtinction infiniment cheres à ceux qui approchent les Rois, il en a rejetté un grand nombre, parce qu'il ſe fût expoſé au péril de nuire plus que les fautes ne méritoient. Il a ſouvent épargné des évenemens deſagréables à qui n'en ſavoit rien, & jamais le récit du ſervice n'alloit mandier de la reconnoiſſance. Autant que par ſa ſeverité il ſavoit ſe rendre redoutable au peuple dont il faut être craint, autant par ſes bons offices il ſavoit ſe faire aimer de ceux que la crainte ne mene pas. Les perſonnes dont j'entens paler ici ſont en ſi grand nombre & ſi importantes, que j'affoiblirois ſon Eloge en y faiſant entrer la reconnoiſſance que je lui dois, & que je conſerverai toûjours pour ſa mémoire.

Il avoit épouſé Dame Marguerite le Fevre de Caumartin, dont il a laiſſé deux fils, l'un Conſeiller d'Etat & Intendant de

de Maubeuge, l'autre ſon ſucceſſeur dans la Charge de la Police, & une fille mariée à M. de Colande, Maréchal de Camp & Commandeur de l'Ordre de Saint Louïs.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# COUPLET.

CLAUDE-ANTONIE COULET nâquit à Paris le 20. Avril 1642. d'Antoine Couplet, Bourgeois de Paris. Son Pere le deſtina au Barreau, ſans conſulter, & apparemment ſans connoître ſes talens & ſon goût, qui le portoient aux Mathematiques, & principalement aux Méchaniques. Elles lui cauſerent beaucoup de diſtraction dans ſes études; cependant il fut reçû Avocat, mais il quitta bien-tôt cette profeſſion forcée, & ſe donna entierement à celle que la Nature lui avoit choiſie.

Il chercha de l'inſtruction & du ſecours dans le commerce de M. Buhot Coſmographe, & Ingenieur du Roi, qui, après avoir reconnu ſes diſpoſitions, ſe fit un plaiſir de les cultiver: il vouloit même ſerrer par une alliance la liaiſon que la Science avoit com-

commencé entre eux, & en 1665. il fit épouſer ſa Belle-fille à ſon Eleve âgé alors de vingt-quatre ans.

En 1666. fut formée l'Academie des Sciences. M. Buhot fut choiſi par M. Colbert pour en être, & quelque temps après M. Couplet y entra; on lui donna un logement à l'Obſervatoire, & la Garde du Cabinet des Machines. Il ſemble qu'un certain reſpect doive être attaché aux noms de ceux qui ont les premiers compoſé cette Compagnie.

En 1670. M. Couplet acheta de M. Buhot la Charge de Profeſſeur de Mathematique de la grande Ecurie. Il étoit obligé d'aller fort ſouvent à Verſailles, & dans ce temps-là le feu Roi y fit faire ces grandes conduites d'eau qui l'ont tant embelli. La Science des Eaux & des Nivellemens fut perfectionnée au point qu'elle en devint preſque toute nouvelle, & M. Couplet qui ne demandoit qu'à s'inſtruire & à s'exercer, en eut des occaſions à ſouhait. Nous avons parlé en 1699. (*pag.* 112. *& ſuiv. de l'Ed. de Paris*, *& pag.* 139. *& ſuiv. de l'Ed. Amſt.*) d'un Niveau qu'il s'étoit en quelque maniere rendu propre, en le rendant d'une exécution beaucoup plus facile.

Employé ſouvent à des ouvrages de Particuliers, il s'y conduiſoit toûjours d'une maniere dont ſa famille ſeule pouvoit ſe plaindre: il ne vouloit que réuſſir, & il mettoit de ſon argent pour hâter, ou pour perfectionner les travaux; loin de faire valoir ſes ſoins & peines, il en parloit avec une mo-

modeſtie qui enhardiſſoit à le recompenſer mal, & ce n'étoit jamais un tort avec lui que le peu de reconnoiſſance.

Ce qu'il a fait de plus conſiderable a été à *Coulanges la Vineuſe*, petite Ville de Bourgogne à trois lieuës d'Auxerre. Coulanges eſt riche en Vins, & de-là vient ſon épithete, qui lui convient d'autant mieux, qu'elle n'avoit que du vin, & point d'eau. Les Habitans étoient réduits à des Mares, & comme elles étoient ſouvent à ſec, ils alloient fort loin chercher un Puits qui tariſſoit auſſi, & les renvoyoit à une Fontaine éloignée de-là d'une lieuë. Afin que l'on ne manquât pas d'eau dans les Incendies, chaque Habitant étoit obligé par Ordonnance de Police à avoir à ſa porte un Tonneau toûjours plein, & malgré cette précaution la Ville avoit eu trois grands incendies en trente ans, & à l'un on avoit été obligé de jetter du Vin ſur le Feu. Ils avoient obtenu en 1516. un Arrêt du Conſeil qui leur permettoit de lever ſur chaque Piéce de Vin qui ſortiroit de leur Territoire, un Impôt dont le produit ſeroit employé à chercher de l'Eau, & à toutes les Dépenſes néceſſaires; mais tous les Ingenieurs qui avoient tenté cette entrepriſe, l'avoient tentée ſans ſuccès, quoique vivement animés, & par l'utilité, & par la gloire.

M. Dagueſſeau alors Procureur General, & aujourd'hui Chancelier de France, ayant acquis le Domaine de cette Ville, voulut faire encore un effort, ne fût-ce que pour s'af-

s'assurer qu'il n'en falloit plus faire, & en 1705. il s'adressa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de Septembre; ce mois est ordinairement un des plus secs de toute l'année; 1705. fut une année fort seche; & si l'on pouvoit alors trouver de l'eau, il n'étoit pas à craindre qu'on en manquât jamais.

En une infinité d'endroits de la terre il court des veines d'eau, qui ont effectivement quelque rapport avec le sang qui coule dans nos veines. Si ces eaux trouvent des terres sablonneuses, elles se filtrent au travers, & se perdent, il faut des fonds qui les arrêtent, tels que sont des lits de Glaise. Elles sont en plus grande quantité selon la disposition des terrains. Si, par exemple, une grande Plaine a une pente vers un Côteau & s'y termine, toutes les eaux que la Plaine recevra du Ciel seront déterminées à couler vers ce Côteau, qui les rassemblera encore, & elles se trouveront en abondance au pied. Ainsi la recherche & la découverte des Eaux dépend d'un examen des terrains fort exact & assés fin, il y faut un coup d'œil juste & guidé par une longue expérience.

M. Couplet arrivé à quelque distance de Coulanges, mais sans la voir encore, & s'étant seulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ses connoissances en usage, & enfin promit hardiment cette eau si desirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres Ingenieurs. Il marchoit son niveau à la main; & dès qu'il put voir les maisons de la Ville, il assura que l'eau seroit plus haute.

Quel-

Quelques-uns des principaux Habitans, qui par impatience ou par curiosité étoient allés au devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs Concitoyens, ou pour leur en avancer la joye, ou pour se donner une espece de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit son chemin en marquant avec des Piquets les endroits où il falloit fouiller, & en prédisant dans le même temps à quelle profondeur précisément on trouveroit l'eau; & au lieu qu'un autre eût pû prendre un air imposant de divination, il expliquoit naïvement les principes de son Art, & se privoit de toute apparence de Merveilleux. Il entra dans Coulanges où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avoit prises, & il repartit pour Paris, après avoir laissé les instructions nécessaires pour les travaux qui se devoient faire en son absence. Il restoit à conduire l'Eau dans la Ville par des tranchées & par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de besoin, & tout cela emportoit mille détails de Pratique, sur quoi il ne laissoit rien à desirer; il promit de revenir au mois de Décembre pour mettre à tout la derniere main.

Il revint en effet, & enfin le 21. Decembre l'Eau arriva dans la Ville. Jamais la plus heureuse Vendange n'y avoit répandn tant de joye. Hommes, Femmes, Enfans, tous couroient à cette Eau pour en boire, & ils eussent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier Juge de la Ville devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ses mains qu'il y

plongea pluſieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les Cloches furent ſonnées avec tant d'emportement, que la plus groſſe fut démontée; l'allégreſſe publique fit cent folies. La Ville, auparavant toute défigurée par des maiſons brûlées qu'on ne réparoit point, a pris une face nouvelle; on y bâtit, on vint même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu-à-peu, & pour tout cela M. Couplet n'a pas fait 3000. livres de dépenſe à cette même Ville, qui auroit été ravie de ſe charger d'un impôt perpétuel; auſſi crut-elle bien lui devoir une Inſcription & une Deviſe. L'Inſcription eſt ce Diſtique Latin:

*Non erat ante fluens populis ſitientibus unda,*
*Aſt dedit æternas arte* CUPLETUS *aquas.*

La deviſe repréſente un Moïſe qui tire de l'Eau d'un Rocher entouré de ſept de Vignes, avec ces mots *Utile dulci.*

Auxerre & Courſon, qui ſont dans le voiſinage de Coulanges, ſe ſentirent auſſi de ſon voyage; il donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure Eau, & à Courſon ceux de retrouver une Source perduë.

C'eſt dans ces ſortes de fonctions, & dans celles qu'il devoit à l'Academie & à ſa Charge, qu'il a paſſé une vie toûjours occupée & toûjours laborieuſe. Une complexion d'une force ſinguliere le ſoûtenoit dans ſes fatigues. Enfin âgé de 79. ans il eut une premiere attaque d'Apoplexie, & quelque temps

temps après une ſeconde, auxquelles ſuccéda une Paralyſie, qui tomba particuliérement ſur la langue & ſur l'Oeſophage, de ſorte qu'il ne pouvoit ni parler ni avaler ſans beaucoup de peine. Il fut deux ans à languir, mais avec courage. Il employa toûjours à des prieres & à des diſcours édifians le peu qui lui reſtoit d'uſage de la parole, & il mourut le 25. Juillet 1722. âgé de 81. an.

Ce qu'on appelle préciſément bonté étoit en lui à un haut point, & avec cet avantage qu'elle étoit ſenſiblement marquée dans ſa phyſionomie, dans ſon air, dans ſes manieres; on ſe fût fié à lui ſans autres garans que ceux-là. Heureuſes, du moins par rapport aux effets extérieurs, les vertus dont la preuve eſt courte & prompte! Il étoit Treſorier de l'Academie, titre trop faſtueux, & aſſés impropre; il étoit plûtôt le contraire d'un Tréſorier, il n'avoit point de fonds entre les mains, mais il faiſoit des avances aſſés conſiderables par rapport à ſa fortune, & ne les retiroit pas ſans peine. Il a laiſſé un Fils, qui lui a ſuccedé dignement dans cette place.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# MERY.

JEAN MERY nâquit à Vatan en Berri le 6. Janvier 1645. de Jean Mery, Maître Chirurgien, & de Jeanne Mores. On lui fit commencer ſes études, mais il s'en dégoûta bien-tôt par le peu de ſecours qu'il trouva dans de mauvais Maitres, par le peu d'émulation, apparemment auſſi par le peu d'inclination naturelle. Il ne paſſa par la Quatriéme, & s'attacha uniquement à la profeſſion de ſon Pere. Il vint à Paris à dix-huit ans s'inſtruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les Ecoles pour de jeunes Chirurgiens. Non content de ſes exercices du jour, il déroboit ſubtilement un Mort quand il le pouvoit, l'emportoit dans ſon lit, & paſſoit la nuit à le diſſequer en grand ſecret.

En 1681. il fit à la priere de Mr. Lamy Docteur en Medecine, qui donnoit une ſeconde Edition de ſon Livre ſur *L'Ame ſenſitive*, une deſcription de l'Oreille. Il re-

reconnoît dans une Lettre préliminaire adreſſée à ce Docteur & imprimée auſſi, qu'il n'eſt qu'*un ſimple Chirurgien de l'Hôtel-Dieu*, & par-là il inſinuë qu'il eſt bien hardi d'oſer décrire une partie auſſi délicate que l'Oreille, & auſſi inconnuë aux plus habiles Anatomiſtes, qu'on ne le croira pas en droit de faire des découvertes; mais ſi on veut bien ne s'en pas tenir à des préjugés ordinairement ſi concluants, il s'engage à convaincre tout incrédule les piéces à la main. Dans la même année il fut pourvû d'une Charge de Chirurgien de la feuë Reine.

En 1683. M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien Major.

L'année ſuivante le Roi de Portugal ayant demandé au feu Roi un Chirurgien capable de donner du ſecours à la Reine ſa femme qui étoit à l'extrémité, M. de Louvois y envoya M. Mery en poſte, mais la Reine mourut avant ſon arrivée. Il n'y eut à Lisbonne aucun Malade qui ne voulût le conſulter, quelque peu digne qu'il en fût par ſon mal. On lui fit les offres les plus avantageuſes pour l'arrêter en Portugal, on en fit autant en Eſpagne à ſon paſſage, mais rien ne put vaincre l'amour de la Patrie.

A ſon retour M. de Louvois le fit entrer dans l'Academie des Sciences en 1684.

Cette même année la Cour allant à Chambord, le Roi demanda à M. Fagon un Chirurgien qu'il pût mettre pendant le voyage auprès de M. le Duc de Bourgogne en-

core Enfant. M. Fagon fit choix de M. Mery. On ne peut pas mettre en doute s'il s'acquitta de cet Emploi avec toute l'application & tout le zele poſſible, mais il ſe trouvoit encore plus étranger à la Cour qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Eſpagne ; & il revint, auſſi-tôt qu'il le put, reſpirer ſon véritable air natal, celui des Invalides, & de l'Academie.

En 1692. il fit un voyage en Angleterre par ordre de la Cour ; &, ce qui paroîtra ſans doute ſurprenant, on en ignore abſolument le ſujet. Peut-être s'eſt-on déja apperçû que les faits rapportés juſqu'ici ont été aſſés dénués de circonſtances, aſſés décharnés, c'eſt la faute de celui qu'ils regardent. Après qu'il avoit rempli dans la derniere exactitude ſes fonctions néceſſaires, il ſe renfermoit dans ſon Cabinet, où il étudioit non pas tant les Livres que la Nature même ; il n'avoit de commerce qu'avec les Morts, & cela dans un ſens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des Savans. Il s'inſtruiſoit donc infiniment, mais perſonne n'en eût rien ſû, ſi les opérations qu'il faiſoit tous les jours n'euſſent trahi le ſecret de ſon habileté. Ceux qui ſont fortement occupés à exercer une profeſſion ou un talent, parlent du moins plus volontiers dans l'intérieur de leur famille, ſoit de leurs occupations préſentes, ſoit de leurs projets, on eſt obligé de les écouter, & ils ont une liberté entiere de ſe faire vaoir ; mais il n'uſoit point de ſes droits à cet égard, on

ne

ne le voyoit qu'aux heures des repas, & il n'y tenoit point de diſcours inutiles. Enfin je le repéte, on ne ſait rien du voyage d'Angleterre, dont il auroit dû au moins à ſa femme & à ſes enfans vanter ou excuſer le ſuccès. Tout étoit enſeveli dans un profond ſilence, & il eſt preſque étonnant que M. Mery ait été connu. Il n'a rien mis du ſien dans ſa réputation que ſon mérite, & communément il s'en faut beaucoup que ce ne ſoit aſſés.

En 1700. M. de Harlai Premier Préſident le nomma premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il n'accepta cette place que quand il fut bien ſûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec celle de l'Academie, & je lui ai ouï dire que les deux enſemble rempliſſoient toute ſon ambition ; auſſi l'ont-elles uniquement occupé. Des Malades quelque importans qu'ils fuſſent, & quelque utiles qu'ils dûſſent être, n'ont jamais pû le faire ſortir de chés lui. Tout au plus a-t-il traité quelques Amis, mais en amis, & en leur faiſant très-peu de choſe. Des Etrangers, qui ſouhaitoient paſſionnément qu'il leur fît des Cours particuliers d'Anatomie, n'ont pû le tenter par les promeſſes les plus magnifiques & les plus ſûres. Il ne vouloit point d'une augmentation de fortune, qui lui eût coûté un temps deſtiné à de nouveaux progrès dans ſa Science.

Mais ce même temps, qu'il eſtimoit plus que la richeſſe, il ne l'épargnoit point à ſes devoirs, il conçut volontairement le

deſſein d'en donner à l'Hôtel-Dieu beaucoup plus qu'il ne lui en demandoit ſelon l'uſage établi. Les jeunes Chirurgiens qui venoient y apprendre leur metier, n'y prenoient des leçons qu'au gré du hazard, qui leur mettoit ſous les yeux tantôt une opération, tantôt une autre; rien de ſuivi, rien de methodique ne dirigeoit leurs connoiſſances. Il obtint de M. de Harlai que l'on conſtruiſît un lieu, où il leur feroit des Cours reglés d'Anatomie. S'il eût pris cette occaſion de demander des appointemens plus forts, s'il ne l'eût même fait naître que dans cette vûë, on ne l'eût pas blâmé d'accorder ſon interêt avec celui du Public. D'ailleurs M. le Premier Préſident l'honoroit d'une affection particuliere, & comme ce grand Magiſtrat avoit beaucoup d'eſprit, peut-être l'aimoit-il d'autant plus qu'il falloit de la pénétration pour ſentir tout ce qu'il valoit; mais M. Mery ne ſongea dans ſon nouvel établiſſement qu'à l'utilité publique, & il ſe tint heureux qu'on lui eût accordé un ſurcroit conſiderable d'aſſujettiſſement & de travail.

Son genie étoit d'aporter une extrême exactitude à l'obſervation, & de ſe bien aſſurer de la ſimple verité des choſes. Il ne ſe preſſoit point d'imaginer pourquoi telle diſpoſition, telle ſtructure; il voyoit les faits d'autant plus ſûrement, qu'il ne les voyoit point au travers d'un Syſtême déja formé, qui eût pû les changer à ſes yeux. Son Cabinet Anatomique, auquel il avoit travaillé une bonne partie de ſa vie, ce nom-

nombre prodigieux de Diſſections faites de ſa main avec une patience étonnante, avoient apparemment aidé à lui faire prendre cette habitude ; il avoit été ſi long temps appliqué à ne faire que voir, qu'il n'avoit pas eu le loiſir de ſonger tant à deviner, mais on doit convenir qu'il n'y a pas moins de ſagacité d'eſprit à bien voir en cette matiere, qu'à deviner : auſſi n'avoit-on pas à craindre que ce qu'il faiſoit voir aux autres, il le leur déguiſât, ou l'embellît trop par ſes diſcours ; à peine ſe pouvoit-il réſoudre à l'expliquer, il falloit preſque que les Piéces de ſon Cabinet parlaſſent pour lui.

On y en compte juſqu'à quatre-vingt d'importantes, ſoit Squelettes entiers, ſoit parties d'Animaux. Trente de ces Piéces regardent l'Homme ; & celle où ſont tous les Nerfs conduits depuis leur origine juſqu'à leurs extrémités, a dû lui coûter des trois ou quatre mois de travail. Une adreſſe ſinguliere, & une perſévérance infatigable ont été néceſſaires pour finir ces Ouvrages ; auſſi étoit-ce là ce qui l'enlevoit à tout. Il étoit toûjours preſſé de rentrer dans ce lieu où toutes ces Machines démontées & dépouillées de ce qui nous les cache en les revêtant, lui preſentoient la Nature plus à nud, & lui donnoient toujours à lui-même de nouvelles inſtructions ; cependant pour ne ſe pas trop glorifier de la connoiſſance qu'il avoit de la ſtructure des Animaux ; il faiſoit réflexion ſur l'igno-

rance où l'on eſt de l'action & du jeu des Liqueurs. *Nous autres Anatomiſtes*, m'a-t-il dit une fois, *nous ſommes comme les Crocheteurs de Paris qui en connoiſſent toutes les rues juſqu'aux plus petites & aux plus écartés, mais qui ne ſavent pas ce qui ſe paſſe dans les Maiſons.*

On a vû de lui dans nos Volumes quantité de Morceaux, ſur ce que devient l'Air entré par les Poumons, ſur l'Iris de l'Oeil, ſur la Charoïde, &c. Il a donné une nouvelle ſtructure au Nerf Optique, & a oſé avancer qu'un Animal ſe multiplie ſans accouplement; c'eſt la Moule d'Etang dont il a donné la ſinguliere & biſarre Anatomie (*a*) : mais ce qui a fait le plus de bruit dans ces Volumes a été ſon opinion ſur la Circulation du Sang dans le Fœtus, ou ſur l'uſage du Trou Ovale, directement oppoſée à celle de tous les autres Anatomiſtes. Il fut cauſe que l'Academie dès ſon renouvellement en 1699. fut agitée par cette Queſtion. Un monde d'Adverſaires élevés contre lui tant au dedans qu'au dehors de l'Academie, ne l'ebranla point. Il publia même en 1700. hors de nos Memoires un Traité exprès ſur ce ſujet, auquel il joignit ſes Remarques ſur une nouvelle maniere de tailler de la Pierre pratiquée alors par un Frere Jacques Francomtois; c'eſt-là le ſeul Livre qu'on ait de lui. On ne ſait point encore aujourd'hui

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1710. p. 30. & ſuiv. & de l'Ed. d'Amſt p 38. & ſuiv.

d'hui quel parti eſt victorieux, & c'eſt une aſſés grande gloire pour celui qui ſeul étoit un parti. Il paroît, ainſi que nous oſâmes le ſoupçonner il y a long-temps, que les deux Syſtêmes oppoſez pourroient être vrais & ſe concilier, dénouëment qui meriteroit d'être remarqué dans l'Hiſtoire de la Philoſophie, & qui condamneroit bien la grande chaleur de toute cette conteſtation.

M. Mery étoit ſi retenu à former, ou à adopter des Syſtêmes qu'il heſitoit à recevoir, ou ſi l'on veut, ne recevoit pas celui de la Generation par les Oeufs, ſi vrai-ſemblable, ſi appuyé, ſi generalement reçû. Il n'en ſubſtituoit pas d'autre à la place, mais des ſtructures de parties, qui effectivement ne s'y accordent pas trop, l'arrêtoient (*a*), au lieu que les autres Anatomiſtes ſe laiſſent emporter à un grand nombre d'apparences très-favorables, & ſe repoſent en quelque ſorte ſur la Nature de la ſolution de quelques difficultés. Nous n'avons garde de décider entre leur hardieſſe & la timidité oppoſée, ſeulement pouvons-nous dire qu'en fait de Sciences les hommes ſont nés Dogmatiques & hardis, & qu'il leur en coute plus d'effort pour être timides & Pyrrhoniens.

Cependant M. Mery peu diſpoſé à prendre trop facilement les opinions les plus dominantes, ne l'étoit pas davantage à



(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1701. p. 38. & ſuiv. & de l'Edit. d'Amſt. p. 42. & ſuiv.

quitter facilement les ſiennes particulieres. Le témoignage qu'il ſe rendoit de la grande ſureté de ſes obſervations, & du peu de précipitation de ſes conſequences, l'affermiſſoit dans ce qu'il avoit une fois penſé déterminément. La vie retirée y contribuoit encore, les idées qu'on y prend ſont plus roides & plus inflexibles, faute d'être traverſées, pliées par celles des autres, entretenuës dans une certaine ſoûpleſſe; on s'accoutume trop dans la ſolitude à ne penſer que comme ſoi. Cette même retraite lui faiſoit ignorer auſſi des ménagemens d'expreſſion neceſſaires dans la diſpute, il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un ſentiment étoit abſurde; il le diſoit, mais cet excès de naïveté & de ſincerité ne bleſſoit pas tant dans l'interieur de l'Academie. Et ſi les ſuites aſſez ordinaires du ſavoir n'y étoient excuſées, où le ſeroient-elles? On y a remarqué avec plaiſir que M. Mery, quelque attaché qu'il fût à ſes ſentimens, en avoit changé en quelques occaſions. Par exemple, il avoit d'abord fort approuvé l'operation du Frere Jacques, & il ſe retracta dans la ſuite. Il étoit de bonne grace d'avoir commencé par l'approbation. Un Anatomiſte de la Compagnie raconte qu'il a convaincu M. Mery ſur certains points, qui lui avoient paru d'abord inſoutenables, & il le raconte pour la gloire de M. Mery & non pour la ſienne.

Ce même Anatomiſte prétend que M. Mery

Mery a entrevu la Valvule d'Euſtachius, connu les Glandes de Couper long-temps avant Couper même ; mais il faut laiſſer les découvertes aux noms qui en ſont en poſſeſſion ; & quand même ce ne ſeroit que la faveur du ſort qui les leur auroit ajugées plûtôt qu'à d'autres, il vaut mieux n'en point appeller.

Malgré une conſtitution très-ferme, & une vie toûjours très-reglée d'un bout à l'autre, M. Mery ſe ſentit preſque tout d'un coup abandonné de ſes jambes vers l'âge de 75. ans, ſans avoir nulle autre incommodité. Il fut reduit à ſe renfermer abſolument chez lui, où il s'étoit tant renfermé volontairement. Tous ceux de l'Academie, qui pouvoient ſe plaindre de quelques-unes de ces ſincerités dont nous avons parlé, allerent le voir pour le raſſurer ſur l'inquietude où il eût pû être à leur égard, & renouveller une amitié, qui, à proprement parler, n'avoit pas été interrompuë : il fut ſenſiblement touché & de ces avances qu'il n'attendoit peut-être pas, & de ces ſentimens qu'il méritoit plus qu'il ne ſe les étoit attirez, & il ne pouvoit ſe laſſer d'en marquer ſa joye à M. Varignon, ſon fidele ami, & de tous les temps.

Il s'affoibliſſoit toûjours, quoiqu'en conſervant un eſprit ſain, & enfin il mourut le 3. Novembre 1721. âgé de 77. ans. Il a laiſſé ſix Enfans de Catherine-Geneviéve Carrere, fille de M. Carrere, qui avoit été premier Chirurgien de feuë Madame.

Il a eu toute ſa vie beaucoup de Religion, & des mœurs telles que la Religion les demande ; ſes dernieres années ont été uniquement occupées d'exercices de pieté. Nous avons dit de feu M. Caſſini, que les Cieux lui racontoient ſans ceſſe la gloire de leur Créateur, les Animaux la racontoient auſſi à M. Mery. L'Aſtronomie & l'Anatomie ſont en effet les deux Sciences où ſont le plus ſenſiblement marqués les caracteres du Souverain Etre, l'une annonce ſon Immenſité par celle des Eſpaces Celeſtes, l'autre ſon Intelligence infinie par la Méchanique des Animaux. On peut même croire que l'Anatomie a quelque avantage, l'Intelligence prouve encore plus que l'Immenſité.

ELO-

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# VARIGNON.

PIERRE VARIGNON nàquit à Caën en 1655. d'un Architecte-Entrepreneur, dont la fortune étoit fort mediore. Il avoit deux freres, qui ſuivirent la profeſſion du Pere & il étudia pour être Eccleſiaſtique.

Au milieu de cette éducation commune, qu'on donne aux jeunes gens dans les Colleges, tout ce qui peut les occuper un jour plus particulierement vient par differens hazards ſe préſenter à leurs yeux, & s'ils ont quelque inclination naturelle bien déterminée, elle ne manque pas de ſaiſir ſon objet, dès qu'elle le rencontre. Comme les Architectes, quelquefois les ſimples Maçons, ſavent faire des Cardans, M. Varignon en vit tracer de bonne heure, & ne le vit pas indifferemment. Il en apprit la pratique la plus groſſiere, qui étoit tout ce qu'il pouvoit apprendre de ſes Maîtres, mais il ſoupçonnoit que tout cela dépendoit de quelque Theorie generale, ſoupçon qui ne ſer-

ſervoit qu'à l'inquieter & à le tourmenter ſans fruit. Un jour, pendant qu'il étoit en Philoſophie aux Jeſuites de Caën, feuilletant par amuſement differens Livres dans la Boutique d'un Libraire, il tomba ſur un Euclide, & en lut les premieres pages, qui le charmerent non-ſeulement par l'ordre & l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il ſe ſentit à y entrer. Comment l'Eſprit humain n'aimeroit-il pas ce qui lui rend témoignage de ſes talens? Il emporta l'Euclide chés lui, & en fut toûjours plus charmé par les mêmes raiſons. L'incertitude éternelle, l'embarras Sophiſtique, l'obſcurité inutile, & quelquefois affectée de la Philoſophie des Ecoles, aiderent encore à lui faire goûter la clarté, la liaiſon, la ſûreté des verités Geometriques. La Geometrie le conduiſit aux Ouvrages de Deſcartes, & il y fut frappé de cette nouvelle lumiere, qui de-là s'eſt répanduë dans tout le Monde penſant. Il prenoit ſur les néceſſités abſoluës de la vie de quoi acheter des Livres de cette eſpece, ou plûtôt il les mettoit au nombre des neceſſités abſoluës; il falloit même, & cela pouvoit encore irriter la paſſion, qu'il ne les étudiât qu'en ſecret, car ſes parens qui s'appercevoient bien que ce n'étoient pas là les Livres ordinaires dont les autres faiſoient uſage, deſapprouvoient beaucoup & traverſoient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnoit. Il paſſa en Théologie, & quoique l'importance des matieres, & la neceſſité dont elles ſont pour un Eccleſiaſtique, le

le fixaſſent davantage, ſa paſſion dominante ne leur fut pas entierement ſacrifiée.

Il alloit ſouvent diſputer à des Theſes dans les Claſſes de Philoſophie, & il brilloit fort par ſa qualité de bon argumenteur, à laquelle concouroient & le caractere de ſon eſprit, & ſa conſtitution corporelle, beaucoup de force & de netteté de raiſonnement d'un côté, & de l'autre une excellente poitrine, & une voix éclatante. Ce fut alors que M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui étudioit en Philoſophie dans le même College, le connut. Un goût commun pour les choſes de raiſonnement, ſoit Phyſiques, ſoit Metaphyſiques, & des diſputes continuelles, furent le lien de leur amitié. Ils avoient beſoin l'un de l'autre pour approfondir, & pour s'aſſurer que tout étoit vu dans un ſujet. Leurs caracteres differens faiſoient un aſſortiment complet & heureux, l'un par une certaine vigueur d'idées, par une vivacité féconde, par une fougue de raiſon, l'autre par une analyſe ſubtile, par une préciſion ſcrupuleuſe, par une ſage & ingenieuſe lenteur à diſcruter tout.

M. l'Abbé de Saint-Pierre pour jouïr plus à ſon aiſe de M. Varignon le logea avec lui, & enfin toûjours plus touché de ſon merite, il reſolut de lui faire une fortune, qui le mît en état de ſuivre pleinement ſes talens & ſon genie. Cependant cet Abbé, cadet de Normandie, n'avoit que 1800. livres de rente; il en détacha 300. qu'il donna par Contrat à M. Varignon. Ce peu qui étoit beaucoup par rapport au bien du Donateur, étoit beau-

beaucoup auſſi par rapport aux beſoins & aux deſirs du Donataire. L'un ſe trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi ſon ami.

L'Abbé perſuadé qu'il n'y avoit point de meilleur ſejour que Paris pour des Philoſophes raiſonnables, vint en 1686. s'y établir avec M. Varignon dans une petite maiſon du Faubourg ſaint Jacques. Là ils penſoient chacun de ſon côté, car ils n'étoient plus tant en communauté de penſées; l'Abbé revenu des ſubtilités inutiles & fatigantes s'étoit tourné principalement du côté des reflexions ſur l'Homme, ſur les mœurs, & ſur les principes du gouvernement. M. Varignon s'étoit totalement enfoncé dans les Mathematiques. J'étois leur compatriote, & allois les voir aſſez ſouvent, & quelquefois paſſer deux ou trois jours avec eux; il y avoit encore de la place pour un ſurvenant, & même pour un ſecond, ſorti de la même Province, aujourd'hui l'un des principaux Membres de l'Academie des Belles Lettres, & fameux par les Hiſtoires qui ont paru de lui. Nous nous raſſemblions avec un extrême plaiſir, jeunes, pleins de la premiere ardeur de ſavoir, fort unis, & ce que nous ne comptions peut-être pas alors pour un aſſez grand bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des differentes Langues de l'Empire des Lettres, & tous les ſujets de cette petite Societé ſe ſont diſperſés de là dans toutes les Academies.

M. Varignon dont la conſtitution étoit

robuſte, au moins dans ſa jeuneſſe, paſſoit les journées entieres au travail; nul divertiſſement, nulle recreation, tout au plus quelque promenade à laquelle ſa Raiſon le forçoit dans les beaux jours. Je lui ai ouï dire que travaillant après ſouper ſelon ſa coutume, il étoit ſouvent ſupris par des Cloches qui lui annonçoient deux heures après minuit, & qu'il étoit ravi de ſe pouvoir dire à lui-même que ce n'étoit pas la peine de ſe coucher pour ſe relever à quatre heures. Il ne ſortoit de là ni avec la triſteſſe, que les matieres pouvoient naturellement inſpirer, ni même avec la laſſitude que devoit cauſer la longueur ſeule de l'application, il ſortoit gai & vif, encore plein des plaiſirs qu'il avoit pris, impatient de recommencer. Il rioit volontiers en parlant de Geometrie, & à le voir on eût cru qu'il la falloit étudier pour ſe bien divertir. Nulle condition n'étoit tant à envier que la ſienne, ſa vie étoit une poſſeſſion perpetuelle, & parfaitement paiſible de ce qu'il aimoit uniquement. Cependant ſi on eût eu à chercher un homme heureux on l'eût été chercher bien loin de lui, & bien plus haut, mais on ne l'y eût pas trouvé.

Dans ſa ſolitude du Faubourg Saint Jacques, il ne laiſſoit pas de lier commerce avec pluſieurs Savans, & des plus illuſtres, tels que Meſſieurs du Hamel, du Vernei, de la Hire.

M. du Vernei lui demandoit aſſez ſouvent ſes lumieres ſur ce qu'il y a en Anatomie qui appartient à la Science des Mechani-

chaniques, ils examinoient enſemble des poſitions de Muſcles, leur points d'appui, leurs directions, & M. du Vernei apprenoit beaucoup d'Antomie à M. Varignon, qui l'en payoit par des raiſonnemens appliqués à l'Anatomie.

Enfin en 1687. il ſe fit connoître du Public par ſon *Projet d'une nouvelle Mechanique* dédié à l'Academie des Sciences. Elle étoit nouvelle en effet. Découvrir des verités, & en découvrir les ſources, ce ſont deux choſes qui peuvent d'abord paroître inſéparables, & qui cependant ſont ſouvent ſeparées, tant la Nature a été avare de connoiſſances à notre égard. En Mechanique dont il s'agit ici, on démontroit bien la neceſſité de l'Equilibre dans les cas où il arrive, mais on ne ſavoit pas préciſément ce qui le cauſoit. C'eſt ce que M. Varignon apperçut par la Theorie des Mouvemens compoſés, & ce qui fait tout le ſujet de ſon Livre. Les principes eſſentiels une fois trouvés, les verités, coulent avec une facilité délicieuſe pour l'eſprit, leur enchaînement eſt plus ſimple, & en même temps plus étroit, le ſpectacle de leur generation, qui n'a plus rien de forcé, en eſt plus agréable, & cette même generation plus legitime en quelque ſorte eſt auſſi plus féconde.

La nouvelle Mechanique fut reçûe de tous les Geometres avec applaudiſſement, & elle valut à ſon Auteur deux places conſiderables, l'une de Géometre dans cette Academie en 1688. l'autre de Profeſſeur de Mathe-

thematiques au College Mazarin. On vouloit donner du relief à cette Chaire, qui n'avoit point encore été remplie, & il fut choiſi.

Il mit au jour en 1690. ſes *Nouvelles Conjectures ſur la Peſanteur.* Il conçoit une Pierre poſée dans l'Air, & il demande pourquoi elle tombe vers le centre de la Terre. L'Air eſt un Liquide, dont par conſéquent les differentes parties ſe meuvent en tous les ſens imaginables; & une direction quelconque étant déterminée, il n'eſt pas poſſible qu'il n'y en ait un grand nombre qui s'accordent à la ſuivre. On peut imaginer toutes celles qui s'accordent dans une même direction, comme ne faiſant qu'une même Colonne. La Pierre eſt donc frapée par des Colonnes qui la pouſſent d'Orient en Occident, d'Occident en Orient, de bas en haut, de haut en bas. Les Colonnes qui la pouſſent lateralement d'Orient en Occident, ou au contraire, ſont égales en longueur, & par conſéquent en force, & il n'en reſulte à la Pierre aucune impreſſion. Mais celles qui la pouſſent de haut en bas ſont beaucoup plus longues que celles qui la pouſſent de bas en haut, & cela à quelque diſtance de la Terre où la Pierre ait jamais pû être portée; elle ſera donc pouſſée avec plus de force de haut en bas, que de bas en haut, & elle tombera vers le centre de la Terre, ou, ce qui eſt le même, perpendiculairement à ſa ſurface, parce que les Colonnes laterales égales en force, l'empêchent de s'écarter, ni à droite, ni à gauche. Si la Pierre

Pierre étoit à une égale diſtance & de la Terre, & de la derniere ſurface de l'Air, elle demeureroit en repos, plus loin, elle monteroit. Ce qu'on a dit de l'Air, on le dira de même de la matiere ſubtile, & de tout autre Liquide où des Corps ſeront poſés. Telle eſt en general l'idée de M. Varignon ſur la Cauſe de la Peſanteur: pluſieurs grands Hommes ont prouvé par l'inutilité de leurs efforts, l'extrême difficulté de cette matiere, & j'avouë qu'il pourroit bien auſſi l'avoir prouvée. Du moins ce Syſtême a-t-il peu de Sectateurs; & quoique ſimple, bien lié, bien ſuivi, il eſt vrai qu'un Phyſicien, même avant la diſcuſſion, ne ſe ſent point porté à le croire. L'Auteur l'auroit plus aiſément défendu que perſuadé. Auſſi ne l'a t-il point donné avec cette confiance & cet air triomphant, qui ont accompagné tant d'autres Syſtêmes; le titre modeſte de *Conjectures* répondoit ſincerement à ſa penſée, il ne croyoit point qu'en matiere de Phyſique, & principalement ſur les premiers principes de la Phyſique, on pût paſſer la Conjecture, & il ſembloit être ravi que ſa chere Géometrie eût ſeule la certitude en partage.

Dans ſes recherches Mathematiques, ſon genie le portoit toûjours à les rendre les plus generales qu'il fût poſſible. Un Paſſage dont on aura vu toutes les parties l'une après l'autre, n'a pourtant point été vû, il faut qu'il le ſoit d'un lieu aſſez élevé, où tout les objets auparavant diſperſés ſe raſſemblent ſous un ſeul coup d'œil. Il en va de

de même des verités géometriques, on en peut voir un grand nombre diſperſées çà & là, ſans ordre entre elles, ſans liaiſon, mais pour les voir toutes enſemble, & d'un coup d'œil, on eſt obligé de remonter bien haut, & cela demande de l'effort & de l'adreſſe. Les formules generales Algebriques ſont les lieux élevés où l'on ſe place pour découvrir tout à la fois un grand Païs. Il n'y a peut-être pas eu de Géometre, ni qui ait mieux connu, ni qui ait mieux fait ſentir le prix de ces formules que M. Varignon.

Il ne pouvoit donc manquer de ſaiſir avidement la Géometrie des Infiniment-Petits dès qu'elle parut; elle s'éleve ſans ceſſe au plus haut point de vûë poſſible, à l'Infini, & de là elle embraſſe une étenduë infinie. Avec quel tranſport vit-il naître une nouvelle Géometrie, & de nouveaux plaiſirs! quand cette belle & ſublime Methode fut attaquée dans l'Academie même (*a*), car il falloit qu'elle ſubît le ſort de toutes les nouveautés, il en fut un des plus ardens défenſeurs, & il força en ſa faveur ſon caractere naturel, ennemi de toute conteſtation. Il ſe plaignit quelquefois à moi que cette diſpute l'avoit interrompu dans des recherches ſur le calcul Integral, dont il auroit de la peine à reprendre le fil. Il ſacrifia les Infiniment Petits à eux-mêmes, le plaiſir & la gloire d'y faire des progrès au devoir plus préſſant de les défendre.

Tous

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1701. p. 89. & ſuiv. & pag. 109. & ſuiv. de l'Ed. d'Amſt.

Tous les Volumes que l'Academie a imprimés rendent compte de ſes travaux. Ce ne ſont preſque jamais des morceaux détachés les uns des autres, mais de grandes Theories completes ſur les Loix du Mouvement. Là par le moyen de ſes formules generales, rien ne lui échape de ce qui eſt dans l'enceinte de la matiere qu'il traite. Outre les verités nouvelles, on en voit d'autres déja connues d'ailleurs, mais détachées, qui viennent de toutes parts ſe rendre dans ſa Theorie. Toutes enſemble font corps, & les vuides qu'elles laiſſoient auparavant entre elles ſe trouvent remplis.

La certiude de la Géometrie n'eſt nullement incompatible avec l'obſcurité & la confuſion, & elles ſont quelquefois telles qu'il eſt étonnant qu'un Geometre ait pû ſe conduire ſûrement dans le labyrinthe tenebreux où il marchoit. Les Ouvrages de M. Varignon ne cauſent jamais cette déſagréable ſurpriſe, il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour, il ne s'épargne point, comme font quelquefois de grands hommes, le travail de l'arrangement, beaucoup moins flateur, & ſouvent plus penible que celui de la production même, il ne recherche point par des ſous-entendus hardis la gloire de paroître profond.

Il poſſedoit fort l'Hiſtoire de la Géometrie. Il l'avoit appriſe non pas tant préciſément pour l'apprendre, que parce qu'il avoit voulu raſſembler des lumieres de tous côtés. Cette connoiſſance hiſtorique eſt ſans doute un ornement pour un Géome-

Géometre; mais de plus ce n'eſt pas un ornement inutile. En general plus l'Eſprit a été tourné & retourné en differens ſens ſur une matiere, plus il en devient fécond.

Quoique la ſanté de M. Varignon parût devoir être à toute épreuve, l'aſſiduité & la contention du travail lui cauſerent en 1705. une grande maladie. On n'eſt guere ſi habile impunément. Il fut ſix mois en danger, & trois ans dans une langueur qui étoit un épuiſement d'eſprits viſible: il m'a conté que quelquefois dans des accès de fievre, il ſe croyoit au milieu d'une Forêt, où il voyoit toutes les feuilles des Arbres couvertes de calculs algebriques. Condamné par ſes Medecins, par ſes amis, & par lui-même, à ſe priver de tout travail, il ne laiſſoit pas, dès qu'il étoit ſeul dans ſa chambre, de prendre un Livre de Mathematique qu'il cachoit bien vîte s'il entendoit venir quelqu'un. Il reprenoit la contenance d'un Malade, & n'avoit pas beſoin de jouër beaucoup.

Il eſt à remarquer par rapport à ſon caractere, que ce fut en ce temps-là qu'il parut de lui un Ecrit, où il reprenoit M. Wallis ſur de certains Eſpaces plus qu'Infinis que ce grand Géometre attribuoit aux Hyperboles. Il ſoutenoit au contraire qu'ils n'étoient que finis (*a*). La critique avoit tous les aſſaiſonnemens poſſibles d'honnêteté, mais enfin c'étoit une critique, & il



(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1705 p. 47. & pag. 59. de l'Ed. d'Amſt.

ne l'avoit faite que pour lui seul. Il la confia à M. Carré, étant dans un état qui le rendoit plus indifferent pour ces sortes de choses; & celui-ci touché du seul interêt des Sciences, la fit imprimer dans nos Memoires à l'insû de l'Auteur, qui se trouva Aggresseur contre son inclination.

Il revint de sa maladie, & de sa langueur, & ne profita nullement du passé. L'Edition de son *Projet de nouvelle Mechanique* ayant été entierement débitée, il songea à en faire une seconde, ou plûtôt un ouvrage tout nouveau, quoique sur le même plan, mais beaucoup plus ample, & auquel le titre de *Projet* ne convenoit plus. On y devoit bien sentir la grande acquisition de richesses qu'il avoit faite dans l'intervalle; mais il se plaignoit souvent que le temps lui manquoit; quoi-qu'il fût bien éloigné d'en perdre volontairement. Une infinité de visites soit de François, soit d'Etrangers, dont les uns vouloient le voir pour l'avoir vu, & les autres pour le consulter & pour s'instruire, des Ouvrages de Mathematique que l'autorité ou l'amitié de quelques personnes l'engageoient à examiner, & dont il se croyoit obligé de rendre le compte le plus exact, un grand commerce de Lettres avec les principaux Géometres de l'Europe, & des Lettres savantes & travaillées, car il ne failloit pas plus se negliger avec ces amis-là qu'avec le Public même, tout cela nuisoit beaucop au Livre qu'il avoit entrepris. C'est ainsi qu'on devient célè-

bre

bre, parce qu'on a été maître de disposer d'un grand loisir, & qu'on perd ce loisir si precieux, parce qu'on est devenu célèbre. De plus ses meilleurs Ecoliers, soit du College Mazarin, soit du College Royal, car il y occupoit aussi une Chaire de Mathematique, étoient en possession de lui demander des leçons particulieres. La joye de voir qu'ils en demandassent, son zele pour les Mathematiques, sa bonté naturelle, son inclination à étendre un devoir plûtôt qu'à le resserrer, leur avoient donné ce droit, & ôté la crainte d'en user trop librement. Il soupiroit après deux ou trois mois de vacanes qu'il avoit pendant l'année, il s'enfuïoit à quelque Campagne, où les journées entieres étoient à lui, & s'écouloient bien vîte.

Malgré son extrême amour pour la paix, il a fini sa vie par être embarqué dans une contestation. Un Religieux Italien habile en Mathematique, l'attaqua sur la Tangente, & l'Angle d'attouchement des Courbes, tels qu'on les conçoit dans la Géometrie des Infinimens Petits. Il se crut obligé de répondre, & à dire le vrai, les indifferens ne l'eussent pas trop crû; je ne crois pas sortir du personnage de simple Historien en assurant que sa gloire ne couroit aucun peril, mais il étoit sensible de ce côté-là, ou plûtôt toute sa sensibilité y étoit rassemblée; il répondit par le dernier Memoire qu'il ait donné à l'Academie, & qui a été le seul où il fût question d'un different. Son in-

clination pacifique y dominoit pourtant encore, il n'y nommoit point ſon Adverſaire qui l'avoit nommé à tout moment, que tout le monde connoiſſoit, qui ne ſe cachoit point, & quoiqu'on lui repreſentât la parfaite inutilité, & même la ſuperſtition de cette reticence, il s'obſtina toûjours à ne le nommer que l'*Aggreſſeur*; il eſt vrai qu'il n'en uſoit pas ſi honnêtement à l'égard des Paralogiſmes; & qu'il leur donnoit leur veritable nom.

Dans les deux dernieres années de ſa vie, il fut fort incommodé d'un Rhumatiſme placé dans les Muſcles de la Poitrine, il ne pouvoit marcher quelque temps ſans être obligé de ſe repoſer pour reprendre haleine. Cette incommodité augmenta toûjours, & tous les remedes y furent inutiles, ce qui ne le ſurprenoit pas beaucoup. Il n'en relâcha rien de ſes occupations ordinaires; & enfin après avoir fait ſa Claſſe au College Mazarin le 22. Decembre 1722. ſans être plus mal que de coutume, il mourut ſubitement la nuit ſuivante.

Son caractere étoit auſſi ſimple que ſa ſuperiorité d'eſprit pouvoit le demander. J'ai déja donné cette même loüange à tant de perſonnes de cette Academie, qu'on peut croire que le merite en appartient plûtôt à nos Sciences qu'à nos Savans. Il ne connoiſſoit point la jalouſie; il eſt vrai qu'il étoit à la tête des Géometres de France, & qu'on ne pouvoit compter les grands Géometres de l'Europe ſans le mettre du nombre, mais combien d'hommes en tout genre éle-

élevés à ce même rang ont fait l'honneur à leurs inferieurs d'en être jaloux, & de les décrier? La passion de conserver une premiere place fait prendre des précautions qui dégradent. Il faut convenir cependant que, quand on lui presentoit quelque idée qui lui étoit nouvelle, il couroit quelquefois un peu trop vîte à l'objection, & à la difficulté; le feu de son esprit, des vûes dont il étoit plein sur chaque matiere, venoient traverser trop impetueusement celles qu'on lui offroit, mais on parvenoit assez facilement à obtenir de lui une attention plus tranquille, & plus favorable. Il mettoit dans la dispute une chaleur que l'on n'eût jamais cru qu'il eût dû terminer par rire. Ses manieres d'agir, nettes, franches, loyales en toute occasion, exemptes de tout soupçon d'interêt indirect & caché, auroient seules suffi pour justifier la Province dont il étoit, des reproches qu'elle a d'ordinaire à essuyer; il n'en conservoit qu'une extrême crainte de se commettre, qu'une grande circonspection à traiter avec les hommes, dont effectivement le commerce est toûjours redoutable. Je n'ai jamais vu personne qui eût plus de conscience, je veux dire, qui fut plus apliqué à satisfaire exactement au sentiment interieur de ses devoirs, & qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. Il possedoit la vertu de reconnoissance au plus haut dégré, il faisoit le recit d'un bienfait reçû avec plus de plaisir que le Bien-faicteur le plus vain n'en eût eu à le faire, & il ne se croyoit jamais acquité par toutes ces com-

ſations, dont on s'établit ſoi-même pour Juge. Il étoit Prêtre, & n'avoit pas beſoin de beaucoup d'efforts pour vivre conformément à cet état. Auſſi ſa mort ſubite n'a-t-elle point allarmé ſes amis.

Il m'a fait l'honneur de me leguer tous ſes Papiers par ſon Teſtament. J'en rendrai au Public le meilleur compte qu'il me ſera poſſible. La nouvelle Mechanique eſt en aſſez bon état, & va paroître au jour; J'eſpere que les Lettres la ſuivront. Du reſte, je promets de ne rien détourner à mon uſage particulier des Treſors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en ſerai crû, il faudroit un plus habile homme pour faire ſur ce ſujet quelque mauvaiſe action avec quelque eſperance de ſuccès.

# ELOGE
## DU CZAR
# PIERRE I.

COMME il eſt ſans exemple que l'Académie ait fait l'Eloge d'un Souverain, en faiſant, ſi on oſe le dire, celui d'un de ſes Membres, nous ſommes obligés d'avertir, que nous ne regarderons le feu Czar qu'en qualité d'Académicien, mais d'Académicien Roi & Empereur, qui a établi les Sciences & les Arts dans les vaſtes Etats de ſa Domination; & quand nous le regarderons comme Guerrier, & comme Conquerant, ce ne ſera que parce que l'Art de la Guerre eſt un de ceux dont il a donné l'intelligence à ſes Sujets.

La Moſcovie ou Ruſſie étoit encore dans une ignorance, & dans une groſſiereté préſque pareilles à celles qui accompagnent toûjours les premiers âges des Nations. Ce n'eſt pas que l'on ne découvrit dans les Moſcovites de la vivacité, de la penetration, du génie & de l'adreſſe à imiter ce qu'ils auroient vû; mais toute induſtrie étoit

étouffée ; les Païſans nés eſclaves, & opprimés par des Seigneurs impitoyables, ſe contentoient qu'une Agriculture groſſiere leur rapportât préciſément de quoi vivre, ils ne pouvoient, ni n'oſoient s'enrichir. Les Seigneurs eux-mêmes n'oſoient paroître riches, & les Arts ſont enfans de la Richeſſe, & de la douceur du Gouvernement. L'Art Militaire, malheureuſement auſſi indiſpenſable que l'Agriculture, n'étoit guere moins negligé ; auſſi les Moſcovites n'avoient-ils étendu leur Domination que du côté du Nord & de l'Orient, où ils avoient trouvé des Peuples plus Barbares, & non du côté de l'Occident & du Midi, où ſont les Suédois, les Polonois & les Turcs. La Politique des Czars avoit éloigné de la Guerre les Seigneurs & les Gentilshommes, qui en étoient venus à regarder comme une exemption honorable cette indigne oiſiveté, & ſi quelques-uns ſervoient, leur naiſſance les avoit faits Commandans, & leur tenoit lieu d'experience. On avoit mis dans les Troupes pluſieurs Officiers Allemands, mais qui la plûpart ſimples Soldats dans leur païs, & Officiers ſeulement, parce qu'ils étoient en Moſcovie, n'en ſavoient pas mieux leur nouveau métier. Les Armées Ruſſiennes levées par force, compoſées d'une vile populace, mal diſciplinées, mal commandées, ne tenoient guere tête à un Ennemi aguerri, & il falloit que des circonſtances heureuſes & ſinguliéres leur miſſent entre les mains une Victoire, qui leur étoit aſſés indifferente.

La

La principale force de l'Empire consistoit dans les Strelitz, Milice à peu près semblable aux Janissaires Turcs, & redoutable comme eux à ses Maîtres, dans le même temps qu'elle les faisoit redouter des Peuples. Un Commerce foible & languissant étoit tout entier entre les mains de Marchands Etrangers, que l'ignorance & la paresse des Gens du Païs n'invitoient que trop à les tromper. La Mer n'avoit jamais vû de Vaisseaux Moscovites, soit Vaisseaux de Guerre, soit Marchands, & tout l'usage du Port d'Archangel étoit pour les Nations étrangeres.

Le Christianisme même, qui impose quelque necessité de savoir, du moins au Clergé, laissoit le Clergé dans des ténèbres aussi épaisses que le Peuple, tous savoient seulement qu'ils étoient de la Religion Grecque, & qu'il falloit haïr les Latins; nul Ecclesiastique n'étoit assés habile pour prêcher devant des Auditeurs si peu redoutables; il n'y avoit presque pas de Livres dans les plus anciens, & les plus riches Monasteres, même à condition de n'y être pas lûs. Il regnoit pas tout une extrême dépravation de mœurs & de sentimens, qui n'étoit pas seulement, comme ailleurs, cachée sous des dehors legers de bienséance, ou revêtuë de quelques apparences d'Esprit, & de quelques agrémens superficiels. Cependant ce même Peuple étoit souverainement fier, plein de mépris pour tout ce qu'il ne connoissoit point, & c'est le comble de l'ignorance que d'être or-

guilleuſe. Les Czars y avoient contribué en ne permettant point que leurs Sujets voyageaſſent, peut-être craignoit-on qu'ils ne vinſſent à ouvrir les yeux ſur leur malheureux état. La Nation Moſcovite, peu connuë que de ſes plus proches Voiſins, faiſoit preſque une Nation à part, qui n'entroit point dans le Syſtême de l'Europe, qui n'avoit que peu de liaiſon avec les autres Puiſſances, & peu de conſideration chés elles, & dont à peine étoit-on curieux d'apprendre de temps en temps quelques révolutions importantes.

Tel étoit l'état de la Moſcovie, lorſque le Prince Pierre nâquit le 11. Juin 1672. du Czar Alexis Michaelowits, & de Natalie Kirilouna Nariskin ſa ſeconde femme. Le Czar étant mort en 1676. Fedor ou Théodore ſon fils aîné lui ſucceda, & mourut en 1682. après 6. ans de Regne. Le Prince Pierre, âgé ſeulement de 10. ans, fut proclamé Czar en ſa place, au préjudice de Jean quoiqu'aîné, dont la ſanté étoit fort foible, & l'eſprit imbecille. Les Strelitz, excités par la Princeſſe Sophie, qui eſperoit plus d'autorité ſous Jean ſon frere de Pere & de Mere, & incapable de tout, ſe revolterent en faveur de Jean, & pour éteindre la Guerre Civile, il fut reglé que les deux Freres regneroient enſemble.

Pierre, déja Czar dans un âge ſi tendre, étoit très-mal élevé, non-ſeulement par le vice général de l'éducation Moſcovite, par celui de l'éducation ordinaire des Prin-

Princes, que la flaterie ſe hâte de corrompre dans le temps même deſtiné aux Preceptes & à la Verité, mais encore plus par les ſoins de l'ambitieuſe Sophie, qui déja le connoiſſoit aſſés pour craindre qu'il ne fût un jour un trop grand Prince, & trop difficile à gouverner. Elle l'environna de tout ce qui étoit capable d'etouffer ſes lumieres naturelles, de lui gâter le cœur & de l'avilir par les plaiſirs. Mais ni la bonne éducation ne fait les grands caracteres, ni la mauvaiſe ne les détruit. Les Heros en tout genre ſortent tout formés des mains de la Nature & avec des qualités infurmontables. L'Inclination du Czar Pierre pour les exercices militaires ſe déclara dès ſa premiére jeuneſſe; il ſe plaiſoit à battre le Tambour, & ce qui marque bien qu'il ne vouloit pas s'amuſer, comme un Enfant, par un vain bruit, mais apprendre une fonction de Soldat, c'eſt qu'il cherchoit à s'y rendre habile, & il le devint effectivement au point d'en donner quelquefois des leçons à des Soldats, qui n'y réüſſiſſoient pas ſi bien que lui.

Le Czar Fedor avoit aimé la magnificence en habits & en équipages de Chevaux; pour lui, quoique bleſſé dès lors de ce faſte, qu'il jugeoit inutile & onereux, il vit cependant avec plaiſir que ſes Sujets, qui n'avoient été juſques-là que trop éloignés de toute ſorte de magnificence en prenoient peu à peu le goût.

Il conçut qu'il pouvoit employer à de plus nobles uſages, la force de ſon exemple, il

forma une Compagnie de cinquante hommes commandés par des Officiers étrangers, & qui étoient habillés & faisoient leurs exercices à l'Allemande. Il prit dans cette Troupe le moindre de tous les grades, celui de Tambour. Ce n'étoit pas une representation frivole qui ne fît que fournir à lui & à sa Cour une matiere de divertissement & de plaisanterie. Il avoit bien défendu à son Capitaine de se souvenir qu'il étoit Czar, il servoit avec toute l'exactitude & toute la soumission que demandoit son emploi, il ne vivoit que de la paye & ne couchoit que dans une Tente de Tambour à la suite de la Compagnie. Il devint Sergent, après l'avoir merité au jugement des Officiers, qu'il auroit punis d'un jugement trop favorable, & il ne fut jamais avancé que comme un Soldat de fortune, dont ses Camarades même auroient approuvé l'élevation. Par là il vouloit apprendre aux Nobles, que la naissance seule n'étoit point un titre suffisant pour obtenir les dignités militaires, & à tous ses Sujets que le mérite seul en étoit un. Les bas emplois par où il passoit, la vie dure qu'il y essuyoit, lui donnoient un droit d'en exiger un plus fort, que celui même qu'il tenoit de son Autorité Despotique.

A cette premiere Compagnie de 50. hommes, il en joignit de nouvelles, toûjours commandées par des Etrangers, toûjours disciplinées à la maniére d'Allemagne, & il forma enfin un Corps considerable. Comme il avoit alors la Paix, il faisoit combattre une Troupe contre une autre;

tre ; on repréſentoit des Siéges de Places il donnoit à ſes Soldats une experience qui ne coutoit point encore de ſang, il eſſayoit leur valeur & préludoit à des Victoires.

Les Strelits regardoient tout cela comme un amuſement d'un jeune Prince, & ſe divertiſſoient eux-mêmes des nouveaux ſpectacles qu'on leur donnoit. Ce jeu cependant les intereſſoit plus qu'ils ne penſoient. Le Czar, qui les voyoit trop puiſſans, & d'ailleurs uniquement attachés à la Princeſſe Sophie, cachoit dans le fond de ſon cœur un deſſein formé de les abattre, & il vouloit s'aſſûrer de Troupes & mieux inſtruites & plus fidelles.

En même temps il ſuivoit une autre vûë auſſi grande, & encore plus difficile. Une Chaloupe Hollandoiſe, qu'il avoit trouvée ſur un Lac d'une de ſes Maiſons de Plaiſance, où elle demeuroit abandonnée & inutile, l'avoit frappé, & ſes penſées s'étoient élevées juſqu'à un Projet de Marine, quelque hardi qu'il dût paroître, & qu'il lui parût peut-être à lui-même.

Il fit d'abord conſtruire à Moſcou de petits Bâtimens par des Hollandois, enſuite 4. Fregates de 4. pieces de Canon ſur le Lac de Pereſlave. Déja il leur avoit appris à ſe battre les unes contre les autres. Deux Campagnes de ſuite il partit d'Archangel ſur des Vaiſſeaux Hollandois ou Anglois, pour s'inſtruire par lui-même de toutes les operations de Mer.

Au commencement de 1696. le Czar Jean mourût, & Pierre, ſeul maître de l'Empire, ſe vit en état d'executer ce qu'il n'eût

pû avec une autorité partagée. L'ouverture de ſon nouveau Regne fut le Siege d'Azof ſur les Turcs. Il ne le prit qu'en 1697. après avoir fait venir des Venitiens pour conſtruire ſur le Don des Galeres qui en fermaſſent l'embouchure, & empêchaſſent les Turcs de ſecourir la Place.

Il connut par là mieux que jamais l'importance d'une Marine; mais il ſentit auſſi l'extrême incommodité de n'avoir des Vaiſſeaux que des Etrangers, ou de n'en conſtruire que par leurs mains. Il voulut s'en délivrer, & comme ce qu'il méditoit étoit trop nouveau pour être ſeulement mis en déliberation, & que l'execution de ſes vûës, confiée à tout autre que lui, étoit plus qu'incertaine, ou du moins très-lente, il prit entiérement ſur lui une démarche hardie, biſarre en apparence, & qui, ſi elle manquoit de ſuccès, ne pouvoit être juſtifiée qu'auprès du petit nombre de ceux qui reconnoiſſent le Grand par tout où il ſe trouve. En 1698. n'ayant encore regné ſeul que près de deux ans, il envoya en Hollande une Ambaſſade dont les Chefs étoient Mr. le Fort Genevois, qu'il honoroit d'une grande faveur, & le Comte Golowin grand Chancelier, & il ſe mit dans leur ſuite, *incognito*, pour aller apprendre lui-même la conſtruction des Vaiſſeaux.

Il entra à Amſterdam dans la Maiſon de l'Amirauté des Indes, & ſe fit inſcrire dans le Rolle des Charpentiers ſous le nom de Pierre Michaëlof, & non de Pierre Michaelowits, qu'il eût dû prendre par rapport à

ſon

ſon grand Pere ; car dans la Langue Ruſſienne cette difference de terminaiſon marque un homme du peuple, ou un homme de Condition, & il ne vouloit pas qu'il reſtât aucune trace de ſa ſuprême Dignité. Il l'avoit entiérement oubliée ; ou plûtôt il ne s'en étoit jamais ſi bien ſouvenu, ſi elle conſiſte plus dans des fonctions utiles aux Peuples, que dans la pompe & l'éclat qui l'accompagne. Il travailloit dans le Chantier avec plus d'aſſiduité, & plus d'ardeur que ſes Compagnons, qui n'avoient pas des motifs comparables aux ſiens ; tout le monde connoiſſoit le Czar, & on ſe le montroit les uns aux autres avec un reſpect, que s'attiroit moins ce qu'il étoit, que ce qu'il étoit venu faire. Guillaume III. Roi d'Angleterre, qui ſe trouvoit alors en Hollande, & qui ſe connoiſſoit en mérite perſonnel, eut pour lui toute la conſideration réelle, qui lui étoit dûë. *L'Incognito* ne retrancha que la fauſſe & l'apparente.

Avant que de partir de ſes Etats, il avoit envoyé les principaux Seigneurs Moſcovites voyager en differens endroits de l'Europe, leur marquant à chacun, ſelon les diſpoſitions qu'il leur connoiſſoit, ce qu'ils devoient particuliérement étudier, il avoit ſongé auſſi à prévenir, par la diſperſion des Grands, les perils de ſon abſence. Quelques-uns obéïrent de mauvaiſe grace, & il y en eut un qui demeura 4. ans enfermé chez lui à Veniſe, pour en ſortir avec la ſatisfaction de n'avoir rien vû, ni rien appris. Mais en général l'expédient du Czar réüſ-

reüſſit, les Seigneurs s'inſtruiſirent dans les Païs Etrangers, & l'Europe fut pour eux un ſpectacle tout nouveau, dont ils profiterent.

Le Czar voyant en Hollande que la conſtruction des Vaiſſeaux ne ſe faiſoit que par pratique & par une tradition d'Ouvriers, & ayant appris qu'elle ſe faiſoit en Angleterre ſur des Plans, ou toutes les proportions étoient exactement marquées, jugea cette maniére preferable, & paſſa en Angleterre. Le Roi Guillaume l'y reçût encore & pour lui faire un preſent, ſelon ſon goût, & qui fût un modele de l'Art qu'il venoit étudier, il lui donna un Yacht magnifique.

D'Angleterre le Czar repaſſa en Hollande, pour retourner dans ſes Etats par l'Allemagne, remportant avec lui la Science de la conſtruction des Vaiſſeaux acquiſe en moins de 2. ans, parce qu'il l'avoit acquiſe par lui-même, & achetée courageuſement par une eſpece d'abdication de la Dignité Royale; Prix qui auroit paru exorbitant à tout autre Souverain.

Il fut rappellé bruſquement de Vienne par la nouvelle de la revolte de 40000. Strelitz. Arrivé à Moſcou à la fin de 1699. il les caſſa tous ſans heſiter, plus ſûr du reſpect qu'ils auroient pour ſa hardieſſe, que de celui qu'ils devoient à ſes ordres. Dès l'année 1700. il eut remis ſur pied 30000. hommes d'Infanterie reglée, dont faiſoient partie les Troupes qu'il avoit eû déja la prévoyan-

voyance de former, & de s'attacher particulierement.

Alors ſe déclara dans toute ſon étenduë le vaſte projet qu'il avoit conçû. Tout étoit à faire en Moſcovie, & rien à perfectionner. Il s'agiſſoit de créer une Nation nouvelle, & ce qui tient encore de la Création; il falloit agir ſeul, ſans ſecours, ſans Inſtrumens. L'aveugle Politique de ſes Predeceſſeurs avoit preſque entiérement détaché la Moſcovie du reſte du Monde; le Commerce y étoit ou ignoré, ou negligé au dernier point, & cependant toutes les Richeſſes, & même celles de l'Eſprit, dépendent du Commerce. Le Czar ouvrit ſes grands Etats juſques là fermés; après avoir envoyé ſes principaux Sujets chercher des connoiſſances & des lumiéres chez les Etrangers, il attira chez lui tout ce qu'il pût d'Etrangers capables d'en apporter à ſes Sujets; Officiers de Terre & de Mer, Matelots, Ingenieurs, Mathematiciens, Architectes, Gens habiles dans la découverte des Mines & dans le travail des Métaux, Medecins, Chirurgiens, Artiſans de toutes les eſpeces.

Toutes ces nouveautés cependant, aiſées à décrier par le ſeul nom de nouveautés, faiſoient beaucoup de Mécontens, & l'autorité deſpotique, alors ſi légitimement employée, n'étoit qu'à peine aſſés puiſſante. Le Czar avoit affaire à un Peuple dur, indocile, devenu pareſſeux par le peu de fruit de ſes travaux, accoutumé à des châtimens cruels, & ſouvent injuſtes, détaché

de

de l'amour de la vie par une affreuſe miſére, perſuadé par une longue experience qu'on ne pouvoit travailler à ſon bonheur, inſenſible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifferents, & les plus legers, tels que celui des anciens Habits, ou le retranchement des longues Barbes, trouvoient une oppoſition opiniâtre, & ſuffiſoient pour cauſer des ſeditions. Auſſi pour plier la Nation à des nouveautés utiles, fallut-il porter la vigueur au delà de celle qui eût ſuffi avec un Peuple plus doux & plus traitable, & le Czar y étoit d'autant plus obligé, que les Moſcovites ne connoiſſoient la Grandeur & la Supériorité que par le pouvoir de faire du mal, & qu'un Maître indulgent & facile ne leur eût pas paru un grand Prince & à peine un Maître.

En 1700. le Czar ſoutenu de l'Alliance d'Auguſte Roi de Pologne entra en Guerre avec Charles XII. Roi de Suéde, le plus redoutable Rival de gloire qu'il pût jamais avoir. Charles étoit un jeune Prince, non pas ſeulement ennemi de toute molleſſe, mais amoureux des plus violentes fatigues, & de la vie la plus dure, recherchant les perils par goût & par volupté, invinciblement opiniâtre dans les extremités où ſon courage le portoit, enfin c'étoit Alexandre, s'il eût eu des vices & plus de fortune. On prétend que le Czar & lui étoient encore fortifiez par l'erreur ſpeculative d'une Prédeſtination abſoluë.

Il

Il s'en falloit beaucoup que l'égalité qui pouvoit être entre les deux Souverains ennemis, ne ſe trouvât entre les deux Nations. Des Moſcovites qui n'avoient encore qu'une legere teinture de Diſcipline, nulle ancienne habitude de valeur, nulle reputation qu'ils craigniſſent de perdre, & qui leur enflât le courage, alloient trouver des Suédois exactement diſciplinés depuis long-temps, accoutumés à combattre ſous une longue ſuite de Rois guerriers leurs Généraux, animés par le ſeul ſouvenir de leur Hiſtoire. Auſſi le Czar diſoit-il en commencant cette Guerre. *Je ſai bien que mes Troupes ſeront long-temps battuës, mais cela même leur apprendra enfin à vaincre.* Il s'armoit d'une patience plus heroïque que la valeur même, & ſacrifioit l'intérêt de ſa gloire à celui qu'avoient ſes Peuples de s'aguerrir.

Cependant après que les mauvais ſuccès des premiers commencemens eurent été eſſuyés, il remporta quelques avantages aſſez conſidérables, & la fortune varia, ce qui honoroit déja aſſez ſes armes. On put eſperer de ſe meſurer bien-tôt avec les Suédois ſans inégalité, tant les Moſcovites ſe formoient rapidement. Au bout de 4. ans le Czar avoit déja fait d'aſſez grands progrès dans la Livonie & dans l'Ingrie, Provinces dépendantes de la Suéde, pour être en état de ſonger à bâtir une Place dont le Port ſitué ſur la Mer Bâtique pût contenir une Flotte, & il commença en effet le fameux Petersbourg en 1704. Jamais

mais tous les efforts des Suédois n'ont pû l'en chaſſer, & il a rendu Petersbourg une des meilleures Fortereſſes de l'Europe.

Selon la loi qu'il s'étoit preſcrite à lui-même, de n'avancer dans les Dignités de la Guerre qu'autant qu'il le méritoit, il devoit être avancé. A Grodno en Lithuanie, ou ſe trouvoient le Roi de Pologne, & les principaux Seigneurs de ce Royaume, il pria ce Prince de prendre le Commandement de ſon Armée, & quelques jours après il lui fit propoſer en public par le General Moſcovite Ogilvi de remplir deux places de Colonel vacantes. Le Roi Auguſte répondit qu'il ne connoiſſoit pas encore aſſez les Officiers Moſcovites & lui dit de lui en nommer quelques-uns des plus dignes de ces Emplois. Ogilvi lui nomma le Prince Alexandre Menzicof, & le Lieutenant-Colonel Pierre Alexiowits, c'eſt-à-dire, le Czar. Le Roi dit qu'il connoiſſoit le merite de Menzicof, & qu'il lui feroit inceſſamment expédier le Brevet, mais que pour l'autre, il n'étoit pas aſſez informé de ſes ſervices. On ſollicita pendant cinq ou ſix jours pour Pierre Alexiowits; & enfin le Roi le fit Colonel. Si c'étoit là une eſpece de Comedie, du moins elle étoit inſtructive, & mériteroit d'être jouée devant tous les Rois.

Après de grand deſavantages qu'il eût contre les Suédois depuis 1704, enfin il remporta ſur eux en 1709 devant Plutava une Victoire complette; il s'y montra auſſi grand Capitaine, que brave Soldat, & il fit ſentir

à ſes Ennemis combien ſes Troupes s'étoient inſtruites avec eux. Une grande partie de l'Armée Suédoiſe fut priſonniére de Guerre, & on vit un Héros tel que le Roi de Suéde fugitif ſur les terres de Turquie, & enſuite preſque captif à Bender. Le Czar ſe crut digne alors de monter au grade de Lieutenant-General.

Il faiſoit manger à ſa Table les Generaux Suédois priſonniers, & un jour qu'il but à la ſanté de ſes Maîtres dans l'Art de la Guerre, le Comte de Rhenſchild, l'un des plus illuſtres d'entre ces Priſonniers, lui demanda, qui étoient ceux à qui il donnoit un ſi beau titre. *Vous*, dit-il, *Meſſieurs les Generaux. V. M. eſt donc bien ingrate* repliqua le Comte, *d'avoir ſi maltraité ſes Maîtres.* Le Czar, pour reparer en quelque façon cette glorieuſe ingratitude, fit rendre auſſi-tôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toûjours comme auroit fait leur Roi, qu'ils auroient rendu victorieux.

Il ne pouvoit manquer de profiter du malheur & de l'éloignement du Roi de Suéde. Il acheva de conquerir la Livonie, & l'Ingrie & y joignit la Finlande, & une partie de la Pomeraine Suedoiſe. Il fut plus en état que jamais de donner ſes ſoins à ſon Petersbourg naiſſant. Il ordonna aux Seigneurs d'y venir bâtir, & le peupla tant des anciens Artiſans de Moſcovie, que de ceux qu'il raſſembloit de toutes parts.

Il fit conſtruire des Galeres inconnuës juſque-là dans ces Mers, pour aller ſur les Côtes de Suéde & de Finlande, pleines de Rochers,

chers, & inacceſſibles aux Bâtimens de haut-bord. Il acheta des Vaiſſeaux d'Angleterre, & fit travailler ſans relâche à en bâtir encore. Il parvint enfin à en bâtir un de 90 piéces de Canon, où il eut le ſenſible plaiſir de n'avoir travaillé qu'avec des Ouvriers Moſcovites, Ce grand Navire fut lancé à la Mer en 1718 au milieu des acclamations de tout un Peuple, & avec une pompe digne du principal Charpentier.

La défaite des Suédois à Pultava lui produiſit, par rapport l'établiſſement des Arts, un avantage que certainement il n'attendoit pas lui-même. Près de 3000 Officiers Suédois furent diſperſez dans tous ſes Etats, & principalement en Siberie, vaſte Pays, qui s'étend juſqu'aux confins de la Chine, & deſtiné à la punition des Moſcovites exilés. Ces Priſonniers, qui manquoient de ſubſiſtance, & voyoient leur retour éloigné & incertain, ſe mirent preſque tous à exercer les differens métiers, dont ils pouvoient avoir quelque connoiſſance, & la neceſſité les y rendit promptement aſſez habiles. Il y eut parmi eux juſqu'à des Maîtres de Langues & de Mathematiques. Ils devinrent une eſpece de Colonie, qui civiliſa les anciens Habitans, & tel Art, qui quoi-qu'établi à Moſcou ou à Petersbourg, eût pû être long-temps à pénétrer en Siberie, s'y trouva porté tout d'un coup.

L'Hiſtoire doit avouer les fautes des grands hommes, ils en ont eux-mêmes donné l'exemple. Les Turcs ayant rompu la Treve qu'ils avoient avec le Czar, il ſe laiſſa en-

enfermer en 1712 par leur Armée ſur les bords de la Riviere de Pruth dans un Poſte où il étoit perdu ſans reſſource. Au milieu de la conſternation generale de ſon Armée la Czarine Catherine, qui avoit voulu le ſuivre, oſa ſeule imaginer un expedient; elle envoya négotier avec le grand Vizir en lui laiſſant entrevoir une groſſe ſomme d'argent, il ſe laiſſa tenter, & la prudence du Czar acheva le reſte. En mémoire de cet évenement, il voulut que la Czarine inſtituât l'Ordre de Ste. Catherine dont elle ſeroit Chef, & où il n'entreroit que des Femmes. Il éprouva toute la douceur que l'on goûte, non ſeulement à devoir beaucoup à ce qu'on aime; mais encore à en faire un aveu éclatant, & qui luiſoit glorieux.

Le Roi de Suéde étant ſorti enfin des Etats du Turc en 1713 après les actions qu'il fit à Bender, & qu'un Roman n'auroit oſé feindre, le Czar ſe retrouva ce formidable Ennemi en tête, mais il étoit fortifié de l'alliance du Roi de Dannemarck. Il porta la guerre dans le Duché de Holſtein allié de la Suéde, & en même temps il y porta ſes obſervations continuelles, & ſes études politiques. Il faiſoit prendre par des Ingenieurs le Plan de chaque Ville, & les diſſeins des differents Moulins, & des Machines qu'il n'avoit pas encore; il s'informoit de toutes les particularités du labourage, & des Métiers, & partout il engageoit d'habiles Artiſans qu'il envoyoit chez lui. A Gottorp, dont le Roi de Dannemarck étoit alors

Mai-

Maître, il vit un grand Globe celeſte en dedans, & terreſtre en dehors, fait ſur un deſſein de Ticho Brahé. Douze perſonnes peuvent s'aſſeoir dedans autour d'une table & y faire des obſervations celeſtes, en faiſant tourner cet énorme Globe. La curioſité du Czar en fut frappée, il le demanda au Roi de Dannemark, & fit venir exprès de Petersbourg une Frégate qui l'y porta. Des Aſtronomes le placerent dans une grande Maiſon bâtie pour cet uſage.

La Moſcovie vit eu 1715 un ſpectacle tout nouveau & que le Czar étoit peut-être ſurpris de lui donner ſi-tôt, un Triomphe pour une Victoire Navale remportée ſur les Suédois à Gango vers les Côtes de Finlande. La Flotte Moſcovite entra dans le Port de Petersbourg, avec les Vaiſſeaux Ennemis qu'elle amenoit, & le Contre-Amiral Suédois Ockrenskield priſonnier, chargé de ſept bleſſures. Les Troupes débarquées paſſerent avec pompe ſous un Arc de Triomphe qu'on avoit élevé, & le Czar qui avoit combattu en perſonne, & qui étoit le vrai Triomphateur, moins par ſa qualité de Souverain, que par celle de premier Inſtituteur de la Marine, ne parut dans cette marche qu'à ſon rang de Contre-Amiral, dont il avoit alors le titre. Il alla à la Citadelle où le Vice-Czar Romanodofski aſſis ſur un Trône, au milieu d'un grand nombre de Senateurs, le fit appeller, reçut de ſa main une Relation du Combat, & après l'avoir aſſez longtemps interrogé, l'éleva par l'avis du Conſeil à la Dignité de Vice-Amiral.

val. Ce Prince n'avoit pas beſoin de l'Eſclave des Triomphateurs Romains, il ſavoit aſſez lui ſeul preſcrire de la modeſtie à ſon Triomphe.

Il y joignit encore beaucoup de douceur & de generoſité en traitant le Contre-Amiral Suédois Ockrenskield comme il avoit fait auparavant le General Rhenſchild. Il n'y a que la vraye valeur qui aime à ſe retrouver dans un Ennemi, & qui s'y reſpecte.

Nous ſupprimerons déſormais preſque tout ce qui appartient à la Guerre. Tous les obſtacles ſont ſurmontés, & d'aſſez beaux commencement établis.

Le Czar en 1716 alla avec la Czarine voir le Roi de Dannemarck à Coppenhague, & y paſſa trois mois. Là il viſita tous les Colleges, toutes les Académies, & vit tous les Savans. Il lui étoit indifferent de les faire venir chez lui, ou d'aller chez eux. Tous les jours il alloit dans une Chaloupe avec deux Ingenieurs côtoyer les deux Royaumes de Dannemarck & de Suéde, pour meſurer toutes les ſinuoſités, ſonder tous les fonds, & porter enſuite le tout ſur des Cartes ſi exactes, que le moindre Banc de ſable ne leur a pas échappé. Il falloit qu'il fût bien reſpecté de ſes Alliées pour n'être pas traverſé par eux-mêmes dans ce grand ſoin de s'inſtruire ſi particulierement.

Ils lui donnerent encore une marque de conſidération plus éclatante. L'Angleterre étoit ſon alliée auſſi-bien que le Danne-

marck, & ces deux Puiſſances ayant joint leurs Flottes à la ſienne, lui défererent le commandement en Chef. Les Nations les plus experimentées ſur la Mer vouloient bien déja obéïr au premier de tous les Ruſſes qui eût connu la Mer.

De Dannemarck il alla à Hambourg, de Hambourg à Hanovre, & à Wolfembutel, toûjours obſervant, & de-là en Hollande où il laiſſa la Czarine, & vint en France en 1717. Il n'avoit plus rien d'eſſentiel à apprendre, ni à tranſporter chez lui, mais il lui reſtoit à voir la France, un Pays où les connoiſſances ont été portées auſſi loin, & les agrémens de la Societé plus loin que par tout ailleurs; ſeulement eſt-il à craindre que l'on n'y prenne à la fin un biſarre mépris du Bon devenu trop familier.

Le Czar fut fort touché de la perſonne du Roi encore Enfant. On le vit qui traverſoit avec lui les appartemens du Louvre, le conduiſant par la main, & le prenant preſque entre ſes bras pour le garantir de la foule, auſſi occupé de ce ſoin & d'une maniere auſſi tendre, que ſon propre Gouverneur.

Le 19 Juin 1717 il fit l'honneur à l'Academie des Sciences d'y venir. Elle ſe para de ce qu'elle avoit de plus nouveau & de plus curieux en fait d'expériences ou de Machines. Dès qu'il fut retourné dans ſes Etats, il fit écrire à M. l'Abbé Bignon par M. Areskins Ecoſſois ſon premier Medecin, qu'il vouloit bien être Membre de cet-

te Compagnie, & quand elle lui en eût rendu graces avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance qu'elle devoit, il lui en écrivit lui-même une Lettre, qu'on n'oſe appeller une Lettre de remerciment, quoiqu'elle vînt d'un Souverain, qui s'étoit accoutumé depuis long-temps à être homme. Tout cela eſt imprimé dans l'Hiſtoire de 1720. (a) & tout glorieux qu'il eſt à l'Académie, nous ne le repeterons pas. On étoit ici fort regulier à lui envoyer chaque année le Volume qui lui étoit dû en qualité d'Académicien, & il le recevoit avec plaiſir de la part de ſes Confreres. Les Sciences en faveur deſquelles il s'abbaiſſoit au rang de ſimple Particulier, doivent l'élever en récompenſe au rang des Auguſtes & des Charlemagnes, qui leur ont accordé auſſi leur familliarité.

Pour porter la puiſſance d'un Etat auſſi loin qu'elle puiſſe aller il faudroit que le Maître étudiât ſon Pays, preſque en Geographe & en Phyſicien, qu'il en connût parfaitement tous les avantages naturels, & qu'il eût l'art de les faire valoir. Le Czar travailla ſans relâche à acquerir cette connoiſſance, & à pratiquer cet art. Il ne s'en fioit point à des Miniſtres peu accoutumés à rechercher ſi ſoigneuſement le bien public, il n'en croyoit que ſes yeux & des Voyages de 3 ou 400 lieuës ne lui coûtoient rien pour s'inſtruire par lui-même. Il les faſoit accompagné ſeulement de 3 ou 4 perſon-



(a) p. 115. Edit. de Paris & p. 16. Ed. d'Amſt

ſonnes, & avec cette intrepidité, qui ſuffit ſeule pour éloigner les perils. Auſſi le Czar prenoit-il ſi exactement la Carte de ſon vaſte Empire, qu'il conçut, ſans crainte de ſe tromper, les grands projets qu'il pouvoit fonder, tant ſur la ſituation en general, que ſur les détails particuliers des Pays.

Comme tous les Meridiens ſe raſſemblent ſous le Pole en un ſeul point, les François & les Chinois, par exemple, ſe trouveroient voiſins du côté du Septentrion, ſi leurs Royaumes s'étendoient beaucoup davantage de ce côté-là. Ainſi la ſituation fort Septentrionale de l'Empire Moſcovite jointe à ſa grande étenduë, fait que par ſes parties Méridionales il touche aux parties Septentrionales de grands Etats fort éloignés les uns des autres vers le Midi. Il eſt le voiſin d'une grande partie de l'Europe & de toute l'Aſie; il a d'ailleurs de grandes Rivieres, qui tombent en differentes Mers, la Dwine dans la Mer Blanche, partie de l'Océan, le Don dans la Mer Noire, partie de la Méditerranée, le Wolga dans la Mer Caſpienne. Le Czar comprit que ces Rivieres juſque-là preſque inutiles réüniroient chez lui tout ce qu'il y a de plus ſeparé, s'il les faiſoit communiquer entr'elles, ſoit par de moindre Rivieres qui s'y jettent, ſoit par des Canaux qu'il tireroit. Il entreprit ces grands travaux, fit faire tous les Nivellemens neceſſaires, choiſit lui-même les lieux où les Canaux devoient être creuſés, & regla le nombre des Ecluſes.

La jonction de la Rivere de Volokua, qui paſſe à Petersbourg, avec le Wolga, eſt préſentement finie, & l'on fait par eau à travers toute la Ruſſie un chemin de plus de 800 lieuës depuis Petersbourg juſqu'à la Mer Caſpienne, ou en Perſe. Le Czar envoya à l'Académie le Plan de cette grande communication où il avoit tant de part comme Ingenieur; il ſemble qu'il voulût faire ſes preuves d'Academicien.

Il y a encore un autre Canal fini qui joint le Don avec le Wolga. Mais les Turcs ayant repris la Ville d'Azof, ſituée à l'embouchûre du Don, la grande utilité de ce Canal attend une nouvelle Conquête.

Vers l'Orient la Domination du Czar s'étend dans un eſpace de plus de 1500 lieuës juſqu'aux Frontieres de la Chine, & au voiſinage des Mers du Japon. Les Carvanes Moſcovites, qui alloient trafiquer à la Chine, mettoient une année entiere à leur voyage. C'étoit là une ample matiére à exercer un genie tel que le ſien, car ce long chemin pouvoit être & abregé & facilité, ſoit par des communications de Riviéres, ſoit par d'autres travaux, ſoit par des Traités avec des Princes Tartares, qui auroient donné paſſage dans leurs Pays. Le voyage pouvoit n'être que de 4 mois. Selon ſon deſſein, tout doit aboutir à Petersbourg qui par ſa ſituation ſeroit un entrepôt du Monde. Cette Ville, à qui il avoit donné la naiſſance & ſon nom, étoit pour lui ce qu'étoit Alexan-

xandrie pour Alexandre ſon fondateur, & comme Alexandrie ſe trouva ſi heureuſement ſituée qu'elle changea la face du Commerce d'alors, & en devint la Capitale à la place de Tyr, de même Petersbourg changeroit les Routes d'aujourd'hui, & deviendroit le centre d'un des plus grands Commerces de l'Univers.

Le Czar porta encore ſes vûës plus loin. Il voulut ſavoir quelle étoit ſa ſitation à l'égard de l'Amerique, ſi elle tient à la Tartarie, ou ſi la mer du Septentrion donnoit un paſſage dans ce grand Continent, ce qui lui auroit encore ouvert le nouveau Monde. De deux Vaiſſeaux qui partirent d'Archangel pour cette découverte juſqu'à preſent impoſſible, l'un fut arrêté par les Glaces, on n'a point eû de nouvelles de l'autre, qui apparement a peri. Au commencement de cette année il a encore donné ordre à un habile Capitaine de Marine d'en conſtruire deux autres pour le même deſſein; il falloit que dans de pareilles entrepriſes l'opiniâtreté de ſon courage ſe communiquât à ceux qu'il employoit.

La Revolution arrivée en Perſe par la revolte de Mahmoud attira de ce côté-la les Armes du Czar & du Grand Seigneur. Le Czar s'empara de la Ville de Derbent ſur la Côte Occidentale de la Mer Caſpienne, & de tout ce qui lui convenoit, par rapport au Projet d'étendre le Commerce de Moſcovie; il fit lever le Plan de cette Mer, & grace à ce Conquerant Académicien, on en connut enfin la veritable figure, fort diffe-

ferente de celles qu'on lui donnoit communément. L'Académie reçut auſſi du Czar une Carte de ſa nouvelle Mer Caſpienne.

La Moſcovie avoit beaucoup de Mines, mais ou inconnuës, ou negligées par l'ancienne pareſſe & le découragement general de la Nation. Il n'étoit pas poſſible qu'elles échapaſſent à la vive attention que le Souverain portoit ſur tout. Il fit venir d'Allemagne des gens habiles dans la Science des Métaux, & mit en valeur tous ces Tréſors enfouïs; il lui vint de la poudre d'or des bords de la Mer Caſpienne, & du fond de la Siberie; on dit qu'une livre de cette derniere poudre rendoit 14 onces d'or pur. Du moins le Fer, beaucoup plus neceſſaire que l'Or, devient commun en Moſcovie & avec lui tous les Arts qui le préparent ou qui l'employent.

On ne peut que parcourir les differents établiſſemens que lui doit la Moſcovie, & ſeulement les principaux.

Une Infanterie de cent mille hommes auſſi belle, & auſſi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une aſſez grande partie des Officiers ſont déja Moſcovites; on convient que la Cavalerie n'eſt pas ſi bonne, faute de bons Chevaux.

Une marine de 40. Vaiſſeaux de ligne, & de 200. Galeres.

Des Fortifications ſelon les dernieres Regles à toutes les Places qui en meritent.

Une excellente Police dans les grandes Villes, qui auparavant étoient auſſi dange-

reuſes pendant la nuit que les Bois les plus écartés.

Une Académie de Marine & de Navigation, où toutes les Familles nobles ſont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs Enfans.

Des Colleges à Moſcou, à Petersbourg, & à Kiof pour les Langues, les Belles Lettres, & les Mathematiques; de petites Ecoles dans les Villages, où les enfans des Payſans apprennent à lire & à écrire.

Un College de Medecine & une belle Apotiquairerie publique à Moſcou, qui fournit de remedes les grandes Villes, & les Armées; juſque-là il n'y avoit eû dans tout l'Empire aucun Medecin que pour le Czar, nul Apotiquaire.

Des Leçons publiques d'Anatomie, dont le nom n'étoit ſeulement pas connu, & ce qu'on peut compter pour une excellente leçon toûjours ſubſiſtante, le Cabinet du fameux M. Ruiſch acheté par le Czar, où ſont raſſemblées tant de Diſſections ſi fines, ſi inſtructives & ſi rares.

Un Obſervatoire, où des Aſtronomes ne s'occupent pas ſeulement à étudier le Ciel, mais où l'on renferme toutes les curioſités d'Hiſtoire naturelle, qui apparemment donneront naiſſance à un long & ingenieux travail de recherches Phyſiſiques.

Un Jardin des Plantes où des Botaniſtes qu'il a appellés, raſſembleront avec notre Europe connuë, tout le Nord in-

con-

connu de l'Europe, celui de l'Aſie, la Perſe & la Chine.

Des Imprimeries, dont il a changé les anciens Caracteres trop barbares, & preſque indéchiffrables à cauſe des frequentes abbréviations, d'ailleurs des Livres ſi difficiles à lire étoient plus rares qu'aucune Marchandiſe Etrangere.

Des Interpretes pour toutes les Langues des Etats de l'Europe, & de plus pour la Latine, pour la Grecque, pour la Turque, pour la Calmouque, pour la Mongule & pour la Chinoiſe; marque de la grande étenduë de cet Empire, & peut-être préſage d'une plus grande.

Une Bibliotheque Royale, formée de trois grandes Bibliotheques qu'il avoit achetées en Angleterre, en Holſtein & en Allemagne.

Après avoir donné à ſon ouvrage des fondemens ſolides & neceſſaires, il y ajoûta ce qui n'eſt que de parure & d'ornement. Il changea l'ancienne Architecture groſſiere & difforme au dernier point, ou plûtôt il fit naître chez lui l'Architecture. On vit s'élever un grand nombre de Maiſons régulieres & commodes, quelques Palais, des Bâtimens publics & ſur tout une Amirauté qu'il n'a faite auſſi ſuperbe, & auſſi magnifique, que parce que ce n'eſt pas un Edifice deſtiné à une ſimple oſtentation de magnificence. Il a fait venir d'Italie & de France beaucoup de Tableaux, qui apprennent ce que c'eſt que la Peinture à des gens qui ne la connoiſſoient que par de très-

mauvaiſes repreſentations de leurs Saints. Il envoyoit à Gennes & à Livourne des Vaiſſeaux chargés de Marchandiſes, qui lui rapportoient du marbre & des Statuës. Le Pape Clement XI. touché de ſon goût lui donna une Antique, qu'il fit venir par terre à Petersbourg, de peur de la riſquer ſur Mer. Il a même fait un Cabinet de Médailles, curioſité qui n'eſt pas ancienne en ces Païs-ci. Il aura eû l'avantage de prendre tout dans l'état où l'ont mis juſqu'à preſent les Nations les plus ſavantes, & les plus polies, & elles lui auront épargné cette ſuite ſi lente de progrès qu'elles ont eûë à eſſuyer; bien-tôt elles verront la Nation Ruſſienne arriver à leur niveau, & y arriver d'autant plus glorieuſement, qu'elle ſera partie de plus loin.

Les vûës du Czar embraſſoient ſi generalement tout, qu'il lui paſſa par l'eſprit de faire voyager dans quelques Villes principales d'Allemagne les jeunes Demoiſelles Moſcovites, afin qu'elles priſſent une politeſſe & des maniéres dont la privation les défiguroit entiérement. Il avoit vû ailleurs combien l'Art des agrémens aide à la Nature à faire des perſonnes aimables, combien même il en fait ſans elle. Mais les inconvenients de ces Voyages ſe preſenterent bien vite, il fallut y renoncer, & attendre que les hommes devenus polis fuſſent en état de polir les femmes; elles ſurpaſſeront bien-tôt leurs Maîtres.

Le changement general comprit auſſi la Religion, qui à peine meritoit le nom de Re-

Religion Chrétienne. Les Moſcovites obſervoient pluſieurs Carêmes comme tous les Grecs, & ces jeûnes, pourvû qu'ils fuſſent très-rigoureuſement gardés, leur tenoient lieu de tout. Le Culte des Saints avoit degeneré en une ſuperſtition honteuſe, chacun avoit le ſien dans ſa maiſon pour en avoir la protection particuliere, & on prêtoit à ſon ami le Saint domeſtique dont on s'étoit bien trouvé; les miracles ne dépendoient que de la volonté & de l'avarice des Prêtres. Les Paſteurs, qui ne ſavoient rien, n'enſeignoient rien à leurs Peuples, & la corruption des mœurs, qui peut ſe maintenir juſqu'à un certain point malgré l'inſtruction, étoit infiniment favoriſée & accruë par l'ignorance. Le Czar oſa entreprendre la reforme de tant d'abus, ſa Politique même y étoit intereſſée. Les jeûnes, par exemple, ſi frequents & ſi rigoureux incommodoient trop les Troupes, & les rendoient ſouvent incapables d'agir. Ses Predeceſſeurs s'étoient ſouſtraits à l'obéïſſadce du Patriarche de Conſtantinople & s'en étoient fait un particulier. Il abolit cette Dignité, quoiqu'aſſez dépendante de lui, & par là ſe trouva plus maître de ſon Egliſe. Il fit divers Reglemens Eccleſiaſtiques ſages & utiles, & ce qui n'arrive pas toûjours, tint la main à l'execution. On prêche aujourd'hui en Moſcovite dans Petersbourg, ce nouveau prodige ſupléera ici pour les autres. Le Czar oſa encore plus, il retrancha aux Egliſes ou aux Monaſteres trop riches l'excès de leurs biens,

& l'appliqua à ſon Domaine. On n'en ſauroit louër que ſa Politique, & non pas ſon zele de Religion, quoique la Religion bien épurée pût ſe conſoler de ce retranchement. Il a auſſi établi une pleine liberté de conſcience dans ſes Etats, article dont le pour & le contre peut être ſoûtenu en general, & par la Politique, & par la Religion.

Il n'avoit que 53. ans, lorſqu'il mourut le 28. Janvier 1725. d'une retention d'urine, cauſée par un abſcès dans le col de la Veſſie. Il ſouffrit d'extrémes douleurs pendant douze jours, & ne ſe mit au lit que dans les trois derniers. Il quitta la vie avec tout le courage d'un Heros, & toute la pieté d'un Chrétien. Comme il avoit declaré par Edit trois ans auparavant qu'il étoit maître de diſpoſer de ſa ſucceſſion, il la laiſſa à la Czarine ſa veuve, qui fut reconnuë par tous les Ordres de l'Etat Souveraine Imperatrice de Ruſſie. Il avoit toûjours eû pour elle une vive paſſion, qu'elle avoit juſtifiée par un merite rare, par une intrepidité preſque égale à la ſienne, par une inclination bien-faiſante, qui ne demandoit qu'à connoître des malheureux pour les ſoulager.

La domination de l'Imperatrice Catherine eſt encore affermie par la profonde veneration que tous les Sujets du Czar avoient conçûë pour lui. Ils ont honoré ſa mort de larmes ſinceres, toute ſa gloire leur avoit été utile. Si Auguſte ſe vantoit d'avoir trouvé Rome de brique, & de la laiſſer de mar-

marbre, on voit assez combien à cet égard l'Empereur Romain est inferieur à celui de la Russie. On vient de lui frapper des Médailles où il est appellé Pierre le Grand, & sans doute le nom de Grand lui sera confirmé par le consentement des Etrangers, necessaire pour ratifier ces titres d'honneur donnés par des Sujets à leurs Maîtres.

Son caractere est assez connu par tout ce qui a été dit, on ne peut plus qu'y ajoûter quelques particularités des plus remarquables. Il jugeoit indigne de lui toute la pompe & tout le faste qui n'eût fait qu'environner sa personne, & il laissoit au Prince Menzicof à representer par la magnificence du Favori la grandeur du Maître. Il l'avoit chargé des dehors brillans, pour ne se reserver que les fonctions laborieuses. Il les poussoit à tel point qu'il alloit lui-même aux Incendies qui sont en Moscovie très-communs, & font beaucoup de ravage, parce que les Maisons y sont ordinairement de bois. Il avoit créé des Officiers obligés à porter du secours, il avoit pris une de ces Charges, & pour donner l'exemple il montoit au haut des maisons en feu, quel que fût le peril, & ce que nous admirerions ici dans un Officier subalterne, étoit pratiqué par l'Empereur. Aussi les Incendies sont-ils aujourd'hui beaucoup plus promptement éteints. Nous devons toûjours nous souvenir de ne pas prendre pour Regle de nos jugemens des mœurs aussi délicates, pour ainsi dire, & aussi adoucies que les nôtres,

elles condamneroient trop vîte des mœurs plus fortes & plus vigoureuſes. Il n'étoit pas exempt d'une certaine dureté naturelle à toute ſa Nation, & à laquelle l'autorité abſoluë ne remedioit pas. Il s'étoit corrigé des excès du Vin, très-ordinaires en Moſcovie, & dont les ſuites peuvent être terribles dans celui à qui on ne reſiſte jamais. La Czarine ſavoit l'adoucir, s'oppoſer à propos aux emportemens de la colere, ou fléchir ſa ſeverité, & il jouïſſoit de ce rare bonheur que le dangereux pouvoir de l'amour ſur lui, ce pouvoir qui a deshonoré tant de grands hommes, n'étoit employé qu'à le rendre plus grand. Il a publié avec toutes les Piéces originales la malheureuſe hiſtoire du Prince Alexis ſon fils, & la confiance, avec laquelle il a fait l'Univers Juge de ſa conduite, prouve aſſez qu'il ne ſe reprochoit rien. Des traits éclatans de clemence à l'égard de perſonnes moins cheres, & moins importantes font voir auſſi que ſa ſéverité pour ſon fils dut être neceſſaire. Il ſavoit parfaitement honorer le merite, ce qui étoit l'unique moyen d'en faire naître dans ſes Etats, & de l'y multiplier. Il ne ſe contentoit pas d'accorder des bienfaits, de donner des Penſions, faveurs indiſpenſables & abſolument dûës ſelon les deſſeins qu'il avoit formés, il marquoit par d'autres voyes une conſideration plus flatteuſe pour les perſonnes, & quelquefois il la marquoit même encore après la mort. Il fit faire des Funerailles magnifiques à Mr. Areskins ſon premier Medecin, & y aſſiſta portant une Torche al-

allumée à la main. Il a fait le même honneur à deux Anglois, l'un Contre-Amiral de ſa Flotte, l'autre Interprete de Langues.

Nous avons dit en 1716. (a) qu'ayant conſulté ſur ſes grands deſſeins l'illuſtre M. Leibniz, il lui avoit donné un Titre d'honneur & une Penſion conſiderable, qui alloit chercher dans ſon Cabinet un ſavant Etranger, à qui l'honneur d'avoir été conſulté eût ſuffi. Le Czar a compoſé lui-même des Traités de Marine, & l'on augmentera de ſon nom la Liſte peu nombreuſe des Souverains qui ont écrit. Il ſe divertiſſoit à travailler au Tour, il a envoyé de ſes ouvrages à l'Empereur de la Chine, & il a eû la bonté d'en donner un à Mr. d'Onzembrai, dont il jugea le Cabinet digne d'un ſi grand ornement. Dans les divertiſſemens qu'il prenoit avec ſa Cour, tels que quelques Relations nous les ont expoſez, on peut trouver des reſtes de l'ancienne Moſcovie, mais il lui ſuffiſoit de ſe relâcher l'eſprit, & il n'avoit pas le temps de mettre beaucoup de ſoin à raffiner ſur les Plaiſirs. Cet Art vient aſſez-tôt de lui-même après les autres.

Sa vie ayant été aſſez courte, ſes projets, qui avoient beſoin d'une longue ſuite d'execution ferme & ſoutenuë, auroient peri preſque en naiſſant, & tout ſeroit retombé par ſon propre poids dans l'ancien cahos, ſi l'Imperatrice Catherine n'avoit ſuccedé à la Couronne. Pleinement inſtruite de toutes les vûës de Pierre le Grand, elle en a pris le

(a) p. 124. Edit. de Paris & pag. 151. Ed. d'Amſt.

le fil, & le fuit ; c'eſt toûjours lui qui agit par elle. Il lui avoit particulierement recommandé en mourant de proteger les Etrangers, & de les attirer. M. Deliſle Aſtronome de cette Académie, vient de partir pour Petersbourg, engagé par les graces de l'Imperatrice. Mrs. Nicolas & Daniel Bernoulli, fils de Jean, dont le nom ſera immortel dans les Mathematiques, l'ont devancé de quelques mois, & ils ont été devancés auſſi par le célèbre. M. Herman, dont nous avons de ſi beaux Ouvrages. Quelle Colonie pour Petersbourg! la ſublime Géometrie des Infiniment petits va penetrer avec ces grands Géometres dans un Païs où les Elemens d'Euclide étoient abſolument inconnus il y a 25. ans. Nous ne parlerons point des autres Sujets de l'Académie de Petersbourg, ils ſe feront aſſez connoître, excités & favoriſés comme ils le ſeront par l'Autorité Souveraine. Le Dannemarc a eû une Reine qu'on a nommée la Semiramis du Nord, il faudra que la Moſcovie trouve quelque nom auſſi glorieux pour ſon Imperatrice.

ELO-

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# LITTRE.

ALexis Littre nâquit le 21. Juillet 1658. à Cordes en Albigeois. Son pere Marchand de cette petite Ville, eut douze enfans, qui vécurent tous, & il ne fut ſoulagé d'aucun d'eux par l'Egliſe.

Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvû qu'elle ſoit aidée de quelque talent. La force de l'inclination, le beſoin de parvenir, le peu de ſecours même, aiguiſent le deſir & l'induſtrie, & mettent en œuvre tout ce qui eſt en nous. M. Littre joignit à ces avantages un caractère très-ſerieux, très-appliqué & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de ſoutenir beaucoup de travail. Sans tout cela il n'eût pas ſubſiſté dans ſes Etudes qu'il fit à Ville-franche en Rouërgue chés les P. de la Doctrine. Une grande œconomie n'eût pas ſuffi, il fallut qu'il repetât à d'autres Ecoliers plus riches, & plus pareſſeux ce qu'on venoit preſque dans l'inſtant de leur en-

enſeigner à tous, & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de ſavoir mieux. La promenade eût été une débauche pour lui; dans les temps où il étoit libre, il ſuivoit un Medecin chés ſes Malades, & au retour il s'enfermoit pour écrire les raiſonnemens qu'il avoit entendus.

Ses Etudes de Villefranche finies, il ſe trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande reputation des Ecoles de Medecine, & il fit ſi bien qu'il fut encore en état de venir de-là à Paris, il y a plus de 42. ans.

Sa plus forte inclination étoit pour l'Anatomie, mais de toutes les inclinations qui ont une Science pour objet, c'eſt la plus difficile à ſatisfaire. Les ſortes de Livres qui ſeuls enſeignent ſûrement l'Anatomie, ceux qu'il faut le plus étudier, ſont rares, & on ne les a pas ſous ſa main en auſſi grand nombre, ni dans les temps qu'on voudroit. Un certain ſentiment confus à la verité, mais très-fort, & ſi general qu'il peut paſſer pour naturel, fait reſpecter les Cadavres humains, & la Fronce n'eſt pas à cet égard autant au-deſſus de la ſuperſtition Chinoiſe, que les Anatomiſtes le deſireroient. Chaque famille veut que ſon Mort n'ait plus qu'à jouïr de ſes Obſeques, & ne ſouffre point qu'il ſoit ſacrifié à l'inſtruction publique, ſeulement permettra-t-elle en quelques occaſions qu'il le ſoit à ſon interêt particulier. La Police reſtreint extrêmement la permiſſion de diſſequer des Morts, & ceux

ceux à qui elle l'accorde pour l'utilité commune en ſont beaucoup plus jaloux que cette utilité ne demanderoit. Quand on n'eſt pas de leur nombre, on ne fait guere de grands progrés en Anatomie qui ne ſoient en quelque ſorte illegitimes, on eſt reduit à frauder les Loix, & à ne s'inſtruire que par artifice, par ſurpriſe, à force de larcins toûjours un peu dangereux, & qui ne ſont jamais aſſés frequents. M. Littre étant à Paris éprouva les inconveniens de ſon amour pour l'Anatomie. Il eſt vrai qu'il eut un temps aſſés tranquille, grace à la liaiſon qu'il fit avec un Chirurgien de la Salpêtriere, qui avoit tous les Cadavres de l'Hôpital à ſa diſpoſition. Il s'enferma avec lui pendant l'hiver de 1684. qui heureuſement fut fort long, & fort froid, & ils diſſequerent enſemble plus de 200. Cadavres. Mais le ſavoir qu'il acquit par là, le grand nombre d'Etudians qui coururent à lui, exciterent des Envieux, qui le traverſerent. Il ſe refugia dans le Temple, où de plus grands Criminels ſe mettent quelquefois à l'abri des privileges du lieu, il crut y pouvoir travailler en ſûreté avec la permiſſion de M. le Grand Prieur de Vendôme, mais un Officier ſubalterne avec qui il n'avoit pas ſongé à prendre les meſures neceſſaires, permit qu'on lui enlevât le treſor qu'il tenoit caché dans cet aſile, un Cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlevement ſe fit avec une pompe inſultante, on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un jeu-

jeune homme, qui n'avoit pas droit de devenir ſi habile.

Il eſſuya encore, en vertu d'une Sentence de M. de la Reynie Lieutenant de Police, obtenuë par les Chirurgiens, un ſecond affront, ſi c'en étoit un, ou du moins une ſeconde perte auſſi douloureuſe. Il fut ſouvent reduit à ſe rabattre ſur les Animaux, & principalement ſur les Chiens qui ſont les plus expoſés au Scalpel, lorſqu'il n'a rien de mieux à faire.

Malgré ſes malheurs, & peut-être par ces malheurs même ſa reputation croiſſoit, & les Ecoliers ſe multiplioient. Ils n'attendoient point de lui les graces du diſcours, ni une agréable facilité de débiter ſon ſavoir, mais une exactitude ſcrupuleuſe à démontrer, une extrême timidité à conjecturer, de ſimples faits bien vûs. De plus ils s'attachoient à lui par la part qu'il leur donnoit à la gloire de ſes découvertes, dès qu'ils le meritoient, ou pour avoir heureuſement apperçû quelque choſe de nouveau, ou pour avoir eû quelque idée ſinguliere & juſte. Ce n'étoit point qu'il affectat de mettre leur vanité dans ſes interêts, il n'etoit pas ſi fin, ni ſi adroit, il ne ſongeoit qu'à leur rendre loyalement ce qui leur étoit dû.

Content de Paris, & de ſa fortune, il y avoit plus de 15. ans qu'il n'avoit donné de ſes nouvelles à ſa famille. Ceux qui l'ont connu, croiront aiſément que les affections communes, le ſang, le nom n'avoient pas beaucoup de pouvoir ſur lui,

&

& qu'il ſe tenoit iſolé de tout ſans ſe faire violence. Ses parens le preſſerent fort de retourner s'établir à Cordes, mais quelle propoſition pour quelqu'un qui pouvoit demeurer à Paris, & qui ſur-tout avoit peu de beſoin de parenté ? Il continua donc ici ſa forme de vie ordinaire ; pour s'inſtruire toûjours de plus en plus il aſſiſtoit à toutes les Conferences qu'on tenoit ſur les matieres qui l'intereſſoient, il ſe trouvoit aux panſemens des Hôpitaux, il ſuivoit les Medecins dans leurs viſites, enfin il fut reçû Docteur Regent de la Faculté de Paris.

L'Eloquence lui manquoit abſolument, un ſimple Anatomiſte peut s'en paſſer, mais un Medecin ne le peut guerre. L'un n'a que des faits à découvrir, & à expoſer aux yeux, mais l'autre éternellement obligé de conjecturer ſur des matieres très-douteuſes, l'eſt auſſi d'appuyer ſes conjectures par des raiſonnemens aſſés ſolides, ou qui du moins raſſurent & flattent l'imagination effrayée ; il doit quelquefois parler preſque ſans autre but que de parler, car il a le malheur de ne traiter avec les Hommes que dans le temps préciſement où ils ſont plus foibles & plus enfans que jamais. Cette puerilité de la maladie regne principalement dans le grand monde, & ſur-tout dans une moitié de ce grand monde, qui occupe plus les Medecins, qui ſait mieux les mettre à la mode, & qui a ſouvent plus de beſoin d'être

tre amuſée que guerie ; un Medecin peut agir plus raiſonnablement avec le peuple. Mais en general, s'il n'a pas le don de la parole, il faut preſque qu'il ait en recompenſe celui des miracles.

Auſſi ne fut-ce qu'à force d'habileté que M. Littre réüſſit dans cette profeſſion, encore ne réüſſit-il que parmi ceux qui ſe contentoient de l'art de la Medeciene dénué de celui du Medicin. Sa vogue ne s'étendit point juſqu'à la Cour, ni juſqu'aux Femmes du monde. Son Laconiſme peu conſolant n'étoit d'ailleurs reparé ni par la figure, ni par ſes manieres.

Feu M. du Hamel, qui ne jugeoit pas des hommes par la ſuperficie, ayant paſſé dans la Claſſe des Anatomiſtes au Renouvellement de 1699. nomma M. Littre Docteur en Medecine pour ſon Eleve, titre qui ſe donnoit alors, & qu'on a eû la délicateſſe d'abolir, quoique perſonne ne le dédaignât. On connut bien-tôt M. Littre dans la Compagnie, non par ſon empreſſement à ſe faire connoître, à dire ſon ſentiment, à combattre celui des autres, à étaler un ſavoir impoſant, quoiqu'inutile, mais par ſa circonſpection à propoſer ſes penſées, par ſon reſpect pour celles d'autrui, par la juſteſſe & la préciſion des Ouvrages qu'il donnoit, par ſon ſilence même.

En 1702. n'étant encore monté qu'au grade d'Aſſocié, il lui paſſa par les mains une maladie, où l'on peut dire ſans ſortir de la plus exacte ſimplicité hiſtorique, qu'il

fit

fit un Chef-d'œuvre de Chirurgie & de Medecine (*a*). Nous n'en pouvons donner ici qu'une idée très-legere & très-éloignée de ce que demanderoit la juſtice dûë à M. Littre. La merveille groſſiroit infiniment par les détails que nous ſupprimerons.

Une femme qui n'avoit nuls ſignes de groſſeſſe, accablée d'ailleurs d'un grand nombre de differentes incommodités très-cruelles, reduite à un état déplorable, & preſque entierement deſeſperé, jettoit par les Selles du pus, du ſang, des chairs pourries, des cheveux, & enfin il vint un Os, que l'on reconnut ſûrement pour être celui du Bras d'un Fœtus d'environ ſix mois. Ce fut alors que M. Littre la vit, appellé par la ſeule curioſité. Il trouva en introduiſant ſon doigt *index* dans l'Anus, qu'à la plus grande diſtance où ce doigt pût aller l'Inteſtin *rectum* étoit percé d'un trou, par où ſortoient les matieres extraordinaires, que ce trou étoit large d'environ un pouce & demi, & que l'ouverture en étoit alors exactement bouchée en dehors par la tête d'un Fœtus, qui y appliquoit ſa face; auſſi ne ſortoit-il plus rien que de naturel. Il conçut qu'un Fœtus s'étoit formé dans la Trompe ou dans l'Ovaire de ce côté-là, qu'il avoit rompu la poche qui le renfermoit, qu'il étoit tombé dans la cavité du Ventre, y étoit mort, s'y étoit pourri, qu'un de ſes Bras dépouillé de chair, & détaché du

(*a*) V. les M. de 1702. P. 241. & ſuiv. de l'Ed. de Paris & pag. 313. de l'Ed. d'Amſt.

du reſte du Squelette par la corruption avoit percé l'Inteſtin, & étoit ſorti par la playe. Quelques autres Os euſſent pû ſortir de même, ſuppoſé que la Mere eût pû vivre, & attendre pendant tout le temps neceſſaire, mais les 4. grands Os du Crane, ne pouvoient jamais ſortir par une ouverture de beaucoup trop petite. Tout condamnoit donc la Mere à la mort, elle ne pouvoit nullement ſoutenir une inciſion au Ventre, preſque ſûrement mortelle pour la perſonne la plus ſaine. M. Littre oſa imaginer comme poſſible de faire paſſer les 4. Os du Crane par la petite playe de l'Inteſtin. Il inventa des Ciſeaux d'une conſtruction nouvelle, car aucun Inſtrument connu de Chirurgie n'étoit convenable. Avec ces Ciſeaux introduits par le Fondement juſqu'à la playe de l'Inteſtin, il alloit couper le Crane en parties aſſés petites pour paſſer par l'ouverture, & il les tiroit avec d'autres Ciſeaux qui ne coupoient point, inventés auſſi par lui. On juge bien que cette operation ſe devoit repeter bien des fois, & dans certains intervalles pour menager les forces preſque éteintes de la Malade, que de plus il falloit s'y conduire avec une extrême dexterité pour n'adreſſer qu'au Fœtus des Inſtrumens tranchans & très-fins qui euſſent pû la bleſſer mortellement. M. Littre diſpoſoit ſur une Table les morceaux du Crane déja tirés, afin de voir ce qui lui manquoit encore, & ce qui lui reſtoit à faire. Enfin il eut la joye de voir tout heureſement tiré, ſans que ſa main ſe fût jamais égarée, ni eût porté le moin-

moindre coup aux parties de la Mere. Cependant il s'en falloit beaucoup que tout ne fût fait, l'Inteſtin étoit percé d'une playe très-conſiderable, le long ſéjour d'un Fœtus pourri dans la cavité du Ventre, ce qui y reſtoit encore de ſes chairs fonduës, y avoit produit une corruption capable elle ſeule de cauſer la mort. Il vint à bout de la corruption par des Injections qu'il fit encore d'une maniere particuliere, il lava, il nettoya ou plûtôt il ranima tout, il referma même la playe, & la Malade qui après avoir été naturellement fort graſſe n'avoit plus que des os abſolument décharnés, reprit juſqu'à ſon premier embonpoint. On a dit même qu'elle étoit redevenuë groſſe.

Cette cure coûta à M. Littre quatre mois de ſoins les plus aſſidus & les plus fatiguans, d'une attention la plus penible, & d'une patience la plus opiniâtre. Il n'étoit pourtant pas animé par l'eſpoir de la recompenſe, tout le bien de la Malade, tout le bien de ſon Mari, qui n'étoit qu'un ſimple Ouvrier en Inſtrumens de Mathematique, n'y auroit pas ſuffi. L'extrême ſingularité du cas avoit piqué ſa curioſité, de plus la confiance que ſa Malade avoit priſe en lui, l'attachoit à elle, il croyoit avoir contracté avec elle un engagement indiſpenſable de la ſecourir, parce qu'elle n'eſperoit qu'en ſon ſecours. Lorſqu'il a raconté toute cette hiſtoire en 1702. il ne s'y eſt donné ſimplement que la gloire d'avoir marché ſans guide, & uſé de beaucoup de précautions & de ménagement. Du reſte ſoin de vouloir

s'emparer de toute notre admiration, il la tourna lui même ſur les reſſources imprévuës de la Nature. Un autre auroit bien pû éloigner cette idée, même ſans penſer trop à l'éloigner.

Il fut choiſi pour être Medecin du Châtelet. Le grand agrément de cette place pour lui étoit de lui fournir des accidens rares, & plus d'occaſions de diſſequer.

Il a toûjours été d'une aſſiduité exemplaire à l'Academie, fort exact à s'acquitter des travaux qu'il lui devoit, ſi ce n'eſt qu'il s'en affranchit les trois ou quatre dernieres années de ſa vie, parce qu'il perdoit la vûë de jour en jour, mais il ne ſe relâcha point ſur l'aſſiduité. Alors il ſe mit à garder dans les Aſſemblées un ſilence, dont il n'eſt jamais ſorti, il paroiſſoit un Diſciple de Pythagore, quoi-qu'il pût toûjours parler en Maître ſur les matieres qui l'avoient occupé. On le voyoit plongé dans une mélancolie profonde, qu'il eut été inutile de combattre, & dont on ne pouvoit que le plaindre.

Le 1. Fevrier 1725. il fut frappé d'Apoplexie, & mourut le 3. ſans avoir eû aucune connoiſſance dans tout cet eſpace de tems. Cependant cette mort ſubite ne l'avoit pas ſurpris, 15. jours auparavant il avoit fait de ſon propre mouvement ſes dévotions à ſa Paroiſſe.

Ceux d'entre les gens de bien qui condamnent tant les Spectacles, l'auroient trouvé bien net ſur cet article, jamais il n'en avoit vû aucun. Il n'y a pas de memoire qu'il ſe

ſoit

soit diverti. Il n'avoit de sa vie songé au mariage, & ceux qui l'ont vû de plus près, prétendent que les raisons de conscience n'avoient jamais dû être assés pressantes pour l'y porter. Presque tous les hommes ne songent qu'à étendre leur Sphére, & à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent d'étranger ; pour lui il avoit reduit la sienne à n'être guere que lui seul. Il avoit fait de sa main plusieurs preparations Anatomiques, que des Medecins ou Chirurgiens Anglois, & Hollandois vinrent acheter de lui quelque temps avant sa mort, lorsqu'il n'en pouvoit plus faire d'usage. Les Etrangers le connoissoient mieux que ne faisoit une partie d'entre nous, il arrive quelquefois qu'ils nous apprennent le merite de nos propres Concitoyens, que nous negligions, peut-être parce que leur modestie leur nuisoit de près.

Il a laissé son Legataire universel M. Littre son Neveu, Lieutenant general de Cordes.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# HARTSOEKER.

NICOLAS HARTSOEKER nâquit à Goude en Hollande le 26. Mars 1656. de Chriſtian Hatſoeker Miniſtre Remontrant, & d'Anne Vander-My. Cette famille étoit ancienne dans le Païs de Drente, qui eſt des Provinces-Unies.

Son pere eut ſur lui les vûës communes des peres, il le fit étudier pour le mettre dans ſa profeſſion, ou dans quelque autre également utile, mais il ne s'attendoit pas que ſes projets duſſent être traverſés par où ils le furent, par le Ciel & par les Etoiles, que le jeune homme conſideroit avec beaucoup de plaiſir & de curioſité. Il alloit chercher dans les Almanachs tout ce qu'ils rapportoient ſur ce ſujet, & ayant entendu dire à l'âge de 12. ou 13. ans que tout cela s'apprenoit dans les Mathematiques, il voulut donc étudier les Mathematiques, mais ſon pere s'y oppoſoit abſolument. Ces

Scien-

Sciences ont eû juſqu'à preſent ſi peu de reputation d'utilité, que la plûpart de ceux qui s'y ſont appliqués ont été des rebelles à l'autorité de leurs parens. Nos Eloges en ont fourni pluſieurs exemples.

Le jeune Hartſoeker amaſſa en ſecret le plus d'argent qu'il put, il le déroboit aux divertiſſemens qu'il eût pris avec ſes camarades, enfin il ſe mit en état d'aller trouver un Maître de Mathematiques qui lui promit de le mener vîte, & lui tint parole. Il fallut cependant commencer par les premieres Regles d'Arithmetique, il n'avoit de l'argent que pour ſept mois, & il étudioit avec toute l'ardeur que demandoit un fonds ſi court. De peur que ſon pere ne découvrît par la lumiere qui étoit dans ſa chambre toutes les nuits, qu'il les paſſoit à travailler, il étendoit devant ſa fenêtre les couvertures de ſon lit, qui ne lui ſervoient plus qu'à cacher qu'il ne dormoit pas.

Son Maître avoit des Baſſins de Fer, dans leſquels il poliſſoit aſſés bien des Verres de 6. pieds de foyer, & le Diſciple en apprit la pratique. Un jour qu'en badinant & ſans deſſein il preſentoit un fil de verre à la flame d'une chandelle, il vit que le bout de ce fil s'arrondiſſoit, & comme il ſavoit déja qu'une boule de verre groſſiſſoit les objets placés à ſon foyer, & qu'il avoit vû chés M. Leuvenhoeck des Microſcopes, dont il avoit remarqué la conſtruction, il prit la petite boule qui s'étoit formée & détachée du reſte du fil, & en fit un Microſcope qu'il eſſaya d'abord ſur un Cheveu. Il

fut ravi de le trouver bon, & d'avoir l'art d'en faire à ſi peu de frais.

Cette invention de voir contre le jour de petits objets tranſparens par le moyen de petites boules de verre, eſt duë à M. Leuvenhoeck; & M. Hudde Bourg-meſtre d'Amſterdam, grand Mathematicien, a dit à M. Hartſoeker qu'il étoit étonnant que cette découvertue eût échappé à tous tant qu'ils étoient de Géometres & de Philoſophes, & eût été reſervée à un homme ſans lettres, tel que Leuvenhoeck. Apparemment il vouloit relever le genie de l'ignorant, ou reprimer l'orgueil des ſavans ſur des découvertes fortuites.

M. Hartſoeker âgé alors de 18 ans, s'occupa beaucoup de ſes Microſcopes. Tout ce qui pouvoit y être obſervé, l'étoit. Il fut le premier à qui ſe dévoila le ſpectacle du monde le plus imprévû pour les Phyſiciens même les plus hardis en conjectures, ces petits Animaux juſque-là invifibles, qui doivent ſe transformer en Hommes, qui n'agent en une quantité prodigieuſe dans la liqueur deſtinée à les porter, qui ne ſont que dans celle des mâles, qui ont la figure de Grenouilles naiſſantes, de groſſes têtes & de longues queuës, & des mouvemens très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna l'Obſervateur, & il n'en oſa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyoit pouvoit être l'effet de quelque maladie, & il ne ſuivit point l'obſervation.

Vers la fin de 1674, en 1675 & 1676 ſon Pere l'envoya étudier en Litterature, en Grec,

Grec, en Philoſophie, en Anatomie ſous les plus habiles Profeſſeurs de Leyde, & d'Amſterdam. Ses Maîtres en Philoſophie étoient des Carteſiens auſſi entétés de Deſcrates, que les Scholaſtiques précédens l'avoient été d'Ariſtote. On n'avoit fait dans ces Ecoles que changer d'eſclavage. M. Hartſoeker devint Carteſien à outrance, mais il s'en corrigea dans la ſuite. Il faut admirer toûjours Deſcartes, & le ſuivre quelquefois.

M. Hartſoeker alla en 1677 de Leyde à Amſterdam, ayant deſſein de paſſer en France, pour y achever ſes études. Il reprit les obſervations du Microſcope interrompues depuis deux ans, & revit ces Animaux qui lui avoient été ſuſpects. Alors il eut la hardieſſe de communiquer ſon obſervation à ſon Maître de Mathematiques, & à un autre ami. Ils s'en aſſûrerent tous trois enſemble. Ils virent de plus ces mêmes Animaux ſortis d'un Chien, & de la même figure à peu près que les Animaux humains. Ils virent ceux du Cocq & du Pigeon, mais comme des Vers ou des Anguilles. L'obſervation s'affermiſſoit & s'étendoit, & les trois confidens de ce ſecret de la Nature ne doutoient preſque plus que tous les Animaux ne naquiſſent par des metamorphoſes inviſibles & cachées, comme toutes les eſpeces de Mouches & de Papillons viennent de metamorphoſes ſenſibles & connuës.

Ces trois hommes ſeuls ſavoient quelle liqueur renfermoit les Animaux, & quand on les faiſoit voir à d'autres, on leur diſoit

que c'étoit de la ſalive, quoi-que certainement elle n'en contienne point. Comme M. Leuvenhoeck a écrit dans quelqu'une de ſes Lettres qu'il avoit vû dans de la ſalive une infinité de petits Animaux, on pourroit le ſoupçonner d'avoir été trompé par le bruit qui s'en étoit répandu. Il n'aura peut-être pas voulu ne point voir ce que d'autres voyoient, lui qui étoit en poſſeſſion des obſervations Microſcopiques les plus fines, & à qui tous les objets inviſibles appartenoient.

L'illuſtre M. Huygens étant venu à la Haye pour rétablir ſa ſanté, il entendit parler des Animaux de la ſalive qu'un homme faiſoit voir à Rotterdam, & il marqua beaucoup d'envie d'en être convaincu par ſes propres yeux. Auſſi tôt M. Hartſoeker, ravi d'entrer en liaiſon avec ce grand homme, alla à la Haye. Il lui confia & à quelques autres perſonnes ce que c'étoit que la liqueur où nageoient les animaux, car à meſure que l'obſervation s'établiſſoit, la timidité & les ſcrupules diminuoient naturellement; de plus la beauté de la découverte ſeroit demeurée trop imparfaite, & les conſéquences Philoſophiques, que en pouvoient naître, demandoient que le myſtere ceſſât. M. Huygens, qui avoit promis très-obligeamment à M. Hartſoeker des Lettres de recommandation pour ſon voyage de Paris, fit encore mieux, & l'amena avec lui à Paris, où il revint en 1678. Le nouveau venu alla voir d'abord l'Obſervatoire, les Hôpitaux, les Savans; il ne lui étoit pas inutile de pouvoir citer le nom de M. Huygens. Celui-

ci

ci fit mettre alors dans le Journal des Savans, qu'il avoit fait avec un Microſcope de nouvelle invention des obſervations très-curieuſes, & principalement celle des petits Animaux, & cela ſans parler de M. Hartſoeker. Le bruit en fut grand parmi ceux qui s'intereſſent à ces ſortes de nouvelles, & M. Hartſoeker ne reſiſta point à la tentation de dire que le nouveau Microſcope venoit de lui, & qu'il étoit le premier Auteur des obſervations. Le ſilence en cette occaſion étoit au-deſſus de l'humanité. M. Huygens étoit vivant, d'un rare merite, & par conſequent il avoit des ennemis. On anima M. Hartſoeker à revendiquer ſon bien par un Memoire qui paroîtroit dans le Journal. Il ne ſavoit pas encore aſſés de François pour le compoſer, differentes plumes le ſervirent, & chacune lança ſon trait contre M. Huygens.

L'Auteur du Journal fut trop ſage pour publier cette Piece, & il la renvoya à M. Huygens. Celui-ci fit à M. Hartſoeker une reprimande aſſés bien meritée, ſelon M. Hartſoeker lui-même qui l'a écrit; il lui dit qu'il ne ſe prenoit point à lui d'une Piece qu'il voyoit bien qui partoit de ſes ennemis, & qu'il s'offroit à dreſſer lui-même pour le Journal un Memoire où il lui rendroit toute la juſtice qu'il deſireroit. M. Hartſoeker y conſentit, honteux du procedé de M. Huygens, & heureux d'en être quitte à ſi bon marché. L'importance dont il lui étoit de ſe faire connoître, l'amour de ce qu'on a trouvé, ſa jeuneſſe, de mauvais conſeils

donnés avec chaleur, ſurtout l'aveu ingenu de ſa faute, dont nous ne tenons l'hiſtoire que de lui, peuvent lui ſervir d'excuſes aſſés legitimes.

Il ſe confirmoit de plus en plus dans la découverte des petits Animaux primitifs, qu'il trouva toûjours dans toutes les eſpeces, ſur leſquelles il put étendre ſes expeziences. Il imagina qu'ils devoient être répandus dans l'air, où ils voltigeoient, que tous les Animaux viſibles les prenoient tous confuſément ou par la reſpiration, ou avec les alimens, que de-là ceux qui convenoient à chaque eſpece alloient ſe rendre dans les parties des mâles propres à les renfermer, ou à les nourrir, & qu'ils paſſoient enſuite dans les femelles, où ils trouvoient des Oeufs, dont ils ſe faiſiſſoient pour s'y developper. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'Animaux primitifs de toutes les eſpeces? tout ce qui ſe reſpire, tout ce qui ſe nourrit, ne reſpire qu'eux, ne ſe nourrit que d'eux. Il ſemble cependant qu'à la fin leur nombre viendroit neceſſairement à diminuer, & que les eſpeces ne ſeroient pas toûjours également fécondes. Peut-être cette difficulté aura-t-elle contribué à faire croire à M. Leibniz que les Animaux primitifs ne periſſoient point, & qu'aprés s'être dépouillés de l'enveloppe groſſiere, de cette eſpece de maſque, qui en faiſoit, par exemple, des Hommes, ils ſubſiſtoient vivans dans leur premiere forme, & ſe remetoient à voltiger dans l'air, juſqu'à ce que des accidens favorables les fiſſent de nouveau redevenir Hommes.

M.

M. Hartſoeker demeura à Paris juſqu'à la fin de 1679. Il retourna en Hollande, où il ſe maria. Il revint à Paris, ſeulement pour le faire voir pendant quelques ſemaines à ſa femme, qui goûta tant ce ſejour, qu'ils y revinrent en 1684. & y furent 14. années de ſuite, les plus agréables, au rapport de M. Hartſoeker, qu'il ait paſſées en toute ſa vie.

Les Verres de Teleſcopes, qui avoient été ſa premiere occupation, lui donnerent beaucoup d'accès à l'Obſervatoire, où il n'y en avoit que de Campani, excellens à la verité, mais pas aſſés grands. M. Hartſoeker en fit un qu'il porta à feu M. Caſſini, & il ſe trouva très-mauvais. Un ſecond ne valut pas mieux, enfin un troiſiéme fut paſſable. Cette perſeverance, qui partoit du fonds de connoiſſances qu'il ſe ſentoit, fit prédire à M. Caſſini que ce jeune homme, s'il continuoit, réüſſiroit infailliblement. La prédiction fut peut-être elle-même la cauſe de ſon accompliſſement, le jeune homme encouragé fit de bons Verres de toutes ſortes de grandeurs, & enfin un de 600. pieds de foyer, dont il n'a jamais voulu ſe défaire à cauſe de ſa rareté. Il eut l'avantage de gagner l'amitié de M. Caſſini, qui ſeule eût été une preuve de merite.

Sur ces Verres d'un ſi long foyer, il dit un jour à feu M. Varignon & à M. l'Abbé de S. Pierre, qui l'allerent voir, qu'il ne croyoit pas poſſible de les travailler dans des Baſſins, mais qu'en faiſant des eſſais ſur des

morceaux de diverſes glaces faites pour être plattes, on en trouvoit qui avoient une très-petite courbure ſphérique, & par conſéquent un long foyer, qu'il avoit même trouvé un foyer de 1200. pieds, que cela dépendoit en partie d'un peu de courbure inſenſible dans les Tables de fer poli, ſur leſquelles on étend le verre fondu, ou de la maniere dont on chargeoit les glaces pour les polir les unes contre les autres, que ces eſſais étoient plus longs que difficiles, mais il ne voulut point s'expliquer plus à fond.

En 1694. il fit imprimer à Paris où il étoit, ſon premier ouvrage, l'*Eſſai de Dioptrique*. Il y donne cette Science démontrée Géometriquement, & avec clarté, tout ce qui appartient aux foyers des Verres Sphériques, car il rejette les autres figures comme inutiles, tout ce qui regarde l'augmentation des objets, le rapport des Objectifs & des Oculaires, les ouvertures qu'il faut laiſſer aux Lunettes, le *champ* qu'on peut leur donner, le different nombre de Verres qu'on y peut mettre. Il y joint pour l'Art de tailler les Verres, & ſur les conditions que leur matiere doit avoir, une Pratique qui lui appartenoit en partie, & dont cependant il ne diſſimule rien. Le titre de ſon Livre eût été rempli, quand il n'eût donné rien de plus, mais il va beaucoup plus loin. Un Syſtême général de la Refraction, & ſes experiences le conduiſent à la differente refrangibilité des Rayons, proprieté que M. Newton avoit trouvée plu-

pluſieurs années auparavant, & ſur laquelle il a fondé ſon ingenieuſe Theorie des Couleurs, l'une des plus belles découvertes de la Phyſique moderne. M. Hartſoeker prétend du moins avoir avancé le premier que la differente refrangibilité venoit de la differente vîteſſe, qui effectivement en paroît être la veritable cauſe, & parce qu'elle étoit inconnuë, il a donné comme un Paradoxe inouï en Dioptrique, que l'angle de la refraction ne dépend pas de la ſeule inégalité de reſiſtance des deux milieux. Plus le Rayon a de vîteſſes, moins il ſe rompt.

L'Eſſai de Dioptrique eſt même un Eſſai de Phyſique générale. Il y poſe les premiers Principes, tels qu'il les conçoit, deux uniques Elemens. L'un eſt une ſubſtance parfaitement fluide, infinie, toûjours en mouvemens, dont aucune partie n'eſt jamais entierement détachée de ſon Tout; l'autre, ce ſont de petits corps differens en grandeur, & en figure, parfaitement durs & inalterables, qui nagent confuſément dans ce grand fluide, s'y rencontrent, s'y aſſemblent, & deviennent les differens Corps ſenſibles. Avec ces deux Elemens il forme tout, & tire de cette hypotheſe juſqu'à la peſanteur, & à la dureté des Corps compoſez. Ailleurs il en a tiré auſſi le Reſſort.

Un aſſez grand nombre de phenomenes de Phyſique générale qu'il explique, l'amenent à la formation du Soleil, des Planetes & même des Cometes. Il conçoit que les Cometes ſont des Taches du Soleil

assez massives pour avoir été chassées impetueusement hors de ce grand globe de feu, elles s'élevent jusqu'à une certaine distance, & retombent ensuite dans le Soleil, qui les absorbe de nouveau, & les dissout, ou les repousse encore hors de lui, s'il ne les dissout pas. On tâche presentement à aller plus loin sur la Theorie des Cometes, & ce ne sont plus des generations fortuites.

L'histoire des découvertes faites dans le Ciel par les Telescopes appartenoit assez naturellement à la Dioptrique, M. Hartsoeker la donne accompagnée de ses reflexions sur tant de singularités nouvelles & imprévûës. Il finit par les observations du Microscope, & l'on peut juger que les petits Animaux, qui se transforment en tous les autres, n'y sont pas oubliez.

Cet ouvrage lui attira l'estime des Savans, & l'amitié de quelques-uns, comme M. l'Abbé Galois, qui conserva toûjours pour lui les mêmes sentimens. Le P. Mallebranche, & M. le Marquis de l'Hôpital, qui reconnurent qu'il étoit bon Géometre, voulurent le gagner à la nouvelle Géometrie des Infinimens petits, dont ils étoient pleins, mais il la jugeoit peu utile pour la Physique, à laquelle il s'étoit dévoüé. Il dédaignoit assez par la même raison les profondeurs de l'Algebre, qui selon lui ne servoient à quelques Savans qu'à leur procurer la gloire d'être inintelligibles pour la plûpart du monde. Il est vrai qu'en ne regardant la Géometrie que comme Instru-

ſtrument de la Phyſique, il pouvoit ſouvent n'avoir pas beſoin que l'inſtrument fût ſi fin, mais la Géometrie n'eſt pas un pur inſtrument, elle a par elle-même une beauté ſublime, indépendante de tout uſage. S'il ne vouloit pas, comme il l'a dit auſſi, ſe laiſſer détourner de la Phyſique, il avoit raiſon de craindre les charmes de la Géometrie nouvelle.

Animé par le ſuccès de ſa Dioptrique, il publia deux ans après ſes *Principes de Phyſique*, à Paris. Là il expoſe avec plus d'étenduë le Syſtême qu'il avoit déja donné en raccourci, & y joignant ſur les differens ſujets auſquels ſon titre l'engage, un grand nombre, ſoit de ſes penſées particulieres, ſoit de celles qu'il adopte, il forme un corps de Phyſique aſſez complet, parce qu'il y traite preſque de tout, & aſſés clair, parce qu'il évite les grands détails, qui en approfondiſſant les matieres les obſcurciſſent pour une grande partie des Lecteurs.

Au Renouvellement de l'Academie en 1699. temps où il étoit retourné en Hollande avec ſa famille, il fut nommé Aſſocié Etranger, c'étoit le fruit de la reputation qu'il laiſſoit à Paris. Quelque temps après il fut auſſi aggregé à la Societé Royale de Berlin, & l'on peut remarquer que dans tous les Ouvrages qu'il a imprimez depuis, il ne s'eſt paré ni de ces titres d'honneur, ni d'aucun autre. Il a toûjours mis ſimplement & à l'antique *par Nicolas Hartſoeker*, bien different de ceux qui raſſem-

ſemblent le plus de titres qu'ils peuvent, & qui croyent augmenter leur merite à force d'enfler leur nom.

Le feu Czar étant allé à Amſterdam pour ces grands deſſeins, dont nous admirons aujourd'hui les ſuites, il demanda aux Magiſtrats de cette Ville quelqu'un qui pût l'inſtruire, & lui ouvrit le chemin des connoiſſances qu'il cherchoit. Il firent venir de Rotterdam M. Hartſoeker, qui n'épargna rien pour ſe montrer digne de ce choix, & de l'honneur d'avoir un tel Diſciple. Le Czar, qui prit beaucoup d'affection pour lui, voulut l'emmener en Moſcovie, mais ce païs étoit trop éloigné, & de mœurs trop differentes, l'incertitude des évenemens encore trop grande, une famille trop difficile à tranſporter. Mrs. d'Amſterdam pour le dédommager en quelque ſorte des dépenſes qu'il avoit été obligé de faire pendant ſa demeure auprès du Czar, lui firent dreſſer une petite eſpece d'Obſervatoire ſur un des Baſtions de leur Ville. Ils ſavoient bien que c'étoit-là le recompenſer magnifiquement, quoi-qu'à peu de frais.

Il entreprit dans cet Obſervatoire un grand Miroir ardent compoſé de pieces rapportées, pareil à celui dont quelques-uns prétendent qu'Archimede ſe ſervit. M. le Landgrave de Heſſe-Caſſel alla le voir travailler, & pour lui faire un honneur encore plus marqué, il alla chez lui. Comme les Savans ſont ordinairement trop heureux que les Princes daignent les admettre à leur

leur faire la cour, les Hiſtoires n'oublient pas les viſites renduës aux Savans par les Princes; elles honorent les uns & les autres, & peut-être également.

Dans le même temps le feu Electeur Palatin Jean Guillaume avoit jetté les yeux ſur M. Hartſoeker, pour ſe l'attacher, mais ce qui eſt rare, le Philoſophe réſiſtoit aux ſollicitations de l'Electeur, &, ce qui eſt plus rare encore, l'Electeur perſevera pendant trois ans, & enfin en 1704. le Philoſophe ſe reſolut à s'engager dans une Cour. Il fut premier Mathematicien de S. A. E. & en même temps Profeſſeur honoraire en Philoſophie dans l'Univerſité d'Heidelberg.

Ce n'eſt pas aſſez pour un Savant attaché à un Prince, d'en recevoir regulierement & magnifiquement même, ſi l'on veut, ces recompenſes que reçoivent ſans diſtinction tous ſes autres Officiers, il lui en faut de plus délicates; il faut que le Prince ait du goût pour les talens & pour les connoiſſances du Savant, il faut qu'il en faſſe uſage & plus cet uſage eſt frequent, & éclairé en même temps, plus le Savant eſt bien payé. M. Hartſoeker eut ce bonheur avec ſon Maître, qui avoit beaucoup d'inclination pour la Phyſique, & s'y appliquoit plus ſerieuſement qu'en Prince.

Le Phyſicien prétendoit même être obligé au Prince d'une obſervation ſinguliere qui le fit changer de ſentiment ſur une matiere importante. L'Electeur lui apprit la re-

reproduction merveilleuſe des Jambes d'Ecreviſſe (*a*). Sur cela, M. Hartſoeker qui ne put concevoir que cette reproduction de parties perduës ou retranchées, qui eſt ſans exemple dans tous les Animaux connus, s'executât par le ſeul Mechaniſme, imagina qu'il y avoit dans les Ecreviſſes une Ame *Plaſtique* ou *formatrice*, qui ſavoit leur refaire de nouvelles Jambes, qu'il devoit y en avoir une pareille dans les autres Animaux & dans l'Homme même, & parce que la fonction de ces Ames plaſtiques n'eſt pas de reproduire des membres perdus, il leur donna celle de former les petits Animaux qui perpetuent les eſpeces. Ce ſeroient là les *Natures plaſtiques* de M. Cudworth, qui ont eu de célebres partiſans, ſi ce n'étoit que celles-ci agiſſent ſans connoiſſance, & que celles de M. Hartſoeker ſont intelligentes. Ce nouveau Syſtême lui plut tant, qu'il ſe retracta hautement de la premiere penſée qu'il avoit eûë ſur les petits Animaux, & la traita lui-même de *biſarre & d'abſurde*, termes que la plus grande ſincerité d'un Auteur n'employe guere. Quant aux terribles objections qui ſe preſentent bien vite contre les Ames plaſtiques, il ne ſe les diſſimule pas, & pouſſé par lui-même aux dernieres extrémités il avouë de bonne foi qu'il ne ſait pas de réponſe. Il ſemble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Syſtême, que d'être

(*a*) V. l'Hiſt. de 1712. P. 35. & ſuiv. de l'Ed. de Paris & pag. 45. de l'Ed. d'Amſt.

tre ſi promptement reduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouër ſon ignorance un peu plûtôt.

Il raſſembla les Diſcours préparés qu'il avoit tenus à l'Electeur, & en forma deux Volumes qui parurent en 1707. & 1708. ſous le titre de *Conjectures Phyſiques*, dédiés au Prince pour qui ils avoient été faits. Cet ouvrage eſt dans le même goût que les *Eſſais de Phyſique*, dont il ne ſe cache pas de repeter quelquefois des morceaux en propres termes, auſſi-bien que de l'*Eſſai de Dioptrique*; car à quoi bon cette délicateſſe de changer de tours & d'expreſſions, quand on ne change pas de penſées?

Du Palatinat, il fit des voyages dans quelques autres Païs de l'Allemagne, ou pour voir les Savans, ou pour étudier l'Hiſtoire naturelle, ſur-tout les Mines. A Caſſel il trouva un Verre ardent de M. le Landgrave, fait par M. Tſchirnhaus, de la même grandeur que celui qu'avoit feu M. le Duc d'Orleans, & tout pareil. Il repeta les experiences de M. Homberg, & n'eut pas le même ſuccès à l'égard de la vitrification de l'Or, dont nous avons parlé en 1702 (*a*), & 1707 (*b*), il eſt le Philoſophe Hollandois, aux objections duquel M. Homberg répondoit en 1707. Il ne s'en eſt point déſiſté, & a toûjours ſoutenu que ce qui ſe vitrifioit n'étoit point l'Or, mais une

(*a*) p. 34. Edit. de Paris & p. 47. Ed. d'Amſt.
(*b*) p. 30. Edit. de Paris & pag. 37. Ed. d'Amſt.

une matiere ſortie du Charbon qui ſoutenoit l'Or dans le foyer, & mêlée peut-être avec quelques parties heterogenes de l'Or. Il nioit même la vitrification d'aucun Metal au Verre ardent, jamais il n'avoit ſeulement pû parvenir à celle du Plomb, quelque temps qu'il y eût employé. Il eſt triſte qu'un grand nombre d'experiences délicates ſoient encore incertaines. Seroit-ce donc trop prétendre que de vouloir du moins avoir des faits bien conſtants?

Le Landgrave de Heſſe-Caſſel dit un jour à M. Hartſoeker qu'il auroit bien ſouhaité le trouver peu content de la Cour Palatine, il repeta deux fois ce diſcours que M. Hartſoeker ne vouloit point entendre, & enfin le prenant par la main, il lui dit, *je ne ſai ſi vous me comprenez.* M. Hartſoeker obligé de répondre l'aſſûra de ſon reſpect, de ſa reconnoiſſance, & en même temps d'une fidelité inviolable pour l'Electeur. Un refus ſi noble à des avances ſi flatteuſes dut le faire regretter davantage par le Landgrave.

Il alla à la Cour d'Hanovre, où M. Leibniz, ami né de tous les Savans, le preſenta à l'Electeur, aujourd'hui Roi d'Angleterre, & à la Princeſſe Electorale, ſi celebre par ſon goût, & par ſes lumieres. Il reçût un accueil tres-favorable, la Renommée & M. Leibniz rendoient témoignage à ſon merite.

L'Electeur Palatin ayant entendu parler avec admiration du Miroir ardent de M. Tſchirnhaus, demanda à M. Hartſoeker

s'il

s'il en pourroit faire un pareil. Celui-ci auſſi-tôt en fit jetter trois dans la Verrerie de Neubourg, de la plus belle matiere qu'il fût poſſible. Il les eut bien-tôt mis dans leur perfection, & l'Electeur lui en donna le plus grand, qui a 3. pieds 5. pouces Rhinlandiques de diametre, & que deux hommes ont de la peine à tranſporter. Il eſt de 9 pieds de foyer, & ce foyer eſt parfaitement rond, & de la grandeur d'un Louïs d'Or. Le Miroir du Palais Royal n'eſt pas ſi grand.

En 1710. il publia un Volume intitulé *Eclairciſſemens ſur les Conjectures Phyſiques.* Ce ſont des réponſes à des objections, dont il a dit depuis que la plûpart étoient de M. Leibniz. Dans cet ouvrage il devient un homme preſque entiérement different de ce qu'il avoit été juſqu'alors. Il n'avoit jamais attaqué perſonne, ici il eſt un Cenſeur très-ſevere, & c'eſt principalement ſur les Volumes donnés tous les ans par l'Academie que tombe ſa cenſure. Il eſt vrai qu'il a ſouvent déclaré qu'il ne critiquoit que ce qu'il eſtimoit, & qu'il ſe tiendroit honoré de la même marque d'eſtime. L'Academie, qui ne ſe croit nullement irreprehenſible, ne fut point offenſée, elle le traita toûjours comme un de ſes Membres, ſujet ſeulement à quelque mauvaiſe humeur, & les Particuliers attaqués ne voulurent point interrompre le cours de leurs occupations, pour travailler à des Réponſes, qui le plus ſouvent ſont negligées du Public, &

& tout au plus ſoulagent un peu la vanité des Auteurs.

*Les Eclairciſſemens ſur les Conjectures Phyſiques* eûrent une *Suite* aſſez ample qui parut en 1712. L'Auteur y étend beaucoup plus loin qu'il n'avoit encore fait le Syſtéme des Ames plaſtiques. Dans l'Homme, l'Ame Raiſonnable donne les ordres, & une Ame *vegetative* qui eſt la plaſtique, intelligente & plus intelligente que la Raiſonnable même, execute dans l'inſtant & non-ſeulement execute les mouvemens volontaires, mais prend ſoin de toute l'Oeconomie animale, de la Circulation des liqueurs, de la Nutrition, de l'Accretion, &c. operations trop difficiles pour n'être l'effet que du ſeul Mechaniſme. Mais, dit-on auſſi-tôt, cette Ame raiſonnable, cette Ame vegetative, c'eſt nous-mêmes, & comment faiſons nous tout cela ſans en ſavoir rien? M. Hartſoeker répond par une comparaiſon, qui du moins eſt aſſez ingenieuſe. Un ſourd eſt ſeul dans une Chambre, & il y a dans des Chambres voiſines des gens deſtinés à le ſervir. On lui a fait comprendre que quand il voudroit manger, il n'avoit qu'à frapper avec un bâton. Il frappe, & auſſi-tôt des gens viennent qui apportent des Plats. Comment peut-il concevoir que ce bruit qu'il n'a pas entendu, & dont il n'a pas l'idée, les ait fait venir?

Après cela on s'attend aſſés à une Ame vegetative intelligente dans les Bêtes, qui en paroiſſent effectivement aſſés dignes. On ne

ne ſera pas même trop ſurpris qu'il y en ait une dans les Plantes, où elle reparera, comme dans les Ecreviſſes, les parties perduës, aura attention à ne les laiſſer ſortir de terre que par la tige, tiendra cette tige toûjours verticale, fera en tout ce que le Mechaniſme n'explique pas commodément. Mais M. Hartſoeker ne s'en tient pas là. A ce nombre prodigieux d'Intelligences repanduës par tout, il en ajoûte qui préſident aux mouvemens céleſtes, & qu'on croyoit abolies pour jamais. Ce n'eſt pas là le ſeul exemple qui faſſe voir qu'aucune idée de la Philoſophie ancienne n'a été aſſés proſcrite pour devoir deſeſperer de revenir dans la moderne.

Cette *Suite des Eclairciſſemens*, contient outre pluſieurs morceaux de Phyſique deſtinés à l'uſage de l'Electeur, differens morceaux particuliers, qui ſont preſque tous des Critiques qu'il fait de pluſieurs Auteurs célèbres, ou des Réponſes à des Critiques qu'on lui avoit faites. Sur-tout il répond à des Journaliſtes, dont il n'étoit pas content; ce ſont des eſpeces de Juges fort ſujets à être pris à partie.

L'Electeur Palatin mourut en 1716. M. Hartſoeker ne quitta point la Cour Palatine, tant que l'Electrice Veuve, Princeſſe de la Maiſon de Médicis, née avec le goût hereditaire de proteger les Sciences, & à laquelle il étoit fort attaché, demeura en Allemagne. Mais elle ſe retira en Italie au bout d'un an, après avoir fait ſes adieux en Princeſſe par des liberalités qu'elle répan-

pandit ſur ſes anciens Courtiſans. M. Hartſoeker n'y fait pas oublié. Dès que le Landgrave de Heſſe le vit libre, il recommença à lui faire l'honneur de le ſolliciter, mais il ſe crut déja trop avancé en âge pour prendre de nouveaux engagemens, il avoit aſſés vécu dans une Cour, & quelques agrémens qu'un Philoſophe y puiſſe avoir, il ne peut s'empêcher de ſentir qu'il eſt dans un Climat étranger. Il ſe tranſporta avec toute ſa famille à Utrecht.

Ce fut là qu'il fit imprimer en 1722. un *Recueil de pluſieurs pieces de Phyſique*, toutes détachées les unes des autres. Le titre annonce enſuite que le principal deſſein eſt de faire voir *l'invalidité* du Syſtême de M. Newton, de ce Syſtême fondé ſur la plus ſublime Géometrie, ou étroitement incorporé avec elle, adopté par tous les Philoſophes de toute une Nation auſſi éclairée que l'Angloiſe, admiré même & du moins reſpecté par ceux qui ne l'adoptent pas. M. Hartſoeker ſans uſer de petits ménagemens peu Philoſophiques, entre en lice avec courage, & ſe déclare nettement contre ces grands eſpaces vuides où ſe meuvent les Planetes, obligées à décrire des Courbes par des gravitations, ou attractions mutuelles. Il y trouve des inconveniens qu'il ne peut digerer, & quoiqu'il ne ſoit rien moins que Carteſien, il aime mieux ramener les Tourbillons de Deſcartes. L'idée en eſt effectivement très-naturelle, & de plus les mouvemens de toutes les Planetes tant principales que ſubalternes dirigés

gés en même ſens, mais principalement le rapport invariable de toutes les diſtances à toutes les revolutions, indiquent aſſés fortement que tous les corps céleſtes qui compoſent le Syſtême Solaire ſont aſſûjettis à ſuivre le cours d'un même fluide. Il faut convenir néanmoins que les Cometes qui ſe meuvent en tous ſens devroient ſouvent trouver dans ce grand fluide une reſiſtance qui diminuëroit beaucoup leur mouvement propre, & pourroit même ne leur laiſſer à la fin que le mouvement général du Tourbillon. M. Hartſoeker tâche à ſe tirer de cette grande difficulté par ſon Syſtême particulier des Cometes, qui n'eſt pas lui-même ſans difficulté.

Dans ce même Recueil il attaque trois Diſſertations ſur leſquelles M. de Mairan étant encore en Province, & avant que d'être de l'Académie des Sciences, avoit en trois années conſecutives remporté le Prix à l'Académie de Bordeaux. M. de Mairan répondit dans le Journal des Savans en 1722. Il y convient en veritable Savant de quelque faute réelle, & par là il acquiert le droit d'être preſque crû ſur ſa parole à l'égard de celles dont il ne convient pas. M. Hartſoeker dit dans ſa Préface que s'il eût eû les autres Pieces qui dans les années ſuivantes avoient remporté le Prix de Bordeaux, il y auroit fait auſſi ſes Remarques. Il prétendoit apparemment faire entendre par là qu'il n'en vouloit point perſonnellement à M. de Mairan, ni à aucun Auteur particulier plus qu'à tout autre, mais il

peut paroître que ce diſcours marque quelque inclination a reprendre, & même un peu de deſſein formé. Il proteſte ſouvent, & avec un grand air de ſincerité, qu'il ne prétend donner que de ſimples conjectures, il ſeroit donc aſſés raiſonnable de laiſſer celles des autres en paix; elles ont toutes un droit égal de ſe produire au jour, & ſouvent n'en ont guere de ſe combattre.

Nous paſſerons ſous ſilence le reſte de ce Recueil, deux Diſſertations envoyées à l'Académie pour le Prix qu'elle propoſe tous les ans, l'une ſur le Principe, l'autre ſur les Loix du Mouvement, un Diſcours ſur la Peſte, où il prend après le P. Kircher l'hypotheſe des Inſectes, un Traité des Paſſions, &c. Mais nous en exceptons une Piece, à cauſe du grand & fameux Adverſaire qu'elle a pour objet, M. Bernoulli dont M. Hartſoeker avoit attaqué le ſentiment ſur la Lumiere du Barometre expoſé dans l'Hiſtoire de 1701 (*a*).

M. Bernoulli fit ſoutenir à Baſle ſur ce ſujet une Theſe où l'on ne ménageoit pas M. Hartſoeker qui s'en reſſentit vivement. Il ramaſſe de tous côtés les armes qui pouvoient ſervir ſa colere, & comme il étoit accuſé d'en vouloir toûjours aux plus grands Hommes, tels que Mrs. Huygens, Leibniz, Newton, il ſe juſtifie par en parler plus

(*a*) p. 1. & ſuiv. de l'Ed. de Paris & de l'Ed. d'Amſt.

plus librement que jamais, peut-être pour faire valoir ſa moderation paſſée. Sur-tout M. Leibniz, qui n'entre dans la querelle qu'à cette occaſion, & très-incidemment, n'en eſt pas traité avec plus d'égard, & ſon *Harmonie préétablie*, ſes *Monades* & quelques autres penſées particulieres, ſont rudement qualifiées. On croiroit que les Philoſophes devroient être plus moderés dans leurs querelles que les Poëtes, les Theologiens plus que les Philoſophes, cependant tout eſt aſſés égal.

Après que M. Hartſoeker ſe fut établi à Utrecht, il entreprit un Cours de Phyſique, auquel il a beaucoup travaillé. Il y a fait de plus un Extrait entier des Lettres de M. Leuwenhoeck, parce qu'il trouvoit que dans ce Livre beaucoup d'Obſervations rares & curieuſes, ſe perdoient dans un tas de choſes inutiles qui empêcheroient peut-être qu'on ne ſe donnât la peine de les y aller déterrer. On doit être bien obligé à ceux qui ſont capables de produire, quand ils veulent bien donner leur temps à rendre les productions d'autrui plus utiles au Public.

Son application continuelle au travail altera enfin ſa ſanté, qui juſque-là s'étoit bien ſoutenuë. Peu de temps avant ſa mort, ſur quelques reproches qui lui étoient revenus de la maniere dont il en avoit uſé à l'égard de l'Academie, il voulut ſe juſtifier par une eſpece d'Apologie qu'il n'a pû achever entierement. On s'imagine bien ſur quoi elle roule, tout ce qu'il y dit eſt vrai,

& il ne reſte rien à lui reprocher qu'une choſe dont on ne peut le convaincre ; c'eſt que l'on ſent dans ſes Critiques plus de plaiſir, que de beſoin de critiquer, mais ce ſeroit pouſſer la délicateſſe trop loin que de donner du poids à un ſentiment, qui peut être incertain & trompeur.

Il mourut le 10. Decembre 1725. Il étoit vif, enjoué, officieux, d'une bonté & d'une facilité, dont de faux amis ont abuſé aſſés ſouvent. Ces qualités, qui s'accordent ſi peu avec un fonds critique, naturellement chagrin & malfaiſant, ſont peut-être ſa meilleure Apologie.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# N. E W T O N.

ISAAC NEWTON, nâquit le jour de Noël V. S. de l'an 1642. à Volſtrope dans la Province de Lincoln. Il ſortoit de la Branche aînée de Jean Newton, Chevalier Baronnet Seigneur de Volſtrope. Cette Seigneurie étoit dans la famille depuis près de 200. ans. Mrs. Newton s'y étoient tranſportés de Weſtby dans la même Province de Lincoln, mais ils étoient originaires de Newton dans celle de Lancaſtre. La mere de M. Newton, nommée Anne Aſcough, étoit auſſi d'une ancienne famille. Elle ſe remaria après la mort de ſon premier mari, pere de M. Newton.

Elle mit ſon fils âgé de 12. ans à la grande Ecole de Grantham, & l'en retira au bout de quelques années, afin qu'il s'accoûtumât de bonne heure à prendre connoiſſance de ſes affaires, & à les gouverner par lui-même. Mais elle le trouva ſi peu occupé de ce ſoin, ſi diſtrait par les Livres, qu'el-

le le renvoya à Grantham pour y ſuivre ſon goût en liberté. Il le ſatisfit encore mieux en paſſant de là au College de la Trinité dans l'Univerſité de Cambridge, où il fut reçû en 1660. à l'âge de 18. ans.

Pour apprendre les Mathematiques, il n'étudia point Euclide, qui lui parut trop clair, trop ſimple, indigne de lui prendre du temps; il le ſavoit preſque avant que de l'avoir lû, & un coup d'œil ſur l'énoncé des Theorêmes les lui démontroit. Il ſauta tout d'un coup à des Livres tels que la Geometrie de Deſcartes, & les Optiques de Kepler. On lui pourroit appliquer ce que Lucain a dit du Nil, dont les Anciens ne connoiſſoient point la ſource, *Qu'il n'a pas été permis aux hommes de voir le Nil foible & naiſſant.* Il y a des preuves que M. Newton avoit fait à 24. ans ſes grandes découvertes en Géometrie, & poſé les fondemens de ſes deux celebres Ouvrages, les *Principes*, & l'*Optique*. Si des Intelligences ſuperieures à l'Homme ont auſſi un progrès de connoiſſances, elles volent tandis que nous rampons, elles ſuppriment des milieux que nous ne parcourons qu'en nous trainant lentement, & avec effort, d'une Verité à une autre qui y touche.

Nicolas Mercator né dans le Holſtein, mais qui a paſſé ſa vie en Angleterre, publia en 1668. ſa *Logaruhmotechnie*, où il donnoit par une Suite, ou Serie infinie, la Quadrature de l'Hyperbole. Alors parut pour la premiére fois dans le monde ſavant une Suite de cette eſpece, tirée de

la nature particuliere d'une Courbe avec un art tout nouveau, & très-délié. L'illustre M. Barrow, qui étoit à Cambridge où étoit aussi M. Newton âgé de 26. ans, se souvint aussi-tôt d'avoir vû la même Théorie dans des Ecrits du jeune Homme, non pas bornée à l'Hyperbole, mais étenduë par des formules generales à toutes sortes de Courbes, même Mechaniques, à leurs Quadratures, à leurs Rectifications, à leurs Centres de gravité, aux Solides formés par leurs révolutions, aux Surfaces de ces Solides, de sorte que quand les déterminations étoient possibles les Suites s'arrêtoient à un certain point, ou, si elles ne s'arrêtoient pas, on en avoit les sommes par Regle; que si les déterminations précises étoient impossibles, on en pouvoit toûjours approcher à l'Infini, supplément le plus heureux, & le plus subtil que l'Esprit humain pût trouver à l'imperfection de ses connoissances. C'étoit une grande richesse pour un Géometre de posseder une Theorie si féconde & si generale, c'étoit une gloire encore plus grande d'avoir inventé une Theorie si surprenante & si ingenieuse, & M. Newton averti par le Livre de Mercator que cet habile homme étoit sur la voye, & que d'autres s'y pourroient mettre en le suivant, devoit naturellement se presser d'étaler ses tresors, pour s'en assûrer la veritable proprieté, qui consiste dans la découverte. Mais il se contenta de la richesse, & ne se piqua point de la gloire. Il dit lui-même dans une Lettre

du *Commercium Epiſtolicum*, *Qu'il avoit crû que ſon Secret étoit entierement trouvé par Mercator, ou le ſeroit par d'autres, avant qu'il fût d'un âge aſſés mûr pour compoſer.* Il ſe laiſſoit enlever ſans regret ce qui avoit dû lui promettre beaucoup de gloire, & le flater des plus douces eſperances de cette eſpece, & il attendoit l'âge convenable pour compoſer ou pour ſe donner au Public, n'ayant pas attendu celui de faire les plus grandes choſes. Son Manuſcrit ſur les Suites infinies fut ſimplement communiqué à M. Collins, & à Mylord Brounker, habiles en ces matiéres, & encore ne le fut-il que par M. Barrow, qui ne lui permettoit pas d'être tout-à fait auſſi modeſte, qu'il l'eût voulu.

Ce Manuſcrit tiré en 1669. du Cabinet de l'Auteur porte pour titre, *Methode que j'avois trouvée autrefois*, &c. Et quand cet *autrefois* ne ſeroit que trois ans, il auroit donc trouvé à 24. ans toute la belle Theorie des Suites. Mais il y a plus. Ce même Manuſcrit contient, & l'invention & le Calcul des *fluxions*, ou Infiniment petits, qui ont cauſé une ſi grande conteſtation entre M. Leibniz, & lui, ou plûtôt entre l'Allemagne & l'Angleterre. Nous en avons fait l'Hiſtoire en 1716 (*a*). dans l'Eloge de M. Leibniz, & quoi-que ce fut l'Eloge de M. Leibniz, nous y avons ſi exactement gardé la neutralité d'Hiſtorien, que nous n'a-

(*a*) p. 109. & ſuiv. de l'Ed. de Paris & pag. 133. de l'Ed. d'Amſt.

n'avons preſentement rien de nouveau à dire pour M. Newton. Nous avons marqué expreſſément *que M. Newton étoit certainement Inventeur, que ſa gloire étoit en ſûreté, & qu'il n'étoit queſtion que de ſavoir ſi M. Leibniz avoit pris de lui cette idée.* Toute l'Angleterre en eſt convaincuë, quoique la Societé Royale ne l'ait pas prononcé dans ſon Jugement, & l'ait tout au plus inſinué. M. Newton eſt conſtamment le premier Inventeur, & de pluſieurs années le premier. M. Leibniz de ſon côté eſt le premier qui ait publié de Calcul, & s'il l'avoit pris de M. Newton, il reſſembleroit du moins au Promethée de la fable, qui déroba le feu aux Dieux, pour en faire part aux hommes.

En 1687. M. Newton ſe reſolut enfin à ſe dévoiler, & à reveler ce qu'il étoit, les *Principes Mathematiques de la Philoſophie Naturelle* parurent. Ce Livre où la plus profonde Géometrie ſert de baſe à une Phyſique toute nouvelle, n'eut pas d'abord tout l'eclat qu'il meritoit, & qu'il devoit avoir un jour. Comme il eſt écrit très-ſavamment, que les paroles y ſont fort épargnées, qu'aſſés ſouvent les conſequences y naiſſent rapidement des principes, & qu'on eſt obligé à ſuppléer de ſoi-même tout l'entre-deux, il falloit que le Public eût le loiſir de l'entendre. Les grands Géometres n'y parvinrent qu'en l'étudiant avec ſoin, les mediocres ne s'y embarquerent qu'excités par le témoignage des grands, mais enfin quand le Livre fut ſuffiſamment

connu, tous ces ſuffrages, qu'il avoit gagnés ſi lentement, éclaterent de toutes parts, & ne formerent qu'un cri d'admiration. Tout le monde fut frappé de l'eſprit original qui brille dans l'Ouvrage, de cet eſprit créateur, qui dans toute l'étenduë du Siécle le plus heureux ne tombe guere en partage qu'à trois ou quatre hommes pris dans toute l'étenduë des Païs ſavans.

Deux Theories principales dominent dans les *Principes Mathematiques*; celle des forces Centrales, & celle de la Reſiſtance des Milieux au Mouvement, toutes deux preſqu'entierement neuves, & traitées ſelon la ſublime Géometrie de l'Auteur. On ne peut plus toucher ni à l'une ni à l'autre de ces matiéres, ſans avoir M. Newton devant les yeux, ſans le repeter, ou ſans le ſuivre, & ſi on veut le déguiſer, quelle adreſſe pourra empêcher qu'il ne ſoit reconnu?

Le rapport trouvé par Kepler entre les révolutions des Corps céleſtes, & leurs diſtances à un centre commun de ces révolutions, regne conſtamment dans tout le Ciel. Si l'on imagine, ainſi qu'il eſt neceſſaire, qu'une certaine force empêche ces grands Corps de ſuivre pendant plus d'un inſtant leur mouvement naturel en ligne droite d'Occident en Orient, & les retire continuellement vers un centre, il ſuit de la Regle de Kepler que cette force, qui ſera centrale, ou plus particuliérement *centripete*, aura ſur un même corps une

une action variable ſelon ſes differentes diſtances à ce centre, & cela dans la raiſon renverſée des quarrés de ces diſtances, c'eſt-à-dire, par exemple, que ſi ce corps étoit deux fois plus éloigné du centre de ſa révolution, l'action de la force centrale ſur lui en ſeroit quatre fois plus foible. Il paroît que M. Newton eſt parti de là pour toute ſa Phyſique du Monde pris en grand. Nous pouvons ſuppoſer auſſi ou feindre qu'il a d'abord conſideré la Lune, parce qu'elle a la Terre pour centre de ſon mouvement.

Si la Lune perdoit toute l'impulſion, toute la tendance qu'elle a pour aller d'Occident en Orient en ligne droite, & qu'il ne lui reſtât que la force centrale qui la porte vers le centre de la Terre, elle obéïroit donc uniquement à cette force, en ſuivroit uniquement la direction, & viendroit en ligne droite vers le centre de la Terre. Son mouvement de révolution étant connu, M. Newton démontre par ce mouvement que dans la 1re Minute de ſa deſcente elle décriroit 15 pieds de Paris. Sa diſtance à la Terre eſt de 60 demi-diametres de la Terre, donc ſi la Lune étoit à la ſurface de la Terre, ſa force ſeroit augmentée ſelon le quarré de 60, c'eſt-à-dire, qu'elle ſeroit 3600 fois plus puiſſante, & que la Lune dans une Minute décriroit 3600 fois 15 pieds.

Maintenant ſi l'on ſuppoſe que la force qui agiſſoit ſur la Lune ſoit la même que celle que nous appellons Peſanteur ſur la

Terre, il s'enſuivra du Syſtême de Galilée, que la Lune qui à la ſurface de la Terre parcourt 3600. fois 15 pieds en une minute, devroit parcourir auſſi 15 pieds dans la 1re 60me partie, ou dans la 1re Seconde de cette Minute. Or on ſait par toutes les experiences, & on n'a pû les faire qu'à de très-petites diſtances de la ſurface de la Terre, que les Corps peſants tombent de 15 pieds dans la 1re Seconde de leur chûte. Ils ſont donc, quand nous éprouvons la durée de leurs chûtes, dans le même cas préciſément, que ſi ayant fait autour de la Terre avec la même force centrale que la Lune, la même révolution, & à la même diſtance, ils ſe trouvoient enſuite tout près de la ſurface de la Terre, & s'ils ſont dans le cas où eſt la Lune, la Lune eſt dans le cas où ils ſont, & n'eſt retirée à chaque inſtant vers la Terre que par cette même Peſanteur. Une conformité ſi exacte d'effets, ou plûtôt cette parfaite identité, ne peut venir que de celle des cauſes.

Il eſt vrai que dans le Syſtême de Galilée, qu'on a ſuivi ici, la Peſanteur eſt conſtante, & que la force centrale de la Lune ne l'eſt pas dans la démonſtration même qu'on vient de donner. Mais la Peſanteur peut bien ne paroître conſtante, ou, pour mieux dire, elle ne le paroit dans toutes nos experiences, qu'à cauſe que la plus grande hauteur d'où nous puiſſion voir tomber des Corps, n'eſt rien par rapport à la diſtance de 1500. Lieuës, où ils ſont tous du centre de la Terre. Il eſt de-

démontré qu'un Boulet de Canon tiré horisontalement décrit dans l'hypotheſe de la Peſanteur conſtante une Parabole terminée à un certain point par la Terre, mais que s'il étoit tiré d'une hauteur qui pût rendre ſenſible l'inégalité d'action de la Peſanteur, il décriroit au lieu de la Parabole une Ellipſe, dont le centre de la Terre ſeroit un des Foyers, c'eſt-à-dire, qu'il feroit exactement ce que fait la Lune.

Si la Lune eſt peſante à la maniére des Corps terreſtres, ſi elle eſt portée vers la Terre par la même force qui les y porte, ſi ſelon l'expreſſions de M. Newton, elle peſe ſur la même Terre, la cauſe agit dans tout ce merveilleux aſſemblage de Corps céleſtes, car toute la Nature eſt une, c'eſt par tout la même diſpoſition, par tout des Ellipſes décrites par des Corps dont le mouvement ſe rapporte à un Corps placé dans un des Foyers. Les Satellites de Jupiter peſent ſur Jupiter, comme la Lune ſur la Terre, les Satellites de Saturne ſur Saturne, toutes les Planetes enſemble ſur le Soleil.

On ne ſait point en quoi conſiſte la Peſanteur, & M. Newton lui-même l'a ignoré. Si la Peſanteur agit par impulſion, on conçoit qu'un bloc de Marbre qui tombe, peut être pouſſé vers la Terre, ſans que la Terre ſoit aucunement pouſſée vers lui, & en un mot tous les centres, auſquels ſe rapportent les mouvemens cauſés par la Peſanteur, pourront être immobiles. Mais ſi elle agit par attraction, la Terre ne peut attirer le bloc de Marbre, ſans que ce bloc

n'attire auſſi la Terre, pourquoi cette vertu attractive ſeroit-elle plûtôt dans certains Corps que dans d'autres? M. Newton poſe toûjours l'action de la Peſanteur reciproque dans tous les Corps, & proportionnelle ſeulement à leurs maſſes, & par-là il ſemble déterminer la Peſanteur à être réellement une attraction. Il n'employe à chaque moment que ce mot pour exprimer la force active des Corps, force, à la verité, inconnuë, & qu'il ne prétend pas définir, mais ſi elle pouvoit agir auſſi par impulſion, pourquoi ce terme plus clair n'auroit-il pas été préferé? car on conviendra qu'il n'étoit guére poſſible de les employer tous deux indifferemment, ils ſont trop oppoſés. L'uſage perpetuel du mot d'attraction, ſoutenu d'une grande autorité, & peut-être auſſi de l'inclination qu'on croit ſentir à M. Newton pour la choſe même, familiariſe du moins les Lecteurs avec une idée proſcrite par les Cartéſiens, & dont tous les autres Philoſophes avoient ratifié la condamnation, il faut être preſentement ſur ſes gardes, pour ne lui pas imaginer quelque réalité, on eſt expoſé au peril de croire qu'on l'entend.

Quoi-qu'il en ſoit, tous les Corps, ſelon M. Newton, peſent les uns ſur les autres, ou s'attirent en raiſon de leurs maſſes, & quand ils tournent autour d'un centre commun, dont par conſéquent ils ſont attirés, & qu'ils attirent, leurs forces attractives varient dans la raiſon renverſée de leurs diſtances à ce centre; & ſi tous enſemble avec leur centre commun tournent autour d'un autre centre com-

commun à eux & d'autres, ce ſont encore de nouveaux rapports, qui font une étrange complication. Ainſi chacun des cinq Satellites de Saturne peſe ſur les quatre autres, & les quatre autres ſur lui; tous les cinq peſent ſur Saturne, & Saturne ſur eux; le tout enſemble peſe ſur le Soleil, & le Soleil ſur ce tout. Quelle Géometrie a été neceſſaire pour débrouiller ce Cahos de rapports! Il paroît temeraire de l'avoir entrepris, & on ne peut voir ſans étonnement que d'une Théorie ſi abſtraite, formée de pluſieurs Théories particuliéres, toutes très-difficiles à manier, il naiſſe neceſſairement des concluſions toûjours conformes aux faits établis par l'Aſtronomie.

Quelquefois même ces concluſions ſemblent deviner des faits, auſquels les Aſtronomes ne ſe ſeroient pas attendus. On prétend depuis un temps, & ſur-tout en Angleterre, que quand Jupiter & Saturne ſont entr'eux dans leur plus grande proximité, qui eſt de 167. millions de Lieuës, leurs mouvemens ne ſont plus de la même régularité que dans le reſte de leur cours, & le Syſtême de M. Newton en donne tout d'un coup la cauſe, qu'aucun autre Syſtême ne donneroit. Jupiter & Saturne s'attirent plus fortement l'un l'autre, parce qu'ils ſont plus proches, & par là la régularité du reſte de leurs cours eſt ſenſiblement troublée. On peut aller juſqu'à déterminer la quantité & les bornes de ce déreglement.

La Lune eſt la moins réguliére des Planetes, elle échappe aſſés ſouvent aux Tables

bles les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. M. Halley, que ſon profond ſavoir en Mathematique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans des Vers Latins qu'il a mis au devant de la 3. Edition des *Principes* de M. Newton, que *la Lune juſque-là ne s'étoit point laiſſé aſſujettir au frein des Calculs, & n'avoit été domptée par aucun Aſtronome*, mais qu'elle l'eſt enfin dans le nouveau Syſtême. Toutes les bizarreries de ſon cours y deviennent d'une neceſſité qui les fait prédire, & il eſt difficile qu'un Syſtême, où elles prennent cette forme, ne ſoit qu'un Syſtême heureux, ſur-tout ſi on ne les regarde que comme une petite partie d'un Tout, qui embraſſe avec le même ſuccès une infinité d'autres explications. Celle du Flux & du Reflux s'offre ſi naturellement par l'action de la Lune ſur les Mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux phenomene ſemble en être dégradé.

La ſeconde des deux grandes Theories ſur leſquelles roule le Livre des *Principes*, eſt celle de la Réſiſtance des Milieux au Mouvement, qui doit entrer dans les principaux phenomenes de la Nature, tels que les Mouvemens des Corps celeſtes, la Lumiére, le Son. M. Newton établit à ſon ordinaire ſur une très-profonde Géometrie ce qui doit réſulter de cette Réſiſtance ſelon toutes les cauſes qu'elle peut avoir, la Denſité du Milieu, la Viteſſe du Corps mû, la grandeur de ſa Surface, & il arrive enfin à des concluſions qui détruiſent les Tourbillons de

Deſ-

Deſcartes, & renverſent ce grand Edifice celeſte, qu'on auroit crû inébranlable. Si les Planetes ſe meuvent autour du Soleil dans un Milieu, quel qu'il ſoit, dans une matiére Etherée, qui remplit tout, & qui, quelque ſubtile qu'elle ſoit, n'en réſiſtera pas moins, ainſi qu'il eſt démontré, comment les mouvemens des Planetes n'en ſont-ils pas perpetuellement, & même promptement affoiblis? ſur-tout, comment les Cometes traverſent-elles les Tourbillons librement en tous ſens, quelquefois avec des directions de mouvement contraires aux leurs, ſans en recevoir nulle alteration ſenſible dans leurs mouvemens, de quelque longue durée qu'ils puiſſent être? Comment ces Torrents immenſes, & d'une rapidité preſqu'incroyable n'abſorbent-ils pas en peu d'inſtants tout le mouvement particulier d'un Corps, qui n'eſt qu'un atome par rapport à eux, & ne le forcent-ils pas à ſuivre leurs cours?

Les Corps celeſtes ſe meuvent donc dans un grand Vuide, ſi ce n'eſt que leurs exhalaiſons, & les rayons de Lumiére, qui forment enſemble mille entrelaſſemens differents, mêlent un peu de matiére à des Eſpaces immateriels preſqu'infinis. L'Attraction & le Vuide, bannis de la Phyſique par Deſcartes, & bannis pour jamais ſelon les apparences, y reviennent ramenés par M. Newtom, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables, & ſeulement peut-être un peu déguiſés.

Les deux grands Hommes, qui ſe trouvent

vent dans une ſi grande opoſition, ont eû de grands rapports. Tous deux ont été des genies du premier ordre, nés pour dominer ſur les autres eſprits, & pour fonder des Empires. Tous deux Géometres excellents ont vû la neceſſité de tranſporter la Géometrie dans la Phyſique. Tous deux ont fondé leur Phyſique ſur une Géometrie, qu'ils ne tenoient preſque que de leurs propres lumiéres. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu ſe placer à la ſource de tout, ſe rendre maître des premiers principes par quelques idées claires, & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à deſcendre aux phenomenes de la Nature, comme à des conſéquences neceſſaires: l'autre plus timide, ou plus modeſte a commencé ſa marche par s'appuyer ſur les phenomenes pour remonter aux principes inconnus, réſolu de les admettre quels que les pût donner l'enchaînement des conſéquences. L'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cauſe de ce qu'il voit. L'autre part de qu'il voit pour en trouver la cauſe, ſoit claire, ſoit obſcure. Les principes évidents de l'un ne le conduiſent pas toûjours aux phenomenes tels qu'ils ſont; les phenomenes ne conduiſent pas toûjours l'autre à des principes aſſés évidents. Les bornes, qui dans ces deux routes contraires ont pû arrêter deux hommes de cette eſpece, ce ne ſont pas les bornes de leur Eſprit; mais celles de l'Eſprit humain.

En même temps que M. Newton travailloit

loit à ſon grand Ouvrage des *Principes*, il en avoit un autre entre les mains, auſſi original, auſſi neuf, moins general par ſon titre, mais auſſi étendu par la maniere dont il devoit traiter un ſujet particulier. C'eſt l'*Optique*, ou *Traité de la Lumiere & des Couleurs*, qui parut pour la premiere fois en 1704, il avoit fait pendant le cours de 30 années les experiences qui lui étoient neceſſaires.

L'Art de faire des Experiences, porté à un certain degré, n'eſt nullement commun. Le moindre fait qui s'offre à nos yeux, eſt compliqué de tant d'autres faits, qui le compoſent ou le modifient, qu'on ne peut ſans une extrême adreſſe démêler tout ce qui y entre, ni même ſans une ſagacité extrême ſoupçonner tout ce qui peut y entrer. Il faut décompoſer le fait dont il s'agit en d'autres qui ont eux-mêmes leur compoſition, & quelquefois, ſi l'on n'avoit bien choiſi ſa route, on s'engageroit dans des Labyrinthes d'où l'on ne ſortiroit pas. Les faits primitifs & élementaires ſemblement nous avoir été cachés par la Nature avec autant de ſoin que des Cauſes, & quand on parvient à les voir, c'eſt un ſpectacle tout nouveau, & entiérement imprévû.

L'Objet perpetuel de l'*Optique* de M. Newton, eſt l'Anatomie de la Lumiere. L'expreſſion n'eſt point trop hardie, ce n'eſt que la choſe même. Un très-petit Rayon de Lumiere, qu'on laiſſe entrer dans une Chambre parfaitement obſcure, mais qui

ne

ne peut être ſi petit qu'il ne ſoit encore un faiſceau d'une infinité de rayons, eſt diviſé, diſſequé, de façon que l'on a les rayons élementaires qui le compoſoient ſeparés les uns des autres, & teints chacun d'une couleur particuliere, qui après cette ſeparation ne peut plus être alterée. Le Blanc dont étoit le rayon total avant la diſſection, réſultoit du mélange de toutes ſes couleurs particulieres des rayons primitifs. La ſeparation de ces rayons étoit ſi difficile, que quand M. Mariotte l'entreprit ſur les premiers bruits des experiences de M. Newton, il la manqua, lui qui avoit tant de genie pour les experiences, & qui a ſi bien réüſſi ſur tant d'autres ſujets.

On ne ſepareroit jamais les Rayons primitifs & colorés, s'ils n'étoient de leur nature tels qu'en paſſant par le méme Milieu, par le méme Priſme de verre, ils ſe rompent ſous differents angles, & par-la ſe démêlent quand ils ſont reçûs à des diſtances convenables. Cette differente refrangibilité des Rayons rouges, jaunes, verts, bleus, violets & de toutes les couleurs intermediaires en nombre infini, proprieté qu'on n'avoit jamais ſoupçonnée, & à laquelle on ne pouvoit guere être conduit par aucune conjecture, eſt la découverte fondamentale du Traité de M. Newton. La differente refrangibilité amene la differente inflexibilité. Il y a plus. Les Rayons qui tombent ſous le méme angle ſur une ſurface s'y rompent & s'y reflechiſſent alternativement, eſpece de jeu qui

qui n'a pû être apperçû qu'avec des yeux extrêmement fins, & bien aidés par l'Esprit. Enfin, & sur ce point seul la premiére idée n'appartient pas à M. Newton, les Rayons qui passent près des extrêmités d'un Corps sans le toucher, ne laissent pas de s'y détourner de la ligne droite, ce qu'on appelle *inflexion*. Tout cela ensemble forme un Corps d'*Optique* si neuf, qu'on pourra desormais regarder cette Science comme presque entiérement dûë à l'Auteur.

Pour ne pas se borner à des speculations, qu'on traite quelquefois injustement d'oisives, il a donné dans cet ouvrage l'invention, & le dessein d'un Telescope par reflexion, qui n'a été bien executé que long-temps après. On a vû ici que ce Telescope n'ayant que 2 pieds ½ de longueur, faisoit autant d'effet qu'un bon Telescope ordinaire de 8. ou 9. pieds, avantage très-considerable, & dont apparemment on connoîtra mieux encore à l'avenir toute l'étenduë.

Une utilité de ce Livre, aussi grande peut-être que celle qu'on tire du grand nombre de connoissances nouvelles dont il est plein, est qu'il fournit un excellent modelle de l'Art de se conduire dans la Philosophie Experimentale. Quand on voudra interroger la Nature par les experiences, & les observations, il la faudra interroger comme M. Newton, d'une maniére aussi adroite, & aussi pressante. Des choses qui se dérobent presque à la recherche par

être

être trop déliées, il les fait reduire à souffrir le Calcul, & un Calcul qui ne demande pas seulement le savoir des bons Géometres, mais encore plus une dexterité particuliére. L'application qu'il fait de sa Géometrie a autant de fineſſe, que sa Géometrie a de sublimité.

Il n'a pas achevé son *Optique*, parce que des experiences, dont il avoit encore beſoin, furent interrompuës, & qu'il n'a pû les reprendre. Les Pierres d'attente qu'il a laiſſées à cet Edifice imparfait, ne pourront guere être employées que par des mains auſſi habiles que celles du premier Architecte. Il a du moins mis sur la voye, autant qu'il a pû, ceux, qui voudront continuer son ouvrage, & même il leur trace un chemin pour paſſer de l'Optique à une Phyſique entiére; sous la forme de *Doutes* ou de *Queſtions à éclaircir*, il propoſe un grand nombre de vuës, qui aideront les Philoſophes à venir, ou du moins feront l'hiſtoire, toûjours curieuſe, des penſées d'un grand Philoſophe.

L'attraction domine dans ce Plan abregé de Phyſique. La force qu'on appelle *dureté* des Corps eſt l'attraction mutuelle de leurs parties, qui les ſerre les unes contre les autres, & ſi elles ſont de figure à ſe pouvoir toucher par toutes leurs faces ſans laiſſer d'interſtices, les Corps ſont parfaitement durs. Il n'y a de cette eſpece que de petits Corps primordiaux, & inalterables, Elemens de tous les autres. Les fermentations, ou efferveſcences Chimiques, dont

le

le mouvement eſt ſi violent qu'on les pourroit quelquefois comparer à des Tempêtes, ſont des effets de cette puiſſante attraction, qui n'agit entre les petits corps qu'à de petites diſtances.

En general il conçoit que l'attraction eſt le principe agiſſant de toute la Nature, & la cauſe de tous les mouvemens. Car ſi une certaine quantité de mouvement une fois imprimée par les mains de Dieu, ne faiſoit enſuite que ſe diſtribuer differemment ſelon les Loix du Choc, il paroît qu'il periroit toûjours du mouvement par les chocs contraires ſans qu'il en pût renaître, & que l'Univers tomberoit aſſés promptement dans un repos, qui ſeroit la mort generale de tout. La vertu de l'attraction toûjours ſubſiſtante, & qui ne s'affoiblit point en s'exerçant, eſt une reſſource perpetuelle d'action & de vie. Encore peut-il arriver que les effets de cette vertu viennent enfin à ſe combiner de façon que le Syſtême de l'Univers ſe dereglerоit, & *qu'il demanderoit*, ſelon M. Newton, *une main qui y retouchât*.

Il déclare bien nettement qu'il ne donne cette attraction que pour une cauſe qu'il ne connoît point, & dont ſeulement il conſidere, compare & calcule les effets, & pour ſe ſauver du reproche de rappeller les *Qualités occultes* des Scholaſtiques, il dit qu'il n'établit que des qualités *manifeſtes* & très-ſenſibles par les Phenomenes, mais qu'à la verité les cauſes de ces qualités ſont *occultes*, & qu'il en laiſſe la re-

cher-

cherche à d'autres Philoſophes. Mais ce que les Scholaſtiques appelloient Qualités occultes, n'étoient-ce pas des Cauſes ? ils voyoient bien auſſi les Effets. D'ailleurs ces Cauſes occultes, que M. Newton n'a pas trouvées, croyoit-il que d'autres les trouvaſſent? s'engagera-t-on avec beaucoup d'eſperance à les chercher?

Il mit à la fin de l'*Optique* deux Traités de pure Géometrie, l'un de la *Quadrature des Courbes*, l'autre un *Dénombrement des Lignes* qu'il appelle *du* 3. ordre. Il les en a retranchés depuis, parce que le ſujet en étoit trop different de celui de l'Optique, & on les a imprimées à part en 1711. avec une *Analyſe par les Equations infinies* & la *Methode Differentielle*. Ce ne ſeroit plus rien dire que d'ajoûter ici qu'il brille dans tous ces Ouvrages une haute & fine Géometrie, qui lui appartenoit entierement.

Abſorbé dans ſes ſpeculations, il devoit naturellement être & indifferent pour les affaires, & incapable de les traiter. Cependant lors qu'en 1687, année de la publication de ſes *Principes*, les privileges de l'Univerſité de Cambridge, où il étoit Profeſſeur en Mathematiques dès l'an 1669. par la démiſſion de M. Barrow en ſa faveur, furent attaquez par le Roi Jacques II. il fut un des plus zelés à les ſoutenir, & ſon Univerſité le nomma pour être un de ſes Delegués par devant la Cour de *Haute-Commiſſion*. Il en fut auſſi le Membre repreſentant dans le Parlement de *Convention*

en

en 1688, & il y tint ſéance juſqu'à ce qu'il fût diſſous.

En 1696. le Comte de Halifax, Chancelier de l'Echiquier, & grand Protecteur des Savans, car les Seigneurs Anglois ne ſe piquent pas de l'honneur d'en faire peu de cas, & ſouvent le ſont eux-mêmes, obtint du Roi Guillaume de créer M. Newton *Garde des Monnoyes*, & dans cette Charge il rendit des ſervices importants à l'occaſion de la grande Refonte qui ſe fit en ce temps-là. Trois ans après il fut *Maître de la Monnoye*, emploi d'un revenu très-conſiderable, & qu'il a poſſedé juſqu'à la mort.

On pourroit croire que ſa Charge de la Monnoye ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent Géometre & Phyſicien, & en effet cette matiére demande ſouvent des Calculs difficiles, & quantité d'experiences Chimiques, & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce genre par ſa *Table des Eſſais de Monnoye étrangeres*, imprimée à la fin du Livre du Docteur Arbuthnott. Mais il falloit que ſon genie s'étendit juſqu'aux affaires purement politiques, & où il n'entroit nul mélange des Sciences ſpeculatives. A la convocation du Parlement de 1701. il fut choiſi de nouveau Membre de cette Aſſemblée pour l'Univerſité de Cambridge. Après tout, c'eſt peut-être une erreur de regarder les Sciences, & les affaires comme ſi incompatibles, principalement pour les hommes d'une certaine trempe. Les affaires politiques bien enten-

duës ſe reduiſent elles-mêmes à des Calculs très-fins, & à des combinaiſons délicates, que les Eſprits accoûtumés aux hautes ſpeculations ſaiſiſſent plus facilement & plus ſûrement, dès qu'ils ſont inſtruits des faits, & fournis des materiaux neceſſaires.

M. Newton a eû le bonheur ſingulier de joüir pendant ſa vie de tout ce qu'il meritoit, bien différent de Deſcartes, qui n'a reçu que des honneurs poſthumes. Les Anglois n'en honorent pas moins les grands talens pour être nés chez eux; loin de chercher à les rabaiſſer par des Critiques injurieuſes, loin d'applaudir à l'Envie qui les attaque, ils ſont tous de concert à les élever, & cette grande Liberté, qui les diviſe ſur les points les plus importants, ne les empêche point de ſe reünir ſur celui-là. Ils ſentent tous combien la gloire de l'Eſprit doit être précieuſe à un Etat, & qui peut la procurer à leur Patrie, leur devient infiniment cher. Tous les Savans d'un Pays, qui en produit tant, mirent M. Newton à leur tête par une eſpece d'acclamation unanime, ils le reconnurent pour Chef, & pour Maître, un Rebelle n'eût oſé s'élever, on n'eut pas ſouffert même un médiocre admirateur. Sa Philoſophie a été adoptée par toute l'Angleterre, elle domine dans la Societé Royale, & dans tous les excellens Ouvrages, qui en ſont ſortis, comme ſi elle étoit déja conſacrée par le reſpect d'une longue ſuite de Siecles. Enfin il a été reveré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux honneurs, il a vû ſon Apotheoſe

Ta-

Tacite qui a reproché aux Romains leur extrême indifference pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglois la loüange toute oppoſée. En vain les Romains ſe ſeroient-ils excuſez ſur ce que le grand merite leur étoit devenu familier, Tacite leur eût répondu que le grand merite n'étoit jamais commun, ou que même il faudroit, s'il étoit poſſible, le rendre commun, par la gloire qui y ſeroit attachée.

En 1703. M. Newton fut élu Preſident de la Societé Royale, & l'a été ſans interruption juſqu'à ſa mort pendant 22. ans, exemple unique, & dont on n'a pas crû devoir craindre les conſequences.

La Reine Anne le fit Chevalier en 1705. titre d'honneur, qui marque du moins que ſon nom étoit allé juſqu'au Trône, où les noms les plus illuſtres en ce genre ne parviennent pas toûjours.

Il fut plus connu que jamais à la Cour ſous le Roi George. La Princeſſe de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avoit aſſés de lumieres & de connoiſſances pour interroger un homme tel que lui, & pour ne pouvoir être ſatisfaite que par lui. Elle a ſouvent dit publiquement qu'elle ſe tenoit heureuſe de vivre de ſon temps, & de le connoître. Dans combien d'autres Siécles, & dans combien d'autres Nations auroit-il pû être placé ſans y retrouver une Princeſſe de Galles?

Il avoit compoſé un ouvrage de Chronologie ancienne, qu'il ne ſongeoit point à publier; mais cette Princeſſe, à qui il en confia les vûës principales, les trouva ſi neuves &

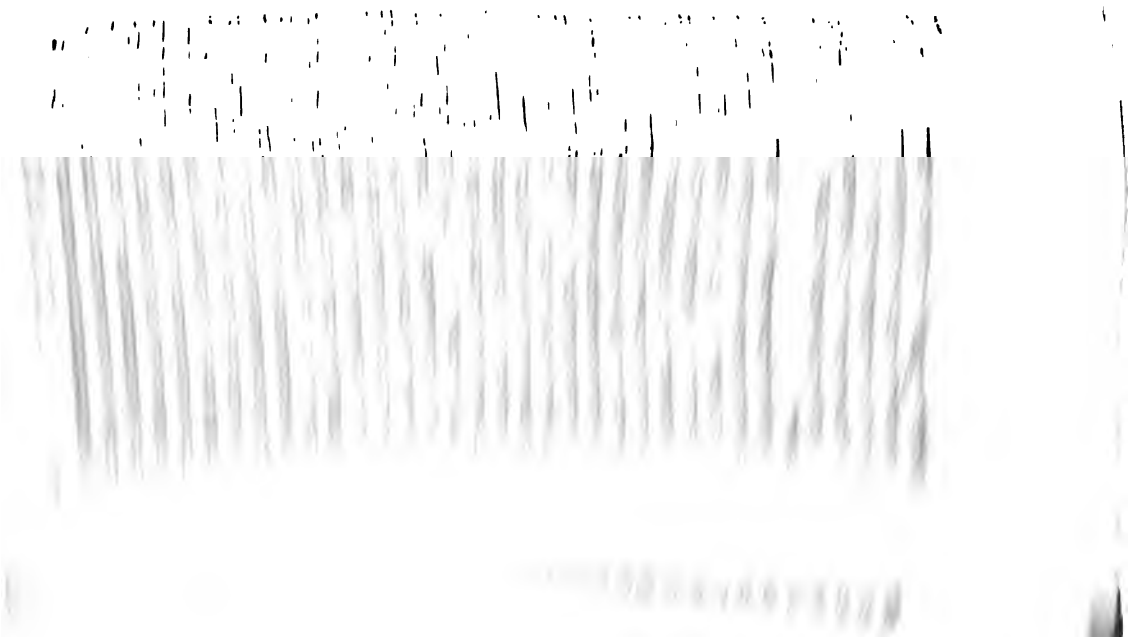
ſi ingenieuſes, qu'elle voulut avoir un précis de tout l'Ouvrage, qui ne ſortiroit jamais de ſes mains, & qu'elle poſſederoit ſeule. Elle le garde encore aujourd'hui avec tout ce qu'elle a de plus précieux. Il s'en échappa cependant une Copie, il étoit difficile que la curioſité, excitée par un morceau ſingulier de M. Newton, n'uſât de toute ſon adreſſe pour penetrer juſqu'à ce Treſor, & il eſt vrai qu'il faudroit être bien ſevere pour la condamner. Cette Copie fut apportée en France par celui qui étoit aſſés heureux pour l'avoir, & l'eſtime qu'il en faiſoit l'empêcha de la garder avec le dernier ſoin. Elle fut vûe, traduite & enfin imprimée.

Le point principal du Syſtême Chronologique de M. Newton, tel qu'il paroît dans cet Extrait qu'on a de lui, eſt de rechercher, en ſuivant avec beaucoup de ſubtilité quelques traces aſſés foibles de la plus ancienne Aſtronomie Grecque, quelle étoit au temps de Chiron le Centaure la poſition du Colure des Equinoxes par rapport aux Etoiles fixes. Comme on ſait aujourd'hui que ces Etoiles ont un mouvement en longitude d'un degré en 72. ans, ſi on ſait une fois qu'au temps de Chiron le Colure paſſoit par certaines Etoiles Fixes, on ſaura, en prenant leur diſtance à celles par où il paſſe aujourd'hui, combien de temps s'eſt écoulé depuis Chiron juſqu'à nous. Chiron étoit du fameux voyage des Argonautes, ce qui en fixera l'Epoque, & neceſſairement enſuite celle de la Guerre de Troye, deux

grands

grands évenemens d'où dépend toute l'ancienne Chronologie. M. Newton les met de 500. ans plus proches de l'Ere Chrêtienne, que ne font ordinairement les autres Chronologiſtes. Le Syſtême a été attaqué par deux Savans François. On leur reproche en Angleterre de n'avoir pas attendu l'Ouvrage entier, & de s'être preſſés de critiquer. Mais cet empreſſement même ne fait-il pas honneur à M. Newton ? Ils ſe ſont ſaiſis le plus promptement qu'ils ont pû de la gloire d'avoir un pareil Adverſaire. Ils en vont trouver d'autres en ſa place. Le célèbre M. Halley, premier Aſtronome du Roi de la Grande Bretagne, a déja écrit pour ſoutenir tout l'Aſtronomique du Syſtême, ſon amitié pour l'illuſtre Mort, & ſes grandes connoiſſances dans la matiére, doivent le rendre redoutable. Mais enfin la conteſtation n'eſt pas terminée, le Public, peu nombreux, qui eſt en état de juger, ne l'a pas encore fait, & quand il arriveroit que les plus fortes raiſons fuſſent d'un côté, & de l'autre le nom de M. Newton, peut-être ce Public ſeroit-il quelque temps en ſuſpens, & peut-être ſeroit-il excuſable.

Dès que l'Academie des Sciences par le Reglement de 1699. put choiſir des Aſſociés Etrangers, elle ne manqua pas de ſe donner M. Newton. Il entretint toûjours commerce avec elle en lui envoyant tout ce qui paroiſſoit de lui. C'étoient ſes anciens travaux, ou qu'il faiſoit reimprimer, ou qu'il donnoit pour la premiére fois; depuis qu'il fut employé à la Monnoye, ce qui étoit arrivé



nées ſuivantes, qui précederent ſa mort, eut-il de grands intervalles de ſanté, ou d'un état fort tolerable, qu'il ſe procuroit par le regime, & par des attentions dont il n'avoit pas eû beſoin juſque-là. Il fut obligé de ſe repoſer de ſes fonctions à la Monnoye ſur M. Conduitt qui avoit épouſé une de ſes Nieces, il ne s'y reſolut que parce qu'il étoit bien ſûr de remettre en bonnes mains un dépôt ſi important, & ſi délicat. Son jugement a été confirmé depuis ſa mort par le choix du Roi, qui a donné cette place à M. Conduitt. M. Newton ne ſouffrit beaucoup que dans les derniers 20. jours de ſa vie. On jugea ſûrement qu'il avoit la Pierre, & qu'il n'en pouvoit revenir. Dans des accès de douleur ſi violentes que les gouttes de ſueur lui en couloient ſur le viſage, il ne pouſſa jamais un cri, ni ne donna aucun ſigne d'impatience, & dès qu'il avoit quelques momens de relâche, il ſourioit, & parloit avec ſa gayeté ordinaire. Juſque-là il avoit toûjours lû, ou écrit pluſieurs heures par jour. Il lut les Gazettes le Samedi 18. Mars V. S. au matin, & parla long-tems avec le Docteur Mead, Medecin célébre, il poſſedoit parfaitement tous ſes ſens, & tout ſon eſprit; mais le ſoir il perdit abſolument la connoiſſance, & ne la reprit plus, comme ſi les facultés de ſon ame n'avoient été ſujettes qu'à s'éteindre totalement, & non pas à s'affoiblir. Il mourut le Lundi ſuivant 20 Mars, âgé de 85. ans.

Son Corps fut expoſé ſur un Lit de parade dans la Chambre de Jeruſalem, endroit d'où

l'on porte au lieu de leur ſepulture les perſonnes du plus haut rang, & quelquefois les Têtes couronnées. On le porta dans l'Abbaye de Weſtminſter, le Poile étant ſoutenu par Mylord grand Chancelier, par les Ducs de Montroſe, & Roxburgh, & par les Comtes de Pembrocke, de Suſſex, & de Maclesfield. Ces ſix Pairs d'Angleterre qui firent cette fonction ſolemnelle, font aſſés juger quel nombre de perſonnes de diſtinction groſſirent la Pompe funebre. L'Evêque de Rocheſter fit le Service, accompagné de tout le Clergé de l'Egliſe. Le Corps fut enterré prés de l'entrée du Chœur. Il faudroit preſque remonter chés les anciens Grecs, ſi l'on vouloit trouver des exemples d'une auſſi grande veneration pour le Savoir. La famille de M. Newton a imité encore la Gréce de plus près par un Monument qu'elle lui a fait élever, & auquel elle a employé une ſomme conſiderable. Le Doyen & le Chapitre de Weſtminſter ont permis qu'on le conſtruiſit dans un endroit de l'Abbaye, qui a ſouvent été refuſé à la plus haute Nobleſſe. La Patrie & la famille ont fait éclater pour lui la même reconnoiſſance, que s'il ſes avoit choiſies.

Il avoit la taille mediocre, avec un peu d'embonpoint dans ſes dernieres années, l'œil fort vif & fort perçant, la phyſionomie agréable & venerable en même temps, principalement quand il ôtoit ſa perruque, & laiſſoit voir une chevelure toute blanche, épaiſſe & bien fournie. Il ne ſe ſervit jamais de Lunettes, & ne perdit qu'une ſeule dent pen-

pendant toute ſa vie. Son nom doit juſtifier ces petits détails.

Il étoit né fort doux, & avec un grand amour pour la tranquillité. Il auroit mieux aimé être inconnu que de voir le calme de ſa vie troublé par ces orages Litteraires, que l'Eſprit & la Science attirent à ceux qui s'élevent trop. On voit par une de ſes Lettres du *Commercium Epiſtolicum*, que ſon Traité d'Optique étant prêt à imprimer, des Objections prématurées qui s'éleverent, lui firent abandonner alors ce deſſein. *Je me reprochois*, dit-il, *mon imprudence de perdre une choſe auſſi réelle que le repos, pour courir après une Ombre.* Mais cette Ombre ne lui a pas échappé dans la ſuite, il ne lui en a pas coûté ſon repos qu'il eſtimoit tant, & elle a eû pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractere doux promet naturellement de la modeſtie, & on atteſte que la ſienne s'eſt toûjours conſervée ſans alteration, quoique tout le monde fût conjuré contre elle. Il ne parloit jamais ou de lui, ou des autres, il n'agiſſoit jamais d'une maniére à faire ſoupçonner aux Obſervateurs les plus malins le moindre ſentiment de vanité. Il eſt vrai qu'on lui épargnoit aſſés le ſoin de ſe faire valoir, mais combien d'autres n'auroient pas laiſſé de prendre encore un ſoin, dont on ſe charge ſi volontiers, & dont il eſt ſi difficile de ſe repoſer ſur perſonne ? combien de grands hommes generalement applaudis ont gâté le concert de leurs loüanges en y mêlant leurs voix !

Il étoit ſimple, affable, toûjours de niveau avec tout le monde. Les genies du premier ordre ne mépriſent point ce qui eſt au deſſous d'eux, tandis que les autres mépriſent même ce qui eſt au deſſus. Il ne ſe croyoit diſpenſé ni par ſon merite, ni par ſa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie; nulle ſingularité ni naturelle, ni affectée, il ſavoit être dés qu'il le falloit, un homme du commun.

Quoiqu'il fût attaché à l'Egliſe Anglicane, il n'eût pas perſécuté les Non-Conformiſtes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs, & les vrais Non-Conformiſtes étoient pour lui les Vicieux & les Mechans. Ce n'eſt pas cependant qu'il s'en tint à la Religion naturelle, il étoit perſuadé de la Révelation, & parmi les Livres de toute eſpece, qu'il avoit ſans ceſſe entre les mains, celui qu'il liſoit le plus aſſiduëment étoit la Bible.

L'abondance où il ſe trouvoit & par un grand Patrimoine, & par ſon Emploi, augmentée encore par la ſage ſimplicité de ſa vie, ne lui offroit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que donner par ſon Teſtament, ce fût donner: auſſi n'a-t-il point laiſſé de Teſtament, & il s'eſt dépouillé toutes les fois qu'il a fait des liberalités ou à ſes Parens, ou à ceux qu'il ſavoit dans quelque beſoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une & l'autre eſpece, n'ont été ni rares, ni peu conſiderables. Quand la bienſéance exigeoit

de

de lui en certaines occaſions de la dépenſe & de l'appareil, il étoit magnifique ſans aucun regret, & de très-bonne grace. Hors de-là tout ce faſte, qui ne paroît quelque choſe de grand qu'aux petits caracteres étoit ſéverement retranché, & les fonds reſervés à des uſages plus ſolides. Ce ſeroit effectivement un prodige qu'un eſprit accoutumé aux réflexions, nourri de raiſonnemens, & en même temps amoureux de cette vaine magnificence.

Il ne s'eſt point marié, & peut-être n'a-t-il pas eu le loiſir d'y penſer jamais, abîmé d'abord dans des études profondes & continuelles pendant la force de l'âge, occupé enſuite d'une Charge importante & même de ſa grande conſideration, qui ne lui laiſſoit ſentir ni vuide dans ſa vie, ni beſoin d'une ſociété domeſtique.

Il a laiſſé en biens meubles environ 32000 livres Sterlin, c'eſt-à-dire, ſept cens mille livres de nôtre Monnoye. M. Leibniz, ſon Concurrent, mourut riche auſſi, quoique beaucoup moins, & avec une ſomme de reſerve aſſés conſiderable (a). Ces exemples rares & tous deux étrangers ſemblent meriter qu'on ne les oublie pas.

(a) V. l'Hiſt. de 1726. P. 228. de l'Ed. de Paris & pag. 155. de l'Ed. d'Amſt.

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# DELISLE.

GUILLAUME DELISLE nâquit à Paris le dernier Fevrier 1675. de Claude Deliſle homme très-célèbre par ſa grande connoiſſance de l'Hiſtoire & de la Geographie, & qui les enſeignoit dans Paris avec beaucoup de ſuccès à tous ceux qui faute de loiſir, ou pour s'épargner de la peine, ou pour aller plus vite avoient beſoin d'un Maître. Tous les jeunes Seigneurs de ſon temps, & heureuſement ſon temps a été très-long, ont apris de lui; feu M. le Duc d'Orleans fut ſon diſciple, & comme il ſe connoiſſoit dès-lors en hommes, il conſerva toujours pour lui une bienveillance particuliere. M. Deliſle n'étoit pas de ces Maîtres ordinaires, qui n'en ſavent qu'autant qu'il faut pour debiter à un Ecolier ce qu'il ne ſavoit pas, il poſſedoit à fond les Sciences dont il faiſoit profeſſion, & je l'ai aſſés connu pour aſſurer que la candeur de ſon caractere étoit telle qu'il n'eût oſé enſeigner ce qu'il n'eût ſû que ſuperficiellement.

Le pere reconnut bientôt dans ſon fils toutes les diſpoſitions qu'il pouvoit ſouhaiter, & il étoit impoſſible que l'éducation manquât à la nature. M. Deliſle preſque enfant à l'âge de 8 ou 9 ans, avoit deja dreſſé & deſſiné lui-même ſur l'Hiſtoire ancienne des Cartes que M. Freret a vuës, car il eſt bon d'avoir pour cette eſpece de prodige un temon illuſtre par une grande érudition. Ce fut vers la Geographie que M. Deliſle tourna toutes ſes études, déterminé de ce côté-là par ſon inclination, aidé de toutes les connoiſſances & conduit avec toute l'affection d'un Pere.

Communément on n'a guere d'idée de ce que c'eſt qu'une Carte Geographique & de la maniere dont elle ſe fait. Pour peu qu'on liſe on voit aſſés la diference d'une Hiſtoire à une autre du même ſujet, & on juge les Hiſtoriens, mais on ne regarde pas de ſi près à des Cartes de Geographie, on ne les compare point, on croit aſſés qu'elles ſont toutes à peu près la même choſe, que les modernes ne ſont qu'une répetiton des anciennes, & ſi dans l'uſage on en préfere quelques-unes, c'eſt ſur la foi d'une reputation dont n'a pas examiné les fondemens. Les beſoins ordinaires ne demandent pas dans les Cartes une grande exactitude; il eſt vrai que pour celles qui apartiennent à la Navigation, il en faut une qui ne peut être trop parfaite, mais il n'y a que les Navigateurs qui ſentent cette neceſſité, il y va de leur vie.

Si lorſqu'un Geographe entreprend de fai-

re une Carte de l'Europe, par exemple, il avoit devant lui un gros Recueil d'Obſervations aſtronomiques bien exactes de la Longitude & de la Latitude de chaque lieu, la Carte ſeroit bientôt faite, tout viendroit s'y placer de ſoi-même à l'interſection d'un meridien & d'un parallele connus ; jamais cette Carte n'auroit beſoin de correction à moins qu'il n'arrivât des changemens phyſiques qu'elle ne garantiſſoit pas. Mais on a juſqu'ici très-peu d'obſervations des lieux, on ne peut guerre en avoir que depuis que feu M. Caſſini a calculé les mouvemens des Satellites de Jupiter, & que l'on obſerve à l'Academie les Eclipſes des fixes par les Planetes, car avant cela on n'avoit pour les Longitudes que des Eclipſes de Lune qui ſont rares, qui juſqu'à l'invention des Lunettes n'étoient pas aſſés bien obſervées & qui même encore aujourd'hui ne donnent pas aiſément des déterminations aſſés préciſes, on a toujours pu obſerver les latitudes, & les obſervations pourroient être en grande quantité, mais il faut des Obſervateurs, & il n'y en a que depuis environ 200 ans & en très-petit nombre, ſemés dans quelques Villes principales de l'Europe, on n'a donc pour la Carte qu'on en feroit que quelques points déterminés ſurement par obſervation aſtronomique, & où prendre tous les autres en nombre infini ? On ne peut avoir recours qu'aux meſures itineraires, aux diſtances des lieux repandues en une infinité d'Hiſtoires, de Voiages, de Relations, d'Ecrits de toutes eſpeces, mais peu exactement, &

ce

ce qui eſt encore pis, differemment preſque dans tous. Il faut peſer l'autorité de cette multitude de diferens titres & on ne le peut qu'avec le ſecours de beaucoup d'autres connoiſſances ſubſidiaires; il faut acorder les contradictions qui ne ſont qu'apparentes, il faut faire un choix bien raiſonné, quand elles ſont réelles. Enfin les meſures, comme les lieuës qui varient tant, non ſeulement d'un Etat à un autre, mais d'un petit Pays du même Etat à un autre voiſin, doivent être ſi bien connues du Geographe, qu'il les puiſſe comparer toutes entre elles & les raporter à une meſure commune, telle que la lieuë commune de France. Tout cela eſt d'un détail immenſe & capable de laſſer la patience la plus opiniâtre, on ne plaindroit pas ceux qui emploieroient autant de temps & de travail à quelque Theorie brillante & peut-être inutile, ils ſeroient recompenſés & par le plaiſir de la production & par un certain éclat qui fraperoit le public.

Les parties des Cartes qui repréſentent les Mers, ou ſeulement les Côtes, ont encore leurs difficultés particulieres. On ne peut trop ramaſſer, trop comparer de Journaux de Pilotes, & de Routiers, les diſtances y ſont marquées ſelon des Rhumbs de vent auxquels on ne peut ſe fier s'ils ont été pris ſans la Bouſſole, & qu'il faut corriger, ſi la variation de l'aiguille n'a pas été alors connue, ou ne l'a pas été exactement. Quelle ennuyeuſe & fatigante diſcuſſion! il faut

faut être bien né Geographe pour s'y engager.

Auſſi n'avoit-on pas pris juſqu'à preſent toutes les peines neceſſaires & peut-être ne ſavoit-on pas même aſſés bien toutes celles qu'il y avoit à prendre. Nicolas Sanſon a été dans le Siécle paſſé le plus fameux de nos Geographes, cette Science lui doit beaucoup; cependant ſes Cartes étoient fort imparfaites, ſoit par la faute de ſon ſiecle, ſoit par la ſienne. Il n'avoit pas encore aſſés d'obſervations, & il n'avoit pas aſſés approfondi, ni aſſés recherché. Lorſque le temps amena de nouvelles connoiſſances, il aima mieux les negliger que de corriger ſes premiers ouvrages par les derniers & de mettre entre eux une diſcordance qui le bleſſoit; la ſource de ſon Nil fut toujours ſous le Tropique du Capricorne à 35 degrés de diſtance de ſa veritable poſition, parce qu'il en avoit cru Ptolomée qui en avoit jugé ainſi; ſa Chine, ſa Tartarie, ſa Terre d'Yeço s'obſtinoient à demeurer mal placées & mal diſpoſées contre le temoignage de Rélations indubitables.

M. Deliſle vint dans le temps où tout ſembloit annoncer que la Geographie alloit changer de face. Le zele de la Religion & l'amour des Richeſſes, principes bien opoſés, s'accordoient à augmenter tous les jours le nombre des découvertes dans les climats lointains, & l'Aſtronomie, beaucoup plus parfaite que jamais, fourniſſoit de nouveau les longitudes par les Satellites

de

de Jupiter d'autant plus ſurement que les lieux étoient plus éloignés. Pluſieurs points de la Terre prenoient enfin des places qu'ils ne pouvoient plus perdre & auxquelles les autres devoient s'aſſujetir.

A la fin de 1699 M. Deliſle âgé de 25 ans donna ſes premiers Ouvrages, une Mappemonde, quatre Cartes des quatre parties de la Terre, & deux Globes, l'un celeſte, l'autre terreſtre, dediés à S. A. R. M. le Duc d'Orleans, le tout, & principalement les Globes, avoient été faits ſous les yeux & ſous la direction de feu M. Caſſini, ce qui ſeul auroit repondu de la bonté & de l'exactitude du travail.

L'ouverture du Siecle preſent ſe fit donc à l'égard de la Geographie par une Terre preſque nouvelle que M. Deliſle preſenta, la Mediterranée, cette Mer ſi connue de tout tems par les Nations les plus ſavantes, toujours couverte de leurs vaiſſeaux, traverſée de tous les ſens poſſibles, par une infinité de Navigateurs, n'avoit que 860 lieues d'Occident en Orient, au lieu de 1160 qu'on lui donnoit, erreur preſque incroiable; l'Aſie étoit pareillement raccourcie de 500 lieues, la poſition de la Terre d'Yeço changée de 1700: une infinité d'autres corrections moins frapantes & moins ſenſibles ne ſurprenoient que les yeux ſavans; encore M. Deliſle avoit-il jugé à propos de reſpecter juſqu'à un certain point les prejugés établis, & de n'uſer pas à toute rigueur, du droit que lui donnoient ſes decouvertes, tant le faux

s'at-

s'attire d'égards par cette ancienne poſſeſſion où il ſe trouve toujours!

Les Globes, & les Cartes eurent une aprobation generale, & un homme, qui avoit le titre de Geographe du Roi, voulut en partager le fruit par une Mappemonde en 4 feuilles qu'il publia auſſi-tôt après, fort ſemblable à ce qui venoit de paroître. M. Deliſle, muni d'un privilege, ſe plaignit en juſtice d'avoir été entierement copié, à l'exception des fautes qu'on avoit miſes dans la nouvelle Mappemonde ou par ignorance ou pour deguiſer le larcin. Le Conſeil d'Etat privé du Roi nomma deux Experts en cette matiere, où il y en a peu, feu M. Sauveur & M. Chevalier tous deux de cette Academie. Le detail de l'exactitude ſcrupuleuſe qu'ils aporterent à cette affaire eſt imprimé, ils ſe convainquirent parfaitement que l'adverſaire de M. Deliſle étoit un plagiaire. L'Arrêt du Conſeil fut conforme à leur avis, mais le procés dura ſix ans, M. Deliſle perdit, à s'aſſurer ce qui lui étoit dû, une grande partie de ces ſix années qu'il eût emploiées entieres à s'enrichir utilement pour le public, il uſa genereuſement de ſa victoire, il avoit droit par l'Arrêt de faire caſſer les Planches du Geographe condamné, il lui en laiſſa tout ce qui n'apartenoit pas préciſement à la Geographie, des ornemens aſſés agreables, des Cartouches recherchés qui pouvoient faire ailleurs l'effet de prévenir & d'amuſer les yeux de la plupart du monde.

La Mediterranée plus coutre de plus d'un quart

quart qu'on ne l'avoit cru juſques là, avoit fort étonné, & quelques-uns ne ſe rendoient pas encore aux Obſervations aſtronomiques, M. Deliſle pour ne laiſſer aucun doute entreprit de meſurer toute cette Mer en detail & par parties ſans emploier ces obſervations, mais ſeulement les Portulans & les Journaux des Pilotes, tant des Routes faites de Cap en Cap en ſuivant les Terres, que de celles qui traverſoient d'un bout à l'autre, & tout cela évalué avec toutes les pretautions neceſſaire, reduit, & mis enſemble s'accordoit à donner à la Mediterrannée la même étendu que les Obſervations aſtrononiques dont on vouloit ſe defier.

Il devoit publier une *Introduction à la Geographie* dans laquelle il eût rendu compte de tous les changemens dont il étoit Auteur, il ne l'a point publiée, occupé par d'autres travaux, & cependant on s'étoit accoutumé peu à peu à prendre en lui une confiance, qui eût pû le diſpenſer de ce grand appareil de preuves, il eſt vrai qu'en pluſieurs occaſions particulieres il en avoit donné qui marquoient tant de capacité & d'exactitude, tout ce qui ſortoit de ſes mains étoit ſi bien d'accord avec ce qui en étoit deja ſorti, que cette confiance du public ne pouvoit paſſer pour une grace.

Peut-être penſeroit-on que l'extrême difficulté des diſcuſſions Géographiques & le peu d'aparence que des Critiques s'y embarquent donnent à un Geographe une liberté aſſés ample de regler bien des choſes à ſon gré, mais ſur les matieres les moins ma-

maniées par le gros des Savans, il y a toûjours, du moins ſi on prend toute l'Europe, un petit nombre de gens à craindre, & qui n'attendent qu'un ſujet de cenſure, même leger. D'ailleurs un véritable Savant prend un amour pour l'objet perpetuel de ſes recherches, & ſe fait à cet égard une conſcience qui ne lui permettent pas d'impoſer; on pouvoit compter que M. Deliſle étoit ſingulierement dans cette diſpoſiton, il avoit la candeur de ſon pere.

Des Mappemondes, des Cartes generales de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Amerique ne ſont que des ébauches de la repreſentation de la Terre. Les Cartes particulieres demandent une nouvelle étude & une étude d'autant plus penible qu'elles ſont plus particulieres. L'objet croit toujours à meſure qu'il eſt regardé de plus près, & il y faut voir ce que l'on n'y conſideroit pas auparavant. Le nombre des materiaux neceſſaires devient toûjours plus accablant pour le Géographe, & s'il ſe pique de préciſion, tous ceux qu'il peut recouvrer lui ſont neceſſaires.

Encore une difficulté qui n'apartient guere qu'à la Géographie, c'eſt d'être fort changeante, je ne parle pas de changemens phyſiques, ils ſont conſiderables. Que les Mers s'éloignent de leurs rivages, ou gagnent ſur les terres, que de grandes Rivieres ſe faſſent d'autres embouchures, qu'il naiſſe de nouvelles Iſles, un mediocre ſavoir embraſſe ſans peine ce petit nombre d'évenemens rares; mais les limites civiles des Royaumes,

mes, des Gouvernemens, des Diocèſes, ſont ſujetes à de grandes variations dans certains intervalles de temps, & de plus la Langue de la Geographie change preſque abſolument. Tout prend de nouveau noms, & c'eſt malheureuſement dans les ſiecles les plus tenebreux, les plus depourvus de bons Auteurs, il n'y a perſonne qui n'en ſache un petit nombre d'exemples, mais qu'eſt-ce que ce petit nombre en comparaiſon de ce qu'un Geographe en doit ſavoir? Les conquêtes des Barbares du Nord dans l'Europe, celles des Arabes & des Tartares dans l'Aſie, defigurerent les anciens noms, ou les effacerent, ou leur en ſubſtituerent d'autre, & Ptolomée ne reconnoitroit qu'à peine aujourd'hui ſur nos Cartes l'Empire Romain.

M. Deliſle a embraſſé la Géographie dans toute ſon étendue, il l'a ſuivie dans toutes ſes branches, & l'a prouvé au public par des Cartes de toutes les eſpeces qui ſont au nombre de 90. Nous en indiquerons ſeulement quelques-unes de chaque ſorte qui ſerviront d'exemples.

Une Carte intitulée, *le Monde connu aux Anciens*, & celles de l'Italie, & de la Grece &c. nous en avons raporté en 1714. (*a*) qu'il avoit fait voir combien les meſures itineraires des Romains étoient juſtes & conformes aux Obſervations Aſtronomiques qu'on a eûës depuis, & combien l'Italie & la Grece étoient diferentes de ce qu'elles paroiſ-

ſo-

(*a*) p. 80. & ſuiv. Ed. de Paris & pag. 103. Ed. d'Amſt.

ſoient ſur toutes les autres Cartes, Par là ſe juſtifioient certaines choſes que les Anciens avoient avancées, & que les Modernes rendoient par leur faute trop abſurdes & trop incroiables.

Une Carte des Evêchez d'Afrique, qui a paru au devant d'une nouvelle Edition d'Optat de Mileve; elle avoit toutes les difficultés de la Géographie ancienne, & de la Géographie la plus particuliere, car il y avoit en Afrique plus de 600. Evêchez dont une partie n'étoient que de gros Bourgs & même des Châteaux, & il n'y a pas juſqu'à leurs noms qu'il ne ſoit ſouvent très-mal aiſé de déterminer ſûrement.

Une Carte de l'Empire Grec du moien âge tirée de la deſcription qu'en fit l'Empereur Conſtantin Porphyrogenete dans le 10. ſiecle. C'eſt là, plus que par tout ailleurs, qu'on trouve une Langue toute nouvelle. L'Empire eſt diviſé en *Themes*, expreſſion inouïe juſque-là, & tout eſt une eſpece d'énigme qui ſemble faite pour le ſupplice des Géographes. Après cela il ne faut pas preſque compter d'autres Cartes du moyen âge, comme celle du Diocèſe de Toul, nommé alors *Civitas Leucorum*.

Une Carte de la Perſe abſolument nouvelle & très-détaillée. On y retrouvoit enfin ce grand Païs qui juſque-là n'avoit reſſemblé ni aux Hiſtoires des Anciens, ni aux Relations des Modernes. On n'avoit point encore la veritable étendue ou figure de la Mer Caſpienne que l'on doit aux conquêtes & aux découvertes du feu Czar, mais

mais M. Deliſle en avoit aproché autant qu'il étoit poſſible par ſes ſeules conjectures, & par ſon art ſingulier de mettre en œuvre & de combiner tous ſes differens materiaux.

Une Carte d'Artois pour mettre au devant des Commentaires de M. Maillart ſur la Coutume de cette Province. Qui croiroit que dans les Cartes d'un pêtit Païs ſi proche de nous & ſi connu il y avoit des Rivieres omiſes, & en recompenſe d'autres ſuppoſées, 40. Villages créés, ou du moins tranſportés de ſi loin & avec des noms tellement defigurés qu'ils ne pouvoient être reconnus par ceux qui demeuroient ſur les lieux?

M. Deliſle entra dans l'Academie en 1702. Eleve en Aſtronomie du grand M. Caſſini, quoiqu'il ne fût ni ne voulût être Obſervateur, mais on compta que l'uſage qu'il ſavoit faire des Obſervations lui devoit tenir lieu de celles qu'il ne faiſoit pas, & quoique dans le plan de l'Academie il n'y eût point de place de Géographe, on lui en laiſſa occuper une, qui ſelon les apparences, devoit redevenir après lui place d'Aſtronome faute d'un Géographe tel que lui, il paſſa en ſuite au grade d'Aſſocié; mais le plus glorieux évenement de ſa vie a été d'être appellé pour montrer la Géographie au Roi, alors il commença à faire des Cartes uniquement par raport à l'étude que ce jeune Prince feroit de l'Hiſtoire. Il en dreſſa une generale du Monde en 1720. où les Cartes generales par où il avoit debuté en

1700.

1700. étoient déja rectifiées, tant parce qu'il avoit aquis de nouvelles Lumieres, que parce qu'il avoit aquis auſſi plus de hardieſſe à ne point menager les prejugés ordinaires, & en même temps plus d'autorité. Les Auteurs, ainſi que ceux qui gouvernent, doivent un peu ſe regler ſur l'opinion qu'ils ſentent que l'on a d'eux. La Carte de la fameuſe Retraite des Dix mille, neceſſaire pour entendre l'Hiſtoire que Xenophon en a écrite, parut en 1721. elle lui produiſoit une difficulté très-conſiderable qu'il ne pouvoit lever que par une ſuppoſition hardie que nous avons déja expoſée au public (*a*). Quelquefois les Savans ne ſont pas fâchés de ſe trouver dans ces ſortes de détroits, d'où ils ne peuvent ſortir qu'à force de ſavoir.

Dès l'an 1718. il fut honoré par Brevet du titre de premier Géographe du Roi, que perſonne n'avoit encore porté ni ne porte encore après lui S. M. y joignit une penſion.

Il avoit entrepris pluſieurs ouvrages pour le Roi, une Carte de l'Empire d'Alexandre dont il rendoit l'étenduë beaucoup moindre & par conſequent plus vraiſemblable, par ce même principe, Paradoxe dont il ſe ſervoit pour la Retraite des Dix mille; l'Empire des Perſes ſous Darius; l'Empire Romain dans ſa plus grande étenduë; la France ſelon toutes ſes differentes diviſions,

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1721. p. 78. Ed. de Paris, & pag. 99. & ſuiv. d'Amſt.

ſions, tant ſous les Romains que ſous les trois races de ſes Rois ; toutes ces Cartes particulierement deſtinées à l'Hiſtoire & aux Hiſtoires les plus intereſſantes étoient des ſecours & des avantages qui de l'éducation du Roi devoient paſſer à celle des Particuliers, mais ces travaux quoiqu'apparemment fort avancés ne ſont pas finis.

On croit auſſi qu'il a fort avancé une Carte de la Terre ſainte, Theatre des plus grands évenemens qui ayent jamais été & qui puiſſent jamais être ; il y travailloit depuis long-tems avec un ſoin ſi ſcrupuleux & ſi dificile à contenter qu'il ſemble que la Religion y eût part ; il joignoit à la Terre ſainte l'Egypte pays très-fameux & très-peu connu.

Il ne paroiſſoit preſque plus d'Hiſtoire ou de Voiage que l'on ne voulût orner d'une Carte de M. Deliſle ; ces ſortes de modes prouvent du moins les grandes reputation. Il avoit promis une Carte à M. l'Abbé de Vertot pour ſon Hiſtoire de Malte qui va paroître (*a*), il la finit le 25. Janv. 1726. au matin & étant ſorti l'après-dinée il fut frapé dans la Rue d'une apoplexie dont il mourut le même jour ſans avoir repris connoiſſance.

Quoique le nom d'un Savant ait bien du chemin à faire pour aller juſuq'aux oreilles des Têtes couronnées & même ſeulement juſqu'à celles de ſon Maitre, le nom de M. Deliſle avoit frapé les Puiſſances



(*a*) Elle a paru en 1726. in 4. & in 12.

étrangeres. Le Roi de Sardaigne, alors Roi de Sicile, fit examiner par d'habiles gens la Carte de la Sicile publiée par cet Auteur, & elle fut trouvée ſi exacte & ſi correcte que S. M. l'honora d'une Lettre accompagnée d'un preſent que la Lettre rendoit preſque inutile. L'Ambaſſadeur qui lui remit l'un & l'autre avoit ordre en même temps de faire tous ſes efforts pour l'engager à paſſer dans les Etats de ce Prince, où il auroit tous les avantages & tous les agrémens qu'il demanderoit. L'amour de la Patrie le retint & peut-être auſſi l'eſperance qu'elle n'auroit pas l'ingratitude aſſés ordinaire à toute Patrie. D'autres Puiſſances lui ont fait les mêmes ſollicitations. Le Czar alloit le voir familierement, pour lui donner quelques remarques ſur la Moſcovie & plus encore pour connoître chez lui mieux que partout ailleurs ſon propre Empire.

Nous avons déja dit en 1725. que deux de ſes Freres, tous deux de cette Academie & Aſtronomes ont été appellés à Petersbourg, un autre avoit pris l'Hiſtoire pour ſon partage; il eſt rare qu'un Pere ſavant ait quatre Fils qui le ſoient auſſi & avec ſuccès, cette inclination n'a pas coutume de ſe communiquer tant, & encore moins le genie.

ELO-

# ELOGE
## DE MONSIEUR
# DE MALEZIEU.

NICOLAS DE MALEZIEU nâquit à Paris en 1650. de Nicolas de Malezieu Ecuyer Seigneur de Bray & de Marie des Forges Originaire de Champagne. Il étoit encore au Berceau, lorſqu'il perdit ſon pere, & il demeura entre les mains d'une mere qui avoit beaucoup d'eſprit, elle ne fut pas long-temps à s'apercevoir que cet enfant meritoit une bonne éducation, il la prevenoit même & dès l'âge de 4. ans il avoit apris à lire & à écrire preſque ſans avoir eu beſoin de maître, il n'avoit que 12. ans quand il finit ſa Philoſophie au College des Jeſuites à Paris, de là il voulut aller plus loin parce qu'il entendoit parler d'une Philoſophie nouvelle qui faiſoit beaucoup de bruit. Il s'y appliqua ſous M. Rohaut, & en même temps aux Mathematiques dont elle emprunte perpetuellement le ſecours, qu'elle ſe glorifie d'emprunter.

Ces Mathematiques qui ſouffrent ſi peu qu'on ſe partage entre elles & d'autres Sciences, lui permettoient cependant les Belles Lettres, l'Hiſtoire, le Grec, l'Hebreu & même la Poëſie, plus incompatible encore avec elles que tout le reſte, toutes les ſortes de Sciences ſe preſentent à un jeune homme né avec de l'Eſprit, mille hazards les font paſſer en revûë ſous ſes yeux & c'eſt quelque inclination particuliere ou plûtôt quelque talent naturel, ſource de l'Inclination, qui le determine à un choix; on prefere ce que l'on ſent qui promet plus de ſuccès. M. de Malezieu ne fit point de choix & il embraſſa tout; tout l'attiroit également, tout lui promettoit un ſuccès égal.

Feu M. l'Evêque de Meaux le connut, à peine âgé de 20. ans, & il n'eut pas beſoin de ſa pénetration pour ſentir ſon merite. Ce n'étoit point un merite envelopé, qui perçât difficilement au travers d'un exterieur triſte & ſombre; ſa facilité à entendre & à retenir lui avoit épargné ces efforts, & cette penible contention, dont l'habitude produit la Melancolie; les Sciences étoient entrees dans ſon eſprit comme dans leur ſejour naturel & n'y avoient rien gâté, au contraire elles s'étoient parées elles-mêmes de la gayeté & de la vivacité qu'elles y avoient trouvées. M. de Meaux prit dès lors du goût pour ſa converſation & pour ſon caractere.

Des affaires domeſtiques l'appellerent en Champagne. Comme il étoit deſtiné à plaire aux gens de merite, il entra dans une

liaiſon étroite avec M. de Vialart Evêque de Châlons, auſſi connu par la beauté de ſon eſprit, que par la pureté de ſes mœurs, & il ſe fortifia par ce commerce dans des ſentimens de Religion & de pieté qu'il a conſervés toute ſa vie. Il ſe maria à 23. ans avec Demoiſelle Françoiſe Faudelle de Favereſſe, & quoiqu'amoureux il fit un bon mariage, il paſſa dix ans en Champagne dans une douce ſolitude uniquement occupé de deux paſſions heureuſes, car on juge bien que les Livres en étoient une. C'eſt un bonheur pour les Savans, que leur reputation doit amener à Paris, d'avoir eu le loiſir de ſe faire un bon fonds dans le repos d'une Province, le tumulte de Paris ne permet pas aſſés qu'on faſſe de nouvelles aquiſitions, ſi ce n'eſt celle de la maniere de ſavoir.

Le feu Roi ayant chargé M. le Duc de Montauſier, & M. l'Evêque de Meaux de lui chercher des gens de Lettres propres à être mis auprès de M. le Duc du Maine, qui avoit déja le ſavant M. Chevreau pour Precepteur, ils jetterent les yeux ſur M. de Malezieu, & M. de Court. Tous deux furent nommés par le Roi, & une ſeconde fois en quelque ſorte, par le public, lorſqu'il les connut aſſés. Il ſe trouvoit entre leurs caracteres toute la reſſemblance & de plus toute la difference qui peuvent ſervir à former une grande liaiſon, car on ſe convient auſſi par ne ſe pas reſſembler. L'un vif & ardent, l'autre plus tranquille & toujours égal, ils ſe réuniſſoient dans le même

goût pour les Sciences, & dans les mêmes principes d'honneur, & leur amitié n'en faiſoit qu'un ſeul homme en qui tout ſe trouvoit dans un juſte degré. Ils rencontrerent dans le jeune Prince les diſpoſitions de l'eſprit & du cœur ſi heureuſes & ſi ſinguliéres, qu'on ne peut aſſurer qu'ils lui ayent été fort utiles principalement à l'égard des qualités de l'Ame, qu'ils n'eurent gueres que l'avantage de voir de plus près & avec plus d'admiration, le Roi les admettoit ſouvent dans ſon particulier à la ſuite de M. le Duc du Maine, lorſqu'il n'étoit queſtion que d'amuſemens, & ces occaſions ſi flateuſes étoient extremement favorables pour faire briller la vivacité, le genie, & les reſſources de genie de M. de Malezieu.

La Cour raſſembloit alors un aſſés grand nombre de gens illuſtres par l'eſprit, Mrs. Racine, Despreaux, de la Bruyere, Malezieu, de Court, M. de Meaux étoit à la tête. Ils formoient une eſpece de ſocieté particuliere, d'autant plus unie qu'elle étoit plus ſeparée des illuſtres de Paris, qui ne pretendoient pas devoir reconnoitre un Tribunal ſuperieur, ni ſe ſoumettre aveuglément à des jugemens, quoi que revêtus de ce nom ſi impoſant de jugemens de la Cour, du moins avoient-ils une autorité ſouveraine à Verſailles, & Paris même ne ſe croyoit pas toûjours aſſés fort pour en appeller.

M. le Prince, M. le Duc, M. le Prince de Conti, qui brilloient beaucoup auſſi par l'eſprit, mais qui ne doivent être comptés

tés qu'à part, honoroient M. de Malezieu de leur eſtime & de leur affection. Il devenoit l'Ami de quiconque arrivoit à la Cour avec un merite éclatant, il le fut & très-particulierement de M. l'Abbé de Fenelon, depuis Archevêque de Cambrai, & il n'en conſerva pas moins l'amitié de M. de Meaux, lorſque ces deux grands Prelats furent brouillés par une queſtion ſubtile & delicate, qui ne pouvoit guere être une queſtion que pour d'habiles Théologiens. On dit même que ces deux reſpectables adverſaires le prirent ſouvent pour arbitre de pluſieurs Articles de leurs differens, ſoit qu'il s'agît des procedés, ou du fonds, quelle idée n'avoient-ils pas, ou de ſes Lumieres, ou de ſa droiture?

Quand M. le Duc du Maine ſe maria, M. de Malezieu entra dans une nouvelle Carriere. Une jeune Princeſſe avide de ſavoir, & propre à ſavoir tout, trouva d'abord dans ſa maiſon celui qu'il lui faloit pour apprendre tout, & elle ne manqua pas de ſe l'attacher particulierement par ce moyen infaillible que les Princes ont toujours en leur diſpoſition, par l'eſtime qu'elle lui fit ſentir. Souvent pour lui faire connoître les bons Auteurs de l'Antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que lire, il lui a traduit ſur le champ en preſence de toute ſa Cour, Virgile, Terence, Sophocle, Euripide, & depuis ce temps-là, les Traductions n'ont plus été neceſſaires que pour une partie de ces Auteurs, il ſeroit fort du goût de cette

Academie que nous parlaſſions auſſi de Sciences plus élevées où elle voulut être conduite par le même Guide, mais nous craindrions de reveler les ſecrets d'une ſi grande Princeſſe. Il eſt vrai qu'on devinera bien les noms de ces Sciences, mais on ne devinera pas juſqu'où elle y a penetré.

M. de Malezieu eut encore auprès d'elle une fonction très-differente & qui ne lui réuſſiſſoit pas moins. La Princeſſe aimoit à donner chez elle des fêtes, des divertiſſemens, des ſpectacles, mais elle vouloit qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, & que la joye eût de l'eſprit. M. de Malezieu occupoit ſes talens les moins ſerieux à imaginer, ou à ordonner une Fête, & lui-même y étoit ſouvent acteur, les vers ſont neceſſaires dans les plaiſirs ingenieux, il en fourniſſoit qui avoient toûjours du bon goût, & même de la juſteſſe, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de temps, & ne les traitât, s'il le faut dire, que ſelon leur merite, les impromtus lui étoient aſſez familiers, & il a beaucoup contribué à établir cette Langue à Seaux, où le genie, & la gayeté produiſent aſſés ſouvent ces petits enthouſiasmes ſoudains. En même temps il étoit Chef des Conſeils de M. le Duc du Maine, à la place de MM. Dagueſſeau & de Fieubet Conſeillers d'Etat, qui étoient morts, il étoit Chancelier de Dombes, premier Magiſtrat de cette Souveraineté. L'Eſprit même d'Affaires ne s'étoit pas refuſé à lui.

En 1696 feu M. le Duc de Bourgogne étant venu en âge d'apprendre les Mathematiques, Madame de Maintenon porta le Roi à confier cette partie de son Education à M. de Malezieu, tandis qu'il donneroit à M. Sauveur les deux autres enfans de France. M. de Malezieu assez délicat pour craindre qu'un si grand honneur ne s'accordât pas parfaitement avec l'attachement inviolable qu'il devoit à M. & à Mad. Du Maine, & rassuré par eux-mêmes sur ce scrupule, demanda du moins en grace, que pour mieux marquer qu'il ne sortoit point de son ancien engagement il lui fût permis de ne point recevoir d'apointemens du Roi.

Parmi tous les Elemens de Géometrie qui avoient paru jusques là, il choisit ceux de M. Arnaud comme les plus clairs & les mieux digerez pour en faire le fond des Leçons qu'il donneroit à M. le Duc de Bourgogne. Seulement il fit à cet Ouvrage quelques retranchemens. Il remarqua bientôt que le jeune Prince qui surmontoit avec une extrême vivacité les difficultés d'une étude si épineuse, *tomboit aussi quelquefois dans l'inconvenient de vouloir passer à côté quand il ne les emportoit pas d'abord.* Pour le fixer davantage, il lui proposa *d'écrire de sa main au commencement d'une Leçon ce qui lui avoit été enseigné la veille.* Toutes ces Leçons écrites par le Prince pendant le cours de 4. ans & precieusement rassemblées ont fait un corps, que

M. Boiſſiere Bibliothequaire de M. le Duc du Maine fit imprimer en 1705. ſous le titre d'*Elemens de Géomettie de M. le Duc de Bourgogne.* L'Editeur les dedie au Prince même qui en eſt l'Auteur & n'oublie pas tout ce qui eſt dû au ſavant Maître de Géometrie. Il y a à la fin du Livre quelques problêmes, qui n'apartiennent point à des Elemens, réſolus par la Methode Analytique, & qui ſelon toutes les apparences ſont de M. de Malezieu. Il eſt dit ſur ce ſujet *qu'Archimede & les grands Géometres anciens, ont dû avoir notre Analyſe, ou quelque Methode équivalente, parce qu'il eſt moralement impoſſible qu'ils euſſent ſuivi ſans s'égarer des routes auſſi compoſées, que celles qu'ils propoſent*, mais par là on leur ôte la force merveilleuſe, qui a été neceſſaire pour ſuivre ſans s'égarer des routes ſi tortueuſes, ſi longues & ſi embaraſſées, & cette force compenſe le merite moderne d'avoir découvert des chemins ſans comparaiſon plus courts & plus faciles. On veut que pour cauſer plus d'admiration ils ayent caché leur ſecret, quoiqu'en le revelant, ils euſſent cauſé une admiration du moins égale & qu'ils euſſent en même tems infiniment avancé des Sciences utiles. On veut qu'ils ayent été tous également fidelles à garder ce ſecret, également jaloux d'une gloire qu'ils pouvoient changer contre une autre, également indifferens pour le bien public.

Au Renouvellement de l'Academie en 1699.

1699. M. de Malezieu fut un des Honoraires, & en 1701. il entra à l'Academie Françoiſe, on ne ſera pas étonné qu'il fût Citoyen de deux Etats ſi differens.

Il faiſoit dans ſa maiſon de Châtenai près de Seaux des Obſervations Aſtronomiques ſelon la même methode qu'elles ſe font à l'Obſervatoire, où il les avoit apriſes de M. Caſſini, & de M. Maraldi, ſes amis particuliers & il les communiquoit à l'Academie; une perſonne du plus haut rang avoit part à ces Obſervations, auſſi bien qu'à celles qu'il faiſoit avec le Microſcope dont nous avons rapporté la plus ſinguliere en 1718 (*a*). S'il n'avoit pas été aſſés ſavant il eût été obligé de le devenir toujours de plus en plus pour faire ſa cour, & pour ſuivre les progrès de qui prenoit ſes inſtructions.

Son temperament robuſte & de feu joint à une vie reglée lui a valu une longue Santé, qui ne s'eſt dementie que vers les 76. ans, encore n'a-ce été que par un deperiſſement lent, & preſque ſans douleur. Il mourut d'Apoplexie le 4. Mars 1727. dans la 77. année de ſon âge & le 54. d'un mariage toujours heureux, où l'eſtime & la tendreſſe mutuelle n'avoient point été alterées. La double loüange qui en reſulte ſera toujours très-rare, même dans d'autres ſiecles que celui-ci.

Il a laiſſé cinq enfans vivans, 3. Garçons dont l'aîné eſt Evêque de Lavaur, le deuxie-



(*a*) p. 9. de l'Edit. de paris & p. 11. de l'Ed. d'Amſt.

me Brigadier des Armées du Roi & Lieutenant General d'Artillerie, & le troiſieme Capitaine de Carabiniers, & deux filles dont l'une eſt mariée à M. de Meſſimy premier Preſident du Parlement de Dombes, & l'autre à M. le Comte de Guiry Lieutenant General du Païs d'Aunis & Meſtre de Camp de Cavalerie.

# ELOGE
## DU PERE
# REYNEAU.

CHARLES REYNEAU nâquit à Briſſac, Diocèſe d'Angers, en 1656. de Charles Reyneau Maître Chirurgien & de Jeanne Chauveau. Il entra dans l'Oratoire à Paris âgé de 20. ans, car nous ne ſavons rien de tout le temps qui a precedé, mais il eſt preſque abſolument impoſſible de ſe tromper en jugeant de ce premier temps inconnu, par tout le reſte de ſa vie. Des inclinations d'une certaine force, toutes parfaitement d'accord entre elles, vivement marquées dans toutes les actions d'un grand nombre d'années exemptes de tout mélange qui les altérât, ont dû être non ſeulement toûjours dominantes, mais toûjours les ſeules, & ces inclinations étoient en lui l'amour de l'étude, & une extrême pieté.

Ses Superieurs l'envoyerent profeſſer la Philoſophie à Toulon, enſuite à Pezenas; c'étoit entierement la Philoſophie nouvelle;

ce que les plus attachez à l'ancienne Scholaſtique tâchent encore d'en conſerver, tient de jour en jour moins de place chés eux-mêmes.

Le P. Reyneau ne pouvoit être Carteſien, ou ſi l'on veut Philoſophe Moderne, ſans être un peu Géometre, mais on le determina encore plus puiſſamment de ce côté-là, en lui donnant les Mathematiques à profeſſer dans Angers en 1683.

Tous les motifs imaginables ſe réuniſſoient à l'animer dans cette fonction, ſon goût naturel pour les Sciences, le plaiſir naturel à tout homme de repandre & de communiquer ſon goût, le deſir d'être utile aux autres, ſi puiſſant ſur un cœur bien fait, celui de remplir un devoir que lui avoit impoſé la Religion par la bouche de ſes Superieurs, peut-être même l'amour de la gloire, pourvû qu'il ne s'en aperçût pas. Il ſe rendit familier tout ce que la Géometrie Moderne ſi feconde, & déja ſi immenſe a produit de découvertes ingenieuſes & de hautes Speculations. Il fit plus, il entreprit pour l'uſage de ſes Diſciples de mettre en un même corps les principales Théories repanduës dans Deſcartes, dans Leibniz, dans Newton, dans les Bernoulli, dans les Actes de Leipſic, dans les Memoires de l'Academie, en un grand nombre de lieux peut-être moins connus, treſors trop diſperſés, & qui ſont moins utiles par la trop grande diſperſion. De là eſt né le Livre de l'*Analyſe Demontrée* qu'il publia en

en 1708. après avoir professé 22. ans à Angers.

On ne pourroit pas fondre ensemble tous les Historiens, ou tous les Chronologistes ou même tous les Physiciens, ils sont trop contraires, trop heterogenes les uns aux autres, ce sont des Metaux qui ne s'allient point, mais tous les Géometres sont homogenes, & leurs idées ne peuvent refuser de s'unir. Cependant on ne doit pas penser que l'union en soit aisée, les Géometres inventeurs ne sont arrivés de toutes parts qu'à des verités, mais à une infinité de verités differentes, parties de differentes sources, qui ont tenu des cours differens, & il s'agit de les rassembler en leur donnant à toutes des sources communes, & pour ainsi dire, un même lit, où elles puissent toutes également couler. Quand elles sont amenées à ce nouvel état, le public destiné à en profiter, en profite davantage, & s'il doit plus d'admiration au premier travail, à celui des inventeurs, il doit plus de reconnoissance au second. Il a été plus particulierement l'Objet de l'un que de l'autre.

L'Analyse du P. Reyneau porte le titre de *demontrée* parce qu'il y demontre plusieurs Methodes qui ne l'avoient pas été par leurs Auteurs, ou du moins pas assez clairement, ou assez exactement, car il arrive quelquefois en ces matieres qu'on est bien sûr de ce qu'on ne pouroit pourtant pas demontrer à la rigueur, & plus souvent qu'on se reserve des secrets, & qu'on se fait

une

une gloire d'embarraſſer ceux qu'il ne faudroit qu'inſtruire.

Quoique le ſuccès des meilleurs Livres de Mathematique ſoit fort tardif, par le petit nombre de Lecteurs, & par la lenteur extrême dont les ſuffrages viennent les uns après les autres, on a rendu une aſſez prompte juſtice à l'*Analyſe Demontrée*, parce que tous ceux qui l'ont priſe pour guide dans la Géometrie Moderne, ont ſenti qu'ils étoient bien conduits. Auſſi eſt-il établi preſentement, du moins en France, qu'il faut commencer par là, & marcher par ces Routes, quand on veut aller loin, & le P. Reyneau eſt devenu le premier Maître, l'Euclide de la haute Geometrie.

Après avoir donné des Leçons à ceux qui étoient deja Géometres juſqu'à un certain point, il voulut en donner auſſi à ceux qui ne l'étoient encore aucunement. Il s'abaiſſoit en quelque ſorte, mais ce qui le dedomageoit bien, il ſe rendoit plus generalement utile. Il fit paroître en 1714. ſa *Science du Calcul*. Le Cenſeur Royal, Juge excellent, & reconnu pour très-incorruptible, dit dans l'Approbation de cet Ouvrage que *quoiqu'il y en ait déja pluſieurs ſur ces matieres, on avoit beſoin de celui-là, vu que tout eſt traité avec toute l'étenduë neceſſaire, & avec toute l'exactitude, & toute la clarté poſſibles.* En effet dans toutes les parties des Mathematiques, il y a beaucoup de bons Livres, qui en traitent à fond & l'on ſe plaint que l'on n'a pas de bons Elemens, même pour la ſimple Géo-

me-

metrie. Cela ne viendroit-il point de ce que pour faire de bons Elemens il faudroit ſavoir beaucoup plus que le Livre ne contiendra ? Ceux qui ne ſavent guere que ce qu'il doit contenir ſe preſſent de faire des Elemens ; mais ils ne ſavent pas aſſés ; ceux qui ſavent aſſés, dedaignent de faire des Elemens, ils brilleront davantage dans d'autres entrepriſes. Le ſavoir & la modeſtie du P. Reyneau s'accordoient pour le rendre propre à ce travail, il n'a paru encore que le 1. Volume in 4. de cette *Science du Calcul*, on a trouvé dans ſes papiers une grande partie de ce qui doit compoſer le ſecond, mais cela demande encore les ſoins d'un ami intelligent & zelé, & cet ami ſera le P. de Maziere ſon Confrere déja connu par un prix qu'il a remporté dans cette Academie.

Lorſque par le Reglement de 1716. cette Compagnie eut de nouveaux Membres ſous le titre d'Aſſociez libres, le P. Reyneau fut auſſi tôt de ce nombre. Nous pouvons nous faire honneur de ſon aſſiduité à nos Aſſemblées, il aimoit la retraite, & par goût & par principe de pieté, il lui étoit d'ailleurs ſurvenu une aſſés grande difficulté d'entendre, cependant il ne manquoit guere de venir ici, & il faloit qu'il comptât bien de remporter toujours quelque choſe qui le payât. On a pu remarquer qu'il étoit également curieux de toutes les differentes matieres & qu'il leur donnoit également une attention qui lui coûtoit

Il fut obligé dans ſes dernieres années de ſe menager ſur le travail, & enfin après s'être toûjours affoïbli pendant quelque temps il mourut le 24. Fevrier 1728.

Sa vie a été la plus ſimple & la plus uniforme qu'il ſoit poſſible, l'étude, la priere, deux Ouvrages de Mathematique en ſont tous les évenemens. Il faloit qu'il fût beaucoup plus que modeſte, pour dire comme il a fait quelquefois, qu'*on avoit bien de la patience de le ſouffrir dans l'Oratoire & qu'apparemment c'étoit en conſideration d'un Frere qu'il a dans la même Congregation & qui s'eſt acquitté avec ſuccès de differens emplois*; diſcours qui ne pouvoit être que ſincere dans la bouche d'un homme trop éclairé pour croire que l'humilité Chrétienne conſiſtât en des paroles. Jamais perſonne n'a plus craint que lui d'incommoder les autres, & près de mourir il refuſoit les ſoins d'un petit Domeſtique, qu'il auroit peut-être gêné.

Il ſe tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toûte intrigue, & il comptoit pour beaucoup cet avantage ſi peu recherché de n'être de rien, ſeulement il ſe mêloit d'encourager au travail, & de conduire, quand il le falloit, de jeûnes gens à qui il trouvoit du talent pour les Mathematiques, & il ne recevoit guere de viſites, que de ceux avec qui il ne perdoit pas ſon temps, parce qu'ils avoient beſoin de lui. Auſſi avoit-il peu de liaiſons, peu de commerces. Ses principaux amis ont été le P. Mallebranche, dont il adop-

toit

toit tous les principes, & M. le Chancelier. Nous ne craignons point de mettre ces deux noms en même rang. La premiere Dignité du Royaume eſt ſi peu neceſſaire à M. le Chancelier pour l'illuſtrer, qu'on peut ne le traiter que de grand homme.

FIN.